DANTE ALIGHIERI

ET LA

LITTÉRATURE DANTESQUE

EN EUROPE

A la fin du XIII[e] siècle, dans la plus turbulente des républiques italiennes, un poète, nourri de philosophie, de théologie, de mystiques rêveries amoureuses, est jeté brusquement au milieu des luttes de son pays. Passionné pour le bien, il s'efforce de voir clair dans la mêlée; mais comment découvrir le vrai chemin à travers tant de rivalités aux prises? Ce ne sont pas des principes qui se combattent, ce sont des haines de famille qui éclatent au sein d'un même parti. Florence est « un navire sans pilote battu par la tempête horrible. » Pour s'attacher à un point fixe au milieu de ces perpétuelles secousses, il conçoit un idéal de l'ordre universel. De la politique confuse de sa cité natale, il s'élève à la politique de la chrétienté tout entière. Poète, il était devenu citoyen; le citoyen se transforme en une sorte de législateur philosophique et mystique, et c'est à la lumière de son idée qu'il va débrouiller le chaos de l'Italie. Qui le suivra? Personne. Son impartialité le condamne à l'isolement. Il est seul, il sait qu'il doit être seul, et cette solitude ne l'effraie pas. Comme on lui offre une ambassade auprès du pape, il jette ces mots à la face de ses concitoyens : « Si je pars, qui reste? si je reste, qui part? » Ce serait de l'arrogance dans une autre bouche; c'est chez lui la conscience de son rôle. Le jour où il sera banni de son

pays, il sera seul encore parmi ses compagnons d'exil. Les hommes qu'on a chassés de Florence avec lui sont aussi méprisables que ceux qui l'ont chassé. Sa prédication est trop haute, son idéal est trop pur; pour la cité qu'il imagine, il n'y a plus de place sur cette terre. Alors, errant de ville en ville, mendiant sa vie morceau à morceau, comme il l'a dit énergiquement de l'un des personnages de son œuvre, *mendicando sua vita a frusto a frusto*, il se réfugie dans la cité que lui construira la poésie. Toutes les études, tous les rêves qui ont agité son esprit, vont prendre un corps et une âme dans une œuvre étrange, compliquée, mystérieuse, qu'il publiera simplement sous le titre de *Commedia*, et que la chrétienté, ravie d'enthousiasme, appellera bientôt *la Divine Comédie*.

Ce n'est pas seulement à travers son siècle que Dante a passé solitaire et superbe; malgré le cri d'admiration qui a salué en Europe la première apparition de son poème, on peut dire que la même destinée l'attendait au-delà du tombeau. Florence n'avait pas compris l'idéal de l'amant de Béatrice; la postérité, pendant des siècles, a fait comme les contemporains de Dante; ceux-là même qui l'admiraient le plus ne l'entendaient qu'à demi. Que de commentaires sur *la Divine Comédie* depuis le XIVe siècle! Il y a vingt ans, la pensée générale du poème pouvait être considérée comme une énigme; aujourd'hui, malgré des travaux de premier ordre, elle est encore un sujet de controverse.

Ce serait une curieuse histoire que celle des commentateurs de Dante; on saisirait sans peine dans leurs explications l'esprit particulier de chaque époque. Le XIVe siècle et le commencement du XVe produisent des gloses naïves où la biographie, la linguistique et la capricieuse recherche des allégories s'entremêlent au hasard. Au premier rang sont les commentateurs contemporains, les deux fils de Dante, Pietro et Jacopo (1), l'écrivain anonyme à qui l'on doit *l'Ottimo Comento* (2), le franciscain Accorso de Bonfantini, le chanoine

(1) Le commentaire qui porte le nom de Pietro paraît lui être faussement attribué. L'abbé Dionisi, dans ses *Aneddoti*, a élevé de très fortes objections contre l'authenticité de ce texte. Il est certain toutefois que Pietro, comme son frère Jacopo, a expliqué l'œuvre de son père.

(2) De tous les commentaires primitifs, l'un des plus intéressans est *l'Ottimo*, qu'on appelle aussi *Il buono*, ou bien encore *l'Antico Comento*. On ne sait quel en est l'auteur, mais il est certain qu'il avait connu Dante : Benvenuto d'Imola lui a fait de nombreux emprunts. *L'Ottimo Comento* a été publié pour la première fois en 1827 à Pise par les soins de M. Alessandro Torri. On peut consulter sur *l'Ottimo Comento* un article du *North American Review* (Boston, octobre 1839), une étude de M. Colomb de Batines dans les *Studi inediti su Dante* (Florence 1846), et surtout les intéressantes recherches de M. Charles Witte, *Quando e da chi sia composto l'Ottimo Comento a Dante. Lettera al sign. Seymour Kirkup pittore inglese a Firenze*, di Carlo Witte (Leipzig 1847).

Micchino da Mezzano, le carme Riccardo, et les six interprètes (deux théologiens, deux philosophes et deux lettrés de Florence), à qui Jean Visconti, archevêque et seigneur de Milan, demanda en 1350 l'explication de la trilogie dantesque. Tous ces commentaires ne pouvaient être connus que des lettrés; mais voici l'heure où Dante va être expliqué au public italien dans les chaires des églises. Florence donne l'exemple de cette institution; par un décret du 9 août 1373, elle accorde un traitement annuel de 100 ducats d'or au savant qui sera chargé de traduire pour la foule les enseignemens de *la Divine Comédie*. Boccace, avec Pétrarque son maître, est le plus célèbre écrivain du XIV[e] siècle, c'est à lui que ce ministère est confié; il hésite, mais bientôt, vaincu par les instances de la cité, il ouvre son cours le 3 octobre de cette même année dans l'église San-Stefano. Malheureusement Boccace n'était plus jeune, il avait plus de soixante ans, et sa santé était ébranlée par le travail; il meurt deux ans après, n'ayant fait qu'un petit nombre de leçons et commenté que les dix-sept premiers chants de *l'Enfer*. Boccace mort, maints érudits se disputent l'honneur de continuer son œuvre. Il y a déjà sur pied toute une phalange de rapsodes. Dante appartient à l'Italie entière, et tandis que le chroniqueur Philippe Villani et plus tard le grand philologue Francesco Filelfo s'asseoient dans la chaire de Boccace, Bartolo da Buti à Pise, Gabriello Squaro à Venise, Philippe de Reggio à Plaisance, surtout Benvenuto d'Imola à Bologne, expliquent aussi devant la foule la poétique encyclopédie du Florentin. Ce mouvement d'études occupait tellement les esprits, que le bruit s'en répandit bientôt dans les autres contrées de l'Europe. Ce fut à l'occasion du concile de Constance, au commencement du siècle suivant. Deux évêques anglais qui siégeaient au concile, Nicole Bubwich et Robert Halm, demandèrent à Jean de Serravalle, évêque et prince de Fermo, de leur donner une traduction latine de *la Divine Comédie* avec des explications et des notes. L'évêque de Fermo se mit à l'œuvre le 1[er] février 1416, et impatient de répondre au désir des deux prélats anglais, il eut tout terminé le 16 février de l'année suivante. Ne vous étonnez pas qu'il leur demande grâce pour tout ce qu'il y a de rustique dans son latin et de maladroit dans sa traduction (*de rusticana latinitate, incomptaque et inepta translatione*) : le temps qui lui a été accordé, dit-il, ne suffisait guère à une telle tâche. La plupart des commentateurs de cette période auraient besoin de la même excuse. De Boccace à Serravalle l'intelligence du grand poème italien a-t-elle fait des progrès? Non certes. Ce qu'il y a de plus curieux chez tous ces commentateurs, ce sont les renseignemens biographiques : encore tout près de l'époque de Dante, ils ont pu recueillir la tradition, et leur témoignage est précieux sur

maintes questions de détail (1). Quant à l'interprétation du poème, ce n'est guère autre chose qu'un amas de subtilités pédantesques. On peut répéter hardiment la phrase dédaigneuse de Tiraboschi, applicable aussi, il faut bien le dire, à plus d'un commentaire de Dante au XIXe siècle : *E chi sa quanti pensieri hanno essi attribuiti à Dante, che a lui non erano mai passati pel capo* (2) !

Avec la seconde moitié du XVe siècle, une période nouvelle commence pour les interprètes de *la Divine Comédie*. Dans cet essor d'inspirations platoniques qui signala vers cette époque la vie littéraire de Florence, l'œuvre de Dante offrait une riche matière à la pensée. Deux hommes surtout représentent cette direction plus haute, j'ai nommé Cristoforo Landino et Alessandro Vellutello. Dante était si supérieur au moyen âge, que le moyen âge ne l'avait pas compris; ce fut la renaissance, inspirée par Platon, qui la première souleva un coin du voile et pénétra dans la grande âme d'Alighieri. On a étudié Dante de nos jours avec bien autrement de vigueur et de précision; pour certaines parties de l'interprétation philosophique et religieuse, Landino sera toujours consulté avec fruit. Tout récemment encore, un des hommes qui admirent le mieux *la Divine Comédie* et la *Vie nouvelle*, l'historien Schlosser proclamait les sentimens d'édification religieuse qu'a entretenus chez lui la lecture de Cristoforo Landino (3). Il associe à cette louange le commentaire d'Alessandro Vellutello, qui appartient au commencement du XVIe siècle et qu'anime le même platonisme chrétien dégagé des subtilités scolastiques. Pour qui connaît la sévérité grondeuse de M. Schlosser, un tel hommage est un événement dont l'histoire littéraire doit conserver le souvenir; en lisant ces confidences du vieil historien libéral, j'ai mieux apprécié le caractère de cette seconde période des commentateurs dantesques. Cette période est aussi celle de Machiavel, de Michel-Ange et de Galilée. Machiavel n'a fait sur Dante que des remarques de philologie; Michel-Ange, qui le connaissait si bien, s'est borné à lui adresser des sonnets enthousiastes; Galilée, âgé de vingt-quatre ans, lisait deux dissertations devant l'académie de Pise pour défendre contre Girolamo Benivieni la cosmographie de *la Divina Commedia* (4). Ces détails-là n'ont qu'un intérêt de curiosité; mais, à voir la pieuse tendresse du jeune

(1) C'est sur ces naïfs commentateurs que s'appuient les premiers biographes de Dante, Giannozzo Manetti, Mario Filelfo et surtout Leonardo Bruni d'Arezzo, le grand philologue, qui mérita d'être enterré dans l'église Santa-Croce entre Dante et Galilée.

(2) Voyez Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana*, lib. III, c. 2, § XI.

(3) *Dante. Studien*, von F.-Chr. Schlosser, 1 vol., Leipzig et Heidelberg 1855.

(4) Un écrivain italien vient d'appeler l'attention sur cet épisode de l'histoire littéraire. Voyez *Studi sulla Divina Commedia di Galileo Galilei, Vincenzo Borghini ed altri; publicati per cura ed opera di Ottavio Gigli*, 1 vol., Florence 1855.

Galilée, à voir aussi le respect de Michel-Ange et de Machiavel pour *il padre Alighieri*, comment méconnaître ce qu'ils lui doivent au milieu de leurs travaux et de leurs luttes? Tous les trois, par la passion qui les possède et par la consécration de la douleur, ce sont les vivans commentaires du grand gibelin.

Malheureusement l'esprit académique, dès le XVIe siècle, s'est substitué à cette mâle étude du maître. L'heure est venue où Dante ne sera plus qu'une matière à dissertation. Que le cardinal Bembo trace un élégant parallèle entre Dante et Pétrarque, rien de mieux; mais la question urgente, à ce qu'il paraît, c'est de savoir si Dante est supérieur à Homère, si Homère est supérieur à Dante, et là-dessus voici des in-folio à remplir toute une bibliothèque. Mazzoni et Bulgarini sont aux prises; ils plaident devant le tribunal d'un Aristote apocryphe, comme Petit-Jean et l'Intimé devant Perrin Dandin. Mazzoni défend l'œuvre du poète, Bulgarini démontre victorieusement qu'elle pèche contre toutes les règles d'Aristote, et le public des académies applaudit à la sentence. Qui oserait dire, en plein XVIe siècle, *qu'Aristote n'a pas d'autorité céans?* Déclamation, pédantisme, puérilité, même chose sous trois noms divers. Les commentateurs du XVIIe siècle ne s'attachent plus qu'aux menus détails de *la Divine Comédie* et ne paraissent pas soupçonner la grandeur de l'ensemble. C'est la dévotion machinale qui succède à la piété vraie. Peu à peu cependant, accaparé par les académies, le citoyen de Florence est perdu pour le peuple. Guichardin raconte que, désirant lire le poème d'Alighieri, il dut chercher longtemps dans la Romagne avant d'en trouver un exemplaire. C'est presque la même chose après la fastidieuse littérature du XVIIe siècle; vainement quelques esprits supérieurs, Gravina, Vico, Varano, ont-ils assigné au poète de *la Divine Comédie* la place souveraine qui lui est due, l'Italie ne le connaît guère que de nom, et elle semble d'abord plus surprise qu'émue lorsque trois jésuites, le père Venturi, le père Zaccaria et le père Bettinelli, dans la première période du XVIIIe siècle, dressent contre *la Divine Comédie* tout un acte d'accusation théologique et littéraire. Venturi signale les hérésies de Dante (1732); Bettinelli et Zaccaria, avec un ton de persiflage qui enchantait Voltaire, lui refusent tout talent poétique. Heureux incident qui réveille le patriotisme! les plus belles éditions de Dante sont publiées après le commentaire de Venturi;il suffit de rappeler l'édition de Zatta (Venise, 1757) dédiée à la tsarine Élisabeth. Excités par ces attaques, Muratori et le docte abbé Méhus, qui s'appliquent à éclairer les premiers siècles de la littérature italienne, semblent redoubler d'ardeur; Muratori publie quelques-uns des principaux commentaires de *la Divine Comédie,* Méhus publie les œuvres inédites de Léonard d'Arezzo et de Giannozzo Ma-

netti, les meilleurs biographes de Dante. Ce n'est pas tout; la révolution française a réveillé les âmes engourdies; une école s'organise, qui ranime les souvenirs littéraires du passé pour y puiser des encouragemens et des forces. Dante sera le chef, le seigneur, le maître : *tu duca, tu signore e tu maestro*. Catholique ou libre penseur, chacun le glorifiera à son point de vue. Déjà, deux siècles auparavant, l'honnête Vincent Borghini, dans sa *Difesa di Dante come cattolico*, l'avait justifié du reproche d'hérésie; le franciscain Lombardi reprend ses argumens, et, les tournant contre le père Venturi, réfute les assertions du jésuite (1791). Lombardi ne sera pas seul à défendre le poète national; citons, dans un autre camp, Alfieri, Monti, Ugo Foscolo, Rossetti, qui nous amènent au seuil d'un âge nouveau et qui ont aujourd'hui de si vaillans successeurs. Lombardi avait justifié l'orthodoxie de Dante, au risque de méconnaître l'audace de son génie; Foscolo et Rossetti, interprétant à faux cette audace, transforment le fier gibelin en un précurseur des révolutions modernes. Désormais le problème est posé, les commentaires purement érudits n'ont plus qu'un intérêt de second ordre : il s'agit de mettre à nu l'âme du poète.

Tant de travaux si divers avaient tour à tour entretenu ou relevé le souvenir de Dante; il s'en fallait bien cependant qu'on se fît une idée précise de son inspiration et de son génie. Notre siècle, avec son mélange d'enthousiasme et de critique, a-t-il expliqué cette mystérieuse figure? Méconnu de ses contemporains, défiguré par des interprètes scolastiques, apprécié d'une manière incomplète par ceux-là même qui l'avaient le plus aimé, Dante nous apparaît-il aujourd'hui avec l'auréole immortelle? Oui, je le crois; nous possédons le poète; le politique nous a livré ses secrets; l'homme tout entier est devant nous dans sa complexe et laborieuse grandeur. Tandis que ce travail de cinq siècles s'accomplissait en Italie, la France, l'Angleterre et l'Allemagne étaient restées à peu près étrangères au débat; elles ont pris aujourd'hui le premier rang, et Dante, grâce à leurs études, est entré dans le domaine commun de la poésie européenne. Chez nous, la traduction *en rimes françaises* de Balthazar Grangier (1591), malgré ses grâces naïves et l'intérêt qui s'y attache, n'était guère de nature à populariser le grand Florentin. Notre XVIIe siècle a ignoré Dante, le XVIIIe s'en est moqué par la bouche de Voltaire, et Rivarol le premier, à la veille de la révolution, a deviné l'originalité de son style, la puissance de son vers, de *ce vers qui se tient debout par la seule force du substantif et du verbe, sans le concours d'une seule épithète*. En Angleterre, les deux évêques qui avaient rapporté du concile de Constance la traduction latine de Serravalle ne semblent pas l'avoir répandue dans leur pays; à part quelques imitations de Chau-

cer au XIVe siècle, de Milton au XVIIe, on ne trouve pas la trace d'Alighieri sur la terre de Shakspeare jusqu'à l'époque récente encore où le moyen âge y est devenu comme chez nous l'objet de maintes investigations. L'Allemagne a commencé plus tard que la France à s'occuper du poème de Dante; si le traité *de Monarchia* y est publié et traduit en 1559 et en 1566, la première mention de *la Divine Comédie* n'apparaît qu'au XVIIe siècle, dans une note d'un drame de Gryphius, *Papinien mourant*, où le XIIe chant de *l'Enfer* est traduit en partie. Vers le milieu du XVIIIe siècle, l'ardent novateur Jacques Bodmer demande aux écrivains de son temps une interprétation de *la Divine Comédie;* mais les esprits sont mal préparés à cette tâche, les exhortations du critique ne produisent que les médiocres ébauches de Meinhard et de Bachenschwanz, et il faut attendre les fragmens de Dante si bien traduits par Wilhelm Schlegel (1795) pour voir s'ouvrir ce mouvement d'études qui ne se ralentit pas depuis soixante ans. L'exemple de Schlegel inspire de studieux disciples; en même temps que Gries, l'infatigable représentant des littératures romanes en Allemagne, reproduit de si belles copies d'Arioste, de Tasse et de Calderon, M. Kannegiesser donne à ses compatriotes la première traduction sérieuse de *la Divine Comédie* (1809).

C'est donc à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe que les contrées savantes de l'Europe s'associent au long travail de l'Italie sur la trilogie dantesque. On dirait qu'un concours s'est ouvert : chaque peuple y apporte les qualités qui le distinguent. Tandis que l'Italie cherche dans ces études des inspirations patriotiques, la France, avec M. Fauriel et M. Villemain, y déploie sa netteté d'esprit, son goût de la beauté littéraire, et l'Allemagne, sous l'influence de Schlegel, sa laborieuse érudition. Il ne faut pas oublier l'Angleterre; elle a provoqué les études d'Ugo Foscolo, elle a accueilli et encouragé Rossetti, elle a elle-même des critiques (M. Barlow, par exemple) qui, en examinant le texte de Dante, ont rivalisé d'exactitude avec les érudits d'Allemagne (1); enfin elle a donné des traductions qui, pour la fidélité, la force et la souplesse, sont peut-être supérieures à tout ce qu'ont produit les autres pays de l'Europe. N'est-ce pas d'elle aussi que nous viennent ces pages où l'un des penseurs les plus originaux de notre époque a pénétré si vivement dans le cœur d'Alighieri? Thomas Carlyle a placé le Florentin dans ce petit groupe de héros qui représentent pour lui l'histoire entière du monde; entre

(1) Je signalerai entre autres un écrit de M. Barlow sur le 59e vers du Ve chant de *l'Inferno, Remarks on the reading of the fifty-minth of the fifth canto of the Inferno,* 1850. L'importante discussion soulevée en 1836, à propos de ce vers, par M. l'abbé Federici à Milan, et qui a tant occupé les critiques d'Italie et d'Allemagne, a été résumée et close par M. Barlow.

les prophètes et les prêtres, le poète de *la Divine Comédie* est dessiné et peint en traits de flamme (1).

Je voudrais résumer les plus récens travaux de cette *littérature de Dante*, comme on dit au-delà du Rhin. Il y a eu depuis trente ans maints résultats considérables; j'essaierai de les dégager avec précision et de les mettre en lumière. Bien que réduite à cette période, la matière est immense; je m'attacherai aux points essentiels. En Italie, M. Cesare Balbo, M. Arrivabene, M. Troya, M. Fraticelli; en Allemagne, M. Charles Witte, M. Franz Wegele, M. Émile Ruth, l'historien Schlosser, et le prince qui occupe aujourd'hui le trône du royaume de Saxe; en Angleterre, M. Thomas Carlyle, M. Cary, M. Barlow; en France, M. Fauriel, M. Villemain, M. Ampère, M. Ozanam, M. Lamennais, sans compter des traducteurs habiles, voilà les hommes qui ont pénétré le plus avant dans l'intelligence du vieil Alighieri. Je n'ai pas cité le nom d'un commentateur qui, en renouvelant à un point de vue tout opposé l'erreur de Rossetti, a fait de Dante un socialiste. Cet épisode, en un tel tableau, n'est pourtant pas aussi bouffon qu'il paraît l'être, et le livre de M. Aroux, en dépit de l'auteur, nous aidera à mieux faire comprendre la saine et puissante originalité du Florentin. J'entre en matière sans plus tarder. Au milieu de tant d'explications, à travers ces conjectures hasardeuses et ces découvertes précises, deux sujets distincts fournissent une division naturelle à notre étude : d'abord la vie de Dante, sa vie politique, morale, littéraire, et dans cette vie si tourmentée, ses *opere minori*, qui sont le commentaire de ses pensées et la préparation de son œuvre; puis cette œuvre elle-même, le poème qui résume, qui transfigure magnifiquement le drame réel et mystique de sa vie, *la Divina Commedia*.

I.

L'enfance et la jeunesse de Dante n'offraient pas aux commentateurs de difficultés spéciales. Les renseignemens fournis au XIVe et au XVe siècle par Boccace, par Jean Villani, par Léonard d'Arezzo, et résumés au XVIIIe par Pelli, forment le fond de toutes les biographies modernes. Le grand événement de ces juvéniles années, c'est la rencontre du fils de donna Bella, âgé de neuf ans à peine, avec cette gracieuse enfant, Béatrice Portinari, qui sera un jour dans la vision du poète le symbole de l'amour, l'archange de la contemplation. Boccace raconte l'histoire en chroniqueur, Dante, en sa *Vita*

(1) Voyez le livre intitulé *On Heroes, hero-worship, and the heroic in history*, by Thomas Carlyle.

nuova, la raconte en poète. Les biographes italiens et français de nos jours, M. Cesare Balbo, M. Fauriel, M. Ozanam, ne font guère que reproduire sur cette période les documens primitifs; les biographes allemands vont plus loin, ils veulent savoir quelles ont été les études de Dante et quelle préparation a ouvert cette riche intelligence. Une des meilleures biographies que nous ayons de l'auteur de la *Vita nuova*, c'est bien certainement celle de M. Auguste Kopisch (1). En quelques traits précis, M. Kopisch reconstruit pour nous la société italienne vers 1265, il groupe les événemens dont le contre-coup dut frapper l'imagination du poète enfant, il le suit dans les écoles ecclésiastiques et nous dit quelle nourriture il y reçut. Initié de bonne heure à toutes les sciences qui formaient le *trivium* et le *quadrivium*, Dante avait pratiqué aussi les beaux-arts; il nous apprend lui-même qu'il savait manier le crayon. Ami du peintre Giotto et du musicien Casella, élève de Brunetto Latini, son ardente jeunesse s'était ouverte à toutes les inspirations, à toutes les connaissances d'une époque où une sorte d'ambition encyclopédique animait les esprits supérieurs. Celui que la vue de Béatrice ravissait déjà dans les mystiques régions étudiait l'astronomie, la physique et l'histoire naturelle avec cette curiosité émerveillée qui est un des caractères du moyen âge. Quand il dut prendre rang dans l'une des catégories du peuple, célèbre déjà par ses *canzoni*, il se fit inscrire parmi les médecins et les pharmaciens de la cité. M. Kopisch et tout récemment M. Franz Wegele (2), professeur à l'université d'Iéna, racontent ces choses avec beaucoup de précision. Ce ne sont pas des conjectures, les témoignages abondent, et Pelli en avait déjà signalé quelques-uns; il fallait les choisir avec art, il fallait les recueillir dans les œuvres de Dante, dans la *Vita nuova*, dans le *Convito*, dans un vers passé inaperçu; les deux écrivains allemands l'ont fait d'une main sûre et discrète, et le tableau est charmant. Ajoutez-y le portrait de Brunetto Latini, tracé par Fauriel (3), vous aurez tout ce qu'on peut rassembler de plus certain sur l'enfance du poète; les encyclopédies du *Trésor* et du *Tesoretto* sont en définitive le poétique résumé des richesses où l'enfant a puisé à pleines mains. Merveilleuse destinée de ces deux livres! Le *Trésor* est dédié à saint Louis, le *Tesoretto* a été le manuel de Dante.

De plus grandes questions vont se présenter; Dante était-il guelfe ou gibelin? A peine âgé de vingt-quatre ans, encore tout enivré de ses mystiques rêves et de sa poésie amoureuse, le voilà jeté au mi-

(1) M. Kopisch a publié sa *Vie de Dante* à la fin de sa traduction de *la Divine Comédie*. Voyez *Die Goettliche Comœdie des Dante Alighieri. Metrische Uebersetzung... mit Erlauterungen, Abhandlungen*, 1 vol., Berlin 1842.

(2) *Dante's Leben und Werke*, von Franz Wegele, 1 vol.; Iéna 1852.

(3) Dans le tome XX de l'*Histoire littéraire de la France*.

lieu des guerres civiles de Florence. Sa famille était guelfe. Guelfe par naissance avant d'avoir pu réfléchir aux intérêts de l'Italie, il assiste à la bataille de Campaldino, où furent défaits les gibelins (1289), et il paraît qu'il y tient bien sa place, car Léonard d'Arezzo, qui avait lu ses lettres manuscrites, en cite une où l'amant de Béatrice parle naïvement de ses accès de terreur et de joie au milieu de la mêlée. Ces émotions du combat n'ont rien de commun avec les angoisses morales d'un partisan convaincu. Dante était guelfe par occasion. Quand il commença à réfléchir sur la misérable situation de son pays, il vit aussitôt combien il avait eu tort d'attaquer les doctrines des gibelins. A quelle époque s'accomplit chez lui cette transformation décisive?

C'est ici que je rencontre les travaux d'un homme qui a éclairé de la plus vive lumière la vie morale et spirituelle de Dante. M. Charles Witte, professeur de droit à l'université de Halle, est certainement de tous les *dantophiles* de notre âge le plus fidèle à sa religion. Les autres, les plus dévoués, M. Fauriel, M. Ozanam, M. Ampère, M. Cesare Balbo, le roi de Saxe, ont eu maintes distractions littéraires; Dante a été pour eux un magnifique épisode dans l'histoire de la pensée humaine, mais ils ne se sont pas refusé d'autres études et d'autres joies. M. Witte s'est enfermé dans les œuvres d'Alighieri comme un moine dans sa cellule. *Cella continuata dulcescit*, a dit l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ;* à force de rester dans sa cellule, on y trouve une douceur infinie. Voilà trente ans que M. Charles Witte habite la sienne, et elle lui est devenue si douce qu'il n'en sortira plus. Si vous le visitez à l'université de Halle, il vous montrera sa bibliothèque dont Alighieri seul a fait les frais; toutes les éditions de ses œuvres depuis l'édition de 1472, toutes les traductions de *la Divine Comédie*, traductions latines, françaises, espagnoles, anglaises, allemandes, danoises, hébraïques, tous les commentateurs depuis *l'Ottimo* et Boccace jusqu'au livre publié hier à Florence ou à Paris, à Venise ou à Berlin, en un mot toute la littérature dantesque a été rassemblée là par M. Witte avec l'exactitude d'un savant et la piété d'un lévite. On dirait le sanctuaire du vieux poète. M. Witte est si profondément initié à tous les arcanes de Dante, qu'il a fini par prendre plaisir aux détails les plus minces. Une période, un vers, un mot lui fourniraient un texte inépuisable. Il s'occupe en ce moment à confronter, à collationner les principaux manuscrits de *la Divine Comédie*, et savez-vous ce qu'il en fait? Il les groupe comme des productions de la nature en familles, en genres et en espèces. Ce sont là, si l'on veut, les enfantillages de la piété; mais M. Witte ne s'est pas toujours amusé à de pareilles minuties, ses premiers travaux révèlent un critique supérieur, et personne, je le répète, n'a saisi comme lui le lien logique et lumineux de la pen-

sée du poète à travers ses fluctuations apparentes. Le système de M. Witte est adopté aujourd'hui par les premiers *romanistes* de l'Allemagne (1); M. Auguste Kopisch, M. Franz Wegele, M. Schlosser lui-même sont entrés dans la voie qu'il a ouverte. Plusieurs critiques italiens, M. Picchioni, M. Giuliani, d'autres encore, ont accueilli avidement les vues du professeur de Halle et les ont propagées parmi les lettrés de la péninsule. Il y a là tout un événement littéraire. Qu'a donc fait M. Witte? Avant Fauriel et Ozanam, M. Witte a prouvé que les *Opere minori* de Dante, la *Vita nuova* et le *Convito*, étaient l'introduction de *la Divine Comédie*, et que ces trois ouvrages, à y regarder de près, composent un tout. Fauriel deux ou trois années après M. Witte (2), dans son cours de 1833, a soumis aussi la *Vita nuova* et le *Convito* à sa judicieuse critique, mais Fauriel s'attache surtout à y trouver la préparation intellectuelle du poète. S'il ne s'agit que de démêler dans ces ouvrages la nature complexe de l'inspiration d'Alighieri, son mélange d'enthousiasme et de subtilité, ces combinaisons géométriques, astronomiques, si étrangement associées aux extases de l'amour, il n'y a rien à ajouter aux dissertations de Fauriel. Ce n'est pas là cependant, aux yeux de M. Charles Witte, le seul intérêt que présentent les *Opere minori;* la *Vita nuova* et le *Convito* unis à *la Divine Comédie* sont pour lui une série de mémoires intimes où le poète nous raconte le travail intérieur de son génie et la transformation de ses croyances.

Avant les études de M. Witte, tout était obscur dans les opinions d'Alighieri. Était-il sincère quand il se battait sous le drapeau des guelfes? Obéissait-il à sa conviction ou à d'implacables rancunes quand il passait dans le camp des gibelins? Autant de questions insolubles. L'explication la plus simple, c'est que Dante, exilé de sa patrie, s'était fait gibelin par vengeance. Coriolan était passé aux Volsques, et il n'y avait pas de Véturie pour le fléchir. Singulière violence chez un homme si maître de sa pensée et si assuré dans ses principes! Comment des admirateurs d'Alighieri n'ont-ils pas vu qu'une telle explication ruinait l'autorité de sa parole? Je regrette de la trouver chez les plus illustres critiques de la France et de l'Italie, chez ceux-là surtout qui ont le mieux compris la sublimité de ses con-

(1) Un seul, M. Émile Ruth, après avoir paru suivre M. Witte dans son *Histoire de la Poésie italienne* (2 vol., Leipzig 1844), a contredit amèrement son système dans ses *Études sur Dante Alighieri* (1 vol., Tubingue 1853). Il est évident néanmoins que M. Ruth, tout en se séparant de M. Witte, profite encore de ses indications.

(2) M. Witte a exposé son système en 1824 dans un recueil littéraire intitulé *Hermès;* il l'a repris et développé quelques années après dans un livre intitulé *Ueber Dante* (Breslau 1831), et plus récemment encore dans l'excellent commentaire qu'il a joint aux poésies lyriques de Dante traduites par M. Kannegiesser. *Dante Alighieri's lyrische Gedichte, übersetzt und erklärt,* von K.-L. Kannegiesser und Karl Witte, 2 vol., Leipzig 1842.

ceptions poétiques. M. Fauriel, M. Villemain, M. Ampère, M. Ozanam, répètent l'un après l'autre que Dante se fit gibelin par vengeance. M. Villemain donne à cette explication un tour éloquent qui la relève et qui sauve la dignité du citoyen : « Guelfe, proscrit par les guelfes, il se fit gibelin. Je ne sais pas s'il a bien fait, mais ces esprits ardens, élevés, vont toujours d'un extrême à l'autre. Leur inconstance même vient de leur énergie. Ne leur demandez pas les vertus modérées et la résignation à l'injure. » M. Cesare Balbo, malgré son enthousiasme pour le grand poète, bien qu'il le place sans hésiter au-dessus d'Homère et de Shakspeare, est moins disposé que M. Villemain à excuser ce changement de rôle; tantôt il reproche à Dante sa capricieuse nature, tantôt, comme pour atténuer l'accusation, il ose affirmer que Dante a été gibelin sans le savoir et en protestant toujours qu'il ne l'était pas (1). Étrange apologie, qui ressemble à une insulte! Si cette explication est vraie, voilà Dante dépouillé de toute une partie de sa gloire. Il ne reste plus de lui qu'une imagination forte, un peintre tour à tour lugubre et suave; mais où est le lien qui enchaîne ces conceptions si diverses? Où est la lumière supérieure qui éclaire l'édifice du poète? L'unité de sa pensée est détruite, la sublimité de son inspiration s'évanouit. Avec une élévation de vues vraiment digne du sujet, avec une force morale qui honore l'homme autant que le critique, M. Charles Witte a retrouvé la pensée de Dante; c'est là son œuvre. D'autres sont venus et ont complété ses indications. Je citerai au premier rang M. Wegele, qui, dans *la Vie et les Œuvres de Dante*, s'est attaché surtout à recomposer l'histoire intérieure du grand poète florentin. MM. Witte et Wegele ont obtenu d'importans résultats; les voici en peu de mots. Dante n'a pas attendu sa sentence d'exil pour devenir gibelin. Que voulaient les guelfes, que voulaient les gibelins dans ces dernières années du XIIIe siècle? Le sens de ces grandes querelles avait singulièrement changé depuis la chute des Hohenstaufen. On n'était plus au temps où les guelfes, en défendant le saint-siége, luttaient pour l'indépendance de l'Italie; les gibelins avaient cessé aussi d'être les représentans de la liberté civile opposée à la théocratie romaine. Ces principes ne passionnaient plus les âmes; des rivalités de famille, des haines de ville à ville et de faction à faction avaient remplacé les luttes où nous apparaissent ces tragiques figures, Grégoire VII et Henri IV, Frédéric II et la ligue lombarde. Si Dante n'eût jamais porté ses regards au-delà des rives de l'Arno, nul doute qu'il eût pu rester dans ce parti guelfe où l'avait placé le hasard. Les guelfes dominaient à Florence; agités par des divisions intestines, ils s'étaient partagés en deux camps, et *noirs* et *blancs* se

(1) *Non credeva esserlo, e professava non esserlo.* — C. Balbo, *Vita di Dante*, lib. II, cap. 11.

disputaient le gouvernement de la république. Les noirs, c'était l'aristocratie; les blancs, c'était le parti populaire. Figurez-vous Dante enchaîné, comme les Florentins de son temps, dans les mesquines préoccupations d'une lutte qui n'intéresse que la cité; il restera à Florence, il sera le soldat d'un drapeau, il deviendra le chef d'une faction, et vainqueur ou vaincu, il aura derrière lui toute une armée; ce sera un Corso Donati ou un Farinata. Mais non, au-delà de Florence, il a vu l'Italie. A peine inscrit sur la liste des citoyens actifs, sa science et son génie, plus encore que le rang de sa famille, l'ont désigné pour les fonctions les plus hautes. Il a trente ans, et déjà on le charge d'ambassades importantes; il est envoyé à Sienne, à Venise, à Padoue, à Rome enfin, auprès du pape Boniface VIII. Ces missions l'initient aux affaires italiennes; il voit de près les intrigues des grands, la servilité des petits, et tout dévoué qu'il est à Florence, le spectacle de tant de misères touche bien autrement son grand cœur. De la politique particulière de sa ville, Dante, une fois mêlé aux choses publiques, devait s'élever d'un vol d'aigle à la conception d'une politique générale. Comment rétablir l'ordre à Florence, si un ordre supérieur ne règne pas de la Sicile aux Alpes?

Il y a donc, selon Alighieri, un ordre supérieur, universel, institué par Dieu même, un ordre qu'il faut réaliser ici-bas, afin que l'humanité puisse accomplir sa mission. Quel est cet ordre? A quelle époque le poète en a-t-il conçu l'idée? En deux mots, voilà le problème. Si nous trouvons une réponse exacte à ces questions, nous aurons substitué le Dante réel, vivant, à cette figure indécise que se disputent les commentateurs.

C'est seulement dans la dernière année du XIII[e] siècle que Dante a commencé de prendre part à l'administration de Florence. Il avait alors trente-cinq ans. De 1290 à 1300, Dante s'associe peu à peu aux intérêts publics; il se fait inscrire comme citoyen, il est envoyé en mission auprès de plusieurs cours italiennes, il devient de jour en jour un homme considérable. L'an 1300, il est nommé prieur, c'est-à-dire un des six magistrats suprêmes qui gouvernaient la république. Ces dix années ont été soigneusement étudiées par les érudits de France et d'Italie. Les travaux littéraires du poète, sa publication de la *Vita nuova*, ses ambassades, son voyage à Paris, tout cela a été exploré en détail et raconté avec précision, mais sans qu'on y ait rien vu de particulier pour le développement de sa pensée. Aux yeux de M. Witte et de M. Wegele, c'est la période décisive de sa vie. Deux événemens s'y produisent dans l'âme du poète, une transformation religieuse et une transformation politique. La *Vita nuova* nous révèle l'une, l'autre est manifeste dans le *De Monarchia*.

La *Vie nouvelle* a été composée avant 1292, selon M. Fauriel, en

1290, selon M. Delécluze (1). M. Wegele affirme, et sur bonnes preuves, qu'elle n'a été écrite que vers l'année 1300. Les dates sont précieuses ici. La *Vie nouvelle* est précisément le résumé de ces dix années qui nous occupent, le symbolique récit de ce travail intérieur retrouvé par la sagacité allemande. Qu'est-ce que la *Vie nouvelle* pour la plupart des érudits modernes? Une plainte à l'occasion de la mort de Béatrice. M. Witte et M. Wegele, à l'aide de maintes indications fournies par l'histoire de l'époque, y ont découvert la confession même de Dante sur une crise profonde que traversa son âme. Le poète, en ces pages tour à tour si bizarres et si gracieusement mystiques, nous parle d'une jeune dame qui essaya de le consoler après la mort de Béatrice. Elle était belle, noble, sage, et elle venait à lui, dit-il, pour rendre quelque repos à sa vie. Partagé d'abord entre l'attrait que cette dame lui inspire et le souvenir de Béatrice, il se laisse aller bientôt au charme de ces consolations, jusqu'à l'heure où Béatrice lui apparaît vêtue de rouge, dans l'éclat de son enfance radieuse, telle enfin qu'il l'avait aperçue en sa première extase. Ce souvenir des ferventes années le ramène à l'amour véritable; ces sonnets et ces *canzoni* qu'il avait consacrés pendant quelque temps à la dame des consolations moins hautes, il les rend à l'âme sublime qui est devenue le flambeau de sa vie, et, récompensé de ce retour par une vision extraordinaire, il s'écrie : « Les choses dont j'ai été témoin m'ont fait prendre la résolution de ne plus rien dire de cette bienheureuse jusqu'à ce que je puisse parler d'elle plus dignement. » Cet épisode, trop peu remarqué jusqu'ici, signifie, selon MM. Witte et Wegele, l'affaiblissement de la foi dans l'âme de Dante, son ardeur à interroger la philosophie, et finalement, après bien des combats, son retour à la religion de son enfance. Racontée brièvement dans les dernières pages de la *Vita nuova*, la lutte dont nous parlons paraît avoir agité sa jeunesse, et ce n'est que vers l'année 1300 que Dante a pu jeter son cri de victoire. C'est aussi à l'année 1300 qu'il assigne le pèlerinage retracé dans son poème : *la Divine Comédie* est la continuation immédiate de la *Vita nuova*. Ainsi ces mots, *vita nuova*, ne signifient pas *souvenirs d'enfance, souvenirs de jeunesse, vita juvenilis*, comme le veulent quelques commentateurs modernes, entre autres M. Pietro Fraticelli (2) et M. Émile Ruth; ils signifient, et avec une exactitude parfaite, la vie nouvelle, la vie fortifiée par l'épreuve et illuminée de clartés plus pures.

La découverte de M. Witte résout incidemment une question jus-

(1) Voyez la traduction de la *Vita nuova* par M. Delécluze et l'introduction qui la précède.

(2) Voyez les dissertations de M. Fraticelli dans les *Opere minori di Dante*, 3 vol.; Florence 1834-1840. — M. Émile Ruth, dans son *Histoire de la Poésie italienne* et dans ses *Études sur Dante*, adopte complétement l'opinion du critique italien.

que-là fort obscure. Tant qu'on ne voyait dans la *Vita nuova* que le tableau des enfantines amours du poète, tant qu'on n'y avait pas découvert ces luttes de l'âge viril, la lutte de la philosophie qui s'éveille et de la foi du moyen âge, on ne pouvait raisonnablement traduire *vita nuova* par *vie nouvelle*. *Vita nuova*, dans ce système d'interprétation, c'était la vie au moment où elle s'ouvre comme une fleur, à l'âge où elle est toute neuve et toute fraîche, et si l'on préférait absolument la traduction littérale, il fallait expliquer du moins dans quel sens particulier on l'employait. La Fontaine a dit :

Si le ciel me réserve encor quelque étincelle
Du feu dont je brillais en ma saison nouvelle.

La *saison nouvelle* dont parle le fabuliste, c'est le printemps de l'existence, il n'y a pas de doute possible sur ce gracieux vers. Les traducteurs de Dante qui employaient les mots *vie nouvelle* auraient dû aussi faire en sorte que cette traduction ne produisît pas d'équivoque, c'est-à-dire qu'elle signifiât le premier épanouissement de la vie, et non pas la vie renouvelée et transformée. Faute de cette précaution, ils manquaient de logique dans leur système, et tombaient sous le coup des critiques de M. Fraticelli. J'ai peine à comprendre qu'un esprit aussi ingénieux, aussi pénétrant que Fauriel, n'ait pas été averti par cette contradiction. Je m'étonne aussi que M. Delécluze, dans sa traduction d'ailleurs si estimable, ait conservé un titre dont le sens n'a aucun rapport avec l'œuvre telle qu'il l'interprète. Le dernier traducteur anglais, M. J. Garrow, a été plus conséquent; décidé à ne voir aucune allégorie dans le livre de Dante, mais seulement un récit des extases de son enfance, il traduit simplement *early life*.

Dégageons des formes symboliques la scène qui couronne la *Vita nuova*. Dante, après la mort de Béatrice et avant d'être élu prieur de Florence, c'est-à-dire de 1290 à 1300, cherche une consolation à sa douleur en même temps qu'un emploi à son activité dans l'étude de la philosophie. A une époque où la raison s'essayait déjà à secouer le joug de la foi, où les plus libres esprits se produisaient à côté de saint Thomas d'Aquin, où des réformateurs audacieux, un Joachim de Flores, un Jean d'Olive, un Guillaume de Saint-Amour, s'élevaient du sein même de l'église, où des discussions à outrance passionnaient les écoles, où Simon de Tournay, après avoir prouvé la divinité du Christ devant un immense auditoire, enivré tout à coup de sa logique, s'écriait : « Petit Jésus, petit Jésus, autant j'ai exalté ta loi, autant je la rabaisserais, si je voulais! » à une époque enfin où l'auteur de l'*Imitation*, fatigué de tout ce bruit, jetait ce vœu du fond de son âme : « Que tous les docteurs se taisent, ô mon Dieu! parlez-moi tout seul; » à une telle époque, Dante, avec son

esprit subtil et son impétueuse avidité, avait-il pu ne s'abandonner qu'à demi aux entraînemens de la science? Nous savons qu'il vint à Paris (1), qu'il parut dans le champ-clos de la scolastique et y soutint une lutte mémorable. Des recherches récentes nous ont appris que son maître, Siger de Brabant, celui qu'il retrouve plus tard dans le paradis, avait été obligé de se défendre contre des accusations d'hérésie (2). Dante avait-il su s'arrêter à temps? N'avait-il pas senti s'ébranler les principes de ses premières croyances? Il est difficile de ne pas admettre ce fait, lorsqu'on lit les dernières pages de la *Vita nuova* à la lumière de la critique et de l'histoire; mais Dante, avide d'amour, visité sans cesse par les extases de sa jeunesse, ne trouva pas dans la science le repos qu'il y cherchait. Sa foi reparut bientôt; il la vit revenir, dit-il, sous les traits de Béatrice enfant, montrant bien que Béatrice n'est plus ici la jeune femme de vingt-six ans dont il pleura si tendrement la mort, mais le symbole de son amour et de sa foi avant que nulle étude étrangère n'en eût altéré la candeur.

Voilà la crise que l'esprit de Dante a subie, et dont il a laissé la trace dans les dernières pages de la *Vita nuova*. Croit-on que ce soit seulement une conjecture? Aux argumens de M. Wegele je pourrais en ajouter un qui me semble décisif : le fils même du poète, Jacopo Dante, nous parle en son commentaire de toute une période de désordre qui troubla la vie de son père, et il la place avant l'année 1300. Mais laissons là les preuves extérieures, c'est Dante seul qui va nous répondre. On sait que le *Convito* est comme la suite de la *Vita nuova;* ouvrez-le, vous y verrez sous la forme la plus claire l'explication que nous venons de résumer. Cette dame qui l'avait consolé après la mort de Béatrice, il déclare expressément que c'est la philosophie. Quand il écrit la *Vita nuova*, à peine échappé au péril, il en parle en termes discrets, comme un homme qui craint de rouvrir une blessure mal fermée; dans le *Convito*, au contraire, il en décrit les phases; ce n'est plus un nuage qui a voilé un instant l'âme du poète, c'est toute une crise intérieure où il s'est longtemps débattu.

Une crise semblable s'opère dans ses opinions politiques. En même temps qu'il retournait de la philosophie à la foi de sa jeunesse, il remontait aussi de l'inquiète politique de son temps à la politique traditionnelle du moyen âge. La grande idée politique du moyen âge,

(1) Boccace place ce voyage de Dante à Paris dans la période qui suit son bannissement de Florence. Jean de Serravalle, plus exact sur bien des points, affirme que Dante visita Paris avant l'année 1300. M. Ozanam soutient cette dernière opinion et la confirme par des preuves décisives. M. Wegele ajoute aux argumens de M. Ozanam des argumens nouveaux tirés de *la Divine Comédie*. Voyez aussi le chapitre intitulé *Dante a Parigi* dans le *Secolo di Dante* de M. Ferdinando Arrivabene, 2 vol., Florence 1830.

(2) Voyez l'article *Siger de Brabant*, de M. Victor Leclerc, dans le tome XXI de l'*Histoire littéraire de la France*.

c'est l'unité du monde chrétien, le pape gouvernant tous les évêchés de l'église universelle, l'empereur dominant tous les royaumes. Le XIe et le XIIe siècle ont beau nous montrer l'empereur et le pape engagés dans une lutte formidable, il s'agit dans cette lutte de régler les rapports des deux puissances, non pas de supprimer l'une ou l'autre. De là cette merveilleuse communauté de sentimens et d'idées qui est le signe distinctif de ce temps-là. Jusqu'à la fin du XIIe siècle, il n'y a en Europe qu'une langue et qu'une littérature; mais ce majestueux édifice, plus idéal que réel, ne pouvait durer. L'esprit humain, en se développant, se trouvait à l'étroit et faisait éclater de toutes parts, comme une fragile enveloppe, les liens de cette unité impossible. De ce fond indistinct appelé la chrétienté, les nations s'élançaient; chacune d'elles tour à tour s'élevait à la conscience de son être et se créait un idiome. Préparés obscurément dans les siècles qui précèdent, les nationalités et les idiomes modernes apparaissent enfin au XIIIe siècle avec une juvénile énergie; l'unité spirituelle pourra encore se maintenir quelques siècles, l'unité temporelle est détruite à jamais, et les derniers représentans sérieux du saint-empire, les Hohenstaufen, succombent tragiquement sur l'échafaud de Conradin, frappés par le frère de saint Louis. Quel sera cependant l'ordre nouveau? Nul n'en sait rien encore. Au milieu d'une société qui s'organise, le désordre et l'incertitude sont tristes, si on les compare à l'unité qui vient de disparaître; c'est alors qu'on voit des esprits puissans essayer de relever l'édifice. Tel fut le gibelinisme de Dante, bien différent de celui qui s'agitait sous ses yeux dans les républiques italiennes. Les gibelins de son temps, comme les guelfes eux-mêmes, n'étaient qu'une faction intéressée; Dante voulait construire la cité dont les siècles précédens avaient poursuivi en vain l'idéal.

Mais comment prouver que Dante avait conçu ce système avant d'être chassé de Florence? Comment prouver que ce fut chez lui un libre développement de sa pensée, et non une théorie vengeresse inspirée par l'outrage? Un récent travail de M. Charles Witte me paraît décisif sur ce point. On croyait jusqu'ici que le *De Monarchia*, où le système politique de Dante est complétement exposé, avait été écrit par lui pendant l'exil; le critique allemand a prouvé (1) que c'est une des premières œuvres de Dante, une œuvre qui appartient à la période de la *Vita nuova*. Parmi tous les écrits du poète florentin, il en est deux seulement où il ne parle pas de son exil. Dans le *Convito*, dans le traité *de Vulgari eloquentia*, dans les trois *cantiques* de *la Divine Comédie*, comme dans ces nombreuses lettres politiques

(1) Dans les *Blaetter für literarische Unterhaltung*, 4 juin 1853.

inspirées par les événemens de l'Italie de 1302 à 1321, le poète exilé laisse éclater des cris de douleur et des imprécations. Comment admettre qu'en exposant cette grande théorie politique, en défendant les droits de l'empire contre les usurpations du saint-siége, il n'eût fait aucune allusion à son rôle personnel dans de tels débats?

M. Witte ajoute ici maintes preuves de détail qui devront dissiper tous les doutes; pour moi, j'avoue que ce seul argument me suffit, et que la démonstration est péremptoire à mes yeux. Si le *De Monarchia* eût été composé par Dante après son bannissement de Florence, on y lirait à chaque ligne les colères qui soulevaient son cœur. N'oubliez pas qu'il se met en scène dans tout ce qu'il écrit, qu'il est tout entier dans chacune de ses pages, et un tel homme, du fond de son exil, a pu écrire un long manifeste sur le droit de l'empire sans que le ressentiment du proscrit y éclate! Quelle occasion cependant pour jeter aux Florentins ces foudroyantes apostrophes dont il avait le secret! Non; il est calme, il expose, il enseigne; c'est Dante avant son exil, avant son priorat, à l'époque de ses méditations studieuses. Entre deux ambassades peut-être, frappé des misères de l'Italie et du triste état de la chrétienté tout entière, il cherche le remède au mal. Son âme ardente et tendre était revenue déjà à l'idéal religieux du catholicisme; sa pensée politique suit la même route, il s'attache à cette grande unité qu'avaient rêvée les âges précédens et dont le monde s'éloignait chaque jour. Il croit au pape et à l'empereur; il croit au droit religieux de l'un, au droit temporel de l'autre, et les considérant tous deux comme les ministres immédiats du roi des rois, il veut que leurs domaines demeurent toujours distincts et inviolables. Si le pape envahit le domaine de l'empereur, si l'empereur usurpe le droit du pape, tous deux ont mérité l'enfer, où les plongera la justice du poète. On s'étonnera un jour de voir guelfes et gibelins précipités pêle-mêle dans les cercles horribles : cette impartialité était facile à l'homme qui dès le début s'était placé si haut.

Ne parlez donc plus de rancunes, de passions capricieuses; Dante a construit sa théorie dans le silence de l'étude. Cette conception idéale de la politique s'affermit plus tard chez le poète, elle prend des proportions immenses, lumineuses, et se transforme en une philosophie de l'histoire au nom de laquelle *la Divine Comédie* prononcera ses redoutables jugemens, mais elle existe déjà dans la pensée du poète avant qu'il prenne part au gouvernement de la république. Le *De Monarchia* est écrit avant l'année 1300. Aussi voyez-le à l'œuvre lorsqu'il est nommé prieur et que le 15 juin 1300 il prend possession du pouvoir. Supérieur à tous les partis, il soulèvera bien des haines. Les *noirs* ont insulté les *blancs* dans les rues de la ville; Dante bannit le chef des *noirs*, celui que tous les chroniqueurs con-

temporains appellent le Catilina de Florence, le féroce Corso Donati, mais en même temps, afin d'assurer la paix de la cité, il bannit le personnage le plus considérable du parti des *blancs*, l'ami et le confident de sa jeunesse, le poète Guido Cavalcanti. Est-ce là le fait d'un homme qui n'a pas encore de principes arrêtés? est-ce là un guelfe qui bientôt sera gibelin? Je reconnais au contraire l'auteur du *De Monarchia*, le futur poète du *Paradis* et de *l'Enfer*. Il considère ses fonctions comme un sacerdoce, il est le théoricien et le prêtre d'un *credo* politique et religieux, prêtre inflexible, théoricien altier qui ne sait pas faire de concessions aux laïques. Ce sont les termes mêmes par lesquels un chroniqueur du temps (1) nous peint cette physionomie rigide : *A guisa di philosopho mal gratioso non bene sapeva conversare con laici.*

M. Ozanam avait déjà soupçonné ce fait, que M. Wegele a mis dans tout son jour. Il traite spécialement la question : Dante fut-il guelfe ou gibelin? et il conclut qu'il ne fut ni gibelin ni guelfe selon le sens que ces deux mots avaient au XIIIe siècle. Malheureusement toute cette discussion est un peu vague, l'auteur se contente d'une demi-vérité. Il fallait reconnaître que Dante a été gibelin, mais en ajoutant aussitôt qu'il ne l'a jamais été à la manière des hommes de son époque. Gibelin désintéressé, il est le législateur conséquent des doctrines du moyen âge. C'est au nom de l'Évangile qu'il refuse au saint-siége le gouvernement temporel de la chrétienté; Jésus-Christ lui-même n'a-t-il pas comparu devant les représentans de l'empereur? Si c'est de Jésus-Christ que l'église tient son droit, le saint-empire du moyen âge a reçu le sien de cet empire romain devant lequel a comparu Jésus-Christ. L'établissement de l'empire est une œuvre directe de Dieu aussi bien que l'incarnation de Jésus. Bien plus, l'empire était indispensable à l'accomplissement du grand mystère par lequel un Dieu fait homme a racheté la faute d'Adam; comment cela? Le voici, et cette explication vous montrera le philosophe et le casuiste du moyen âge poussant jusqu'aux plus étranges subtilités la passion de la logique. Jésus-Christ devait mourir pour sauver l'humanité tout entière; il fallait donc que sa sentence fût prononcée par une autorité à laquelle le monde entier était soumis. Supposez le Christ condamné à mort par une juridiction particulière, il ne mourra pas au nom de l'humanité, frappé par elle et pour elle. Les décrets de Dieu ont réglé les choses autrement; lorsque Pilate jugeait le Christ, il était le délégué de l'empereur Tibère, la sentence était valable pour le monde, le sang divin était versé pour toute l'humanité, la rédemption put s'accomplir (2) ! Ces naïfs et au-

(1) Giovanni Villani, *Istorie*, lib. VIII, c. 134.

(2) Voyez, sur cette singulière argumentation, tout le livre II du traité *De Monarchia*, si brillamment résumé dans le discours de l'empereur Justinien au 6e chant du

dacieux argumens contenaient pour Alighieri toute la charte sociale. Le roi Jean de Saxe, qui s'est appliqué, comme M. Ozanam, à montrer les rapports de Dante avec les grands docteurs scolastiques, a bien mieux compris que l'écrivain français l'enchaînement des idées politiques du poète : il signale avec raison le *gibelinisme idéal* d'Alighieri. Notons ce mot; c'est la formule exacte des opinions du poète et le résumé de toutes ces controverses.

Cette rectification si importante, due principalement à la sagacité de M. Charles Witte, est-elle favorable ou nuisible à la gloire d'Alighieri? Il est incontestable que le caractère du poète y acquiert une grandeur nouvelle : Dante est justifié une fois pour toutes de l'accusation d'inconstance et de fureurs intéressées qui pesait encore sur sa mémoire; mais si la grandeur morale du poète est mise dans tout son jour, n'est-ce pas aux dépens de son intelligence politique et sociale? En prêchant comme un dogme la soumission au saint-empire romain, n'était-il pas en lutte avec l'esprit de son siècle, qui était aussi l'esprit de l'avenir? Cette vieille unité, dont le saint-empire était le symbole, n'était plus qu'un rêve évanoui. Les nations se constituaient partout comme des personnes distinctes, l'ère moderne s'annonçait; ne faut-il pas avouer que Dante a méconnu ce travail de son époque? C'est la conclusion de M. Wegele, bien qu'il n'en fasse pas un reproche au glorieux poète : « On voit souvent, dit-il, à la fin des grandes périodes de l'histoire, de puissantes intelligences s'attacher à l'esprit d'une société qui va mourir et s'efforcer de lui porter secours. Tel fut Dante. Il ne pouvait sauver le moyen âge; mais il lui a élevé un monument colossal et tel que l'histoire n'en offre pas un second dans une situation analogue. » Thomas Carlyle a

Paradis. En expliquant ce discours de Justinien, le roi de Saxe a jeté la plus vive lumière sur le système politique de Dante. Voici le titre de l'ouvrage du roi de Saxe, publié par lui sous le pseudonyme de Philaléthès : *Dante Alighieri's Goettliche Comœdie, metrisch übertragen und mit kritischen und historischen Erlaeuterungen versehen*, von Philaléthès, 3 vol. in-4°, Leipzig et Dresde 1849. — Au sujet des opinions politiques de Dante, il faut citer aussi le livre de l'abbé Troya, *Del Veltro allegorico di Dante*, 1 vol., Florence 1826. On sait qu'au premier chant de *l'Enfer* Virgile prédit à Dante que la louve de la forêt sera chassée un jour par un lévrier, *veltro*. Quel est ce *veltro allegorico?* Est-ce un des princes gibelins de l'Italie? N'est-ce pas plutôt l'empereur d'Allemagne? Cette dernière opinion paraît la plus probable. L'abbé Troya croit que le *veltro* de Dante est le vaillant vicaire impérial de Gênes, Uguccione della Fabiola, qui soutint énergiquement l'empereur Henri de Luxembourg. C'est une erreur aujourd'hui démontrée; mais le livre de l'abbé Troya n'en est pas moins une œuvre excellente; il est plein de faits nouveaux, de détails précieux, et présente un tableau complet de la politique italienne à l'époque d'Alighieri. L'opinion de l'abbé Troya sur le *veltro allegorico* a été adoptée d'ailleurs, avant les rectifications de la critique allemande, par des écrivains d'élite; M. Cesare Balbo s'est rangé à son avis. L'ouvrage de l'abbé Troya, le *Secolo di Dante*, de M. Ferdinando Arrivabene, et la *Vita di Dante*, de Cesare Balbo, sont, depuis le commentaire d'Ugo Foscolo, les meilleures études qu'ait produites en Italie la littérature dantesque.

marqué en traits de feu ce caractère du poète; le mysticisme et la colère, une colère toute sainte, un mysticisme d'une incomparable douceur, voilà, selon le philosophe anglais, l'inspiration d'Alighieri. Au seul examen du portrait de Dante attribué à Giotto, Carlyle voit en lui un homme qui proteste de toutes les forces de son être, qui se bat contre un monde, qui ne se rendra jamais, *the face of one wholly in protest, and life-long unsurrendering battle, against the world.* Et avec cela, ajoute-il, quelle tendresse chez le poète de *l'Enfer,* naïve comme les caresses d'un enfant, profonde comme le cœur d'une mère! Dante, pour Carlyle, c'est une âme adorablement suave, une âme tout éthérée, à l'aspect sombre, sinistre, implacable. Par là même il est l'exacte image du moyen âge. Sans lui, le moyen âge se serait évanoui à jamais, et nous n'aurions entendu ni le chant de ses joies ni le cri de ses douleurs. Il est, à lui seul, la voix de dix siècles muets, *voice of ten silent centuries.*

Cette justification, si belle qu'elle soit, ne suffit pas encore. En même temps qu'Alighieri, par sa conception de la papauté et de l'empire, s'attachait à relever l'idéal du passé, il était un de ceux qui, par mille hardiesses et mille innovations de détails, préparaient énergiquement l'avenir. Les pages éblouissantes de Carlyle sur l'âme du poète florentin, les recherches de M. Wegele sur sa politique universelle ont besoin d'être complétées par le chapitre que M. Ozanam intitule *analogie de la philosophie de Dante avec la philosophie moderne.* M. Wegele ne voit chez Alighieri que le législateur politique et mystique du moyen âge; M. Ozanam a osé glorifier en lui un des plus hardis précurseurs des sociétés nouvelles. M. Ozanam a raison; supérieur à tous les personnages de son temps, l'auteur du *Convito* et du *De Monarchia* s'élève aussi au-dessus de son propre système. Sa théorie semble ramener les hommes vers le passé; la manière dont il l'entend et la pratique les entraîne vers l'avenir. Ses principes et sa vie sont pleins de contradictions sublimes. Ce même homme qui veut fonder l'unité des peuples chrétiens sous le sceptre du saint-empire, voyez-le façonner la langue italienne avec un zèle opiniâtre et donner par là le premier signal aux littératures modernes, c'est-à-dire aux nationalités qui s'éveillent. Il est patricien, et, devançant l'esprit de son époque, il expose les principes, il exprime les vœux les plus démocratiques. Il prêche, comme le dit très bien M. Wegele, ce *royaume de Dieu sur la terre* que le moyen âge a si vainement poursuivi, et cependant, à l'heure même où il essaie de soumettre la société à une théocratie, il sépare l'église de l'état avec une inflexible hardiesse et proclame les droits de la liberté civile. Enfin de toutes les contradictions, ou pour mieux dire de toutes les complications de son génie, voici certainement la plus frappante : il semble abandonner la cause de l'indépendance italienne, il a les regards tournés

vers les empereurs d'Allemagne, à tel point que l'un de ses plus respectueux biographes, M. Cesare Balbo, l'accuse de sentimens que le patriotisme réprouve; personne pourtant n'a conçu une idée plus haute de l'Italie, personne n'a plus contribué à la glorification du peuple romain et des étonnantes destinées que l'histoire lui a faites. Avec ce goût des symboles et cette liberté d'interprétation particulière à son époque, il mêle sans cesse les destinées de Rome et les traditions bibliques; il affirme que ces deux histoires se déroulent parallèlement : Énée, dit-il, a abordé au Latium l'année même où David devenait roi d'Israël. De la race de David devait sortir la Vierge sainte, mère du Sauveur des hommes; les fils d'Énée devaient conquérir le monde et préparer ainsi cette unité des peuples nécessaire au triomphe du christianisme. Bossuet a signalé aussi la domination romaine comme *un des plus puissans moyens dont la Providence se soit servie pour donner cours à l'Évangile;* Auguste, sans le savoir, fraie le chemin à la religion de l'avenir; *tout l'univers vit en paix sous sa puissance, et Jésus-Christ vient au monde.* Ces grandes vues que l'évêque de Meaux emprunte à saint Jean, Dante les avait développées avant lui, et ce que Bossuet exprime au nom de la philosophie religieuse, Dante le proclame tout ensemble avec l'accent de la foi et l'orgueil du sentiment national. Avec quel amour il parle de la *gloriosa Roma*, de la *dolce terra latina!* Ce saint-empire, héritier des césars, peu lui importe qu'il soit devenu allemand, il n'y voit que les continuateurs de Rome, et si Virgile est son guide, c'est que Virgile a chanté Auguste. Idées bizarres, contradictions naïves, mais sous ce vêtement scolastique on sent battre le cœur du grand patriote italien. Gardons-nous donc bien de condamner trop vite son système, et surtout ne disons pas avec M. Wegele que Dante était une nature germanique plutôt que romane. C'est la manie des critiques d'outre-Rhin d'apercevoir partout l'influence de leur race; ici, en vérité, la prétention est trop plaisante. Dante a beau dire de lui-même *florentinus natione, non moribus*, quel esprit a été plus italien? quel enfant de Florence a été plus dévoué à sa mère? Ses invectives les plus cruelles prouvent l'ardeur de son amour. Au fond de l'enfer, dans les vallées du purgatoire, dans les splendeurs du paradis, Florence est toujours présente à sa pensée : on dirait qu'elle est l'héroïne de ce poème consacré à la peinture de l'invisible.

Voilà, ce me semble, grâce aux travaux de la critique moderne, la figure d'Alighieri assez nettement dessinée à nos yeux. Maintenant suivez-le en exil de 1302 jusqu'à sa mort, et ces vingt années de souffrance vont vous apparaître dans leur sainte majesté. Les recherches de MM. Kopisch, Fauriel, Balbo, Arrivabene, éclairées par les découvertes de MM. Charles Witte et Wegele, en reçoivent une nouvelle valeur. Les voyages du poète proscrit, son rôle auprès des

différentes cours italiennes, le séjour qu'il fait alternativement chez des guelfes et des gibelins, tout s'explique, tout se comprend. L'unité de son inspiration une fois retrouvée, l'histoire de son âme n'a plus de secrets pour nous.

Cette dernière partie de la vie du poète, soigneusement étudiée par M. Fauriel et M. Kopisch, laissait peu de chose à faire à M. Wegele; l'habile historien y a néanmoins ajouté tout un chapitre qui mérite d'être signalé pour la nouveauté et l'importance des résultats. Lorsque Henri de Luxembourg descend en Italie et que Dante, par ses manifestes, l'excite à marcher contre Florence, tous les commentateurs italiens et ceux qui parmi nous se sont inspirés de leurs travaux se sentent saisis d'indignation et de douleur. L'esprit guelfe, au bout de cinq cents ans, semble se réveiller tout à coup chez de pacifiques érudits. « Lettre à jamais déplorable! » s'écrie un éloquent écrivain, et, malgré son culte pour Dante, M. Ozanam verrait là *une tache pour sa mémoire*, si quelques années après (1314) Dante n'eût effacé, dit-il, ces tristes pages en recommandant aux cardinaux le choix d'un cardinal italien. Est-ce bien là ce Dante que nous ont révélé les derniers travaux de la critique? Quoi! gibelin et guelfe tour à tour, Allemand aujourd'hui, Italien demain, il sera toujours le jouet de ses passions! Un examen plus attentif aurait donné le sens exact de ces péripéties. Henri de Luxembourg joue un rôle considérable dans la vie de Dante, et on a peine à comprendre que tant de commentateurs aient négligé de placer cette singulière physionomie dans le jour qui lui convient. Dante et Henri, le poète et l'empereur, sont les deux derniers représentans d'une même idée. L'inspiration est chevaleresque chez l'un, théologique chez l'autre; au fond, c'est le même système, et pour comprendre Alighieri et son époque, il est indispensable de confronter ces deux figures.

Qu'était-ce donc que Henri de Luxembourg? Le saint-empire romain avait été frappé de mort vers le milieu du XIIIe siècle. Pouvoir à la fois réel et idéal, il avait besoin de la foi des peuples pour se maintenir; vaincu par les armes et compromis aux yeux de la chrétienté par les violences de Frédéric II, il était tombé avec les empereurs souabes. On croyait impossible qu'un empereur eût jamais l'idée de repasser les Alpes. Les gibelins n'avaient plus d'illusions à ce sujet, les guelfes n'avaient plus de craintes. Cette disparition de l'empereur fut pour ainsi dire proclamée solennellement par le pape Boniface VIII l'année même du grand jubilé. Un historien rapporte qu'un jour, en présence de la foule, il parut aux portes de Saint-Pierre, la couronne impériale sur la tête et précédé de deux gardes qui portaient devant lui deux épées nues; le peuple fit silence, et le pape s'écria : « Vous voyez ces deux épées; je suis le pape et je suis

l'empereur (1) ! » C'est en effet le moment où la longue lutte du sacerdoce et de l'empire semble à jamais terminée; mais la mort de Boniface VIII amena des incidens inattendus. Son successeur immédiat, Benoît XI, qui régna à peine quelques mois, fut remplacé par un pontife à qui les ruses de Philippe-le-Bel avaient donné le saint-siége. C'était un Gascon, *il Guasco*, comme Dante l'appelle. Fils d'un gentilhomme languedocien, dévoué à la politique du roi de France, Clément V, qui venait d'établir le saint-siége à Avignon, ignorait absolument la situation de l'Italie, et ne se souciait guère, à ce qu'il semble, de s'y faire initier. Guelfes, gibelins, ces mots n'avaient pas de sens pour lui; il se borna à prêcher la concorde. C'était là toute une révolution. De Grégoire VII à Boniface VIII, les papes avaient toujours été les chefs suprêmes de l'armée guelfe; or tout à coup, sous Clément V, la politique du saint-siége est changée, et ces alliés de trois cents ans, la papauté et les guelfes, sont devenus étrangers l'un à l'autre. Il n'y avait qu'un adversaire commun qui pût les rapprocher. Cet adversaire parut bientôt, mais il vint d'un pays auquel on ne songeait plus : ce ne fut ni la France ni l'Italie qui le suscitèrent, ce fut l'Allemagne.

Après la mort de l'empereur Albert d'Autriche, le 1er mai 1308, Henri, comte de Luxembourg, avait été élu empereur à Francfort. C'était un esprit ardent, chevaleresque, sans aucun sentiment politique, un brillant rêveur que sa fortune éblouit, et qui, à peine monté sur le trône, songea à revendiquer le rôle et les droits du saint-empire. Ce n'était pas une ambition terrestre qui le poussait; il ne voulait pas entrer en lutte avec le saint-siége comme les empereurs souabes. Il ne demandait qu'à reparaître en Italie, à y reprendre, dans l'intérêt de la chrétienté, cette suzeraineté traditionnelle qui était un droit et un devoir de l'empire; il demandait à être l'empereur comme le pape était le pape. Descendre en Italie et se faire couronner à Rome par Clément V, tel était le rêve de Henri. Il était de si bonne foi, qu'il demanda l'autorisation au pape, et le pape était si indifférent aux querelles des gibelins et des guelfes, qu'il accorda l'autorisation sans se faire prier. Au mois d'août 1309, Henri reçoit à Heilbronn la réponse de Clément V, et aussitôt il se dispose à partir. Grand émoi dans toute l'Italie. Les gibelins, presque partout proscrits, se croient déjà sûrs d'une revanche; les guelfes irrités se préparent à une résistance opiniâtre, car les partis ne voient ici que leurs intérêts en jeu, et cet idéal pacifique, qui remplissait l'âme

(1) Vitriarius, *Corpus juris publici*. Voyez la préface dans l'édition de Pfaffinger; Gotha 1793. — Dante ne fait-il pas allusion à cette scène quand il fait dire à Marc Lombard au XVIe chant du *Purgatoire* : « Le glaive a été uni au bâton pastoral; ainsi joints de vive force, ils doivent mal s'accorder? »

de Henri, n'est plus qu'un dogme abrogé dont personne ne se souvient. Un seul homme, au milieu de la transformation des esprits, s'associe aux rêves de l'empereur, — un homme qui, par toute une suite de déductions théologiques, comme Henri par un sentiment de chevalerie impériale, a reconstruit dans sa pensée la majestueuse unité du monde chrétien. Quel est cet homme? Le proscrit de Florence. Henri de Luxembourg, c'est l'utopie de Dante qui prend un corps, c'est le rédempteur de l'Italie qu'il invoquait dans le *Convito* et le *De Monarchia*, c'est l'homme qu'il placera dans les plus radieuses gloires du paradis, et qu'il appellera le grand Henri, *l'alto Arrigo*.

Le chapitre où M. Wegele expose en détail tous ces faits est l'un des meilleurs de son livre. Qu'on interroge après cela les manifestes de Dante, ses exhortations à l'Italie, ses adresses à l'empereur, tous ces écrits impatiens qui ont si fort embarrassé ou indigné les commentateurs, tout s'explique et se justifie. Les erreurs de Dante ne sont plus des fautes contre le patriotisme, ce sont les rêves sublimes d'un illuminé. Son esprit peut se tromper, son caractère nous apparaît plus grand. Quels rêves! quelle passion! quelle éloquence! Tout son cœur est en feu; si vous ne connaissez pas les détails de cette période, vous ne connaissez pas Dante. D'abord il s'adresse à l'Italie tout entière pour lui révéler l'importance des événemens qui se préparent. On dirait un tribun, mais un tribun à la fois populaire et sacré. Il commence comme un hymne : « *Ecco ora il tempo accettabile... il nuovo di comincia a spandere la sua luce.* Levez-vous, rois et ducs, seigneuries et républiques; sortez enfin de vos ténèbres. Le fiancé de l'Italie, la joie du siècle, la gloire du peuple, le césar héritier des césars vient au-devant de sa fiancée! l'ordre éternel le veut ainsi. » Et le poète résume en traits rapides toute cette philosophie de l'histoire dont nous parlions tout à l'heure. La glorification de Rome et de son empire est le premier argument qu'il emploie en faveur de Henri de Luxembourg. Dante tout entier est là. Il est si confiant, qu'il voit déjà l'empereur s'accorder avec le pape pour établir enfin le règne de Dieu sur la terre. C'est le rêve de Henri, c'est aussi le rêve de Dante; il l'exprime à la fin de sa lettre avec une candeur incomparable. Maintenant, que le rêve de l'empereur et du poète vienne se briser contre la réalité, que l'empereur, bien accueilli d'abord à Turin, entende gronder la colère des villes guelfes, qu'une émeute éclate à Milan, que Lodi, Crémone, Brescia, soulevées par les agens de Florence, se dressent tout armées pour arrêter cette marche triomphale, vous comprendrez la fureur de Dante. Florence se révolte contre les décrets de Dieu, elle brise cette grande unité de la monarchie italienne annoncée par Énée, préparée par les Scipions, célébrée par Virgile, consacrée par Jésus-Christ! C'est le reproche qu'il lui adresse dans une lettre datée des rives de l'Arno, et

avec quelle force, avec quelle indignation souveraine! Cependant, au lieu de marcher sur Florence, Henri perd son temps et fatigue son armée à réduire des ennemis subalternes. Aussitôt on dirait que le poète prend le commandement, il trace le plan de campagne; c'est à Florence seulement que sera frappée de mort la rébellion impie. Il faut l'entendre alors quand il lance l'anathème à ces factieux qui combattent contre Dieu même. Le génie sacerdotal de Dante fait explosion dans une invective formidable. Florence, c'est le monstre hideux qui désole la chrétienté, c'est le serpent qui mord les entrailles de sa mère, c'est Myrrha l'incestueuse qui brûle d'amour pour son père Cinyras... Les injures s'accumulent avec des commentaires qui en redoublent la violence. Les guelfes florentins répondent à l'insulte du poète par une nouvelle sentence d'exil. Quant à Henri, comme un illuminé qu'il est, il ignore toujours la situation et s'avance au hasard. Le voilà à Gênes, puis à Pise, s'attachant à des formalités d'étiquette, négociant avec le roi Robert de Naples, comptant sur son droit plus que sur son épée, et finalement abusé par Robert, qui le brouille aussi avec le pape. Il va s'embarquer à Gênes pour attaquer Robert dans son royaume, mais la maladie l'arrête à Buon-Convento, et il meurt, emportant avec lui tout un monde d'illusions (1).

La stupeur des gibelins, les cris de triomphe du parti guelfe, disent assez ce que l'empereur Henri, malgré ses fautes politiques, aurait pu accomplir en Italie. Tandis que son armée se hâtait de repasser les monts, les gibelins se dispersaient de toutes parts, et les guelfes, comme s'ils eussent échappé à une ruine certaine, s'abandonnaient à des transports de joie. On vit des populations entières s'habiller de vêtemens neufs, marquant par là leur retour à la vie. Ainsi mourut le dernier représentant du saint-empire, et une vie nouvelle en effet commençait pour les populations italiennes, une vie de liberté et d'orages qui devait les ramener plus d'une fois sous ce joug de l'étranger qu'elles subissent encore aujourd'hui. On a pu croire que l'unité italienne, fondée au XIVe siècle par le prince que Dante invoquait, eût protégé ce pays contre les dangers de l'avenir : bien que cette pensée soit la justification du système reproché au grand poète, il est impossible de regretter l'issue de ces événemens. Le sentiment national était né, et un peuple qui a conscience de lui-même ne doit rien accepter des mains d'un conquérant. Les bienfaisans projets de Henri VII, les espérances patriotiques de Dante appartenaient à un autre âge.

Dante fut-il converti aux idées nouvelles par la chute de ses illu-

(1) Je lis dans l'abbé Troya que Lucas de Leyde a fait un tableau tiré de la vie d'Alighieri; le peintre a choisi le moment où le proscrit apprend la mort de Henri de Luxembourg. Voyez *Veltro allegorico*, p. 136.

sions et la joie de l'Italie? Non, sa foi était trop profonde, de telles âmes ne se convertissent pas. Il reprit le bâton de pèlerin, et pendant dix années (1311-1321), errant de ville en ville, accueilli tour à tour chez des gibelins et chez des guelfes, indifférent aux opinions de ses hôtes, car il habitait toujours une sphère supérieure aux partis, il s'obstina à *espérer contre toute espérance*. Il croyait invinciblement à la venue d'un rédempteur. Il se préparait à rentrer à Florence avec la consécration de la gloire; il voyait en imagination le jour où sa patrie, ramenée dans les voies de Dieu, couronnerait de lauriers l'auteur de *ce poème auquel le ciel et la terre avaient mis la main*. En attendant cette réparation et ce triomphe, il se glorifiait lui-même dans la cité divine. Cette couronne impériale, cette mitre du souverain pontife, qu'il voulait voir présider ensemble à la cité terrestre, Virgile les lui remettait au seuil du paradis, pour qu'il en fût le gardien. Ce sont les derniers mots que le poète latin lui adresse: « Je te donne la couronne et la mitre. » Il mourut sans voir se réaliser sa chimère; mais avant de descendre au tombeau il avait placé au plus haut de l'empyrée, au sein de cette rose radieuse qu'illuminent les regards de Dieu, l'âme auguste de ce grand Henri qui *était venu réformer l'Italie avant que l'Italie fût prête;* il avait annoncé que *le Gascon*, le pape qui avait trompé l'empereur, Clément V, serait précipité dans le gouffre des simoniaques, et qu'en y tombant il ferait plonger plus au fond le violent usurpateur du glaive, le pape Boniface VIII! Dante pouvait répéter fièrement à sa dernière heure l'éloge que lui adresse son aïeul Cacciaguida, au dix-septième chant du *Paradis :* « Il te sera beau un jour d'être demeuré seul, et d'avoir été ton propre parti à toi-même :

A te fia bello
Aver ti fatta parte per te stesso. »

II.

Une fois le caractère de Dante bien connu, une fois sa doctrine politique et morale établie avec précision, *la Divine Comédie* ne nous offre plus de mystères. Chaque détail, éclairé d'une lumière subite, révèle l'unité logique de l'ensemble. Rappelons-nous le *credo* religieux et politique du poète, il contient en germe tous les symboles de son œuvre. Cet *Enfer* qui a englouti tant de commentateurs, ce *Purgatoire* et ce *Paradis*, où l'on a vu tant de contradictions insolubles, vont dérouler à vos regards de lumineuses visions.

Quelle est l'idée fondamentale de *la Divine Comédie?* On répond ordinairement : C'est un grand symbole, le voyage d'une imagination extatique à travers les mondes invisibles. Réponse superficielle et banale. Derrière les voiles du symbole, sous la peinture de ce mys-

tique pèlerinage, il y a une pensée première, principe et substance du poème. Dante lui-même, dans cette curieuse lettre où il a dédié *le Paradis* à Can Grande della Scala, a posé le problème et fait entrevoir la solution. « Le sens de cette œuvre, dit-il, n'est pas simple, mais multiple. Il y a d'abord le sens littéral, il y a ensuite le sens caché sous la lettre. » Puis, en vrai disciple des docteurs de son temps, il signale encore un sens allégorique, un sens moral, un sens *anagogique*. Vous croyez qu'il n'y a ici qu'un seul poème; en voici quatre ou cinq, selon la manière de lire. Soyons plus justes envers Dante que Dante ne l'a été lui-même; gardons-nous de prendre au mot ces allégories faites après coup; n'oublions pas qu'il a dit ailleurs: « Lorsque l'amour m'inspire, je note, et sur le mode qu'il me dicte au dedans, je vais le répandant au dehors. » Aussi bien, dans sa lettre à Can Grande, après avoir payé tribut à la manie allégorique de son temps, il s'écrie soudain, condamnant ces vaines recherches et revenant à la vérité : « Laissons là ces investigations subtiles et disons simplement : Le but de cette œuvre, le but de l'ensemble et de chaque partie, c'est d'arracher les vivans à leur misère et de les conduire à la félicité. » Les explications de la critique moderne nous donnent le véritable sens de cette phrase. *La Divine Comédie* est un tableau de la chrétienté et un jugement solennel des générations au nom de la philosophie religieuse et politique du poète. Ceux qui ont violé l'ordre spirituel et l'ordre temporel sont plongés dans l'enfer; le purgatoire et le paradis appartiennent à ceux qui ont servi l'empire et l'église. Et cet enfer, ce purgatoire et ce paradis ne sont pas seulement dans les régions que parcourt le sublime visionnaire, ils sont dans ce monde. L'enfer est à Rome, sous le règne des papes simoniaques; le paradis est dans le cœur des hommes restés fidèles à la loi providentielle de l'empire et à la loi plus haute encore de Jésus crucifié. Au plus fort de son extase, Dante a toujours les yeux sur le monde; du seuil des royaumes invisibles, il s'adresse à la terre, il apostrophe la chrétienté; son poème est une prédication. Voilà le sens de ces mots inscrits dans la dédicace à Can Grande : *Removere viventes in hac vita de statu miseriæ et perducere ad statum felicitatis* (1).

A cette explication, donnée par Dante lui-même, M. Wegele en ajoute une autre que Dante ne pouvait nous révéler. *La Divine Comédie*, selon l'historien allemand, en même temps qu'elle est une prédication du gibelinisme idéal, contient aussi l'exposé symbolique des différentes phases par lesquelles a passé l'âme du poète. Cette

(1) Vincent Borghini, dans son *Introduzione al Poema di Dante per l'allegoria* et dans sa *Difesa di Dante come cattolico*, insiste sur ce point, mais il ne voit là qu'un sermon de morale ordinaire; il n'entend rien à la philosophie de l'histoire qui domine toute *la Divine Comédie*.

histoire spirituelle de Dante est indiquée par fragmens dans ses productions antérieures. Ici, la peinture est complète. L'amour, la science, la politique, la religion, ont occupé tour à tour cette souveraine intelligence. Les ravissemens de l'amour illuminent la *Vie nouvelle*, la science remplit le *Convito*, la politique est le sujet du *De Monarchia*, et la religion, mêlée à toutes ces choses, les éclaire de ses rayons. Dans *la Divine Comédie*, religion, politique, philosophie, amour, sont réunis dans une synthèse harmonieuse. Ce travail qui s'est fait instinctivement dans son âme, Dante n'en avait pas le secret; c'était à la critique de le mettre en lumière, et MM. Witte et Wegele ont rempli cette tâche avec une précision magistrale. Le poème d'Alighieri, dans son inspiration première, est donc à la fois le tableau des différentes phases qu'a traversées son génie, et le jugement de la chrétienté tout entière, au nom de cet ordre providentiel construit par sa pensée.

Deux grandes figures remplissent *la Divine Comédie*. A travers ce peuple innombrable que Dante anime de son souffle, au milieu de ces damnés gigantesques, au milieu de ces doux pénitens qui marchent vers le ciel, et de ces mystiques élus qui nagent dans la lumière incréée, Virgile et Béatrice dominent l'immense tableau. Qu'est-ce que Virgile? et qu'est-ce que Béatrice? Tous les commentateurs avant le XIX[e] siècle répondaient assez vaguement : Virgile est la raison humaine, Béatrice est la théologie. Regardons-y de plus près : ces formules banales contenaient un sens précis, et la critique moderne l'a retrouvé.

Virgile apparaît le premier, envoyé par Béatrice. A moitié du chemin de la vie, l'année même où le grand jubilé rassemble à Rome des milliers de pèlerins, l'année où un siècle nouveau commence, date propice au symbolique pèlerinage, le poète s'est égaré dans une forêt sinistre. Il arrive au pied d'une montagne dont la cime est illuminée par le soleil; il va gravir la pente, heureux de fuir ce lieu désolé, quand tout à coup une panthère agile, souple, tachetée, puis un lion terrible et bientôt une louve famélique aux flancs maigres et haletans, lui barrent la route et le font reculer vers les lieux-bas. Alors un homme, un sauveur apparaît : c'est Virgile. Pour sauver Dante, le poète de Mantoue va le conduire vers les royaumes éternels. Cette panthère, ce lion, cette louve, ce sont la luxure, l'orgueil et la cupidité, les trois fléaux du cœur de l'homme, qui ont entraîné Dante hors de la voie du bien; ce sont aussi les plaies de la chrétienté corrompue (1). Dante se peint lui-même en nous pei-

(1) A cette explication morale universellement admise depuis les premiers commentateurs, un écrivain italien, le comte Giovanni Marchetti, a essayé de substituer une explication historique. La panthère serait la démocratie florentine, cette démocratie terrible, mais mobile, capricieuse, et que Dante ne désespère pas de plier à ses desseins;

gnant son siècle; il retourne à Dieu et il veut y ramener le monde chrétien par la contemplation de l'ordre providentiel. Béatrice a envoyé Virgile à son secours; Virgile commence la guérison, Béatrice l'achèvera. Que représentent donc encore une fois Virgile et Béatrice?

On voit circuler et se croiser à travers la littérature du moyen âge deux traditions très différentes sur Virgile, la tradition populaire et la tradition savante. D'après la tradition populaire, Virgile est le premier des nécromans. Poésie, science, vertu magique, toutes ces choses se confondent, dès le début de l'époque barbare, dans des imaginations naïvement effarouchées. Transmis par les derniers siècles du monde antique à des générations ignorantes et avides, ce nom de Virgile éveillait l'idée de ce qu'il y avait de plus grand ici-bas; le peuple attribua au poète la science des forces secrètes de la nature et le pouvoir de les gouverner à son gré. Toutes les légendes des premiers siècles du christianisme, recueillies en partie dans les *Gesta Romanorum*, nous montrent le chantre de Didon et d'Aristée émerveillant les humains par des prodiges. Des légendes du peuple, ce type singulier passe dans les poèmes chevaleresques; Wolfram d'Eschembach le consacre dans le *Parceval*, et pour l'auteur inconnu de *la Guerre de la Wartbourg*, Virgile de Naples est l'émule de Basian de Constantinople et de Flagétanis de Bagdad (1). La tradition savante est plus digne de ce suave génie; elle en fait un des précurseurs du christianisme. Le chant de Pollion fournissait un texte magnifique à cette transfiguration du poète. Déjà l'empereur Constantin, dans son *Discours à l'assemblée des fidèles*, avait expliqué longuement le rôle de Virgile, en qui il reconnaissait un prophète de Jésus. Tout le moyen âge est plein de cette idée. Une tradition très répandue, et dont les traces subsistent encore à Mantoue, prétendait que saint Paul, passant à Naples, était allé saluer le tom-

le lion serait Charles de Valois, appelé en Italie par le pape Boniface VIII, et la louve affamée l'église romaine. C'est en 1819 que le comte Marchetti a proposé ce système, et pendant une vingtaine d'années son opinion a fait fortune. Rossetti, dans son commentaire (1822), la reproduisit avec éclat; Fauriel, en 1833, la développait encore d'une manière ingénieuse à la Faculté des Lettres de Paris. Il semble même, à lire les leçons imprimées, que Fauriel présente cette interprétation comme une conjecture qui lui appartient; mais il faut se rappeler que ces leçons ont été publiées après la mort de l'ingénieux érudit : il y manque évidemment, sur ce point et sur bien d'autres, des explications qu'il n'aurait pas omises. Le système du comte Marchetti, développé par Rossetti et Fauriel, avait surtout réussi auprès des savans de la péninsule; combattu cependant par M. Charles Witte en Allemagne, par MM. Parenti et Pianciani en Italie, il fut peu à peu abandonné. La plupart des récens commentateurs à Florence et à Rome, MM. Ponta, Giuliani, Picchioni, Bianchi, Torricelli, se sont rangés à l'avis de M. Charles Witte.

(1) Voyez *der Singerkriec uf Wartburc*, publié par M. Ettmüller. Ilmenau 1830, p. 72.

beau du poète, et qu'il s'était écrié les yeux en larmes : « Pourquoi ne t'ai-je pas trouvé vivant, ô le plus grand des poètes? Combien j'eusse été heureux de faire de toi un chrétien (1)! » Ce que n'avait pu saint Paul, le moyen âge l'a fait; il a associé Virgile à l'histoire du christianisme. *Le Mystère de saint Martial de Limoges*, écrit au XIe siècle, montre le poète de Mantoue siégeant au milieu des prophètes et annonçant avec eux la venue du Rédempteur. Faut-il énumérer ici toutes les preuves de cette transfiguration chrétienne du *dolce poeta*, comme l'appelle Alighieri? Ce sujet est aujourd'hui un des lieux communs de l'érudition moderne (2). Ces brèves indications suffisent pour rappeler ce qu'était Virgile aux yeux des hommes du moyen âge : un intermédiaire naturel entre l'ancien monde et le monde nouveau.

Dante emprunte quelque chose aux deux traditions dont je viens de parler. Lorsque son guide, au neuvième chant de *l'Enfer*, lui raconte qu'une fois déjà il est descendu dans le cercle de Judas, grâce aux incantations de la magicienne Éricto, n'est-ce pas là le Virgile de la légende populaire mêlé au souvenir d'un épisode de Lucain? et le Virgile précurseur du christianisme n'apparaît-il pas à chaque page de *l'Enfer* et du *Purgatoire?* Mais ces emprunts ne suffisent point au poète; il va transformer la tradition à sa manière pour la faire entrer dans la symétrie de son œuvre. Le Virgile de *la Divine Comédie*, c'est surtout le chantre de l'empire romain. Il est né sous César, il a chanté Auguste, voilà ses titres aux yeux d'Alighieri; bien plus, cet empire qu'a célébré le Mantouan apparaît dans ses poèmes comme le couronnement de toute l'histoire de Rome. Le chantre d'Auguste est aussi le chantre du peuple romain et de ses triomphantes destinées; il a glorifié en vers immortels cette nation royale, *populum late regem*, née pour le gouvernement de l'univers. Toute la philosophie de l'histoire du *Convito* et du *De Monarchia* a ses fondemens dans *l'Énéide*.

M. Rossetti, dans son commentaire, est le premier, je crois, qui ait conçu ainsi le Virgile dantesque; M. Émile Ruth a repris cette

(1) Aujourd'hui encore à Mantoue, le jour de la Saint-Paul, on chante pendant la messe un hymne dont voici une strophe :

> Ad Maronis mausoleum
> Ductus, fudit super eum
> Piæ rorem lacrymæ :
> Quem te, inquit, reddidissem,
> Si te vivum invenissem,
> Poetarum maxime!

(2) MM. Joseph Goerres, Genthe, Valentin Schmidt, George Zappert, en Allemagne, ont rassemblé avec soin tous les témoignages de cette transformation. — Sur Virgile précurseur du christianisme, il y a un intéressant travail de M. Rossignol, *Virgile et Constantin le Grand*.

théorie et l'a développée avec une lumineuse évidence. Il a suivi pas à pas le guide de Dante à travers *l'Enfer* et *le Purgatoire;* il a noté ses paroles, ses gestes, sa physionomie, et chaque incident lui a fourni une preuve nouvelle. Citons un seul exemple : Virgile et Dante viennent d'entrer dans le cercle des simoniaques, et le guide conduit son compagnon tout droit au bord du trou hideux où se lamente le pape Nicolas III. Lorsque Dante a écouté ses cris, il prend la parole à son tour : « Je ne sais, dit-il, si je fus trop emporté, mais je lui répondis en ces termes... » Et ici commence la terrible invective contre la corruption de l'église, invective qui enchante Virgile, car un sourire de joie s'épanouit sur ses lèvres, et Dante ajoute aussitôt : « Je crois que je dus plaire à mon guide (*credo ben ch' al mio duca piacesse*). » Comparez maintenant cette scène à une autre scène non moins grande, l'entrée des deux pèlerins dans le cercle des hérétiques. Des milliers de damnés sont couchés dans des tombeaux infects au milieu d'une puanteur insupportable : voici le terrible Farinata, voici Cavalcante de' Cavalcanti, voici l'empereur Frédéric II et le cardinal Ubertini. La conversation s'engage; Dante et Farinata sont aux prises, et les paroles se croisent comme des épées. Où est Virgile pour soutenir son compagnon? Virgile n'est plus là; indifférent à la punition des hérétiques, il a continué sa route. Un tel contraste a un sens; pourquoi, d'un côté, cette approbation des invectives de Dante? de l'autre, pourquoi cette parfaite indifférence? C'est que les simoniaques sont les ennemis de l'empereur, tandis que les hérétiques troublent l'ordre spirituel. Virgile prend parti quand il s'agit de l'empire; il n'a pas le droit de s'intéresser aux destinées de l'église. Virgile est donc le théoricien de l'empire, le représentant de l'ordre établi sur la terre par les décrets divins.

Voyez quelle symétrie dans la contexture du poème! Si le chantre d'Énée est le représentant de l'ordre providentiel ici-bas, il y a pour Dante un autre guide qui lui révélera l'ordre céleste. Partout, dans *la Divine Comédie,* vous retrouvez ce grand dualisme qui embrasse l'univers. Les deux cités dont parle saint Augustin sont sans cesse présentes à la pensée de l'auteur; la cité de Dieu éclaire la cité de l'homme, et Béatrice explique Virgile. Nous rencontrons ici les belles recherches de M. Ozanam et du roi de Saxe, Jean Ier. De tous les interprètes de Dante, M. Ozanam et le roi régnant de Saxe sont certainement ceux qui ont répandu la plus vive lumière sur le personnage de Béatrice. On sait qu'en étudiant Alighieri avec une piété si tendre, M. Ozanam n'a pas prétendu mesurer tout entière l'inspiration du poète. Qui ne reculerait devant une pareille tâche? Théologien, philosophe, moraliste, historien, politique, et avec tout cela artiste incomparable, Dante est pour un esprit qui pense un sujet de méditations sans fin; chacun peut choisir dans son poème un cercle

lumineux ou sombre qui contient des trésors. M. Ozanam avait choisi le théologien philosophe, le disciple de Siger de Brabant et de saint Thomas d'Aquin. Il aurait pu, je l'avoue, exposer d'une façon plus exacte le rôle politique de Dante; il aurait pu s'attacher au poète et nous expliquer en artiste les bizarreries, la variété, la grandeur de son imagination; il ne l'a pas voulu. Ébloui par la doctrine *qui se cache sous le voile des vers étranges*, il n'a vu que l'émule des docteurs du XIIIe siècle. On sent qu'il prend plaisir à retrouver dans une phrase, dans une image, les formules de saint Thomas et de Richard de Saint-Victor. Toutes les figures si nettement dessinées par Dante s'effacent dans le commentaire de M. Ozanam pour ne laisser briller que la pensée pure. Une seule a trouvé grâce devant le procédé de l'interprète, c'est Béatrice. Avec quel bonheur il se dédommage ici des inconvéniens de sa méthode! Aucun des commentateurs italiens ne peut lui être comparé sur ce point. Fraticelli, Ponta, Torricelli (1), s'amusent longuement à l'explication des détails allégoriques, tandis que M. Ozanam est en extase, comme Dante lui-même, devant le radieux symbole. Parmi les précédens interprètes, les uns étudiaient dans Béatrice une pure abstraction théologique, les autres ne voulaient voir que la fille de Portinari, cette belle enfant vêtue de sa robe rouge, tant admirée par Dante âgé de neuf ans, et morte seize années plus tard dans tout l'éclat de sa jeunesse. Un des maîtres de M. Ozanam, Fauriel, appartenait à ce dernier groupe. Impatienté de voir cette vivante figure réduite à une personnification de la théologie, l'excellent Fauriel, un peu vif cette fois contre les commentateurs scolastiques, les déclare tout simplement « stupides. » Tout érudit qu'il était, Fauriel avait un vif sentiment de la poésie; la Béatrice poétique, à ses yeux, c'est la Béatrice de Florence, la jeune femme que le poète a aimée. Il demande si les petits garçons de neuf ans sont amoureux de la théologie; il se demande aussi ce que serait devenue Béatrice si elle n'eût été qu'une allégorie, et il répond sans hésiter : Elle serait demeurée dans la poussière du moyen âge, comme tant d'autres créations « incontestablement théologiques (2). » L'éloquent successeur de Fauriel à la Faculté des Lettres de Paris soutient la thèse contraire. Sans répondre aux argumens de Fauriel qu'il pouvait ne pas connaître, il cite maintes pa-

(1) On peut consulter sur tous ces travaux italiens un curieux ouvrage de M. Picci, *Della Letteratura dantesca contemporanea*, Milan 1846.

(2) Ce sont surtout des commentateurs italiens qui ont voulu faire de Béatrice une pure allégorie; l'abbé Dionisi, au commencement de ce siècle, avait poussé ce système à ses dernières limites. Un des premiers qui aient combattu l'erreur de Dionisi est l'auteur du *Secolo di Dante*, M. Ferdinand Arrivabene, dans son livre intitulé *Gli Amori di Dante e di Beatrice tolti d'allegoria*, etc..., 1 vol., Mantoue 1823.

roles de la Béatrice de Dante où éclate manifestement un caractère supérieur à l'humanité, et il se demande à son tour si ce sont là les attributs d'une jeune femme de vingt-six ans. M. Ozanam a raison; il a raison surtout, lorsque, évitant ici les abstractions dont il ne s'est pas toujours suffisamment abstenu, il maintient à la fois le caractère humain et le caractère mystique du personnage, et nous fait assister à cette transfiguration de l'amour.

Le roi Jean a fait de même. Plus complet que M. Ozanam dans son appréciation de Dante, interrogeant dans *la Divine Comédie* le poète et l'historien en même temps que le théologien philosophe, il a cependant une préférence marquée pour le disciple de saint Thomas d'Aquin. Il a étudié à fond la théologie du XII[e] et du XIII[e] siècle; il connaît, il cite tous les passages des docteurs qui ont inspiré Alighieri. Bien que son livre ne ressemble pas à celui de M. Ozanam, il est évident qu'une même pensée les anime. L'auguste écrivain qui se cache sous le nom de Philaléthès n'a pas toujours réussi dans sa traduction de la *Commedia*, il est souvent pâle, diffus, languissant: son commentaire est l'un des plus savans et des plus originaux qu'on ait écrits. Or Béatrice, en ce commentaire, apparaît toute resplendissante de clartés. Certes rien ne dispense de lire le texte même de Dante; c'est là qu'il faut voir la *donna* du poète, unie encore à l'humanité dans les derniers chants du *Purgatoire*, s'épurer peu à peu, s'illuminer, puis, devenant plus belle de cercle en cercle, s'asseoir enfin sur les trônes de la sainte hiérarchie, et « se faire une couronne en réfléchissant les éternels rayons. » Le commentaire du roi Jean ajoute pourtant quelque chose, si on l'ose dire, à ces merveilleuses peintures. L'interprète s'efface, ce sont les maîtres du poète qui prennent la parole. Tous ces docteurs dont Béatrice résume l'enseignement viennent lui rendre témoignage, et les rapprochemens sont si heureux, les citations si bien choisies, que la glose de l'érudit devient une œuvre d'art (1). Je regrette seulement que Philaléthès reconnaisse dans Béatrice le symbole exact de la *gratia perficiens*; laissons là cette théologie imprudente : la grâce, c'est Dieu même,

(1) Cinq ans après la publication de ce beau commentaire, le prince Jean est devenu roi de Saxe. C'est le 9 août 1854 que la mort de son frère, le roi Frédéric-Auguste, causée par une chute de voiture, l'appela subitement sur le trône. Le roi Jean est resté ce qu'il était, *il piu illustre dei frai cultori di Dante*, comme l'appelle M. Charles Witte. Chaque année, le jour de sa fête, M. Witte lui dédie quelque étude de philologie dantesque, en italien ou en allemand. L'un des plus distingués parmi ces *frères servans* dont parle M. Witte, le vénérable M. Blanc, professeur à l'université de Halle et docteur en théologie, avait publié déjà sous le patronage du prince un livre d'une rare valeur, le *Vocabolario dantesco ou Dictionnaire critique et raisonné de la Divine Comédie*, 1 vol., Leipzig 1852. Le nom du roi Jean est inséparable désormais des noms de Dante et de Béatrice. Il y a quelques années, le prince était gravement malade, et se désolait de ne pouvoir mettre la dernière main à son commentaire du *Paradis;* un écrivain du nord de l'Allemagne, M. Victor Strauss, composa à cette occasion de gra-

et la femme que Dante a aimée, si haut qu'elle s'envole dans sa transfiguration idéale, ne peut se confondre avec l'essence première. Pourquoi vouloir être plus précis que le poète? Disons simplement : Béatrice, c'est l'amour, l'amour ramené à sa source, l'amour divin, sans lequel toute la science des docteurs est une lettre morte. Les principes de l'école, en passant par sa bouche, acquièrent une vertu nouvelle. Et c'est ainsi que Béatrice complète l'œuvre de Virgile. Virgile enseigne l'ordre temporel, Béatrice enseigne l'ordre spirituel. Le plus noble des poètes glorifie les droits de l'empire; les droits de l'église sont glorifiés par une âme qui n'est qu'amour. Double leçon inscrite à chaque page du poème : l'empire conseillé par la sagesse, l'église inspirée par l'amour, voilà le rêve de Dante.

Comment s'étonner après cela de la liberté du poète? Sa doctrine embrasse tous les devoirs de l'homme ici-bas. Du haut de ce faîte où il siége comme un juge, il distribue la récompense et le châtiment avec une certitude redoutable. On a cru voir des contradictions dans les sentences du justicier, on a été surpris de trouver des gibelins dans son enfer, et l'on a dit : « Il a tracé cette peinture étant guelfe, cette autre étant gibelin. » Rien de plus faux : devant sa théorie politique et religieuse, telle que la critique moderne l'a retrouvée, toutes les contradictions s'évanouissent. Farinata et Frédéric II sont couchés dans les sépulcres des hérétiques au nom de la même loi qui plonge Nicolas III et Boniface VIII dans le gouffre des simoniaques. Si l'on veut apprécier la justice de Dante, il faut le comparer aux autres écrivains qui ont prétendu s'attribuer les mêmes fonctions. Fauriel et Auguste Kopisch, Charles Labitte et Ozanam, ont pris plaisir à rechercher ces visions de l'enfer et du ciel qui ont précédé *la Divine Comédie;* quelle différence entre ces tableaux et le poème de Dante! Là, des satires incohérentes, des condamnations prononcées au hasard, selon l'humeur et la fantaisie de l'écrivain; ici, l'échelle des fautes et des crimes d'après un plan philosophique. Ce plan est si net, qu'un des récens commentateurs a pu recomposer avec *l'Enfer* et *le Purgatoire* le code pénal d'Alighieri, code complet,

cieuses strophes où il invoquait Béatrice et la conjurait de rendre la santé au plus dévoué de ses fidèles. Béatrice écoute la requête; elle envoie Dante auprès du prince Jean, comme autrefois Virgile auprès de Dante, et le poète dévoile au commentateur les mystères de son œuvre. N'y a-t-il pas quelque chose de touchant dans cette pieuse communauté littéraire, dans cette réunion de *frai cultori,* où des hommes tels que Schlosser, Wegele, Charles Witte, sont associés à l'un des souverains de l'Allemagne? — Citons encore un fait qui prouve que le roi Jean est depuis longtemps apprécié en Italie. L'abbé dalla Piazza, de Vicence, avait consacré une partie de sa vie à traduire en vers latins *la Divine Comédie.* Il mourut en 1844 sans avoir pu imprimer son travail, et il exprima le vœu que cette publication fût faite dans le royaume de Saxe. M. Charles Witte a accompli le vœu du studieux abbé; il a publié sa traduction à Leipzig, et l'a dédiée au roi Jean.

où se retrouvent à la fois le droit romain, le droit canon et le droit germanique du moyen âge. C'est M. Wegele qui a eu cette idée. Il est fâcheux que le docte historien compromette ici la valeur de ses recherches en voulant prouver que le droit germanique tient plus de place dans *la Divine Comédie* que le droit canon et le droit romain. C'est précisément le contraire qui est vrai; l'originalité du droit germanique en matière pénale est de punir la faute pour la faute elle-même, tandis que le droit romain se préoccupe surtout des crimes commis contre l'état, et le droit canon, des infractions aux lois de l'église. Dante, avec son inflexible logique, réserve ses plus cruels châtimens aux ennemis de l'église et de l'empire; il rend des arrêts de justice sociale plutôt qu'il n'applique les lois de la morale privée. Comment M. Wegele a-t-il méconnu ici le système du poète après l'avoir si bien mis en lumière? Ajoutons seulement, pour être tout à fait exact, que l'esprit évangélique apparaît sans cesse dans les sentences d'Alighieri. Sa libre distribution des châtimens est le triomphe de la justice chrétienne. La conscience du coupable est mise à nu, et plus il était placé haut dans la hiérarchie des pouvoirs, plus lourde pèse sur lui la responsabilité de ses œuvres. Point de ménagemens pour les grands de ce monde! « Combien se tiennent là-haut pour de grands rois, qui seront couchés comme des porcs dans ce bourbier, ne laissant d'eux-mêmes que d'horribles mépris! »

Le tableau tracé par Alighieri contient tout un peuple innombrable. Ce sont à chaque cercle, et dans chaque partie de chaque cercle, des multitudes qui fourmillent. Les Grecs avaient un mot effrayant pour désigner les morts, ils disaient : *les plus nombreux*, οι πλειονες, mettant ainsi en présence les habitans actuels de la terre et toutes les générations dévorées par les siècles. Ces πλειονες des Grecs apparaissent sur tous les points de l'immense peinture. Tantôt, rangés à la file comme un troupeau de grues, ils sont emportés par *un vent noir* et roulent dans un tourbillon sans fin; tantôt ils tombent du ciel dans l'abîme, drus et serrés comme les gouttes de la pluie. Au milieu de ces foules sans nom, Dante a placé des personnages distincts; quels sont ces personnages? à quels temps, à quel pays les a-t-il empruntés? pourquoi ceux-ci et non pas d'autres? questions curieuses, et qui, étudiées avec attention, éclairent la pensée du poète. L'ancienne critique nous faisait connaître les acteurs à mesure qu'ils entraient en scène; les commentateurs modernes ont eu l'idée de les distribuer par groupes. Il semble, à première vue, que ces figures soient rassemblées au hasard; tous les rangs, tous les siècles sont confondus; hommes des âges antiques et contemporains de Dante, païens et chrétiens, juifs et mahométans, se heurtent dans la mêlée. Prenez garde, il y a là un plan obstinément suivi; le symétrique dessin de l'architecte se révèle encore dans cet effrayant désordre.

Or, si vous y regardez de près, vous verrez bientôt que tous les personnages de *la Divine Comédie* ont été choisis et distribués de manière à représenter trois choses distinctes, quoique intimement unies, — tantôt la théorie générale du poète, sa conception de la société universelle, son système de l'empire et de l'église, — tantôt la morale proprement dite, abstraction faite de l'ordre politique et religieux, — tantôt enfin l'histoire contemporaine, c'est-à-dire les affaires d'Italie, les destinées de Florence. Dans *l'Enfer*, les sentences sont prononcées au nom de l'ordre universel et des affaires d'Italie; les personnages pris dans l'histoire moderne représentent surtout ces deux choses. Ce sont les hérétiques comme Farinata, Cavalcante, Frédéric II, et ce cardinal Ubaldini, qui ne croyait pas à l'existence de l'âme; ce sont les violens, l'orgueilleux et implacable Argenti, Vanni Fucci, qui violait les églises, le comte de Montefeltro, qui fut l'instrument des colères de Boniface VIII; ce sont les faussaires comme l'alchimiste Capocchio et maître Adam, le faux monnoyeur; ce sont les traîtres Cancellieri, Marcheroni, Camiccione de' Pazzi, Bocca, Becchiera, Ugolin, Tebadello et Branca d'Oria. Si le poète emprunte des types aux fables païennes ou à l'histoire antique, ces types représenteront exclusivement la violation de l'ordre universel. C'est ainsi que le géant Capanée symbolise pour les temps primitifs la révolte de l'homme contre le ciel; c'est ainsi que Sextus Pompée est jeté dans l'enfer pour avoir combattu César; enfin c'est ainsi que Brutus et Cassius, traîtres envers l'empire et meurtriers de César, sont associés dans la gueule même de Satan à l'homme qui a trahi Jésus. La théorie de la double cité est si bien établie chez Dante, qu'il y enferme en quelque sorte l'histoire entière du genre humain. Ce dessein de l'auteur n'éclate-t-il pas d'une façon bien originale, lorsqu'il fait de Mahomet non pas le fondateur d'une religion, mais un sectaire issu du christianisme? Hors de l'église catholique et hors du saint-empire, à ses yeux, il n'existe rien. Il s'occupe aussi des fautes contre la morale; mais quoi qu'en dise M. Wegele, ces fautes, qui ne troublent ni l'empire ni l'église, ne jouent qu'un rôle secondaire dans *la Divine Comédie*. Ces damnés, moins coupables que les autres, occupent les premiers cercles, Dante leur parle avec attendrissement, il est ému de leur infortune; il *tombe comme un corps mort* au récit de Francesca, et Virgile lui-même lui apprend quelle distance énorme les sépare de ceux qui ont attenté à l'ordre providentiel du monde.

Dans *le Purgatoire* au contraire, et c'est là un des traits caractéristiques de ce jugement dernier, il n'y a point de pécheurs, un seul excepté, qui aient violé l'ordre politique ou religieux; ces fautes-là sont trop graves aux yeux d'Alighieri pour que celui qui les a commises puisse en purifier son âme. Le pécheur politique à qui Dante

a fait grâce, c'est Charles d'Anjou, le frère de saint Louis, dont Jean Villani a raconté la fin pieuse et repentante. Tous les autres habitans du purgatoire ont péché seulement contre la morale individuelle; ce sont les négligens, les envieux, les orgueilleux, les gourmands, les luxurieux et ceux qui ont cédé à la colère. Aussi voit-on beaucoup moins de noms propres dans *le Purgatoire* que dans *l'Enfer;* il y en a moins encore dans *le Paradis*, consacré tout entier aux docteurs, à Béatrice, à la Vierge et à la sainte Trinité. Les deux derniers noms qui apparaissent au milieu de ces splendeurs résument la constante inspiration du poète; les traîtres à l'empire et à l'église terminaient le tableau de l'abîme, saint Bernard et Henri de Luxembourg sont placés au haut des cieux : saint Bernard, qui représente la vie spirituelle dans sa pureté parfaite; Henri de Luxembourg, chez qui Dante s'obstinait à voir l'idéal du saint-empire.

Mais quoi ! ce poème est donc marqué d'un bout à l'autre à l'effigie de César! L'idée de l'empire nous y obsède sans cesse! Toutes les fois que l'empire et l'église sont mis en parallèle, c'est l'empire qui a le beau rôle! Voici plusieurs papes dans l'enfer, Nicolas III, Célestin V, Boniface VIII, Clément V, sans compter ceux que l'auteur y entasse pêle-mêle avec les cardinaux et les clercs, et, pour faire pendant à cette procession lugubre, admirez le cortége des empereurs dans le paradis, Trajan, Constantin, Justinien et l'*alto Arrigo!* Je sais ce qu'on peut répondre : Dante combattait le pouvoir temporel de l'église à une époque où ce pouvoir dominait le monde; une fois son principe établi, ne fallait-il pas qu'il soutînt l'empire ébranlé, et qu'il fût impitoyable aux pontifes ambitieux? Les seuls papes qu'il place au paradis (notez qu'il se contente de les nommer et se garde bien de les mettre en scène), ce sont les pontifes des premiers temps, Lin, Clet, Calixte, Urbain, c'est-à-dire ceux qui ont gouverné l'église avant *la fatale donation de Constantin* (1). Cette donation, à laquelle Dante croyait ainsi que tout le moyen âge, avait corrompu pour lui l'église entière. Fidèle à la logique passionnée de son système, il fait deux parts dans l'histoire de l'église : d'un côté sont les humbles pontifes antérieurs à Constantin, de l'autre les prêtres superbes à qui Constantin a légué l'empire d'Occident, et avec lui toutes les tentations de la richesse. Mais en attaquant à tort

(1) Ahi! Constantin, di quanto mal fu matre
Non la tua conversion, ma quella dote
Che da te prese il primo ricco patre.

Inf, XIX, 115. Le grand poète gibelin de l'Allemagne, Walther de Vogelweide, a jeté un cri semblable. On dirait que Dante traduit ces vers de Walther : « L'empereur Constantin prodigua au siége de Rome plus de dons que je ne saurais le dire; il lui donna l'épée, la croix et la couronne. A cette vue, un ange cria à haute voix : Malheur! malheur! trois fois malheur!... La chrétienté était resplendissante de beauté, et maintenant un poison se glisse dans ses veines... Ces dons feront bien du mal au monde! »

ou à raison cette église dominatrice, Dante n'incline-t-il pas trop de l'autre côté? Rassurons-nous : l'adversaire de la théocratie pontificale n'est pas disposé à sacrifier la liberté. Parmi les personnages du poème, remarquez ces deux figures; elles vous révéleront la secrète pensée d'Alighieri. L'une appartient à l'enfer, c'est Curion, le lieutenant de César, l'homme qui lui conseilla de passer le Rubicon. Il est dans l'*épouvantable neuvième fosse*, et un démon lui a coupé la langue, à lui qui fut si hardi à parler, *ch'a dicer fu cosi ardito!* L'autre au contraire a reçu, quoique païen, une grâce miraculeuse; c'est Caton, le dernier défenseur de la liberté romaine, à qui Dieu a confié le gouvernement du purgatoire. Pourquoi ce châtiment infligé à un compagnon de César? pourquoi cet honneur vraiment extraordinaire conféré au suicidé d'Utique? Les commentateurs ne savent que répondre; presque tous se taisent sur le compte de Curion. Quant à Caton, il représente, selon quelques-uns, la faculté de vouloir, et le commandement suprême qu'il exerce sur les âmes pénitentes indique qu'il faut un immense effort pour conquérir le ciel. S'il n'y avait là cependant qu'un symbole de morale chrétienne, l'exemple d'un suicidé serait singulièrement choisi, et l'on comprend que M. Ozanam, scandalisé d'une telle invention, n'essaie pas de la défendre. Il ne faut pas croire non plus que ce soit seulement un souvenir du beau vers de Virgile :

Secretosque pios, his dantem jura Catonem.

N'est-ce pas plutôt que le hardi poète a voulu placer ici un correctif, ou du moins une explication de sa théorie de l'empire? Dante est dévoué au saint-empire, mais il a horreur du despotisme. Voilà le sens de ces deux figures et de la place qu'elles occupent. Caton, comme Virgile, est un des maîtres de Dante; dans le *Convito*, dans le *De Monarchia*, à l'endroit même où il soutient si ardemment le droit des héritiers des césars, il parle du *cœur très saint de Caton* en termes magnifiques. Il n'y a pas là de contradiction; l'empire, aux yeux d'Alighieri, c'est le gardien de la paix, le patron des états (1), ce n'est pas le maître absolu qui imposerait au monde une tyrannique unité. Il le dit expressément dans le *De Monarchia :* « Si je parle de l'autorité d'un prince unique, il ne faut pas croire que ce prince puisse faire la loi aux communes; les nations et les cités ont des droits qui leur sont propres et qui exigent des institutions diffé-

(1) Dante cite à ce propos l'éloquent passage où Cicéron glorifie la politique du sénat et voit dans les victoires de Rome, non pas une domination, mais un patronage exercé sur le monde. « Regum, populorum, nationum portus erat et refugium senatus... Itaque illud patrocinium orbis terræ verius quam imperium poterat nominari. » *De Officiis*, lib. II, c. 8. On sait combien cette apologie est contraire à l'histoire, mais la citation que Dante en fait ici révèle assez clairement quelle espèce d'autorité il voudrait attribuer à l'empereur.

rentes. » L'historien Schlosser, dans ses récentes *Études*, a donc raison de résumer ainsi la question : « L'autorité que Dante assigne à l'empereur est assez semblable à celle que le président de Washington exerce sur la démocratie américaine. Il s'était créé un gouvernement idéal qui devait être réalisé cinq cents ans plus tard, et qui devait l'être précisément dans cet hémisphère opposé au nôtre, où *la Divine Comédie* a placé le paradis terrestre. » Comprenez-vous maintenant l'opprobre du complice de César et la gloire de Caton d'Utique? Ces deux personnages semblent nous dire : Ne vous méprenez pas sur le dessein du poète; l'autorité suprême qu'il invoque n'est pas la tyrannie qui se joue des lois, l'ordre providentiel qu'il glorifie n'est pas l'anéantissement de la liberté.

Ces appréciations historiques de *la Divine Comédie*, ces analyses si exactes de la pensée de l'auteur aideront à mieux faire comprendre la force et la beauté de son imagination. Éclairé par l'histoire, son génie se présente à nous sous maints aspects nouveaux. Dante est en lutte avec son siècle; de là la sombre majesté de sa pensée et cette désolation que le paradis même ne saurait guérir. Quand il trace l'inscription terrible *per me si va tra la perduta gente*, êtes-vous sûr qu'il ne la place pas sur le seuil de l'âge qui commence? Cet enfer où il rencontre tant de milliers d'âmes, c'est son époque elle-même égarée hors des voies du moyen âge. Il y marche par des chemins ténébreux, il s'enfonce dans la nuit à travers des précipices; le vent siffle, la nature gémit, et dans les endroits où le poète adoucit sa colère, on se rappelle ce douloureux passage de la *Vita nuova :* « Les étoiles étaient si pâles, qu'on eût dit qu'elles pleuraient les morts. » Avide de lumière, il sort de la nuit, il parcourt les vallées du purgatoire, cherchant les hommes qui n'ont pas complétement failli, et qui croient encore à un meilleur avenir; mais quel changement! Il n'a plus autour de lui un peuple innombrable. Les sentiers du bien sont à moitié déserts. Il ne lui reste plus qu'à se réfugier dans cette cité divine à laquelle le monde a renoncé. O joies du ciel! que vous êtes douces à ce cœur ulcéré! Si douces que vous soyez pourtant, vous ne pouvez le détacher des choses de ce monde. Dante a beau faire, il ne ressemble pas au moine qui secoue au seuil de sa cellule la poussière de ses sandales; du sein du paradis, il a les yeux sur Florence, épiant si une lueur d'en haut va éclairer sa malheureuse patrie. Hélas! la nuit est plus noire que jamais sur les villes d'Italie, et saint Pierre, regardant le Vatican où siége un pontife coupable, s'écrie : Ma place, ma place, ma place est vacante devant le fils de Dieu!

Il luogo mio,
Il luogo mio, il luogo mio, che vaca
Nella presenza del figliuol di Dio.

Que de scènes, que de paysages, que de portraits inspirés par cette unique pensée et développés avec une variété incomparable! On ne tient compte ordinairement que d'un petit nombre d'épisodes empruntés à *l'Enfer*, grave erreur dont Thomas Carlyle a fait justice. L'intérêt de ces visions ardentes, l'intérêt du *Purgatoire* et du *Paradis*, aussi bien que de *l'Enfer*, c'est la passion du poète qui y éclate sous maintes formes; il y a là une âme qui souffre, qui prie, qui jette des éclairs. Ne la perdons pas de vue, et nous comprendrons mieux la sublimité de ses conceptions. Satires impitoyables et mystiques ravissemens, tout prend alors une signification plus précise. L'harmonie de son œuvre, retrouvée par la critique, donne une valeur inattendue à toutes les parties qui la composent.

Mais ne nous trompons-nous pas? Dante est-il bien le poète de l'empire et de l'église? Son poème est-il bien l'expression des rêves du moyen âge? Cet homme dont nous admirons la franchise, quelqu'un l'a accusé d'un perpétuel mensonge. Déjà l'exilé Rossetti avait cru découvrir dans ses tercets tout un système d'allégories dirigées contre le catholicisme (1). Rossetti, égaré par la passion, considérait Alighieri comme un des précurseurs de la réforme. C'est bien mieux aujourd'hui; Dante est un franc-maçon. Il parle un langage intelligible seulement aux initiés. Vous avez cru lire l'œuvre d'un chrétien hardi qui juge les papes et les cardinaux, les empereurs et les peuples au nom de la loi du Christ; vous êtes tombés en extase devant le manuel de la franc-maçonnerie au XIVe siècle. En face de l'église du Christ s'agite dans l'ombre une église hérétique, manichéenne, à la fois mystique et sensuelle, la monstrueuse église des Albigeois; Dante, qui couche Frédéric II dans le cimetière infect des hérétiques, Dante est *pasteur de l'église albigeoise dans la ville de Florence*. Vous demanderez les preuves de cette accusation; l'auteur de ce beau système a un procédé bien simple : il ne prouve pas, il affirme. Assis sur un tribunal infaillible, il fait des révélations et prononce des oracles. Pour apprécier Dante, il a lu tous les livres de franc-maçonnerie, et, préparé de la sorte, il retrouve à chaque vers les diableries dont il a meublé sa cervelle. Virgile dit : « Je suis Lombard. » O impudence! le Virgile dantesque proclame lui-même ses accointances avec les Albigeois de la Lombardie : *Habemus confitentem reum*. Toutes les argumentations sont de cette force. Est-ce une gageure? est-ce une bouffonnerie? Non, la chose est sérieuse. M. Aroux a fait beaucoup de recherches sur la littérature italienne; mais sa monomanie le suit partout, et ce qu'il a lu, il l'a lu de tra-

(1) Rossetti a été réfuté ici même par M. Delécluze (15 février 1834) et par M. Wilhelm Schlegel (15 août 1836). Il l'a été à Rome par un savant jésuite, le père Pianciani. Voyez *Raggionamento del P. G.-B. Pianciani della compagnia di Gesu contro le disquisizioni del Rossetti sullo spirito della Divina Commedia*. Rome 1840.

vers. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il veut absolument que nous lisions comme lui. Après avoir fait un réquisitoire contre Dante révolutionnaire et socialiste, il a fait une traduction de *la Divine Comédie* (et quelle traduction, bon Dieu!) avec des notes qui travestissent chaque scène. Ce n'était pas encore assez : il a composé un dictionnaire de Dante où tous les mots employés par le poète prennent un sens diabolique. L'auteur dit *le pain des anges;* lisez *la doctrine sectaire.* Il dit *Béatrice;* lisez *la foi sectaire.* Il dit *le souverain bien;* lisez *le Dieu sectaire.* A l'aide de ce léger changement, vous comprendrez *la Divine Comédie.* Dante décrit un arbre paré de feuilles et de fleurs, c'est un Albigeois; un arbre mort, c'est un catholique. Il peint une forêt, il parle de l'hiver, du froid, de la nuit, de la mort; autant d'injures contre le catholicisme. Il cite le nom du seigneur de Vérone, Can Grande della Scala; vous croyez qu'il parle de son ami et de son hôte? Détrompez-vous; il est question du khan des Tartares, le chef mystérieux des Albigeois et des francs-maçons orientaux. Tout est bon pour accabler le malheureux poète; l'indignation de l'accusateur est armée de calembours. C'est un terrible homme que M. Aroux, et sachez que ce n'est là pour lui qu'un exercice d'essai. Une fois Dante exécuté, il pratiquera la même opération sur ses complices. Pétrarque, Boccace, Arioste, Tasse, Raphaël, Michel-Ange, sont déjà condamnés, et plus d'un écrivain ecclésiastique placé au rang des saints sera dépouillé de la céleste auréole. Aux menaces générales de M. Aroux et à certaine note de son livre, je crois comprendre que saint Bernard, atteint et convaincu d'avoir rédigé la règle des templiers, va subir de rudes assauts. La piété de M. Aroux est une piété fière qui ne veut pas être dupe. Sauve qui peut! Je ne sais, en vérité, quelle renommée assez sainte résisterait à son système. Supplions ce grand catholique d'épargner au moins saint Mathieu, saint Marc, saint Luc, et saint Jean l'évangéliste.

Je n'aurais pas pris la peine de discuter l'ouvrage de M. Aroux, si je n'y avais vu un symptôme des déviations de la pensée catholique chez ceux-là même qui s'en font les champions. Depuis la révolution accomplie par Luther, il s'est introduit dans le catholicisme un singulier esprit de défiance. La franchise, la liberté de la foi, ce que Bossuet appelle si bien la grâce de l'ancien peuple semble avoir disparu de l'église. Écarté un instant par l'école cartésienne du XVIIe siècle, cet esprit pusillanime a bientôt repris le dessus; c'est lui que nous voyons aujourd'hui proscrire toute pensée libre et propager le scepticisme en attaquant la raison. A entendre certains apologistes du XIXe siècle, il semble que le catholicisme soit un édifice ébranlé et qu'une parole trop hardie en ferait crouler les voûtes. La violence des prétendus défenseurs de l'église ne dissimule pas la pusillanimité de leur foi. Ajoutez à cela ce romantisme religieux qui

s'est créé un moyen âge de fantaisie, un moyen âge tout rempli de séraphiques douceurs, vous comprendrez quel effroi doivent causer à des imaginations préparées de la sorte les témérités des hommes du XIII[e] siècle. Je prends un exemple : un littérateur naïf, M. Aroux ou tout autre, vient d'étudier le moyen âge chez l'historien de sainte Élisabeth, et le XIII[e] siècle tout entier lui est apparu comme un sanctuaire embaumé de prières et d'encens. Maintenant, qu'il ose regarder en face, non pas une miniature fardée, mais la réalité vivante; qu'il lise la biographie de Jean d'Olive, ou de Jean de Parme, ou de Guillaume de Saint-Amour; qu'il entende saint Bernard, dans le traité *de la Considération*, admonester le pape Eugène IV, qu'il l'entende, dans ses sermons, flétrir la corruption des couvens, de quelle horreur ne sera-t-il pas saisi? Ces figures si hardies, saint Dominique, saint François d'Assise, le rempliront de frayeur. Saint Thomas d'Aquin lui-même prononcera sur l'autorité de la raison des paroles qui le scandaliseront. Où donc est ce moyen âge qu'on lui avait dépeint, où donc cette longue rêverie si doucement bercée par les anges? Irrité de son désappointement, notre homme ne trouvera plus que des impiétés là où il espérait découvrir des trésors. Voilà l'histoire de M. Aroux. Il a demandé à Dante la religion formaliste du XIX[e] siècle, et, ne comprenant rien à la liberté de sa foi, il a vu dans le poète de Béatrice et de saint Bernard le chef d'une insurrection contre le christianisme.

Timides croyans de nos jours, chrétiens que la liberté scandalise et que la philosophie effraie, ne lisez pas les œuvres du moyen âge: leurs naïves hardiesses ne sont pas faites pour vous; lisez-les, au contraire, si vous êtes curieux de savoir ce qu'était la libre vie d'une conscience chrétienne. Dante est un des représentans les plus hardis de cette liberté sainte. Ce n'était pas une hérésie au XIII[e] siècle de condamner à l'enfer des pontifes prévaricateurs; ces grandes âmes avaient des franchises dont elles profitaient résolûment. Parce qu'un Dante catholique serait impossible à l'heure qu'il est, ne méconnaissez pas le catholicisme d'Alighieri; prenez garde de calomnier le grand justicier du moyen âge.

III.

J'ai indiqué les principaux résultats de la critique moderne sur la vie et les œuvres de Dante Alighieri. La meilleure part, on l'a vu, appartient aux écrivains de l'Allemagne, de la France et de l'Italie. L'étude des détails biographiques a été surtout représentée par les héritiers de Landino et de Lombardi; des ouvrages comme le *Veltro allegorico* de l'abbé Troya, le *Secolo di Dante* de M. Ferdinand Arrivabene, la *Commedia di Dante Alighieri illustrata* d'Ugo Foscolo, la

Vita di Dante de Cesare Balbo, sont les plus complets qu'on puisse désirer pour connaître la vie extérieure du poète et tous les personnages qui remplissent ses tableaux. Cette recherche des détails devient trop minutieuse chez des écrivains comme Ponta, Giuliani et Torricelli; on doit signaler cet écueil à l'érudition italienne. Un laborieux Français devenu Florentin par amour de *la Divine Comédie*, M. Colomb de Batines, a été l'un des plus zélés ouvriers qui aient travaillé à cette restauration de Dante : il a consacré sa vie à une *Bibliographie dantesque* (1). Plusieurs savans, Volpi, Torri, Picci, Fraticelli, avaient déjà entrepris cette tâche sans pouvoir triompher des difficultés qu'elle présente; M. Colomb de Batines y a réussi. A part quelques erreurs signalées par M. Charles Witte dans son travail sur *l'Ottimo Comento*, la *Bibliografia dantesca* de notre compatriote est une œuvre d'une valeur inestimable.

La France, si bien représentée aux bords de l'Arno par l'érudition de M. Colomb de Batines, peut citer en ce concours tout un groupe de critiques supérieurs. J'ai déjà mentionné MM. Villemain, Fauriel et Ozanam; ajoutons à leurs travaux le *Voyage dantesque* de M. Ampère, que les lecteurs de la *Revue* n'ont certainement pas oublié. Si l'étude souvent minutieuse des détails est le domaine des Italiens, l'appréciation des beautés poétiques a été le triomphe de nos compatriotes. M. Villemain expliquant à grands traits l'imagination du Florentin, M. Ampère cherchant dans les lieux qu'il habita les inspirations de ce peintre si expressif et si sincère, n'ont été égalés par aucun des critiques de l'Europe. Je retrouve ce caractère dans nos meilleures traductions de *la Divine Comédie*. Quelques fragmens trop peu nombreux de M. Antoni Deschamps avaient donné l'exemple d'une fidélité énergique et hardie; après lui, M. Sainte-Beuve, dans ses *Consolations*, rendit avec grâce un des plus suaves passages de la *Vita nuova*, et l'auteur de *Marie*, dans une prose sobre, nette, tour à tour énergique et charmante, suivit le vol du poète depuis les *malebolge* de *l'Enfer* jusqu'aux constellations du *Paradis*. Les traductions plus récentes, malgré des erreurs de système, attestent aussi cette même préoccupation du beau. La traduction de M. Lamennais

(1) M. le vicomte Paul Colomb de Batines habitait Florence depuis longues années; il y est mort le 14 janvier 1855, entouré de l'estime générale. La France doit un souvenir à l'homme modeste et laborieux qui a si dignement soutenu l'honneur de l'érudition française au milieu des savans de l'Italie. Outre cette *Bibliografia dantesca*, qui est le monument de sa vie, il a publié un grand nombre de mémoires et d'études dans les *Studi inediti su Dante* (Florence 1846), dans les *Ricordi filologici e letterari* (Pistoia 1847), dans l'*Etruria* (Florence 1851-1852), dans l'*Archivio storico italiano* (Florence), dans le *Calendario Pratese*, etc. On lui doit aussi une bibliographie du théâtre italien aux XVe et XVIe siècles, *Bibliografia delle antiche rappresentazione italiane sacre e profane stampate nei secoli* XV *e* XVI (Florence 1852). Sa *Bibliografia dantesca* a été publiée à Prato en deux gros volumes in-4°, 1845-1846.

est bien loin d'être irréprochable. Tantôt littérale jusqu'à la barbarie, tantôt s'éloignant du texte sans nécessité, on dirait une ébauche à laquelle l'auteur n'a pu donner la dernière main. Les contre-sens même n'y manquent pas, et d'inexplicables étourderies viennent souvent arrêter le lecteur (1). Il faut reconnaître pourtant à travers ces fautes un amour passionné du modèle. Là même où l'interprète est obscur et nous force de recourir au texte, on sent qu'il a voulu rendre la physionomie du poète empreinte dans les coupures, les ellipses et les brusques mouvemens de son langage. Lamennais a prouvé qu'il avait bien compris l'ensemble des inspirations dantesques; si son introduction manque parfois de netteté, s'il paraît incliner çà et là vers le système de Rossetti, il conclut cependant que Dante, ennemi implacable du pouvoir temporel des papes, était demeuré sincèrement catholique. Son analyse de *la Divine Comédie* étincelle de beautés du premier ordre; personne n'avait expliqué aussi poétiquement le dixième chant de *l'Enfer*, la scène de Farinata et de Cavalcanti. Lire ainsi, c'est créer; cette page seule révèle un grand artiste. M. Louis Ratisbonne et M. Mesnard obéissent dans leurs traductions à un système tout différent; les vers de M. Ratisbonne, comme la prose de M. Mesnard, visent trop à l'élégance, et ne reproduisent pas l'allure du Florentin. Ces tentatives, si incomplètes qu'elles soient, révèlent pourtant d'heureux symptômes. Si quelqu'un se rappelle la traduction de M. Artaud de Montor, qu'il compare à ce style ridicule la simplicité de M. Mesnard; tout en regrettant que le studieux magistrat n'ait pas déployé plus de force et de hardiesse, il verra dans ces estimables pages le progrès du goût public. Encore une fois, ces traductions n'infirment pas le jugement que j'ai porté; c'est par le sentiment de l'art et de la beauté poétique que la France a marqué sa place dans ce concours.

L'Allemagne y brille aussi au premier rang par les qualités qui

(1) Ici il affaiblit le sens et le détruit, comme dans le beau discours de Cacciaguida; Dante se fait dire par son aïeul : Il te sera beau d'avoir été ton parti à toi seul. Lamennais traduit : *D'être resté seul à part*. Que devient cette forte image, *aver ti fatta parte per te stesso?* Là, dans le discours de Hugues Capet, il commet un contre-sens manifeste qui exagère encore les violences du poète gibelin; au lieu des *os consacrés* des rois de France, *le sacrate ossa*, il écrit : *La race exécrable*. Quelquefois, par une singulière inadvertance, il adopte un sens dans le texte et un autre sens dans la traduction; ainsi, au chant XX du *Purgatoire*, le texte de Lamennais porte ces mots : *E tra nuovi ladroni esser anciso*, et il traduit : *Entre deux voleurs vivans*, comme s'il y avait *tra duo vivi*. Presque toujours il suit le texte pas à pas, à tel point que pour un Français les vers italiens sont souvent plus intelligibles que la prose du traducteur; puis tout à coup, là où il est indispensable de s'attacher au modèle, il s'éloigne de lui sans motif. Lorsque Dante dit : *Ricordarsi del tempo felice*, il faut un goût singulier de l'inversion pour traduire *du temps heureux se ressouvenir*, et lorsque Dante écrit simplement : *Ciascun suo nemico era cristiano*, est-il urgent d'employer cette forme étrange : *Etaient chrétiens tous ses ennemis?*

lui sont propres; elle a reconstruit le système de Dante et retrouvé l'unité de cette grande âme. Si Dante est bien compris aujourd'hui, c'est à elle qu'il faut en rapporter l'honneur. Les traductions de Streckfuss, de Kannegiesser, au commencement de ce siècle, plus récemment celles de M. Auguste Kopisch et du roi de Saxe, donneraient lieu, si on les examinait en détail, à plus d'un reproche sérieux; les travaux des historiens, les découvertes de MM. Charles Witte, Franz Wegele, Émile Ruth, les patientes études du roi Jean, sont de véritables conquêtes pour la science.

Au contraire, c'est par des traductions du premier ordre que la littérature britannique s'est distinguée dans cette lutte. M. Simpson est un érudit estimable, M. Barlow a étudié le texte de Dante avec la finesse d'un Italien et la conscience d'un Allemand; mais comment comparer leurs travaux un peu maigres à la traduction de *la Divine Comédie*, par M. Henri Cary, à celles de Thomas Carlyle et de M. Cailey? La traduction de M. Cary est consacrée par le succès, celle de Carlyle révèle un rare sentiment du style dantesque (1). Le travail de M. Cailey n'est pas moins remarquable. M. Cailey est un négociant que les intérêts de son commerce ont confiné longtemps dans un port de la Russie septentrionale. Pour se consoler dans sa solitude, pour retrouver le soleil au milieu des glaces et des brumes, il a fait amitié avec Dante; une passion sincère anime son talent. La langue anglaise avec sa précision et sa force se prêtait merveilleusement à l'interprétation du vieux maître; M. Cailey a mis à profit toutes ses ressources. J'ai déjà signalé, comme une œuvre à part, le livre de Thomas Carlyle sur les héros et ses belles pages sur Alighieri; Emerson, dans ses *Representative Men*, ne donne pas de place à Dante, bien qu'il le cite souvent et qu'il sache l'apprécier; parmi les types qu'il met en scène, un seul, Platon, est emprunté au monde antique, tous les autres appartiennent à l'ère moderne; le moyen âge n'est pas représenté dans ce tableau. L'auteur de *Hero Worship* est plus juste, sa galerie est plus complète; le poète catholique y tient dignement son rang à côté de Luther et de Shakspeare.

Si l'Allemagne et la France, l'Angleterre et l'Italie, maintiennent ici leur supériorité littéraire, il est d'autres pays qui ne doivent pas être oubliés. Je ne parle pas de l'Espagne, Dante y avait pénétré de bonne heure (2); mais l'inquisition, plus sévère que l'église romaine,

(1) La traduction de Carlyle, publiée en 1849, ne contient que *l'Enfer*. M. Cailey avait publié *l'Enfer* en 1851; *le Purgatoire* et *le Paradis* ont paru dernièrement. — On doit aussi une traduction de *l'Enfer* à M. Brooksbank (1854) et une traduction complète de *la Divine Comédie* à M. Pollock (1854). L'œuvre de M. Cary a précédé toutes celles que je viens de citer. La 4e édition est de 1844.

(2) Deux traductions de *la Divine Comédie* paraissent en 1428, l'une en catalan par

se hâta de jeter l'interdit sur l'œuvre du poète de Florence. Cet interdit n'a pas été levé par la curiosité et le libéralisme de nos jours. L'Espagne avait trop à faire avec sa propre littérature. Avant de réveiller le souvenir de Dante, ne fallait-il pas tirer de l'oubli les œuvres nationales, depuis le *poème du Cid* jusqu'aux drames de Calderon? Mais voici un incident assez inattendu : la littérature scandinave, et, chose plus curieuse encore, la Russie elle-même, viennent de produire sur Dante des travaux d'un incontestable mérite. Ici, c'est une traduction danoise de *l'Enfer* par M. Molbech (Copenhague 1851), traduction en vers où la *terza rima* du Florentin est employée, m'assure-t-on, avec une habileté rare, et triomphe de maintes difficultés (1); là, ce sont les études italiennes (*Italienska studier*, Upsal 1853) d'un écrivain suédois, M. Wilhelm Bottiger. M. Bottiger étudie surtout les origines de la poésie italienne, et il a inséré dans son livre une traduction suédoise des dix premiers chants de *la Divine Comédie*. Même travail en Russie, et plus remarquable encore. Déjà en 1843 M. Vandinia avait publié à Saint-Pétersbourg une version en prose des trente-trois chants de *l'Inferno;* M. Dmitri Min a eu l'ambition de les reproduire en vers, et son œuvre a été accueillie avec éloges par les critiques du Nord. On vante surtout les dissertations qui l'accompagnent. M. Dmitri Min a largement mis à profit les travaux des Allemands; il emprunte beaucoup d'idées à M. Wegele, à M. Witte, à M. Ruth, au roi Jean, mais il y ajoute aussi des vues qui lui sont propres. Signalons enfin, au-delà de l'Océan, une traduction des dix premiers chants de *l'Enfer* par M. Parsons (Boston 1843). Les états scandinaves, la Russie et l'Amérique en sont au point où nous en étions nous-mêmes il y a un demi-siècle : on n'y lit encore que *l'Enfer*. Dante n'est pas un de ces poètes qui peuvent être pénétrés du premier coup. L'historien Schlosser a lu neuf fois *la Divine Comédie* avant d'y trouver un vrai plaisir; aujourd'hui il la lit avec enthousiasme, comme un bréviaire de morale religieuse, et il commente *le Paradis* dans de gracieuses lettres à un ami. Il faut cette volonté persévérante pour forcer la porte du sanctuaire. L'initiation a commencé pour l'Amérique, la Russie et les peuples scandinaves. Ce travail sera mené à bien, et Dante achèvera ses conquêtes.

Febrer, l'autre en castillan par don Enrique de Villena. Un siècle après, Pero Fernandez de Villegas, archidiacre de Burgos, entreprenait aussi le même travail; *l'Enfer* seul a été publié (Burgos 1515, in-fol.).

(1) On doit aussi à M. Molbech un drame en vers dont Alighieri est le héros : *Dante* (Copenhague 1852). L'action se passe sous le *priorat* du poète et se termine par son bannissement. L'œuvre de M. Molbech est peu dramatique, mais à défaut d'invention elle est pleine de sentimens élevés et témoigne d'une connaissance approfondie du sujet.

Ce retour universel à l'étude de *la Divine Comédie* est un symptôme que nous recueillons avec joie. Il semble, au premier abord, qu'une œuvre comme celle de Dante ne doive intéresser désormais que la curiosité des érudits; sa cosmographie est détruite, ses mystiques étoiles se sont évanouies devant la science de Newton. Suspect aux catholiques timorés, car l'église a canonisé un pape qu'il avait jeté dans l'enfer, il ne l'est pas moins aux esprits indépendans pour sa théorie de la puissance impériale. *Quelle langue commune pouvons-nous parler? et qu'y a-t-il entre lui et nous?* Grave erreur : sous l'appareil condamné de ses fictions, au milieu des préjugés d'un autre âge, il y a là une inspiration immortelle, la passion de la justice. Ce poète qu'on a tant étudié au point de vue de l'histoire et de l'art, il reste à l'interroger encore au nom de la morale militante. Il y a plus d'un rapport entre Pascal et Dante : tant que durera l'humanité, les *Pensées* de Pascal, et surtout sa théorie des trois ordres, seront la nourriture des âmes fières; tant que les lois de la suprême justice ne seront pas exécutées sur la terre, *la Divine Comédie* offrira à ceux qui souffrent de sublimes consolations. Aujourd'hui particulièrement je comprends trop pourquoi Dante peut devenir un des poètes favoris de notre XIXe siècle. Dante était seul au milieu des factions qui déchiraient sa patrie; supérieur aux luttes de son temps, ne voyant partout que fraude, convoitise, faiblesse, servilité, c'est-à-dire toutes les formes de l'intérêt, il s'était réfugié dans la cité idéale construite par son génie. Nous aussi nous sommes mal à l'aise dans ce monde, et nous apercevons au-dessus des partis dévoyés l'éternelle morale qui nous offre un asile. C'est là que sont les ressources de l'avenir; c'est là qu'il faut dépouiller le vieil homme pour créer l'homme nouveau. Au milieu de ses extases, Alighieri était une intelligence pratique; il ne séparait pas la vie active de la contemplation; il ne s'est jamais détaché de la terre et de la réalité. Faisons comme lui. Soyons notre parti à nous seuls, recomposons en silence l'élite généreuse dont l'humanité a besoin. Ayons notre enfer et notre paradis en nous-mêmes, punissons et récompensons les hommes au tribunal secret de notre conscience; sachons aimer, et puisqu'il le faut aussi en ce triste monde, sachons haïr! Sachons aimer le bien, sachons haïr le mal! Entretenons en un mot cette force spirituelle, cette passion du bien, cette soif de justice, qui est à travers les siècles le signe ineffaçable du grand gibelin. C'est le meilleur moyen d'obéir à l'inscription de *Santa-Croce : Onorate l'altissimo poeta.*

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

NEWTON

SA VIE, SES ÉCRITS ET SES DÉCOUVERTES

I. *Memoirs of the Life, Writings and Discoveries of sir Isaac Newton*, by sir David Brewster, 2 vol. in-8°, Edinburgh 1855. — II. *Correspondence of sir Isaac Newton and professor Cotes*, edited by J. Edleston, London and Cambridge 1850. — III. *Analytical View of sir Isaac Newton's Principles*, by Henry lord Brougham and J. Routh, 1 vol. in-8°, London 1855, etc.

I.

Newton est né dans le comté de Lincoln, à Woolsthorpe, près de Colsterworth, le 25 décembre 1642. Il est mort à Kensington, en 1727, après une vie de quatre-vingt-cinq ans, illustrée par les plus grandes découvertes. Rien n'est plus célèbre que son nom, rien n'est moins connu que sa vie. Il n'est pas de livre de physique, d'analyse, de géométrie, de philosophie ou d'astronomie, où ce nom ne se trouve à chaque page, mais les détails de ses découvertes, les événemens de son existence, sont inconnus, surtout dans notre pays. Les documens pourtant ne manquent pas, et, si l'on veut s'en donner la peine, on peut connaître avec certitude les incidens les plus puérils de sa biographie. En France, Voltaire et Fontenelle au XVIIIe siècle, M. Biot plus récemment, ont commenté ses ouvrages et raconté sa vie. En Angleterre, sir David Brewster avait dès 1831 publié un volume sur lui, et il en publie deux nouveaux. On a imprimé dans des recueils divers les œuvres que Newton a laissées inédites, les lettres qu'il a reçues ou écrites; ses notes même, ses agendas et ses livres de dépenses n'ont pas échappé à la publicité.

Tous ceux de ses contemporains qui l'ont approché ont décrit sa personne et sa conversation avec le soin et l'admiration que doit inspirer un homme dont un Anglais, Halley, a pu dire : *Nec propius fas est mortali attingere divos*, sans qu'aucune nation rivale ait réclamé. Aujourd'hui encore il n'est pas un biographe qui ne parle de lui avec toute la partialité d'un contemporain et d'un ami.

En France pourtant, cette biographie est peu connue malgré l'éloge de Fontenelle. Réduits à ne plus pouvoir nier la grandeur des découvertes de Newton et la vérité de sa philosophie, nous semblons nous consoler en médisant de sa personne. M. Biot lui-même (1) a contesté souvent la nécessité de connaître la vie du héros qu'il a célébré, et il est parfois entré en controverse avec sir David Brewster, le plus instruit, le plus récent et le plus habile de ses panégyristes. Il pense d'ailleurs en général que les grands hommes perdent à être bien connus, que, surtout pour les mathématiciens, pour ceux dont les études sont abstraites, la vérité sur leur personne n'est ni intéressante ni utile. Le public semble avoir pensé comme lui, et il est admis que la biographie de Newton ne peut pas être intéressante, sans doute parce qu'on n'y trouve pas la passion exigée pour la tragédie, et dont les deux tentatives de Racine et de Voltaire n'ont pu nous apprendre à nous passer. Quant à l'inutilité, je l'accorde, et la vie des savans est d'ordinaire peu instructive; les événemens qui l'ont signalée aident rarement à comprendre mieux leurs découvertes, et ne peuvent conduire à en faire de nouvelles. A quoi sert de savoir que la chute d'une pomme a mis Newton sur la voie de la gravitation? Un tel exemple ne peut être utile à personne, et Newton, n'eût-il jamais vu de pommier, n'aurait probablement pas moins découvert la cause du mouvement des astres. Chaque inventeur a des procédés d'esprit différens, et, par cela même qu'il est inventeur, n'emprunte rien à personne. Quant à la manière de vivre, l'étude n'en peut avoir non plus de grands résultats pratiques, car les idées, les goûts, les habitudes des grands hommes n'ont jamais été les mêmes. Il serait difficile de décider en ce sens quel est le caractère du génie, et de choisir entre la sagesse proverbiale de Newton et les passions de Bichat. En ce genre, il n'y a pas de modèles, et si l'on n'avait que le désir d'être utile, il faudrait négliger la biogra-

(1) M. Biot a mis presque autant de soin que Voltaire à répandre la gloire de Newton, et ses travaux sont faits pour décourager les tentatives nouvelles. Outre un article étendu dans la *Biographie universelle* (t. XXXI, p. 127), il a publié dans le *Journal des Savans* des réflexions sur tout ce qui a paru depuis vingt ans en Angleterre d'ouvrages inédits, de correspondances, de biographies de Newton. Ces nombreux articles, dont le recueil serait un excellent ouvrage, n'ont jamais été réunis. On les trouve dans les cahiers d'avril, mai et juin 1832, de mars, avril et novembre 1836, de mars, avril, mai, juin, juillet 1852, d'octobre et de novembre 1855.

phie des hommes d'esprit, et ne raconter que les actions des grands citoyens.

Cependant, si l'utilité est médiocre, l'intérêt de curiosité est grand selon nous, et le livre de sir David Brewster est attachant, bien qu'un peu diffus, et quoique l'auteur soit toujours monté sur le ton du panégyrique. Il y a même quelque chose de singulier à le voir s'efforcer d'être vrai, tout en voulant être toujours admiratif, et chercher à faire de Newton l'homme le meilleur et le plus juste de la terre, tout en citant de lui les lettres les plus vives et quelquefois les plus injurieuses pour ses adversaires. Il le représente à chaque page comme la douceur, la modestie, la candeur même, et à côté il imprime des documens qui le montrent passionné, défendant avec ardeur, avec injustice parfois, la priorité de ses découvertes et la vérité d'une admirable philosophie. Rien de tout cela n'est très-blâmable en effet, et l'amour de la gloire, la passion de la renommée, le sentiment de la supériorité, ne sont pas chez Newton des sentimens coupables. Un Anglais peut bien les reconnaître chez lui, de même que les Français savent les démêler chez Voltaire. Une sorte de patriotisme s'émeut trop facilement chez M. Brewster, qui a accusé injustement les Français du désir de déprécier un étranger, sans penser que les honnêtes gens, les libéraux de tous les pays, auront toujours du patriotisme au service de l'Angleterre.

Comme bien des hommes destinés à une longue vie, Newton naquit petit, faible et maladif. Son père, d'origine écossaise, s'appelait comme lui Isaac Newton et mourut peu de temps après son mariage avec Hannah Ayscough, deux mois avant la naissance de son fils. Il laissait à sa famille une ferme d'une étendue médiocre qu'avait achetée son père en 1623 et qui rapportait 50 livres (1250 fr.), et une petite maison qui existe encore. Cette propriété est située dans le comté de Lincoln, à six milles au sud de Grantham, dans ce pays qu'on appelle, à cause du climat, le Montpellier de l'Angleterre. Newton y passa sa première enfance sous la garde de son oncle James Ayscough et de sa tante, car sa mère se remaria en 1645 au révérend Barnabas Smith, recteur de Northwitham, où elle le suivit. L'oncle et la tante de Newton s'établirent donc à Woolsthorpe, d'où ils l'envoyaient aux écoles de Skillington et de Stoke. C'est là qu'il apprit à lire, à écrire et à compter. A l'âge de douze ans, il fut mis à l'école publique de Grantham, tenue par un homme instruit, M. Stokes, et comme la distance était plus grande, il logea à la ville chez M. Clark, pharmacien dans High-Street, et dont le petit-fils exerçait encore au même endroit en 1727, l'année de la mort de Newton. On dit que jusque-là il avait montré d'assez grandes dispositions à apprendre, mais, les études devenant apparemment plus difficiles, il passa bientôt pour un

élève médiocre. Son plus réel talent était la boxe, où il excellait, et comme le caractère patient et doux que ses panégyristes ont su trouver en lui ne perçait pas encore, il donna souvent des preuves de sa supériorité en ce genre. Un autre talent s'était montré dès sa jeunesse avant son voyage à Grantham, c'est l'habileté dans toutes les parties de la mécanique pratique, habileté que l'on a reconnue chez tous les mathématiciens, chez Leibnitz par exemple. On montre encore, ou du moins l'on a longtemps montré à Woolsthorpe, un moulin à vent, une voiture se dirigeant elle-même, une horloge à eau, etc., que Newton construisit dans son enfance, lorsque ses goûts, un peu solitaires et taciturnes, l'éloignaient de ses camarades. Il fit même sur les cerfs-volans et sur le point où la ficelle doit être attachée, sur la rapidité du vent et la manière d'en mesurer la force, des expériences que l'on a décrites avec soin et où l'on sait voir des signes précurseurs de son génie futur, sans songer que ces goûts et ces talens se rencontrent chez la plupart des enfans et sont accompagnés, chez Newton même, d'une passion pour le dessin, pour la peinture et pour les vers, qu'il faisait fort bien, au dire de son neveu, M. Conduitt. Et pourtant il accusait plus tard son ami lord Pembroke, le protecteur éclairé des arts en Angleterre, d'avoir du goût pour les poupées de pierre (*stone dolls*), et dans son âge mûr il pensait sur les poètes et la poésie comme Malebranche.

Newton ne logeait pas seul dans la maison de M. Clark, et, durant les sept années qu'il y passa, il vit souvent et distingua parmi les locataires une jeune personne, miss Storey, sœur d'un médecin de Buckminster et fille de la seconde femme de M. Clark. Elle était de deux ou trois ans plus jeune que lui, et l'on fait des descriptions charmantes de sa beauté et de ses talens. Newton préférait, assure-t-on, sa société à celle des jeunes garçons de son âge, et longtemps après, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, après deux mariages, elle avouait au docteur Stukely que Newton l'avait aimée et que des raisons de fortune, insurmontables pour tous deux, les avaient seules empêchés d'être l'un à l'autre. Elle s'était mariée malgré elle, pour obéir à ses parens inquiets, et s'était consolée; mais Newton ne l'oublia point. Toute sa vie il la visita quand il put, et l'aida souvent de ses conseils comme de son argent. La fidélité, plus que la sécheresse, serait donc la cause de la longue indifférence qu'on a reprochée à Newton; il faudrait renoncer à nier, comme on l'a trop fait, le cœur des mathématiciens, et admettre l'alliance si naturelle d'une passion vive et d'une raison sûre.

Quoi qu'il en soit, Newton, âgé alors de quinze ans, avait terminé ses études à Grantham. Il revint à Woolsthorpe, où il retrouva sa mère. M. Smith était mort en 1656, et Mme Smith était revenue dans

la maison de son fils aîné, en lui amenant ses trois enfans, Mary, Benjamin et Hannah. Newton n'avait pas, malgré ses essais de mécanique, montré de vocation bien précise, et sa mère n'eut pas d'abord grand'peine à le décider à s'occuper de la ferme comme son père et son aïeul. Il s'en tira fort mal, par incapacité et par négligence. Les moutons qu'il prétendait garder se perdaient, et les denrées étaient vendues au-dessous du cours. Lorsqu'il allait à Grantham porter du blé, il était plus souvent chez M. Clark qu'au marché, et le goût des livres commençant, la passion des mécaniques, des cerfs-volans et des cadrans solaires augmentant, tout alla de mal en pis. Il fit même vers cette époque, le jour de la mort de Cromwell, une expérience sur la force du vent que ses camarades et sa famille eurent raison d'admirer. Enfin peu à peu ses goûts élevés se dessinèrent; un de ses oncles, M. Ayscough, le vit résoudre facilement un problème de géométrie, et sa mère se décida à compléter son éducation. M. Ayscough avait été élevé à Cambridge, et Newton partit en 1659 ou 1660 muni de lettres de recommandation pour les professeurs de *Trinity-College*, l'un des meilleurs établissemens de ces deux villes originales, consacrées uniquement à la littérature et à la science, et auxquelles l'Angleterre doit une partie de sa grandeur.

Il est impossible de suivre Newton dans tous les détails de sa vie à l'université. Il n'y a rien à ajouter sur ce point aux deux volumes de sir David Brewster, qui a compulsé tant de documens, découvert tant de manuscrits. La biographie qui nous occupe satisfait amplement à la plus exigeante curiosité. Elle contient pourtant peu de renseignemens sur les études de Newton, et il était peut-être impossible d'en réunir, car je crois que les études de l'université étaient et sont encore peu réglées et peu divisées, et les programmes des examens moins précis et moins limités qu'ils ne le sont dans nos établissemens. On est assez libre de s'occuper quand et comment on veut, et l'on examine les élèves autant sur leur capacité que sur leur instruction. Nous ne savons pas non plus très exactement quels étaient ses amis, si Newton à cette époque aimait la société ou la solitude, si dès-lors ses camarades et ses maîtres devinaient une supériorité qui devait être si précoce. Cependant, si on ne sait pas tout cela, c'est qu'il est impossible de le savoir, car sir David a tout étudié, et il a même publié des carnets de notes et de dépenses qui, s'ils étaient complets, pourraient donner quelques indications sur les progrès de son esprit et de sa raison. Ainsi, tandis que ses dépenses ne portent d'abord que sur des marmelades, des gâteaux, des oranges, etc., peu à peu on voit des livres y prendre place. Il avait déjà lu l'*Optique* de Kepler, la *Logique* de Sanderson, un livre sur l'astrologie judiciaire, etc. Enfin il connut Euclide, et l'on ra-

conte qu'ayant lu ses deux ou trois premiers théorèmes, ils lui parurent si simples, que l'énoncé seul lui apprenait la démonstration. M. Biot doute fort de cette histoire, et il a raison; pourtant il est certain que Newton dit plus tard lui-même au docteur Pemberton qu'il avait dans sa jeunesse négligé et méprisé Euclide et les géomètres. Son vrai maître fut Descartes. Il commença l'étude des mathématiques par celle de l'algèbre, et il y devint dès le premier moment fort habile. Quoiqu'on ait trouvé ces mots écrits de sa main : *Error, error, non est geom.*, en marge d'un exemplaire de la *Géométrie* de Descartes, il est certain qu'il fut initié à ses études favorites par celui dont il devait plus tard renverser les théories.

Il n'y eut presque pas d'intervalle entre le moment où Newton prit le goût des mathématiques, celui où il les sut, et celui où il fit des découvertes. Après Descartes, il avait acheté Schooten et Wallis. Bientôt aussi son professeur, le docteur Barrow, lui apprit, dans un examen, à connaître et à admirer Euclide. Ce changement d'opinion fut si radical, qu'un des amis de son âge mûr a raconté et que tous les biographes ont répété que Newton souriait rarement, mais qu'il n'avait ri aux éclats qu'une seule fois, en entendant quelqu'un demander : « A quoi peut servir Euclide? » Après cet examen, qui lui ouvrit les yeux et qui se place vers 1664, il eut le grade de bachelier ès-arts. Jusque-là, il n'était encore qu'étudiant, et c'était l'usage à Cambridge que les nouveaux élèves, tout en se préparant à l'examen, fussent employés dans le collége même à des travaux manuels. Newton y avait pris part comme tous les jeunes gens de son âge. Dès-lors il fut plus libre de travailler suivant ses goûts. Les résultats ne se firent pas attendre, et dès 1664 il fit une découverte mathématique importante. Peu après, car toutes ses découvertes ont un caractère de simultanéité remarquable, et elles se pressent dans les années de sa jeunesse, peu après, dis-je, en 1665, la peste ayant envahi Cambridge, les élèves étaient licenciés; Newton, réfugié à Woolsthorpe et couché sous un arbre, songeait un jour aux causes des mouvemens des astres et à celles de la pesanteur. Une pomme tomba sur lui. Il était alors, paraît-il, moins philosophe que le paysan de La Fontaine, et au lieu de se plaindre du poids ou de se féliciter de la légèreté du fruit, il réfléchit que, quelle que fût la hauteur de l'arbre, la pomme tomberait toujours, et qu'en supposant un pommier dont les branches s'élèveraient jusqu'à la lune, ses fruits seraient encore attirés vers le sol, que cette force qui attirait les pierres, les fruits, etc., vers la terre, pouvait donc être la même que celle qui retenait la lune dans son orbite et l'empêchait de s'échapper par la tangente, comme une pierre s'échappe d'une fronde. Tous les phénomènes de gravité pouvaient donc être des phénomènes d'at-

traction et les cas particuliers d'une force agissant sur les astres eux-mêmes, qui pouvaient tendre vers le soleil, comme une pomme est attirée vers la terre. Quelque vague que fût cette idée, il essaya pourtant de la vérifier; mais, trompé par une fausse mesure de la distance de la terre à la lune, il y renonça pour le moment. Le pommier était encore debout en 1814; un orage le renversa en 1820, mais on en a conservé le bois, qui est aujourd'hui entre les mains de M. Turnor.

La peste avait duré peu de temps, et les étudians étaient revenus à Cambridge. Newton commençait. Quoiqu'il ne publiât rien, et qu'alors même qu'il n'était pas trop jeune pour découvrir, il ait dit qu'il attendait l'âge d'occuper le public, ses maîtres devinaient peu à peu son génie. Les mathématiques l'occupèrent d'abord exclusivement; mais bientôt, ayant lu la *Dioptrique* de Descartes et l'*Optique* de Gregory, il acheta un prisme et fit quelques expériences sur la lumière. Le professeur Barrow, qui publia ses leçons à la même époque, parle de lui dans une préface, et le remercie de ses conseils. Ce mélange de mathématiques et d'optique le conduisit bientôt à l'étude des surfaces réfléchissantes et de la meilleure construction des miroirs de télescope. La chimie le captivait aussi parfois, et il n'en abandonna jamais l'étude pendant sa vie entière. Enfin en 1667 il fut élu *minor fellow;* en 1668, il prit ses degrés de maître ès-arts, et en 1669 il fut nommé à la chaire lucasienne d'optique (1). Toutes ces études diverses étaient interrompues par les travaux nécessaires à ses examens et par quelques lectures dont on voit l'énumération sur ses carnets de dépenses. C'est ainsi qu'il lisait alors Bacon, dont il fit toujours peu de cas, l'*Histoire de la Société royale de Londres*, etc. Les livres n'étaient pas ses principales acquisitions, et l'énumération des volumes achetés est accompagnée sur ses agendas de listes de produits chimiques, de métaux pour les télescopes, d'oxyde de zinc pour polir les miroirs, de prismes, etc. Ainsi il était occupé à la fois de mathématiques, d'optique et d'alchimie, et cette dernière science le préoccupait à un tel point, que dans une lettre écrite à un de ses amis, M. Aston, qui abandonnait Cambridge pour voyager sur le continent, il parle sérieusement du grand œuvre et des alchimistes. Voici cette lettre qu'on a conservée : elle est curieuse par un mélange de bon sens et d'idées fausses, de raison et d'illusions que pouvait produire la vie solitaire et sauvage d'un grand esprit.

(1) Fondée en 1663, par Henri Lucas, membre du parlement. Le premier titulaire fut Barrow, le second Newton.

« Trinity-College, Cambridge, 18 mai 1669.

« Monsieur, depuis que votre lettre m'a permis de vous dire librement ma pensée sur ce qui peut vous être utile dans votre voyage, je me sens plus à l'aise pour vous donner mes conseils. Je poserai d'abord quelques règles générales, que sans doute vous connaissez déjà pour la plupart; mais si l'une d'elles vous est nouvelle, elle fera passer le reste; si aucune, je serai plus puni de vous avoir écrit que vous de m'avoir lu.

« Lorsque vous serez dans une société nouvelle pour vous, 1° observez les caractères. 2° Réglez votre conduite et vos opinions en conséquence, et de cette façon vous aurez avec eux des communications plus libres. 3° Soyez plus questionneur qu'affirmatif, et interrogez sans discuter, car vous voyagez pour vous instruire, et non pour enseigner. En même temps vous persuaderez à vos interlocuteurs que vous avez pour eux une plus grande estime, et vous les disposerez davantage à vous communiquer ce qu'ils savent, car rien n'amène plus vite le manque d'égards et les querelles que le ton péremptoire. Vous trouverez peu ou point d'avantages à paraitre plus sage ou moins ignorant que votre société. 4° Ne critiquez jamais une chose, si mauvaise qu'elle soit, ou du moins faites-le modérément, de crainte d'être obligé inopinément à quelque rétractation désagréable. Il est plus prudent de louer une chose au-delà de sa valeur que de la blâmer autant qu'elle le mérite, car les louanges trouvent souvent moins d'opposition ou du moins ne sont pas aussi généralement mal prises par les personnes qui ne pensent pas comme vous que les critiques, et jamais vous n'obtiendrez plus vite la faveur des gens qu'en paraissant approuver et recommander ce qu'ils aiment. Prenez garde seulement de le faire par voie de comparaison. 5° Si vous êtes insulté, il vaut mieux en pays étranger passer l'injure sous silence et la prendre en plaisanterie, même aux dépens du point d'honneur, que de chercher à se venger, car dans le premier cas votre réputation n'aura rien perdu en Angleterre quand vous y reviendrez, ou que vous irez dans une autre société qui n'aura jamais entendu parler de la querelle; mais dans le second vous pourrez porter des marques de la dispute tant que vous vivrez, si même vous en sortez vivant...

« A ces remarques, je puis ajouter quelques sujets de recherches ou d'observations qui me viennent en ce moment à l'esprit. Par exemple, observez : 1° la politique, la richesse, les affaires publiques de chaque nation, autant que le peut un voyageur solitaire; 2° leurs impositions sur toute espèce de personnes, de trafics ou de denrées; 3° leurs lois et leurs usages qui diffèrent des nôtres; 4° leur commerce et leurs arts, en quoi ils sont supérieurs ou inférieurs à l'Angleterre; 5° leurs fortifications qui se trouveront sur votre chemin, leur nature, leur force, leurs avantages pour la défense, et toutes les choses militaires qui en vaudraient la peine; 6° le pouvoir et le respect qu'on accorde aux nobles et aux magistrats des divers rangs. 7° Ce ne sera pas un temps mal employé que de faire un catalogue des noms et des qualités des hommes les plus distingués d'un pays par la sagesse, l'instruction ou l'estime publique. 8° Observez les vaisseaux, la manière de les construire et de les diriger. 9° Observez les produits naturels de chaque en-

droit, spécialement les mines, la manière de les exploiter, d'extraire le minerai ou le métal et de les raffiner. Et si vous assistez aux transformations d'un métal en un autre, comme celle du fer en cuivre ou en mercure, ou d'un sel soit en un autre sel, soit en un corps insipide, etc., ce sera chose à noter de préférence à toute autre, car il n'y a pas d'expérience qui puisse jeter autant de lumière sur la philosophie et profiter autant (*the most luciferous and lucriferous*). 10° Observez aussi le prix des alimens et de tous les objets.....

« Quant aux détails, voici ce que je vous demande : 1° sachez si à Schemnitz, en Hongrie (là où sont des mines d'or, de cuivre, de fer, de vitriol, d'antimoine, etc.), on change le fer en cuivre en le dissolvant dans une eau vitriolée que l'on trouve dans les crevasses des roches de la mine, puis en exposant cette solution sirupeuse à un feu ardent. Par le refroidissement, on a du cuivre. On dit que la même chose se fait en d'autres lieux dont j'ai oublié les noms, peut-être en Italie, car, il y a vingt ou trente ans, on faisait venir de là un certain vitriol (appelé vitriol romain), ayant de plus grandes vertus que ce que nous employons aujourd'hui sous ce nom, et nous ne pouvons plus nous procurer ce vitriol, sans doute parce qu'on trouve plus de profit à l'employer à la transmutation du fer en cuivre qu'à le vendre pur. 2° Sachez encore si en Hongrie, en Sclavonie, en Bohême, près de la ville d'Eila ou dans les montagnes de Bohême voisines de la Silésie, coulent des rivières aurifères. Peut-être cet or est-il dissous par une eau corrosive telle que l'*eau régale* (*aqua regis*), et la solution est entraînée par un courant qui a traversé les mines. Voyez si le procédé de mettre du mercure dans les rivières, de laisser l'or s'amalgamer, puis de traiter le mélange par le plomb jusqu'à ce que l'or reste pur, est secret encore, ou s'il est ouvertement pratiqué. 3° On a inventé dernièrement en Hollande un moulin pour aplanir les verres et, je pense aussi, pour les polir. Peut-être serait-il utile de le voir. 4° Il y a en Hollande un certain Borry que le pape avait fait mettre en prison afin de lui extorquer quelques secrets de grande importance (à ce que j'ai ouï dire) pour l'art de guérir et de faire fortune; mais il est enfin en Hollande, où on lui a donné un garde. Je crois qu'il est habillé ordinairement en vert. Informez-vous de lui, je vous en prie, et sachez si ses talens ont été utiles aux Hollandais. Vous pouvez aussi chercher à savoir si les Hollandais ont quelques moyens de préserver leurs vaisseaux des vers dans leurs voyages aux Indes, si les horloges à pendules servent à trouver la longitude...

« Je suis très fatigué, et ne m'arrête pas à de longs complimens; je vous souhaite seulement un bon voyage, et Dieu soit avec vous.

« ISAAC NEWTON. »

On ne reconnaîtrait guère dans ce donneur de conseils un peu puérils sur la manière de vivre dans le monde, dans cet admirateur des adeptes de Raymond Lulle et du grand Albert, le philosophe le plus pratique et le plus logique des temps modernes et par conséquent de tous les temps, le plus exact des mathématiciens et

des physiciens, celui dont les découvertes précises sur la lumière ont pu faire dire à Pope qu'après tant de siècles de ténèbres,

Dieu dit : « Que Newton soit. » Et la lumière fut (1).

Et pourtant à cette époque, en 1669, Newton avait sinon achevé, du moins entrevu ses plus grandes découvertes. Il avait imaginé et employé le calcul des fluxions, d'où découle le calcul différentiel; il avait assimilé la pesanteur à la force qui fait mouvoir les astres, inventé un télescope, perfectionné les miroirs paraboliques et décomposé la lumière. Il avait alors vingt-sept ans.

II.

« La philosophie, c'est-à-dire la science de la nature, a dit Galilée, est écrite dans ce livre immense qui se tient continuellement ouvert devant nos yeux (je veux dire l'univers); mais il ne peut être compris si l'on n'en entend auparavant la langue, et si l'on ne connaît les caractères avec lesquels il est écrit. Il est écrit dans la langue mathématique, et les caractères sont les triangles, les cercles, et les autres figures de la géométrie, sans lesquelles il est impossible d'en entendre humainement le langage. » Newton pensait ainsi, et ses premiers essais sont des découvertes mathématiques. Dès 1666, il avait trouvé la *méthode des fluxions*, qui fut pour lui toute sa vie un précieux instrument. Malheureusement la première des sciences, qui fut longtemps la seule science, est aussi celle qu'il est le plus difficile de comprendre sans la savoir et d'expliquer sans l'exposer. La botanique, la zoologie, la chimie, portent sur des objets qui sont journellement sous nos yeux, et quand on en entend parler, on sait aussitôt de quoi il s'agit. L'algèbre au contraire et l'analyse sont des sciences qui considèrent des quantités de nature abstraite, et ces quantités n'existent que parce qu'on les a nommées. Elles sont une création pure, dont les adeptes seuls connaissent les êtres, et l'enchaînement de ces êtres et des idées est tel qu'on n'en peut presque rien faire comprendre sans expliquer le tout. Le monde pourrait aller comme il va sans que les mathématiques existassent pour nous, et l'esprit humain aurait pu être ainsi fait, qu'il ne sentît pas le besoin de les inventer. Au contraire, le besoin ou la curiosité seule nous oblige à tenter de classer les animaux et les plantes, d'expliquer les phénomènes naturels et d'analyser les êtres qui nous entourent. Les mathématiques ont été créées *à priori*, sans que rien

(1) Nature and Nature's laws lay hid in night
God said « Led Newton be, » and all was Light.

dans le monde matériel en pût donner une idée sensible. Rien dans la création n'est comparable aux êtres dont elles s'occupent ni aux idées qu'elles combinent. Vouloir expliquer à des lecteurs qui n'ont pas approfondi les mathématiques les découvertes de Newton dans ce domaine, les nouveaux êtres qu'il a formés, les procédés par lesquels il a permis à ses successeurs d'en trouver de nouveaux encore, ce serait une prétention analogue à celle de Locke lorsqu'il décrivait à un aveugle les effets des couleurs. Ajoutons aussi que la plus grande qualité des mathématiques étant leur exactitude et la précision des déductions, les *à peu près* ne seraient pas supportables, s'ils étaient possibles. Sur une pareille route, nos lecteurs seraient probablement aussi peu en état de nous suivre que nous serions inhabile à les guider.

Si toutefois nous passons sous silence les travaux mathématiques de Newton, ce n'est pas qu'il faille les dédaigner : ils sont les fondemens inébranlables de la philosophie naturelle, et c'est à eux qu'il doit d'avoir donné à toutes ses découvertes le caractère de la certitude. Tous les savans ont fait des théories, et toutes les théories ont été renversées. C'est souvent l'impartialité seule qui porte à admirer les découvertes des anciens : on tient compte des difficultés qu'ils ont rencontrées à imaginer même leurs erreurs. Newton, appuyé sur l'expérience et les mathématiques, n'a jamais enseigné que la vérité, et si l'on a ajouté à ses travaux, on les a rarement corrigés. Enfin, fût-il mort à vingt-quatre ans, sans avoir appliqué la méthode des fluxions ni le calcul différentiel qui en dérive, il aurait encore un grand nom. Leibnitz, qui ne peut pas même être soupçonné de justice envers son rival, disait à un souper chez la reine de Prusse que si l'on divisait en deux parties les travaux mathématiques de Newton et ceux de tous les mathématiciens depuis le commencement du monde jusqu'à lui, la part de Newton serait la plus grande.

Newton avait remplacé Barrow, et fut conduit à faire des expériences d'optique. Un prisme acheté à la foire de Stourbridge lui montra bientôt un phénomène singulier. Un rayon de lumière projeté sur une de ses faces ne ressortait pas avec la même direction. Ce phénomène, déjà étudié par Descartes, porte le nom de *réfraction*. Toutes les fois qu'un rayon de lumière passe d'un corps transparent dans un autre d'une densité différente, il est dévié. Tous les jours nous sommes témoins d'effets de ce genre, et il est inutile d'y insister. Ainsi c'est la réfraction qui fait paraître plié un bâton enfoncé dans l'eau, parce que les rayons qui en émanent sont déviés au moment où ils passent de l'eau dans l'air; c'est elle encore qui nous donne de fausses idées sur la situation réelle des astres, parce que leurs rayons, en passant de l'espace vide dans l'atmosphère, ou

même d'une partie de l'atmosphère dans une autre partie d'une différente densité, sont réfractés, c'est-à-dire déviés de la ligne droite, et font avec leur direction primitive un angle qui varie suivant la nature des milieux. Descartes a mesuré les lois de ces variations; seulement ici le phénomène était plus complexe. Non-seulement le rayon projeté sur une feuille de papier, après avoir traversé le prisme, n'était pas en ligne directe avec le rayon primitif, mais sa lumière, au lieu d'être blanche, était diversement colorée, et de plus l'image avait une forme allongée dans un sens et rétrécie dans l'autre, ce qu'aucune des lois connues de la réfraction ne pouvait expliquer. Newton attribua d'abord cet allongement à des différences dans la dureté du verre, il essaya des prismes de nature diverse, les plaça dans des situations variées, et toujours, de quelque côté que fût le cristal, et dans toutes les directions du rayon, la forme de l'image était identique, les couleurs aussi brillantes. L'ordre des rayons colorés est exprimé par ce vers d'un professeur de physique :

Violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge.

L'image fut reçue par Newton sur un second prisme qui devait réfracter les rayons en sens inverse du premier, et la couleur blanche du rayon primitif reparut. Après avoir écarté la supposition impossible que les rayons des diverses couleurs suivissent dans l'intérieur du prisme des courbes différentes, il fit une dernière expérience, du genre de celles que Bacon appelait *experimenta crucis*, et qui le conduisit à la vérité. Il plaça derrière le prisme réfringent une petite planche percée d'un trou. A travers ce trou, les rayons d'une couleur pouvaient seuls passer à la fois. Il reçut successivement ces rayons sur un second prisme, et mesura la déviation qu'ils éprouvaient, ou, comme on dit, l'angle de réfraction. Jusqu'à lui, on avait cru que cet angle ne pouvait dépendre que de la direction du rayon étudié et de la densité de la substance. Newton vit que les couleurs diverses se réfractent différemment, et de cette série d'expériences il conclut que la lumière blanche, telle qu'elle nous arrive du soleil, est un composé de rayons colorés. Comme ces rayons colorés se réfractent diversement, c'est-à-dire sont différemment déviés, lorsqu'un rayon blanc traverse un prisme, les parties violettes sont dirigées vers un point, les rayons rouges vers un autre, et la lumière est décomposée.

Il découvre à nos yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante :
L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature,

Et, confondus ensemble, ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux (1).

Il y a peu d'exemples d'une aussi grande découverte, aussi simplement faite et poussée aussi loin dans ses conséquences, car ce n'est là que le premier terme d'une série innombrable d'expériences dont nous allons retracer les principaux résultats. D'abord un phénomène laissé encore mystérieux malgré les travaux de Descartes, l'arc-en-ciel, était expliqué : la lumière du soleil, en traversant les gouttes d'eau ou la vapeur qui la réfractent, est décomposée, et les couleurs du spectre apparaissent. Newton même a expliqué mathématiquement les raisons de la forme de l'arc-en-ciel et de sa grandeur. On conçoit aussi comment dans les microscopes et les télescopes du temps les images étaient entourées de franges colorées, et n'avaient pas toujours la couleur réelle des objets. Les rayons venant de ces objets étaient diversement réfractés, et les appareils d'optique étaient imparfaits; on prouva même par des démonstrations que ce défaut ne pouvait être corrigé, et on le démontrerait encore si Euler, par une disposition ingénieuse et vulgairement employée aujourd'hui, n'eût rendu achromatiques toutes les lunettes en mettant à profit le mécanisme mieux connu de l'œil des animaux.

La couleur est-elle une propriété des corps, ou, comme dirait un métaphysicien, une modification de notre âme? Depuis le commencement du monde, la discussion était ouverte, et les théories les plus étranges avaient tour à tour prévalu. Aristote pensait qu'un corps est rouge, parce qu'il a en lui une certaine qualité qui le rend rouge, et cette explication a régné plus longtemps que la philosophie d'Aristote. Descartes attribua les couleurs à un certain mélange de lumière et d'ombre, et, sentant que ce mélange ne pouvait jamais produire que de la clarté ou de l'obscurité, il avait ajouté que les corps étaient diversement colorés, parce que les globules tournoyans qu'ils envoient tournent dans des sens divers. Quelques physiciens avaient cru qu'un corps est blanc, parce qu'il réfléchit plus de rayons qu'un corps bleu ou rouge, qui lui-même en réfléchit plus qu'un noir, et que les couleurs les plus brillantes sont celles qui portent aux yeux le plus de rayons; mais un tableau à un jour faible et au grand jour est toujours le même. Éclairez à la lumière électrique un papier vert, il restera vert, quoiqu'il envoie des milliers de rayons, tandis qu'un papier blanc placé près d'une seule bougie sera toujours blanc. Les gens qui n'aimaient pas les hypothèses en revenaient donc toujours à cette opinion des péripatéticiens, qu'un corps est rouge parce qu'il a en lui une certaine qualité qui produit sur nos sens l'effet du rouge,

(1) Épître à Mme Du Chatelet sur *la Philosophie de Newton*.

de même qu'un corps dur produit sur nos doigts la sensation de la dureté, ou chaud, celle de la chaleur. On n'évitait pas pourtant une réflexion embarrassante : dans l'obscurité, nos yeux ne distinguent pas les couleurs. Pourquoi cela? S'ils envoient à la rétine quelque chose de rouge ou de bleu, pourquoi ne l'enverraient-ils pas aussi bien la nuit que le jour? Et cependant, tandis que la lumière du soleil leur donne un admirable éclat et des teintes variées, dans l'obscurité ils sont tous noirs ou gris. La lumière est donc nécessaire pour que nos yeux soient affectés par les couleurs, et Newton, après avoir découvert qu'un rayon blanc, tel qu'il vient du ciel, est composé de rayons colorés que la réfraction peut disjoindre, fut conduit à penser que la réflexion pouvait agir d'une façon analogue et décomposer la lumière. Il pensa, et cette conclusion toute simple est une admirable découverte, que tout corps éclairé ne renvoie pas, ne réfléchit pas toujours tous les rayons qu'il a reçus. Les feuilles des arbres décomposent la lumière, absorbent la plupart des rayons, et ne renvoient que les rayons verts; le minium ne laisse dégager de sa surface que les rayons rouges, mais le minium et les feuilles ne sont eux-mêmes ni rouges ni verts. Un corps n'est coloré qu'autant qu'il est éclairé et qu'il peut décomposer la lumière qu'il reçoit. Ce n'est pas seulement parce que nous ne voyons pas clair que nous ne pouvons distinguer dans l'obscurité les couleurs des corps; dans l'obscurité, la couleur n'existe pas. Une substance peut être lumineuse comme le soleil et la flamme, mais une substance n'est jamais colorée par elle-même. Ses couleurs n'apparaissent que lorsque des rayons de lumière tombent sur sa surface, sont décomposés et en partie absorbés, en partie réfléchis. En entrant avec une lampe dans un lieu obscur, on ne montre pas seulement les couleurs des corps, on les fait naître, et le soleil, en apparaissant à l'horizon, ne nous fait pas seulement voir les couleurs des moissons et des arbres, il les crée. Cela est si vrai, qu'une substance, éclairée par certains rayons de la lumière blanche décomposée, n'aura jamais que la couleur de ses rayons, et perdra celle que lui donnait la lumière blanche. En un mot, et c'est ce qu'une multitude d'expériences démontrent, la couleur n'est pas un accident, une propriété des corps, elle n'existe que dans la lumière même, et dépend de la texture de la substance qui réfléchit les rayons. On n'a pas encore découvert que telle ou telle texture réponde à telle ou telle couleur, mais sans doute l'arrangement des atomes n'y est pas étranger.

Telle est la découverte fondamentale de Newton sur la lumière. Il a vu que toute coloration est produite par une décomposition de la lumière blanche. Cette décomposition peut s'effectuer soit par réfraction comme dans le cas du prisme, soit par réflexion comme dans

le cas de tous les corps colorés opaques. Souvent il y a décomposition à la fois par réfraction et par réflexion. Ainsi ces feuilles d'or, qui sortent des mains des batteurs d'or si minces qu'il en faut dix mille pour une épaisseur d'un millimètre, sont jaunes, et on les voit vertes si on les regarde par transparence. Elles sont, comme on dit, vertes par transmission et jaunes par réflexion. La lumière est décomposée, mais de deux façons différentes, suivant qu'elle traverse ou qu'elle est réfléchie. Les expériences de Newton sur ce genre de phénomènes, sur les lames minces, la mesure du spectre, les combinaisons des couleurs, sont infinies. Nous n'entrerons pas dans les détails, il suffit d'avoir énoncé le principe qui sert de fondement à toute la science de l'optique.

Le nom de Newton fut connu pour la première fois du public, lorsque vers 1671 il présenta un télescope de son invention à la Société royale de Londres. A cette époque, la plupart de ses découvertes étaient achevées ou entrevues; mais il a dit lui-même que jusque-là il ne se croyait pas encore digne d'occuper les savans. Ce télescope, d'un usage incommode, est oublié aujourd'hui; les astronomes d'alors firent cependant grand cas de cet instrument, dont le principe était nouveau : on s'exerça longtemps à l'imiter et à le perfectionner. De tous les travaux de Newton, ce fut peut-être celui qui lui donna le plus de peine, car on voit par ses livres de notes que depuis lontemps il achetait des métaux, des poudres à polir, etc., pour découvrir la meilleure forme et la meilleure composition des miroirs et des lentilles des télescopes catoptriques. L'instrument original, qui fut dès-lors présenté au roi, se voit encore dans la bibliothèque de la Société royale.

Aucun des autres travaux de Newton n'était encore connu, et il est singulier que ni la conversation, ni les lettres, ni les récits de ses élèves, n'eussent divulgué les nouveautés qu'il professait sur l'optique. Barrow pourtant et Collins l'appréciaient et l'aimaient, et quelques savans, sans trop savoir de quoi il s'agissait, prirent intérêt à lui. Le docteur Seth Ward, évêque de Salisbury, qui occupait la chaire savilienne d'astronomie à l'université d'Oxford, et qu'il ne paraît pas avoir connu jusque-là, le présenta à la Société royale, dont il fut nommé membre (*fellow*) au mois de janvier 1672. Aussitôt, pour remercier ses nouveaux collègues et leur montrer qu'il n'était pas indigne de leur choix, il leur envoya la première partie de ses travaux sur l'optique et sur la réfrangibilité variable des rayons qui composent la lumière blanche. Ce travail fut imprimé dans les *Transactions philosophiques*, recueil qui existait déjà depuis quelques années et qui paraissait tous les mois. En même temps il écrivait à Oldenburg, secrétaire de la société : « Ce fut d'abord l'estime que je faisais de la Société royale, comme réunion de juges éclairés et

intègres en matière de science, qui m'encouragea à lui soumettre mon mémoire sur la lumière, qu'elle a si favorablement accueilli. J'avais d'abord regardé comme une grande distinction d'être admis dans un corps aussi honorable; je commence aujourd'hui à en sentir mieux l'avantage, car, veuillez me croire, je ne considère pas seulement comme un devoir de concourir avec les autres membres à l'avancement des connaissances scientifiques, je regarde encore comme un grand privilége qu'au lieu d'exposer des recherches de cette nature à l'irréflexion d'une foule prévenue et curieuse, par qui tant de vérités nouvelles ont été si souvent bafouées ou perdues, je puisse m'adresser librement à une société aussi impartiale et aussi éclairée. »

Malgré la bienveillance que rencontrèrent les premiers essais de Newton auprès de la Société royale, cette compagnie n'était pas alors composée comme elle l'a été souvent depuis deux siècles. Ses membres n'avaient pas encore été instruits par Newton, et la plupart d'entre eux n'étaient guère capables de juger un tel homme et de telles découvertes. Cette bienveillance pour les talens nouveaux, pour les théories nouvelles, est dans le caractère anglais, et chacun met à Londres son patriotisme et sa vanité à admirer ses compatriotes. On consentit, il est vrai, à ouvrir les *Transactions philosophiques* aux attaques contre la théorie nouvelle, mais excepté un ou deux de ses membres, la société était de l'avis de Newton et le protégea toujours contre ses ennemis. Elle a simplement montré dans cette occasion de l'impartialité et de la justice. Les premières objections vinrent d'ailleurs de Cambridge et furent envoyées à Oldenburg par Newton lui-même avec sa réponse. Aussitôt un jésuite français, Ignace Pardies, professeur de mathématiques au collége de Clermont, se joignit aux expérimentateurs de Cambridge, et prétendit comme eux qu'en mélangeant du vert, du rouge, du violet, etc., on n'obtenait jamais qu'une couleur grise et non une couleur blanche; que l'allongement du spectre pourrait fort bien s'expliquer par les lois ordinaires de la réfraction ou par celles de la diffraction, quoique Newton eût démontré mathématiquement le contraire. Puis vint un physicien de Liége, François Linus, qui crut n'avoir vu le spectre que par des temps couverts et nuageux, et qui expliqua pourquoi. On peut voir le détail de toutes ces objections et de toutes les réponses de Newton dans le livre de M. Brewster. Le récit en est intéressant, et les incidens abondent. La polémique est vive et très brillante d'un côté, car Newton employait toutes les forces de son génie à deviner comment ses adversaires ne pouvaient voir ce qu'il voyait lui-même, et comment des phénomènes si manifestes pouvaient échapper à leurs yeux. Parmi ses contradicteurs, il en est un surtout dont il faut s'occuper et qui se montre en toute circonstance l'ennemi le

plus acharné, le rival le plus redoutable du grand physicien anglais.

Deux sortes d'adversaires attendent tout inventeur. Pour les uns, la découverte est fausse; pour les autres, elle n'est pas nouvelle, et il y avait parmi les membres de la Société royale un homme habile qui employa souvent contre Newton le second de ces procédés, procédé bien plus blessant, bien plus irritant que le premier. C'était Robert Hooke, né en 1635, l'un des esprits les plus originaux, les plus variés, les plus inventifs de son temps. Malgré une grande instruction dans toutes les parties des connaissances humaines, il n'aimait pas le travail, et ne savait donner à ses recherches aucune direction, à sa science aucun résultat. Il avait pensé à tout, entrevu tout, inventé tout, mais en toute chose il manquait de précision, et comme, à force de courir d'une idée à une autre, il avait fini par les avoir toutes, ou à peu près, il réclamait comme son bien tout ce que disaient ses confrères, car il se souvenait fort bien d'avoir pensé ce qu'ils pensaient, entrevu l'opinion qu'ils exprimaient; mais il aurait tout aussi aisément revendiqué l'opinion contraire, car il les avait traversées toutes deux. Malgré un amour passionné de la gloire, il ne s'est jamais donné la peine de rien terminer, et n'a laissé presque aucun monument de son esprit. On était alors au milieu d'un grand mouvement scientifique, et chacun s'occupait de physique et de calculs. Hooke avait écrit, parlé, raisonné sur toutes les sciences, et à l'apparition des premières communications de Newton à la Société royale, loin d'y voir une révélation, il se félicita de ce qu'elles confirmaient quelques idées vagues qu'il avait exprimées peu de temps avant, et que, disait-il, il avait commencé de rédiger. Il acceptait toutes les expériences de Newton, et le remerciait d'avoir fourni de nouvelles armes aux partisans d'une théorie de Descartes que lui, Hooke, avait modifiée et adoptée. Quant à la décomposition de la lumière, qui expliquait les couleurs et la forme du spectre, les réflexions et les transmissions des lames minces, il n'y croyait pas, et la considérait comme une supposition gratuite. En un mot, au lieu de voir dans le travail de Newton un récit d'expériences admirablement faites et des conclusions mathématiquement déduites, la tendance de son esprit, obscur et peu précis, ne lui permettait d'y trouver qu'une hypothèse sans importance qui pouvait expliquer des phénomènes curieux tout aussi explicables par une hypothèse différente.

Newton écrivit à Oldenburg une lettre qui fut imprimée dans les *Transactions*. Elle est modérée, et elle prouve que ce sont les propriétés et non la cause de la lumière qu'il a étudiées. Il importe peu que ses expériences confirment ou non une théorie de Descartes ou de Robert Hooke, et on n'a pas le droit de rejeter les unes pour admettre les autres. Toutes ses expériences sont liées entre elles, et les rai-

sonnemens sont logiquement déduits de ce principe alors incontesté, et peu contestable, que la lumière va toujours en ligne droite. Robert Hooke répondit, et un plus grand mathématicien, Huyghens, fit aussi quelques objections qu'on ne devait guère attendre de lui, et dont ceux à qui l'histoire de la science et des discussions scientifiques est un peu familière peuvent seuls ne pas s'étonner. Peu à peu la discussion s'envenima, Hooke mit de la mauvaise foi dans ses réponses, et finit par prétendre qu'il avait des objections excellentes, mais qu'il ne les publierait pas, par pitié pour son adversaire. Newton, découragé, eut un instant l'idée de renoncer à tout travail, puisqu'il avait plus de peine à défendre ses découvertes qu'à les faire, et il songea même à demander une chaire de législation, car sa fortune était médiocre; mais les décisions de ce genre durent peu, et ses chagrins s'évanouirent à l'aspect de nouveaux phénomènes à étudier.

Les expériences qui suivirent furent un peu moins heureuses que les premières, et nous avons exposé ce qu'il a découvert de plus fondamental sur l'optique, la composition de la lumière blanche et la réfrangibilité variable des rayons qui la composent. Là est le point important : pour aller plus loin, il faudrait expliquer comment et en quoi il s'est trompé, quelle excuse a pu avoir un observateur aussi habile, et, pour ne pas laisser des idées fausses sur la science, il faudrait rappeler quels progrès on a faits depuis cent cinquante ans, c'est-à-dire faire un cours d'optique tout entier. Ainsi Newton a cru que tout corps taillé en prisme a la même réfrangibilité et produit un spectre identique, erreur facile à rectifier, s'il avait employé un prisme d'eau. C'est bien ce qu'il a voulu faire; mais pour augmenter le pouvoir réfringent de l'eau, il y avait dissous un sel de plomb, croyant ne pas changer les conditions importantes de l'expérience. On sait aujourd'hui que les sels de plomb ont un pouvoir dispersif remarquable, et une telle dissolution a les propriétés optiques du verre. Il ne vit pas non plus que la forme du spectre et l'ordre même des couleurs ne sont pas invariables. Trompé par une analogie apparente, il crut voir que ces couleurs divisaient l'image en espaces proportionnels aux divisions d'une corde dont les diverses parties rendraient les sons de la gamme avec un *si* un peu trop haut. Frappé de ce rapport singulier entre les perceptions de l'œil et de l'ouïe, il crut pouvoir le rendre exact sans trop s'écarter de l'observation. On sait maintenant que la longueur des espaces colorés dépend non-seulement de la nature du prisme, mais de l'ouverture qui laisse passer le rayon décomposé, et aussi de la grandeur angulaire des corps lumineux. Ainsi en été les images sont plus nettes, parce que le soleil paraît plus petit et que ses rayons n'ont pas la même direc-

tion qu'en hiver. Pour la même raison, des expériences faites hors de la terre donneraient des résultats différens. Dans Mercure, par exemple, la grandeur apparente du soleil est très considérable, le spectre solaire ne doit pas avoir de couleur verte, et les couleurs doivent être ainsi rangées : rouge, orangé, jaune, blanc, bleu et violet. Ce sont là néanmoins de petites erreurs au milieu de découvertes admirables et d'une multitude d'expériences exactes et variées. Un point sur lequel plus de détails sont nécessaires, c'est qu'irrité sans doute des objections de Hooke et de Huyghens, fatigué de se voir opposer toujours le nom de Descartes, Newton finit par communiquer à la Société royale un mémoire sur la nature de la lumière, et cessa d'obéir à son principe : « O physique, préserve-moi de la métaphysique! »

Trois élémens, sous la forme de cubes, furent créés; en tournant sur eux-mêmes au sortir de la main du Créateur, ils se sont brisés; leurs fragmens se sont arrondis en boules et répandus dans l'univers entier. Ces globules, d'une ténuité excessive, ont fini par former une espèce d'atmosphère dont les mouvemens produisent sur nos yeux la sensation de lumière ou de couleur. Le soleil, dans une agitation perpétuelle, excite dans cette atmosphère des vibrations qui, transmises de proche en proche, comme les vibrations de l'air excitées par une cloche, viennent frapper nos yeux, ainsi que celles de l'air frappent les oreilles. Cette matière poussée par le soleil vient presser les yeux, comme un bâton poussé par un bout presse aussitôt l'autre bout, et par conséquent la propagation de la lumière doit être instantanée. Telle est la théorie de Descartes. On sait maintenant que la rapidité de la lumière n'est pas infinie, et on a pu la mesurer. Et pourtant Descartes disait : « J'avoue que je ne sais rien en philosophie, si la lumière du soleil n'est pas transmise à nos yeux en un instant. » Newton et Voltaire étaient assez de cet avis.

L'hypothèse de Descartes, plus ou moins modifiée par Malebranche, Hooke, Huyghens et d'autres, était admise par tous au XVIIe siècle, et lorsque les découvertes de Newton lui étaient contraires, nous avons vu qu'on prenait le parti facile de les nier. Dans l'antiquité, on avait pensé plus simplement que le soleil lançait un nombre infini de particules de sa propre substance qui venaient frapper les yeux des hommes et des animaux soit directement, soit après avoir rejailli, après avoir été réfléchies par les objets qui nous entourent, et suivant sans doute la rapidité du mouvement, peut-être suivant la forme de ces corpuscules, la sensation produite devait porter le nom d'une couleur ou d'une autre. On comparait cet effet à celui que produit l'eau d'une cascade, lorsque par le choc sur le rocher des milliers de gouttelettes s'éparpillent dans l'air et vont frapper tous les objets.

Le premier de ces systèmes est celui des ondulations, le second celui de l'émanation.

A l'hypothèse de Descartes, Newton et ses disciples avaient des objections. D'abord la lumière vient du soleil à la terre en six minutes et demie, donc sa vitesse n'est pas infinie. Si la lumière était un fluide toujours répandu dans l'air, nous verrions clair la nuit, car un corps opaque ne suffirait pas à arrêter la propagation en tous sens du mouvement vibratoire; de même un rayon entrant dans une chambre devrait l'illuminer tout entière et exciter des mouvemens lumineux dans toutes ses parties. Il y a aussi une certaine difficulté à expliquer la propagation en ligne droite. Enfin cette atmosphère remplirait les espaces célestes, et les mouvemens des planètes seraient altérés. Par toutes ces raisons et peut-être aussi pour mettre une théorie d'accord avec ses expériences, Newton combattit l'hypothèse de Descartes et la remplaça par une autre moins heureuse. On admet généralement qu'il a soutenu l'émission, mais dans deux opuscules publiés, je crois, pour la première fois par M. Brewster, il a exposé une théorie qui tient le milieu entre celles que je viens d'indiquer. Pour lui, le soleil émet à chaque instant des parcelles qui se dirigent dans tous les sens avec une vitesse excessive, mais ces parcelles ne frappent pas les yeux : elles mettent en mouvement un milieu plus rare, plus élastique et plus subtil que l'air, et c'est ce milieu dont les agitations produisent sur nos sens l'impression de la lumière.

Cette théorie a, ce me semble, tous les inconvéniens de l'émission, et surtout ceux de l'émanation, dont elle se rapproche davantage. Que deviennent ces milliards de corpuscules lancés à tout instant par la surface entière du soleil? Comment la masse, quelle qu'elle soit, des corps lumineux ne diminue-t-elle pas rapidement? Quels chocs ne doivent pas produire toutes ces particules, tous ces rayons solides, en se heurtant de toutes les façons? Ne doivent-ils pas être sans cesse déviés? Et pourtant nous voyons les objets lumineux là où ils sont. De combien de trous, de pores, de canaux en ligne droite ne seraient pas percés le verre et toutes les substances transparentes, pour que ces petits corps, si agités, si rapides, pussent les traverser sans les briser? Que deviendraient ces agens lumineux depuis tant d'années que la lumière existe? Ne rempliraient-ils pas aussi le ciel, et ne s'opposeraient-ils pas au mouvement régulier des astres? Pour toutes ces raisons, la théorie de Newton a été abandonnée et remplacée par la théorie de Descartes et de Hooke, débarrassée des cubes, des élémens et des tourbillons. Une substance infiniment subtile et élastique remplit le monde entier et pénètre les corps les plus durs, c'est l'éther, et la lumière consiste dans un ébranlement imprimé à cette atmosphère, dont la ténuité est telle qu'elle ne peut

gêner les mouvemens des astres comme l'air ou tout autre gaz. Toute substance qui éclaire fait vibrer cet éther, et le soleil est comparé par Euler à une cloche immense dont les mouvemens transmis par l'éther agissent sur le nerf optique comme les vibrations de l'air agissent sur le nerf auditif, sans que jamais la cloche ni le soleil perdent de leur substance. De même qu'une pierre jetée dans l'eau excite peu d'ondulations quand l'eau est très épaisse, l'air étant plus dense que l'éther, le son va moins vite que la lumière; mais aucune de ces deux vitesses n'est instantanée, et la théorie des mouvemens ondulatoires, comme l'expérience, démontre qu'il existe des étoiles dont la lumière met cent ou mille années à venir jusqu'à nous, de sorte que si un tel astre était détruit, nous ne nous apercevrions de sa disparition que cent ou mille ans plus tard. La lumière de quelques étoiles même n'est pas encore peut-être arrivée jusqu'à nous. Enfin, quand une corde tremble, le son qu'elle produit varie avec la rapidité et l'amplitude de ses tremblemens, et l'on sait qu'un son est à l'octave de l'autre, lorsque le premier a deux fois plus de vibrations que le second. L'éther vibre aussi d'une façon très variable, et ce sont là les différences qui produisent sur nos yeux un effet ou un autre. Au XVIIIe siècle, le père Castel avait fait un clavecin où les couleurs remplaçaient les sons, et il prétendait que des morceaux de drap diversement colorés et combinés pouvaient plaire aux yeux, comme la musique plaît aux oreilles. De leur succession ou de leur ensemble pouvaient aussi naître des effets harmonieux. De nos jours même, un pareil instrument pourrait être construit plus scientifiquement, car on a mesuré les vibrations de l'éther et la longueur des ondes lumineuses. Ainsi l'on sait que pour produire l'*ut* le plus bas de l'orgue, il faut qu'une corde vibre 33 fois par seconde, et 16,896 fois pour l'*ut* le plus élevé du violon. La voix d'homme la plus basse fait pendant le même temps 396 vibrations, tandis que la voix de femme la plus élevée en fait 2,112. De même les vibrations de l'éther sont, par millième de seconde, de 699,000,000 pour le violet, de 622,000,000 pour le bleu, de 477,000,000 pour le rouge. Il faudrait sans doute seulement que ce clavecin oculaire, comme l'avait nommé le père Castel, fût touché avec une grande activité, car nous sommes bien plus rapidement sensibles aux couleurs qu'aux sons, et nous en pouvons voir un très grand nombre à la fois.

Les détails seraient infinis : il doit nous suffire de résumer l'opinion de Newton sur la lumière et de dire pourquoi elle est abandonnée. Les travaux d'Euler, de Young et de Fresnel ont décidé du triomphe de la théorie de Descartes et de Hooke, et ont concilié avec elle les découvertes de Newton lui-même, qui la combattait. Ajoutons pourtant que s'il est clair que l'émission est impossible, les ondulations ne sont pas démontrées. Pour tout physicien qui ne pré-

tend pas à la métaphysique, ce sont là des hypothèses pour expliquer et lier les phénomènes, mais la réalité en est incertaine. Le système admis aujourd'hui, bien qu'un peu plus vraisemblable que l'autre, est lui-même exposé à des objections fondamentales. Ainsi l'on n'explique pas le phénomène de la nuit, c'est-à-dire de l'obscurité produite par un corps opaque. Découvrir les lois des phénomènes et non leur cause, voilà le but de la physique. Newton ne l'a guère oublié qu'en cette circonstance, et il s'en repentit bientôt. Hooke l'attaqua vivement et avec mauvaise foi, l'accusant tantôt de plagiat, tantôt d'erreur. Newton s'irrita, et il est triste pour sa mémoire qu'il ait exprimé souvent en particulier et dans ses lettres familières une opinion opposée à celle qu'il soutenait en public. Dans l'intimité, il reconnaissait les talens et l'instruction de Hooke, et, pour ne pas avoir tort, il le traitait dans ses écrits avec une violence, un dédain, une inimitié qu'Oldenburg, l'ennemi personnel de Hooke, ne manquait jamais d'augmenter. C'est la première fois qu'apparurent dans les lettres de Newton cette vivacité de polémique, cette ténacité, cette ardeur du triomphe où la bonne foi ne domine pas toujours, et que la violence du langage polémique, introduite par les savans des XV[e] et XVI[e] siècles et longtemps maintenue dans le monde pensant, peut expliquer, mais n'excuse point. Newton avait dans le caractère deux tendances diverses, et qui paraissent contradictoires : il ne faisait pas grand cas de ses découvertes, ne tenait pas à les publier, et aurait peut-être consenti à mener une vie obscure, occupée, à jouir seul de ses travaux; mais dès qu'une parole de lui était imprimée, il la défendait avec ardeur, il tenait à démontrer qu'elle n'avait été écrite par personne avant lui, qu'elle était vraie et originale. Il était à la fois modeste et irritable : il lui importait peu d'acquérir une grande réputation; mais du moment qu'il se livrait au public, il voulait que cette réputation fût pure et incontestée. Ce n'était pas le désir de la gloire, c'était la passion de la justice.

La querelle de Newton avec Hooke dura plusieurs années, avec des alternatives diverses d'ardeur et de découragement. D'autres causes d'ailleurs venaient accroître les chagrins du savant et les difficultés de sa position : il était pauvre. Un jour même il voulut donner sa démission de membre de la Société royale, ne pouvant, disait-il, payer la cotisation, qui était de deux livres pour l'entrée et d'un shilling par semaine. La société l'en dispensa, et bientôt une ordonnance du roi lui permit de toucher les appointemens de sa place de professeur lucasien, sans qu'il fût obligé d'entrer dans les ordres. Il put donc continuer à faire partie de la société et assister à ses séances. Remarquons en passant ce défaut dans la constitution de la Société royale de Londres : la libre Angleterre est peu libérale pour les savans, puisque Newton, faute d'argent, fut sur le point

de se retirer, et que peu s'en est fallu que son nom manquât à la liste des membres de la plus grande compagnie scientifique de son temps, comme le nom de Molière manque sur les registres de l'Académie française. Notre Académie des Sciences a cette supériorité que chacun y peut aspirer, et que l'honneur d'en être membre n'est pas un impôt payé par les savans. Ce dernier mode a bien aussi ses inconvéniens, et au lieu d'une association qui s'est elle-même fondée et qui ne dépend que d'elle-même, où le pouvoir n'intervient que pour lui donner la personnalité civile d'une corporation, il établit un corps salarié, approuvé, réglementé par l'état, et qui peut devenir à l'occasion une collection de fonctionnaires. On a pourtant trouvé parmi les papiers de Newton un projet détaillé de constitution d'une *société scientifique* pour laquelle l'Académie des Sciences paraît lui avoir servi de modèle. Les Anglais ont songé souvent à des réformes de ce genre, et ce travail a peut-être donné à sir Robert Peel l'idée du *Museum of practical geology*, qu'il a fondé et qu'il destinait, je crois, à réunir cette multitude de sociétés libres qui se disputent les naturalistes et les physiciens distingués de l'Angleterre.

Tout occupé qu'il était de sa polémique avec Hooke, Newton ne négligeait ni la chimie ni l'astronomie. Il passait les journées entières dans son laboratoire, et il a fait sur les combinaisons chimiques un ouvrage qui a été brûlé dans un incendie. Dans une lettre à Nicolas Mercator, écrite en 1675, il a donné les causes de la libration de la lune, c'est-à-dire expliqué pourquoi certaines taches semblent se mouvoir à la surface de la lune. Galilée avait déjà expliqué la libration diurne, et Newton s'est occupé de ce qu'on appelle la libration en longitude. Ce qui est moins scientifique, mais plus curieux, c'est qu'il ne dédaignait pas des occupations moins sublimes, et que, soigneux d'augmenter ses récoltes et son petit revenu, il étudiait l'art de planter les pommiers et de choisir les meilleures espèces de pommes à cidre. On a de lui une lettre à Oldenburg où il traite ces questions en bon jardinier, tandis qu'il lui écrivait sans cesse touchant la lumière, les couleurs, les lames minces, les bulles de savon et leur coloration produite par des réflexions et des réfractions diverses. C'est dans cette correspondance qu'on peut trouver ses théories sur la coloration de certains corps, sur l'utilité de leurs teintes, leur beauté et leur éclat. Sous ce rapport, les études chimiques de Newton ne lui étaient pas inutiles, et il est clair qu'il pensait que la couleur d'un corps ne dépend point de la nature des atomes qui le composent, mais de l'arrangement, du groupement de ces atomes. Si même de son temps la science eût été plus avancée, il aurait pu, par l'étude de la coloration, expliquer quelques phénomènes qui semblent purement chimiques et nous apprendre à reconnaître à l'aspect seul la composition de certains corps et l'arrangement de

leurs atomes. Il aurait peut-être su voir pourquoi des substances, comme la tourmaline, changent de couleur lorsqu'elles sont chauffées ou refroidies, et pourquoi un même corps, entrant dans des combinaisons diverses, se présente sous des aspects différens. Ces divers changemens, les franges colorées, les interférences, l'inflexion, ont aussi successivement attiré l'attention de Newton, et ses expériences sont exposées dans son *Traité d'optique*, publié pour la première fois en entier en 1704. C'est à cet ouvrage qu'il faut renvoyer les lecteurs qui aiment la science, car pour expliquer en quoi il s'est trompé, en quoi il a bien vu, on serait forcé de suivre toute la série de ses travaux et d'arriver à ceux des physiciens plus récens, Young, Fresnel, Arago, M. Biot, M. Brewster et M. de La Provostaye.

Quoique ce *Traité d'optique* ne soit pas hérissé de formules comme les ouvrages modernes, les mathématiques n'y sont pas négligées, et le calcul y vient souvent en aide à l'expérimentateur. L'une de ses applications qu'il faut connaître permit à Newton de conclure de la réfraction la nature de quelques combinaisons chimiques. Il avait remarqué que les forces réfringentes et réfléchissantes des corps sont proportionnelles à leur densité. Il n'y a d'exception, dit-il, que pour les corps *onctueux et sulfureux* (c'est-à-dire ceux qui brûlent comme l'huile et le soufre), lesquels, à densité égale, réfractent ou dévient davantage les rayons de lumière. Il fut donc conduit à étudier la connexion qui existe entre la composition chimique des corps et leurs propriétés optiques. Il vérifia ainsi que pour le cristal de roche, la topaze, le spath d'Islande, l'air, la réfraction est proportionnelle à la densité. Il n'en est pas de même pour l'huile d'olive et de lin, pour la térébenthine, pour le diamant et pour l'eau. Une induction plus hardie que rationnelle lui fit supposer en conséquence que ces deux substances renferment un corps combustible, et en effet tout le monde sait aujourd'hui que le diamant est du charbon et que l'eau contient du gaz hydrogène. Il est intéressant de voir un homme qui mettait la plus grande sévérité dans ses expériences et la plus grande réserve dans ses conjectures ne pas hésiter à suivre les conséquences d'une vérité aussi loin qu'elles pouvaient le conduire, le résultat parût-il tout à fait contraire aux préjugés les plus raisonnables de son temps. Aujourd'hui l'on sait que le pouvoir réfringent dépend plus de la composition chimique des corps que de leur densité, et la conjecture de Newton est expliquée. Ce qui lui fait moins d'honneur, c'est qu'après avoir vu que des cristaux d'une forme particulière, comme le spath d'Islande, ont la propriété de diviser les rayons incidens en deux faisceaux diversement dirigés et réfractés, phénomène connu sous le nom de double réfraction, Newton ne parle pas de Bartholin, qui l'avait étudié avant lui.

Toutes ces théories, toutes ces découvertes ne se firent pas sans

controverse. Il y eut des remarques, des questions, des réclamations de Hooke, qui eut plus d'une fois raison, de Huyghens, du docteur Briggs, professeur au collége de *Corpus Christi* à Cambridge, de Locke, philosophe peu mathématicien, mais grand ami et admirateur de Newton alors que celui-ci faisait son cours d'optique au collége de la Trinité. Longtemps ses idées n'avaient été imprimées que dans les *Transactions philosophiques* sous la forme d'articles ou de lettres à ses adversaires et à ses amis. Il ne les réunit en les corrigeant et les complétant qu'à l'âge de soixante-deux ans. En 1704, étant président de la Société royale, il publia son grand traité d'optique intitulé : *Optiks, or a Treatise on the reflexions, refractions, inflexions, and colours of light.* En 1706, cet ouvrage fut traduit en latin à la prière de Newton par son ami le docteur Samuel Clarke, et on dit qu'il paya la traduction 500 livres (12,500 francs). Une seconde édition fut faite en 1717, et un autre de ses ouvrages sur l'optique fut imprimé après sa mort en 1728. C'est le cours qu'il faisait à Cambridge pendant les années 1669, 1670 et 1671.

La biographie de Newton est peu intéressante depuis le moment où nous l'avons quittée jusqu'à son élection au parlement, en 1695. Toutes ces années se passèrent en travaux de tout genre, et sa seule distraction consistait à venir de Cambridge à Londres, pour assister aux séances de la Société royale, où il n'était pas toujours fort bien traité. On a fait à sir David Brewster un reproche fondé, mais sévère. On s'est plaint que le nouveau biographe de Newton eût séparé en plusieurs classes toutes ses découvertes, et fait disparaître le caractère si remarquable de simultanéité et de mutuelle dépendance qui les distingue. Il est difficile, en racontant une telle vie, d'échapper à ce reproche, et nous ne le tenterons pas. Avant de donner une idée des découvertes astronomiques de Newton, qui ne le cèdent en rien à ses découvertes en optique, et qui sont même le principal fondement de sa gloire, nous rappellerons que, dès 1665, il avait conçu à Woolsthorpe la première idée de la cause du mouvement des planètes, mais qu'une fausse idée de la distance de la lune à la terre l'avait découragé. Dix ans plus tard, Picard ayant mesuré exactement cette distance, Newton recommença ses calculs, et l'on dit qu'il fut tellement troublé par l'espoir du résultat dont il approchait, qu'il fut obligé de prier un de ses amis de les finir. Des observations nombreuses, des calculs divers et compliqués confirmèrent ces premiers indices; les conseils de ses amis, les communications de Flamsteed, astronome royal, surtout les encouragemens de Halley, l'enhardirent, et dans l'été de 1687 fut publié l'ouvrage qui est regardé depuis cent cinquante ans comme le monument le plus considérable de l'esprit humain. Ce livre incomparable est intitulé *Philosophiæ naturalis Principia mathematica.*

III.

Le docteur Bentley, désirant exposer le système du monde sous une forme populaire, et prouver par l'arrangement admirable de l'univers l'existence de Dieu, sa bonté et sa sagesse, voulut lire le livre des *Principes*. Il écrivit donc à Newton pour lui demander quelques instructions, et savoir si, avant d'entreprendre la lecture de ses ouvrages, il était nécessaire de réunir quelques connaissances préliminaires. Newton lui répondit par une liste de quinze à vingt volumes dont chacun ne peut être compris qu'après des études longues et difficiles, et le docteur Bentley se découragea. Un autre jour, lord Halifax le priant de lui expliquer son système sans employer les mathématiques, qu'il ne comprenait point, Newton lui répondit que c'était une chose impossible. Tous ceux qui ont tenté une exposition usuelle des vérités astronomiques ont peu réussi, et Laplace a fait un ouvrage admirable, mais moins clair pour ceux même qui savent calculer que les traités d'astronomie mathématique; quant aux autres, ils ne le comprennent pas. Lord Brougham, qui a publié récemment un volume sur les *Principes*, malgré toute la clarté, la sagacité et la vivacité de son excellent esprit, n'a pas su éviter les formules, et on ne peut songer à recommencer de telles tentatives, car pour être plus heureux il faudrait être plus habile. Le livre des *Principes* a instruit le monde, et depuis cette publication les hommes ne vivent plus dans un univers mystérieux; ils connaissent les forces qui les entraînent dans l'espace. Ce livre pourtant n'est pas précisément une énumération de vérités sublimes qui frappent aussitôt l'esprit par leur clarté autant que par leur grandeur. L'ouvrage se divise en trois parties. Les deux premières ne parlent que des lois du mouvement, d'abord dans l'espace, puis dans un milieu résistant. Ce sont des traités de mécanique qui paraissent ne se rapporter en rien au but de l'ouvrage. Le troisième livre seul expose le système du monde. Il est bien entendu que nous ne parlerons guère que de celui-ci, quoique les deux premiers en soient la base véritable, et lui donnent cette qualité, rare partout, même dans les ouvrages scientifiques, et qui distingue avant toutes choses, il ne faut pas l'oublier, toutes les découvertes de Newton : la certitude.

Un seul homme ne découvre jamais toute une science, ni même une grande vérité. Toutes les découvertes ont été pressenties ou entrevues avant d'être démontrées. Pour avoir une idée juste d'un inventeur, il faut ne pas ignorer ce qu'on avait fait avant lui, et où en était la science qu'il a perfectionnée. Depuis les prêtres égyptiens, depuis Pythagore et Hipparque, les astronomes n'étaient pas restés oisifs, et il est digne de remarque que les hommes étudient les

objets les plus éloignés toujours plus volontiers que ceux avec lesquels ils sont sans cesse en contact. L'anatomie et la physiologie sont les plus récentes des sciences. D'ailleurs, par l'élévation de son but, la grandeur de ses procédés, la certitude, la magnificence et l'utilité de ses résultats, il était naturel que l'astronomie attirât tout d'abord les yeux des hommes; mais quelque intérêt que nous en offre l'étude dans l'antiquité, quelque singulier qu'il soit que les anciens eussent mêlé si peu de superstition et de fables aux phénomènes les plus merveilleux, il ne faut pas admirer outre mesure les astronomes de l'antiquité, ni exagérer leur habileté à déterminer le cours des astres, à prédire les éclipses et à compter les étoiles, dont Hipparque fit le premier catalogue connu dans son observatoire de Rhodes. Tout cela n'est remarquable qu'en raison de l'ignorance qui succéda à cette science imparfaite. En effet, après la chute de l'empire romain, la superstition étendit partout un voile épais. La liberté des recherches fut proscrite, et l'on s'efforça de déraciner la mémoire de l'ancienne philosophie en détruisant ses annales. L'autorité avait usurpé la place de la raison, et le ciel se voila de nouveau. Enfin après quelques tentatives des Sarrasins, notamment aussi après celle du roi de Castille Alphonse X, le jour commença de se faire, et le XVIe siècle fut le siècle de l'astronomie.

Trois hommes sont les représentans de la science à cette époque : Copernic, Kepler et Galilée. Quelques mots sur chacun d'eux montreront l'état de la science lorsque Newton entreprit ses premiers travaux. Copernic, né en Prusse, à Thorn (1472), d'abord médecin comme son père, puis professeur de mathématiques, fut nommé chanoine de la cathédrale d'Ermeland, à Frauenbourg. Là, dans la demeure canoniale, il conçut des doutes, d'abord, je crois, plus théoriques que pratiques, sur le système de Ptolémée. Celui-ci, comme tous les anciens, un peu par une idée naturelle, par une conception incomplète de la grandeur des astres, beaucoup aussi par orgueil humain, avait mis la terre au centre du monde. Les différens aspects de quelques planètes, leur éclat variable, donnèrent à Copernic de premiers doutes. Ainsi Mars a tantôt un éclat incomparable, et tantôt brille comme une étoile secondaire. Si son mouvement était circulaire autour de la terre, sa distance étant invariable à nos yeux, son éclat ne varierait pas. Copernic en conclut qu'une théorie si peu d'accord avec un fait si permanent et si clair ne devait pas être vraie; aidé d'observations nombreuses et de quelques aperçus heureux semés çà et là dans les ouvrages des anciens, il osa dire que la terre n'est pas le centre du monde, le pivot des mouvemens célestes, et il la rangea parmi les planètes. En même temps, de l'importance du soleil, de sa grosseur, des rayons qu'il lance de tous côtés et de la nécessité pour tous les corps célestes d'être éclairés, d'observations

astronomiques enfin, il conclut que cet astre est immuable au centre, et il put expliquer l'alternance du jour et de la nuit, l'éclat variable des planètes, leurs mouvemens, la précession des équinoxes, comme des résultats nécessaires de sa découverte. C'est en 1543 qu'il put la publier (1), sous la protection du cardinal Schomberg, après quarante ans employés à la vérifier et surtout à préparer par ses conversations et sa renommée ses concitoyens et ses collègues à la recevoir sans malveillance et sans persécutions. Il mourut la même année.

Jean Kepler, né en 1571, à Will, dans le Wurtemberg, fit ses études à l'université de Tubingue, où il se distingua. Les découvertes de Copernic, niées par le célèbre astronome danois Tycho-Brahé, trouvèrent en lui dès sa jeunesse un ardent défenseur, et il publia, à l'âge de vingt ans, un petit traité sur le mouvement diurne de la terre. Nommé professeur d'astronomie à Gratz, en Styrie, il se passionna pour les mathématiques et tenta de déterminer la forme, le nombre et le mouvement des planètes. Après des recherches vaines, il fut conduit à penser que les distances des six planètes alors connues étaient réglées par les formes des cinq solides géométriques réguliers, idée ingénieuse, mais fausse. Il y renonça bientôt, et se préparait à continuer ses hypothèses lorsqu'une de ces persécutions qui ont rarement manqué aux astronomes de ce temps le força de chercher un refuge à Prague, auprès de Tycho-Brahé même, qu'il remplaça bientôt en qualité de mathématicien de l'empereur Rodolphe. Il trouva dans l'observatoire de Prague une foule de notes recueilies par son prédécesseur, et il chercha à les mettre d'accord avec le mouvement régulier et circulaire que l'on supposait aux planètes. Jusque-là en effet, il n'était venu à l'esprit de personne de douter que les orbites des planètes fussent circulaires, le cercle étant la plus simple des courbes fermées et la nature étant supposée agir toujours par les procédés les plus simples. On trouvait d'ailleurs que la perfection de ce genre de mouvement était convenable à la nature divine des astres. Une observation faite, je crois, sur Mars montra à Kepler, dans la route supposée circulaire de cette planète, une déviation telle qu'elle ne pouvait provenir d'une erreur d'observation, et il ne tarda pas à reconnaître que toutes les planètes ne demeurent pas à des distances invariables du centre de leurs mouvemens, et que leurs vitesses autour de ce centre ne sont pas constantes. Il chercha une autre courbe qui pouvait rendre compte des faits constatés, et après quelques tentatives, il vit que l'ellipse concordait parfaitement avec ces faits. Le soleil, au lieu d'être au centre d'un cercle décrit par les planètes, était au foyer d'une

(1) Nicolai Copernici Torinensis, *De Revolutionibus orbium celestium*.

ellipse. Jusqu'à lui, on avait pensé que toutes les planètes ont un mouvement uniforme; il reconnut que ce mouvement était inégal. Les lois qu'il a découvertes sont le fondement de la mécanique céleste, elles sont connues sous le nom de *lois de Kepler*, et établissent la vitesse de chaque planète à chaque instant, la figure de l'orbite décrit, et enfin une certaine harmonie entre ces divers mouvemens. Cette dernière loi lui coûta dix-sept ans de travaux et d'hypothèses, telles que l'analogie, déjà supposée par Pythagore et par Archimède, et qu'il crut trouver, entre les distances des planètes au soleil et les divisions de la gamme en musique, idée singulière et qu'on n'a jamais pu démontrer. Cependant à une imagination vive et passionnée pour les explications quelque peu mystiques des phénomènes célestes il joignait une rare opiniâtreté que ne rebutaient pas les calculs les plus fastidieux; aussi arriva-t-il à trouver la relation compliquée, trop scientifique pour être même énoncée ici, entre la rapidité des planètes et leur distance au soleil. Il mourut de misère et de faim en 1630.

Galilée, le contemporain de Kepler, avait étudié sans maître dans les livres d'Archimède et d'Euclide. Nommé professeur de mathématiques à Pise, il se distingua de bonne heure par son opposition à la philosophie d'Aristote et son admiration pour Copernic; mais ses dispositions pour la mécanique n'apparurent que vers 1709, à l'âge de quarante-cinq ans. Il commença par des observations télescopiques habiles, puis, appliquant heureusement la géométrie à la théorie du mouvement, il trouva quelques lois inconnues de la mécanique. Il put démontrer ainsi la situation du soleil au centre du monde et son mouvement de rotation sur lui-même. La mécanique avait été négligée, et depuis Archimède ses progrès étaient suspendus. Galilée commença ce qui devait être continué par Newton. Il découvrit les lois du mouvement des corps qui tombent, la direction des projectiles, la résistance et la cohésion des corps solides et le centre de gravité. C'est par lui que fut démontrée cette loi, qui peut être considérée comme le fondement des découvertes de Newton en mécanique, que l'espace parcouru par un corps qui tombe est proportionnel au carré du temps qu'il met à le parcourir, et que tout corps jeté dans une direction qui n'est pas perpendiculaire à l'horizon décrit une parabole. Toutefois Galilée n'avait pas la prudente habileté de Copernic, et le système du monde fut présenté par lui comme une chose démontrée et non comme une hypothèse. Galilée aimait à se faire des élèves et des amis, et l'Italie a toujours été moins tolérante que l'Allemagne : au nom d'Aristote et de la Bible, il fut arrêté, et la protection de princes et de nobles ennemis du saint-siége et de la domination ecclésiastique n'améliora point son sort. Galilée ne haïssait pas non plus la discussion, et il avait lui-même commencé la querelle

en prétendant que les Écritures n'avaient pas été faites pour enseigner aux hommes la science et la philosophie, en réunissant autour de lui ce qu'on pourrait appeler tous les libéraux de son temps. Sa longue persécution a servi sa gloire, et l'on croit vulgairement qu'il a découvert la rotation de la terre et l'immobilité du soleil au centre du monde, tandis qu'il a simplement présenté sur ce point une démonstration du système de Copernic.

Ce court résumé donne une vague idée, mais suffisante pour notre but, de ce qu'on savait du temps de Newton. Copernic avait découvert la preuve du système solaire, Kepler la courbe que décrivent les planètes et les règles de leurs mouvemens; Galilée y avait ajouté des lois importantes sur la chute des corps et le système tout entier des planètes secondaires. Copernic représente l'observation, Kepler le calcul, Galilée la mécanique; mais il n'était jamais ou presque jamais question des causes de tous ces mouvemens harmonieux et éternels. Les uns croyaient à des anges cachés dans les corps célestes et les faisant mouvoir à leur gré, d'autres à une volonté toute-puissante et continue qui ne cessait d'agir sur eux et de les retenir dans leurs orbites, car il ne faut pas oublier qu'il y a deux problèmes à résoudre, celui de la force qui fait mouvoir les planètes, et celui de la force qui les empêche de s'échapper par la tangente. Quelques-uns, Descartes surtout, croyaient à une attraction mutuelle des astres, mais ils ne savaient ni la démontrer ni l'expliquer; d'autres enfin, Borelli peut-être le premier, avaient parlé de la gravité ou pesanteur comme d'une force qui pouvait attirer toutes les planètes vers le centre, et Hooke avait communiqué en 1666 à la Société royale de Londres des expériences sur le pendule et la détermination du poids des corps à des distances diverses de la terre. Rien de tout cela pourtant n'était certain, c'étaient des pressentimens que Newton devait convertir en vérités, car il était à la fois physicien, observateur, mathématicien et philosophe.

Il paraît tout naturel, quand on n'y a pas réfléchi, qu'un corps tombe s'il n'est pas soutenu, et cependant l'inertie de la matière étant admise par tous, rien ne devrait paraître plus singulier. Il n'est pas plus facile de concevoir philosophiquement un corps allant de haut en bas que de le concevoir allant de bas en haut, et si nous trouvons simple ce qui se passe chez nous, la même explication ne peut servir pour les antipodes. Bien plus, on sait qu'il existe une force centrifuge qui tend à faire éloigner du centre tous les objets placés à la surface d'un corps qui tourne. Ainsi, sur une sphère animée d'un mouvement de rotation, on ne peut rien placer; ainsi une pierre dans une fronde tend sans cesse à s'échapper. Il paraîtrait donc naturel que tous les objets terrestres fussent lancés en l'air à tout instant, et avec une violence d'autant plus grande que leur masse est plus

considérable, ou en d'autres termes qu'ils sont plus pesans. Pour les maintenir, l'action constante d'une force inverse est donc nécessaire. Descartes croyait à une matière subtile qui tourbillonnait autour de la terre, et qui, animée elle-même de la force centrifuge, tendait à s'élever et à repousser sur le sol tous les corps solides, de même que l'eau qui pèse de haut en bas tend à repousser en sens inverse les substances qu'on y plonge. D'autres ont cru à une force de magnétisme, quelques-uns à la pression de l'atmosphère, quoique l'air soit si éloigné de produire la gravité, qu'il diminue constamment le poids des corps. Toutes ces théories n'ont pas besoin d'être réfutées. Il saute aux yeux que si l'une d'elles était vraie, les corps qui tombent se dirigeraient vers l'axe de la terre, et non vers le centre. On a mesuré cette force de la pesanteur ou gravité, et on l'a trouvée proportionnelle à la masse des corps : elle agit également sur tous, et si toute matière ne paraît pas tomber avec la même vitesse, cela tient à ce que le vent la soulève parfois lorsqu'elle est légère, ou que l'air la soutient. Dans le vide, la chute de tous les corps est également rapide. Pour tous, l'espace parcouru est le même dans la première seconde, puis s'accroît dans la deuxième, suivant les lois du mouvement uniformément accéléré découvertes par Galilée. A mesure qu'on approche du centre de la terre, cette force augmente; lorsqu'on s'en éloigne, elle diminue, et les expériences démontrent que la pesanteur ou gravité est proportionnelle à la masse des corps et en raison inverse du carré de leur distance au centre de la terre.

Nous avons déjà raconté l'anecdote de la pomme qui, en tombant, fit réfléchir Newton. Ayant remarqué que les corps étaient attirés vers le centre de la terre par une force constante qui dépendait de leur quantité de matière et de leur distance à ce même centre, que la gravité agissait également sur toute matière, qu'elle n'était pas sensiblement moindre sur le sommet des hautes montagnes, qu'elle affectait l'air lui-même comme le démontre le baromètre, il se demanda s'il était possible qu'à une certaine distance de la terre cette force cessât tout à coup. La réponse était facile, et il est remarquable que la plupart du temps, dans les sciences, la difficulté est de poser la question et non de la résoudre. Il conclut donc que le principe de la gravité était un principe général s'étendant jusqu'aux cieux, puisque des superstitions et des préjugés vulgaires pouvaient seuls conduire à penser que la substance des corps célestes fût d'une autre nature que les matières connues, ce qui eût été d'ailleurs en contradiction avec toutes les analyses des aérolithes. Un corps placé dans la lune et la lune elle-même doivent donc peser vers la terre et tendre vers son centre. La cause qui empêche la lune de s'élancer hors de son orbite et lui fait suivre une courbe au lieu de la ligne

droite peut être la gravité, de même qu'un boulet de canon lancé horizontalement se rapproche peu à peu de la terre et décrit une parabole. La lune descend à chaque instant vers la terre en s'écartant de la ligne droite, qui était d'abord la direction de son mouvement, et ce n'est pas là moins évidemment une preuve de l'action de la gravité sur elle que ne le serait sa descente en ligne droite. Supposez en effet un boulet lancé par une machine d'une force suffisante, ce boulet fera le tour de la terre à une distance plus ou moins grande, proportionnelle à la force qui l'aura lancé, mais jamais il n'ira en ligne droite en s'éloignant de la terre, jamais il ne tombera sur elle; il suivra une ligne courbe qui tiendra le milieu entre la direction que lui a donnée la machine, et celle que tend à lui imposer la pesanteur. Cette direction sera, comme on dit en mécanique, la résultante de ces deux forces. Pour rendre la démonstration exacte, il faut prouver que la force qui fait descendre la lune à chaque instant vers la terre est égale à ce que serait la pesanteur dans les mêmes conditions, et c'est ce que fit Newton lorsqu'après s'être trompé une fois sur la distance de la terre à la lune, il trouva dans les observations de Picard une mesure exacte. Il vit ainsi que la puissance qui agit sur la lune et change continuellement son mouvement est dirigée, comme la pesanteur, vers le centre de la terre, et que, comme elle ne décrit pas un cercle, mais une ellipse ou ovale, le mouvement est accéléré lorsqu'elle s'approche de la terre, et retardé quand elle s'éloigne. Nous n'entrons pas dans les calculs, mais on doit comprendre comment ils sont possibles, et comment, étant connus la vitesse d'un corps qui descend à la surface de la terre, la distance de la terre à la lune, la loi suivant laquelle décroît la pesanteur, le chemin parcouru par la lune en un temps donné, on en peut conclure si la force qui agit sur la lune est de même nature que la gravité, et si tout corps porté à la même distance de la terre, jeté dans la même direction et avec la même vitesse que la lune, parcourrait le même orbite. Ces phénomènes sont si semblables en tout, qu'ils doivent procéder de la même cause.

Depuis Copernic, la terre n'était plus au centre du monde, c'était une simple planète. Newton pensa bientôt que cette puissance qui dirige la lune devait diriger la terre elle-même, et que d'une explication si heureuse et si exacte de son mouvement, on pouvait déduire celle de tous les mouvemens curvilignes du système solaire. Le soleil devait agir sur toutes les planètes qui décrivent leurs orbites autour de lui, les attirer suivant les lois trouvées pour la gravité, et la pesanteur devint la gravitation universelle. Newton démontra que les planètes sont accélérées dans leur mouvement à mesure qu'elles s'approchent du soleil et retardées dans la proportion où elles s'en éloignent, que la puissance qui infléchit leur route en une ligne courbe

doit résider dans le soleil, que cette puissance varie toujours de la même manière que la gravité de la lune vers la terre, et qu'une planète doit avoir une rapidité d'autant plus grande qu'elle est plus proche du soleil. Autour des planètes se meuvent des astres plus petits appelés satellites, qui jouent vis-à-vis d'elles le rôle des planètes vis-à-vis du soleil. Newton a vérifié que ces satellites sont maintenus dans leurs orbites par la force de la gravité, et que leurs courbes sont décrites suivant la même loi. Ils sont d'ailleurs entraînés aussi par la gravitation dans un mouvement commun autour du soleil, comme dans un vaisseau toutes les actions mutuelles des corps sont les mêmes que si l'espace était en repos, tandis que tout est entraîné à la fois dans une direction constante. Les irrégularités que l'on observe parfois dans le mouvement des astres tiennent d'ailleurs à toutes ces forces qui agissent dans des sens divers, car une planète est attirée par le soleil, par les autres planètes et par les satellites eux-mêmes; mais les déviations qu'elle éprouve sont très faibles à cause de la force d'attraction du soleil et de sa masse supérieure. Les irrégularités ne sont guère sensibles que dans les mouvemens de Jupiter et de Saturne à cause de leur grandeur. Les comètes elles-mêmes se meuvent en vertu de l'attraction et suivent la courbe décrite par un boulet lancé dans l'espace, une parabole. Quant aux étoiles fixes, elles sont placées à une distance si immense, que leur gravité vers le soleil ne peut avoir sur elles d'effet sensible en plusieurs siècles. La gravité diminue en raison du carré de la distance, et la plus proche de ces étoiles est à une distance qui surpasse plusieurs centaines de mille fois celle de la terre au soleil. La force qui l'attire vers le soleil doit donc être 10 milliards de fois moindre que celle qui attire la terre.

La gravité n'est pas propre aux corps célestes, et de même qu'une pierre lancée gravite vers la terre, la terre gravite vers cette pierre. En un mot, tous les corps s'attirent en raison directe de leur masse, en raison inverse du carré de leur distance. Cette loi d'attraction ne s'applique pas seulement aux corps tout entiers, tels que la terre ou le soleil; chaque particule de matière y est soumise, et c'est ce qui explique comment tous les corps, lorsque leur chute n'est point retardée par le frottement ou la densité de l'air, tombent avec la même rapidité, car il faut dix fois plus de gravité pour faire parcourir à un corps dix fois plus lourd qu'un autre un espace égal dans le même temps. Cette attraction universelle semble ne pas s'exercer sur la terre, parce que les frottemens, la résistance de l'air s'opposent aux mouvemens des corps; mais la théorie et le calcul, qui suffisent pour la démontrer, n'en sont pas les seules preuves. Un physicien anglais, Cavendish, a construit un appareil ingénieux où des boules de pla-

tine et de cuivre très finement suspendues s'attirent mutuellement et oscillent les unes vers les autres. On a pu prouver ainsi que toutes les particules d'un même corps s'attirent mutuellement, et la cohésion de la matière en est le résultat. C'est peut-être même là une des meilleures preuves de l'existence des atomes, c'est-à-dire de ces particules infiniment petites et indivisibles qui composent les corps.

Une objection se présente : l'attraction est proportionnelle à la masse des corps qui s'attirent. Comment Newton put-il mesurer la quantité de matière contenue dans le soleil et les planètes, et vérifier si la loi de la gravitation leur était applicable? Ce problème est plus simple qu'on ne pourrait le croire. En effet, connaissant la masse d'un corps, les lois de la pesanteur, nous pouvons déterminer la rapidité de la chute de ce corps; mais réciproquement, si nous connaissons cette rapidité, nous devons pouvoir déterminer ce poids. Or on sait combien la lune s'écarte de la tangente de son orbite dans un temps donné, c'est-à-dire de combien elle descend vers la terre : il est donc facile d'en déduire sa masse par rapport à notre globe. De même les planètes du premier ordre font leurs révolutions autour du soleil, et il y a des satellites qui tournent autour de Jupiter et de Saturne. En calculant par leurs mouvemens combien une planète du premier ordre s'écarte de sa tangente dans un temps donné, et combien quelques satellites de Jupiter et de Saturne tombent au-dessous de leurs tangentes dans le même temps, nous pouvons déterminer la proportion de la gravité d'une planète du premier ordre vers le soleil, d'un satellite vers sa planète principale, à la gravité de la lune vers la terre. Alors, par la loi générale de la gravité, on calcule les forces qui agiraient sur ces corps à distance égale du soleil, de Jupiter, de Saturne et de la terre, et ces forces donnent la proportion de la matière contenue dans ces différens corps. Un exemple nous fera peut-être mieux comprendre : Mercure fait sa révolution autour du soleil dans un temps plus de trois fois inférieur à celui que met la lune à tourner autour de la terre. Si les orbites de Mercure et de la lune étaient égaux, le soleil attirerait trois fois plus Mercure que la terre n'attire la lune; mais l'orbite de Mercure est environ 140 fois plus grand, c'est-à-dire que cette planète est 140 fois plus éloignée que la lune du centre de son mouvement. Il faut donc encore une force bien plus considérable pour la faire mouvoir; l'attraction exercée par le soleil doit être fort supérieure à celle de la terre, et par conséquent le soleil doit contenir bien plus de matière que la terre. Newton a trouvé ainsi, et à l'aide de calculs infinis, que les quantités de matière contenues dans le soleil, Jupiter, Saturne et la terre sont entre elles comme les nombres 1, $\frac{1}{1067}$, $\frac{1}{3021}$, $\frac{1}{169292}$. De plus, le volume des astres est déterminé par des observations astro-

nomiques, et par conséquent la densité est facile à déduire. Ainsi la terre est plus dense que Jupiter, Jupiter plus dense que Saturne, et le soleil est moins dense que la terre, mais plus dense que les deux autres planètes. Newton est même allé si loin, qu'il put calculer la pesanteur des corps dans le monde entier, et trouva qu'un corps pesait 23 fois plus sur le soleil que sur la terre.

Voilà dans sa généralité, et avec quelques détails nécessaires pour faire comprendre la suite des raisonnemens, l'exposé de la découverte capitale de Newton. Les déductions qu'il en a tirées sont innombrables, et le livre des *Principes* est un exposé fidèle du système du monde, des mouvemens de tous les astres avec leur cause, de leurs irrégularités, de leurs actions mutuelles. La véritable cause des marées, l'attraction de la lune, y est donnée, ainsi que l'explication des orbites et des formes de toutes les planètes, de la figure de la terre et de la précession des équinoxes. Pour exposer tout cela, il faudrait un traité d'astronomie, comme pour parler de toutes les découvertes de Newton sur la lumière, il aurait fallu un traité d'optique. Newton créait une science toutes les fois qu'il observait un phénomène. Il nous a suffi de compléter par quelques données précises les notions vagues que chacun possède sur la gravitation, et de montrer comment avec une seule force, l'impulsion primitive étant donnée, le mouvement elliptique des corps célestes peut durer éternellement. On conçoit d'ailleurs ce que doit être le livre contenant une pareille découverte et écrit par un tel homme, qui remplaçait par une force connue de tous, dont les lois et les effets avaient été cent fois étudiés et observés, ces sphères de cristal des anciens, ces tourbillons incompréhensibles de Descartes, ces anges sans cesse en mouvement que ne rejetait pas Kepler, toutes ces théories enfin qui s'adressaient à l'imagination et non à la raison. Dans le livre des *Principes*, la force qui retient les astres dans leurs orbites et leur fait parcourir sans cesse le même chemin, sous l'action d'une impulsion première, est énoncée et démontrée sans mystères et sans hypothèses; les mouvemens des astres sont expliqués tels qu'ils sont par des calculs longs et compliqués, il est vrai, mais dans lesquels un mathématicien se reconnaît sans peine. Instruits par ce livre, il semble que les hommes n'ont plus le droit de dire ce que pourtant Newton disait lui-même : « Nous sommes des enfans qui ramassent des pierres sur le bord du grand lac de la Vérité. »

PAUL DE RÉMUSAT.

(*La seconde partie au prochain numéro.*)

LES
VASES CHINOIS
ET
LES VASES GRECS

Histoire et Fabrication de la Porcelaine, ouvrage traduit du chinois par M. Stanislas Julien, de l'Institut, 1 vol. in-8°, Paris 1856.

I.

Un peuple a toujours tort de se laisser représenter sous des traits grotesques : les étrangers le prennent au mot, ils jureraient même que l'original est flatté, comme les gens que l'on marie à distance et qui s'étudient sur portrait. Cette réflexion ne m'est point inspirée par les caricatures où les Parisiens sont ravis de se reconnaître, ni par les vaudevilles bouffons où les étrangers observent gravement nos mœurs. Je pense aux Chinois, qui nous envoient à travers les mers leur type répété à l'infini, type plein de finesse, mais ridicule, souriant, maniéré, et surtout contrefait.

Les savans qui veulent décrire les habitans du Céleste-Empire ne consultent point les laques et les porcelaines. Le public ne voit guère de Chinois que sur les vases, il les voit peints par eux-mêmes, il retrouve partout un certain idéal, — une tête ronde, de larges oreilles, une seule mèche de cheveux, des yeux fendus jusqu'aux tempes, une bouche grimaçante, un gros ventre, des gestes propres à exciter le rire, des vêtemens éclatans et vides sous lesquels des formes sans proportions sont à peine indiquées. Cet idéal est peu fait pour toucher la race caucasienne, elle en plaisante, et, pour

le désigner, le Français impitoyable emploie volontiers le nom de *magot*. Les Chinois sont des magots, c'est ce qu'on sait de plus net sur la Chine. Le mot répond à tout et justifie jusqu'à notre ignorance. Qu'importe une civilisation aussi vieille que le monde? qu'importent des institutions dont les siècles n'ont point altéré le respect? qu'importe un génie inventif qui a devancé l'Occident et découvert avant lui la boussole, la poudre à canon, l'imprimerie? L'histoire de la Chine nous laisse indifférens, ses malheurs mêmes nous égaient. Quand les journaux rapportent que plusieurs milliers de rebelles ont été coupés en trente-deux morceaux, ces atrocités semblent surtout bizarres : pour être notre prochain, un Chinois est trop loin; pour être notre semblable, il est trop laid.

Voilà pourtant ce qu'une nation risque à se peindre trop naïvement. Au lieu de se livrer aux fantaisies maladroites de ses artisans, elle doit demander à l'art de résumer son type, d'en saisir les traits les plus favorables, de lui constituer une beauté que la nature produit rarement dans une lumière complète. La Grèce au contraire a bien compris la nécessité de cette prévoyance, qui répand le respect autour d'une race, de même que les représentations magnifiques soutiennent la majesté des rois. Il n'est point déraisonnable de comparer deux extrêmes qui se touchent par un point. Les Chinois sont aussi éloignés de nous par l'espace que les anciens Grecs par le temps : six mille lieues valent deux mille ans. Ce que Racine disait des Turcs dans sa préface de *Bajazet* n'est plus vrai des Turcs, aujourd'hui que Constantinople est un port européen; mais cela est vrai des Chinois : ils ont pour nous le prestige de l'antiquité, c'est-à-dire de l'inconnu. Or les Grecs ont fabriqué des vases peints avant les Chinois, ils en ont fabriqué pour tous les usages; leur commerce les portait jusque dans les colonies les plus reculées. Déposés dans les tombeaux, ces vases se retrouvent aujourd'hui par milliers; les musées de l'Europe en sont remplis, les particuliers se les disputent au poids de l'or. Cependant ils n'offrent ni la belle pâte, ni les couleurs éclatantes, ni l'émail transparent de la porcelaine chinoise : un peu d'argile rougie par la cuisson, quelques lignes pour tracer les figures et les ornemens, un vernis noir sur les fonds, rien de plus simple que les procédés de l'industrie hellénique. Seulement cette industrie se rattachait à l'art par les liens les plus étroits : de là sa grandeur. Elle empruntait à l'art ses compositions et son style; elle était exercée quelquefois par de véritables artistes, qui signaient leurs œuvres. Les figures sont belles, savamment dessinées, d'une proportion noble. Les dieux, les prêtres, les vieillards appuyés sur leur bâton, les guerriers mourans, les jeunes gens dans le gymnase, les vierges à la fontaine, les enfans poussant leur balle ou leur cerceau, les personnages des scènes familières aussi bien que ceux des tableaux

héroïques, — tous révèlent, malgré la rapidité du pinceau, je ne sais quel instinct de l'idéal ou quelle science des modèles déjà créés qui reproduit sur les vases les plus simples des types admirables, de sorte que, si les antiques des musées venaient à périr, si Pompéi et ses dépouilles recueillies à Naples étaient ensevelies de nouveau par le Vésuve, si nos petits-fils retournaient à la barbarie, les vases seuls suffiraient pour assurer à la nation grecque l'honneur immortel de sa beauté. Ses détracteurs en seraient toujours réduits à ne critiquer que sa perfection trop constante, et Faust, après avoir éprouvé le néant de tout ce que l'homme rêve, souhaiterait encore, pour ivresse suprême, de rappeler Hélène à la vie et d'être son époux.

Telle est la différence de nos impressions sur deux peuples qui ont multiplié à plaisir leurs images, celui-là en se calomniant, celui-ci en se divinisant. Assurément les Chinois sont moins laids, les Grecs étaient moins beaux; mais pourquoi les uns tournent-ils tout en caricature? pourquoi les autres ont-ils su tout ennoblir? Pourquoi l'esprit positif des Chinois se rit-il du lendemain de la vie, tandis que dans leur vanité sublime les Grecs semblent avoir posé sans cesse pour la postérité? Il faut croire à l'inégalité providentielle des races: les degrés de leur beauté marquent peut-être les degrés de leur intelligence. Entre l'angle facial de la race blanche et celui de la race noire, il y a une échelle à laquelle correspondent les dépressions du cerveau : en haut on trouve l'Apollon du Belvédère, en bas le singe. La race jaune n'est qu'au second rang; comment donc avec cette solidarité étroite de l'esprit et du corps, problème qui échappe à l'homme, comment décider si chez elle les types ont plutôt manqué à l'art, ou l'intelligence aux artistes? Un voyageur me racontait qu'étant en Chine, il avait voulu se procurer quelques-unes des peintures aux tons éclatans, aux détails minutieux, qui reproduisent si fidèlement les traits et les costumes des habitans du pays. Il prit un peintre chez lui, convint du prix, fixa une tâche qui devait être accomplie en quinze jours : au bout de treize, tout était terminé. Alors le peintre, interrogé sur l'emploi des dernières journées, offrit au Français de nettoyer sa maison et de balayer sa cour. On eût fort surpris cet honnête homme en lui parlant de la dignité de l'art. En effet, je ne vois chez les Chinois rien qui mérite le nom d'art, dans le sens élevé du mot : je ne vois que de l'industrie. Ne cherchez pas des peintres ou des sculpteurs, il n'y a que des artisans.

Les principes du beau ont une source plus haute que les perceptions des sens. Toutefois, si ce peuple matérialiste voulait s'en tenir à la seule expérience, il pouvait trouver dans l'interprétation de sa propre nature des généralités heureuses, des grâces qui n'attendaient que d'être dégagées, un type digne d'être créé. Cette pensée me retenait arrêté dernièrement devant un petit Chinois de

neuf à dix ans qui fumait, mais non pas encore de l'opium. J'observais sa figure, singulièrement fine, où la ruse se mêlait à l'apathie; la lumière qui se jouait sur les plans n'était que superficielle, parce qu'elle n'était point le reflet intérieur de l'intelligence : cependant c'était de la lumière. La délicatesse des traits, encore féminins, n'était point sans charme; les yeux, relevés et bridés vers les angles, avaient quelque chose de caressant à la fois et de perfide; le nez, court plutôt qu'aplati, empruntait à sa petitesse l'air spirituel qu'ont les satyres et les chèvres; la peau, sans transparence, d'un ton égal et comme doré, avait les qualités harmonieuses que nous prisons tant sur les visages méridionaux. Enfin, d'après un échantillon mis sur mon chemin par le hasard, je croyais démêler les beautés que la race jaune peut offrir aux véritables artistes. Mais pourquoi parler de beautés? Le grand art sait s'en passer, puisqu'il les crée : en imitant librement la nature, il lui imprime son sceau magnifique, qui est le style. Le style transforme les monstres eux-mêmes; il les revêt d'une beauté qui lui est propre. Les Grecs l'ont admirablement prouvé : leur monde fantastique est un divin rêve, tandis que celui des Orientaux est le délire de la difformité. Je voudrais que M. Ingres peignît des Chinois. Alors seulement nous saurions de quel caractère leur laideur est susceptible, et jusqu'à quel point l'art peut les transfigurer.

Quant aux œuvres des Chinois eux-mêmes, elles dénotent parfois un mérite d'exactitude qui ne doit inspirer de jalousie qu'aux photographes. Leurs portraits tant vantés, où les détails du visage sont rendus avec un scrupule inintelligent, où les rides et les poils de la barbe sont comptés au pinceau, où la ressemblance est d'une minutie qui fait rire, quand elle ne dégoûte pas, ce n'est pas de l'art, c'est de l'industrie. La pensée est étrangère à ces tours de force : la main en a tout l'honneur. En vain j'entends de bons juges s'extasier, je ne puis voir là que le chef-d'œuvre d'un artisan, chef-d'œuvre à la façon du moyen âge, dont la naïveté seule nous touche, et qui n'atteste d'autre génie que celui de la patience.

Quelles que soient la fécondité et la souplesse de l'esprit chinois, il manque d'élévation; il ne ressemble en rien à l'intelligence supérieure qui anime les sociétés fondées par la race indo-européenne. Un peuple qui ignore les inspirations fières du spiritualisme, le sentiment de l'infini, l'amour de la beauté qui se poursuit toujours, ne saurait atteindre à une grandeur véritable ni dans les lettres ni dans les arts. Uniquement appliqués à la pratique de la vie, les Chinois ne sortent point du cercle étroit de l'expérience; leur âme n'a pour horizon que l'utile, les jouissances matérielles, les caprices stériles de la fantaisie, de même que le maintien du passé fait toute leur sagesse, et le culte des ancêtres toute leur religion. Aussi l'art n'est-il

pour eux qu'un enchaînement d'inventions techniques et de routine : son but est de satisfaire les besoins, d'ajouter le luxe au bien-être, de contribuer aux splendeurs du commerce; mais la recherche désintéressée des principes, l'étude dans le secret de l'atelier, les douleurs généreuses du génie, le feu sacré que le Prométhée des Grecs dérobait au ciel, il n'y a point de cases pour ces instincts sublimes dans le cerveau d'une peau jaune. L'idéal n'habite point sous un angle de 65 degrés. Ceux qui ont eu l'honneur d'être appelés à Sans-Souci par un roi archéologue se souviennent peut-être d'avoir été servis par un Chinois. Ils étaient deux jadis, pauvres jeunes gens amenés en Allemagne par un Barnum qui exploitait la curiosité publique. Rachetés par Frédéric-Guillaume, ils furent placés dans une université prussienne, auprès de professeurs distingués. Malheureusement ni les lumières de la science ni celles des lettres ne purent pénétrer des natures qui n'étaient point faites pour les concevoir. Ces tristes adeptes finirent par demander grâce au prince : ils descendirent avec joie dans les honteux loisirs de la domesticité. Ils eussent fait merveille sans doute, si on leur eût appris à découper des éventails ou à cultiver des arbres nains. Parmi tant de milliers d'enfans que nos missionnaires en Chine ont sauvés de la mort et élevés à leur guise, qu'ont-ils obtenu, sinon des chrétiens médiocres et des hommes plus médiocres encore? On a bien raison de fermer le Céleste-Empire aux étrangers : le jour où nos idées l'envahiront, il s'affaissera, comme le Mexique et le Pérou se sont affaissés au contact de la civilisation européenne. Ainsi certaines espèces d'animaux disparaissent d'un continent à mesure que l'homme s'y avance. L'antipathie des races (je donne au mot son sens le plus précis) est une loi de la création, et leur mélange est frappé d'impuissance : Babel est la démonstration d'une vérité philosophique.

Il n'y a en Chine, à proprement parler, que des industries, c'est-à-dire des applications professionnelles de l'art; seulement ces industries brillent d'un éclat très-vif, parce que l'art, qu'elles ont absorbé, leur communique à leur insu la délicatesse, l'élégance, le goût de la richesse, et surtout de la décoration. On a remarqué chez les Grecs l'irrésistible rayonnement des arts, qui s'est étendu jusqu'aux fabrications les plus viles. Tous les meubles de Pompéi dénotent un sentiment exquis de la proportion, de la ligne, de la forme; les détails d'ornementation sont empruntés directement aux plus beaux motifs de l'architecture ou de la sculpture. Les ustensiles de ménage participent à ce noble caractère, et je vois d'ici, au palais de Naples, telle écumoire dont Vatel n'eût pas osé se servir, et que le dernier des cuisiniers raillés par Plaute plongeait dans la marmite journellement. Les Chinois peuvent être comparés aux Grecs par ce côté, bien que les deux effets aient eu dans les deux

pays des causes opposées. Tout ce qu'ils fabriquent porte un cachet d'art, superficiel, mais incontestable; leurs métiers les illustrent, et les œuvres de leurs artisans ressemblent parfois à des œuvres d'artiste. Aussi la porcelaine, leur titre principal à notre admiration, donne-t-elle la mesure la plus juste de leur talent naturel pour la peinture. Dans les petites choses, il faut un peu d'instinct et beaucoup de routine : leur habileté à décorer de la pâte de kaolin durcie au feu n'a jamais été surpassée par les fabriques célèbres que leur exemple a suscitées sur notre continent. C'est pourquoi je ne crois point faire un honneur trop grand aux Chinois ni un affront aux Grecs en rapprochant les produits céramiques de l'un et de l'autre peuple, produits qui demeurent inimitables. Leurs oppositions ne sont pas moins curieuses que leurs ressemblances. J'en signalerai quelques traits, instructifs parce qu'ils expriment toujours un principe, soit déclaré, soit latent.

On remarque d'abord que nulle autre part l'art céramique n'a été d'une fécondité plus variée. Les Grecs ont donné aux vases une foule de noms; ils les ont appliqués à des usages plus nombreux encore. Ce que nous faisons en bois et en verre, ils le faisaient souvent en terre cuite, depuis les boîtes de toilette jusqu'aux urnes funéraires, depuis les vases à boire jusqu'aux tonneaux destinés au vin. Le tonneau de Diogène était en terre cuite, et la cave de Diomède, à Pompéi, était pleine d'amphores au pied pointu qui s'appuyaient contre le mur. La sculpture faisait cuire également d'innombrables statuettes en argile, des bas-reliefs, des offrandes que les particuliers consacraient dans les temples, des dieux à bon marché pour leurs demeures ou leurs tombeaux. L'architecture, à son tour, demandait aux potiers le couronnement de ses édifices, les chéneaux, les tuiles, les antéfixes, les acrotères, parfois même les figures qui remplissaient les frontons. Dibutade, un Corinthien, avait trouvé, si l'on en croit les Grecs, cette heureuse application de la plastique. En Chine, est-il besoin de rappeler l'emploi multiplié de la porcelaine? En outre, des statues de toute dimension, qu'il est peut-être téméraire d'appeler des statues, sont ainsi cuites au feu. Quant aux monumens, la Tour de porcelaine nous apprend combien sont considérables les revêtemens qu'ils reçoivent. De cette communauté fortuite d'habitudes résultait une nécessité commune. L'argile comme le kaolin sont des matières d'un ton uniforme; elles appellent la couleur. Les deux peuples eurent recours à la couleur, et ici commence la différence de leurs systèmes.

Sans porter atteinte aux théories spiritualistes qui président à la science du beau, il faut reconnaître que toutes les branches de l'art subissent jusqu'à un certain point l'influence de la matière qu'elles prétendent dompter. Entre la pensée qui façonne et le corps inerte

qui lui résiste, il y a une conciliation secrète. L'architecte ne construit pas avec le bois comme avec la pierre; le sculpteur conçoit d'une autre manière le modèle qui sera exécuté en marbre ou celui qui sera coulé en bronze; le peintre ne peint point sur la toile ainsi qu'il peindrait sur un enduit frais; à plus forte raison, l'industrie sera-t-elle assujettie aux conditions physiques des substances qu'elle emploie. La porcelaine blanche, d'un grain égal, couverte d'un émail luisant, se chargera des couleurs les plus vives, d'une profusion de détails qui ne sauraient jamais assez détruire sa monotonie éclatante. Telles ne sont point les habitudes de nos fabriques européennes, je le sais; aussi n'ont-elles pour excuse que des motifs de netteté ou d'économie, motifs estimables, auxquels le véritable goût se laisse fort peu toucher. La terre cuite au contraire est d'un ton rougeâtre assez triste. Quelle que soit sa finesse, elle n'offre aux couleurs qu'un fond ingrat, grossier même, si on le compare au poli transparent de la porcelaine. La couleur ne peut s'y appliquer sans une épaisseur funeste, et toutes les couleurs n'y conserveraient pas leur valeur. De là un parti de décoration sobre, de là des harmonies austères. Nous sommes accoutumés à prêter aux Orientaux le don de la couleur : il nous semble juste que sous un ciel plus ardent les hommes aient une perception plus intense de la lumière et de ses effets. Van Eyck, Albert Dürer et les maîtres flamands ont peint cependant dans les brumes du Nord; quels artistes de l'Orient les ont égalés pour la splendeur du coloris? Ne considère-t-on que les étoffes, les meubles, les armes, les produits de l'industrie? Si nos œuvres paraissent pâles, ce n'est point par l'indigence des couleurs, c'est par leur richesse trop habilement fondue, par leurs nuances multipliées, par leur timidité, qui craint de heurter le goût. Le rose, le gris, le lilas, mille tons maladifs amortissent l'opposition des couleurs-mères, tandis que les dégradations savantes et le jeu des ombres en éteignent l'éclat. L'Asie au contraire n'emploie qu'un petit nombre de couleurs, mais elle n'aime que les plus vives; elle les pose crûment, par teintes plates, sans modelé, sans reflets, sans clair-obscur; elle tire de leur choc naïf une magnificence qui n'a d'autre règle que la fantaisie : ainsi nous charme la gerbe de fleurs que rassemble au hasard une main villageoise.

Voilà le secret de la supériorité des étoffes de Damas, des tapis de Turquie ou des porcelaines chinoises sur nos merveilles affadies. J'en trouve une preuve singulièrement sensible. Les Chinois fabriquent aujourd'hui des vases d'exportation; initiés à nos procédés et connaissant nos goûts, ils veulent plaire (tant l'amour du gain assouplit les préjugés!), ils veulent plaire *aux démons des mers :* c'est le nom que nous donnent ceux que nous appelons des magots. En peignant les vases qu'ils nous destinent, ils s'efforcent de nous imiter;

ils ont recours aux demi-teintes, aux ombres portées; ils marient moins témérairement les couleurs et parviennent quelquefois à les fondre. Aussitôt leurs porcelaines perdent toute leur beauté : elles pâlissent, leur aspect devient incertain, leur ton faux. Les amateurs ne jettent qu'un regard de dédain sur des œuvres que les ateliers comparent, avec une trivialité expressive, à des macédoines de légumes. D'enlumineurs ils ont voulu se faire peintres, et, peintres maladroits, ils renoncent au mérite de la décoration sans pouvoir atteindre au mérite de l'art. Or les Grecs étaient aussi des Orientaux; enivrés par une belle lumière, épris de la couleur, doués par excellence du génie de la décoration, ils pratiquaient en maîtres les tons crus, les effets simples, les oppositions héroïques. Les ornemens de l'architecture grecque, soit sur le marbre, soit sur la pierre revêtue de stuc, étaient alternativement rouges, bleus, jaunes, verts; l'or seul adoucissait par ses reflets chatoyans la vivacité des contrastes. Les fonds d'or des mosaïques byzantines ne sont que le développement de cette tradition. Pourquoi donc, sur les vases, les Grecs se sont-ils contentés d'appliquer un vernis noir, en laissant aux figures le ton naturel de la terre cuite? Pourquoi ont-ils abandonné assez promptement les habitudes de l'ancien style, qui appliquait çà et là des touches violettes et peignait en blanc le visage, les bras et les pieds nus des femmes? Une semblable contradiction s'explique par la qualité de la matière : sa surface ingrate eût détruit le charme des couleurs. En cela, l'industrie chinoise est infiniment supérieure à la poterie hellénique. Si les Grecs eussent connu la porcelaine, quels chefs-d'œuvre de véritable peinture ne trouverions-nous pas dans leurs tombeaux!

Réduits à ne tracer qu'une silhouette, leurs artistes s'attachèrent uniquement à la beauté du dessin. Les vases grecs n'offrent, à vrai dire, que des dessins où le sujet se détache du fond par une couleur différente : la couleur n'a même point d'autre but; mais combien les compositions sont simples, le style grandiose, les lignes pures, le sentiment exquis! La figure humaine tient la principale place; la nature est comme supprimée. Quelques traits conventionnels indiquent les détails de la scène. La mythologie, ce riant vêtement des idées abstraites, les amours des dieux, l'épopée, l'histoire elle-même, fournissent des sujets illustres, et d'une variété inépuisable. Tout sert de prétexte pour reproduire sans cesse la beauté d'une race qui s'est proclamée divine en créant les dieux à son image.

Sur les vases de la Chine, l'homme n'a pas plus d'importance que les fleurs, les arbres, les animaux; il est rendu avec moins d'exactitude, sans aucun souci des principes du dessin. Pour les Chinois, les accessoires sont le principal : les papillons et les fleurs sont

leur triomphe; ils les copient avec une religion digne des enlumineurs de missels. Ils suspendent dans le vide, au mépris des lois de la perspective, kiosques, arbres, ponts et bateaux; ils gardent toutes les caresses de leur pinceau pour les monstres les plus horribles, minutieux dans les petites choses, négligens dans les grandes, incapables de poursuivre un but plus élevé que les fantaisies d'une imagination puérile. Il serait impossible de rencontrer deux systèmes plus opposés, puisqu'ils atteignent aux deux extrêmes limites de la convention, — l'idéal et la chimère : l'un amoureux de la forme, l'autre de la couleur; celui-là rivalisant de noblesse avec l'art, celui-ci tournant volontiers à la caricature; le premier n'étudiant que l'homme, et répétant les types les plus parfaits, le second ne s'attachant qu'au monde extérieur, plus curieux de couvrir par sa fécondité déréglée la surface entière des vases que de chercher une composition ou sage ou saisissante et belle par la proportion. En un mot, je reconnais d'un côté l'esprit de mesure sans lequel l'art ne rencontre jamais les lois qui le constituent, de l'autre l'esprit d'ostentation qui a toujours été par excellence l'esprit des Asiatiques.

L'appétit naïf des sauvages qui se laissent prendre aux verroteries explique jusqu'à un certain point la passion des Orientaux, qui n'aiment que l'éclat : c'est le même besoin de sensations violentes. La constitution de leurs sociétés a pu développer encore cet instinct. Les rois et quelques seigneurs possèdent toutes les richesses, la multitude n'a rien; aussi le faste s'étale-t-il au milieu de pauvres qui seraient misérables, si un beau climat ne leur rendait les privations plus douces. Les palais immenses, étincelans de couleurs, revêtus de matériaux rares, s'élèvent à côté de huttes qui ne sont que de la boue séchée au soleil ou des roseaux entrelacés. Les trésors des grands regorgent d'ivoire, d'ébène, de lingots, de pierres précieuses, dont ils cherchent en vain l'emploi; ils en chargent leurs vêtemens, leurs armes, jusqu'aux harnais de leurs chevaux, et apparaissent à la multitude, qui s'agenouille sur leur passage, magnifiques à l'égal des dieux. En toutes choses, l'art n'est appelé que pour ajouter à leur prestige; il est leur esclave, et ne vise qu'à éblouir. Il y réussit de telle sorte que le goût sévère des Occidentaux eux-mêmes ne peut résister à ses séductions. Nous convoitons, nous payons à prix d'or les étoffes de la Turquie ou de la Perse, les armes de la Syrie, les cachemires de l'Inde, les porcelaines et les mille babioles de la Chine. Tout brille dans les bazars de l'Orient, même les produits les plus vils, qui, à défaut d'autres qualités, ont du moins l'éclat. On se garde d'examiner de trop près une richesse qui n'est qu'apparente, et qui en impose par l'enchantement de la couleur. La raison n'a rien à démêler avec les sensations; elle abdique, de

peur de détruire leur force; elle se réjouit presque de demeurer confondue en voyant la naïveté d'artisans barbares produire des effets plus puissans que les calculs d'un artiste consommé.

Beaucoup de personnes préféreront les vases chinois aux vases grecs pour décorer leur appartement. Leur goût est juste, car ce ne sont que des meubles. Les vases grecs appartiennent de droit à nos musées, car ce sont des œuvres d'art. Ils inspirent les maîtres dans la sculpture et la peinture, tandis qu'ils attristeraient par leurs tons austères le boudoir d'une petite-maîtresse ou le salon d'un financier. Chez les anciens cependant, ils étaient la parure de la maison avant d'être la parure des tombeaux. L'intérieur élégant des Grecs, l'*atrium* somptueux des Romains, ne craignaient point leur simplicité grave, parce qu'elle était en harmonie avec l'ensemble de la décoration. Les vases s'enlevaient vigoureusement sur les murs, peints d'une seule couleur, qui leur servaient de fond comme à des tableaux. La lumière perpendiculaire qui inondait les portiques faisait valoir les figures rouges, que l'on distinguerait à peine dans nos appartemens sombres, où les tentures contribuent encore à étouffer le jour. Au milieu de la clarté, de l'espace, de la nudité grandiose des demeures antiques, les meubles bariolés eussent été un criant désaccord. Bien plus, les principes qui présidaient à la construction et à l'ornementation des vases répondaient à l'architecture intérieure des appartemens. Ils avaient leur plinthe, leur base, leur attique; les lignes horizontales qui les divisaient en plusieurs zones imitaient les moulures. Il y avait pour les grands vases des frises, des corniches, des couronnemens figurés au pinceau, dont les motifs étaient copiés fidèlement sur l'architecture. Ainsi, dans une civilisation que conduit une raison supérieure, tout se tient, tout se complète; les détails frivoles rentrent eux-mêmes dans un cadre grandiose. Sans ce cadre, ils ont leur beauté propre, mais il la fait mieux ressortir.

Les vases chinois, réunis dans un musée, deviennent bientôt une étude monotone et stérile. Ceux qui ont visité les caves du palais japonais à Dresde ont peut-être ressenti comme moi cette impression. Le seul intérêt devant les couleurs qui tourbillonnent autour du regard, c'est de chercher une classification historique et de reconnaître, selon les époques, le progrès ou la décadence des procédés. Les vases chinois ne gagnent point à être isolés : ils plaisent surtout dans un appartement brillant d'or et de lumières, dans des serres remplies des fleurs les plus variées. Il leur faut un entourage animé, le choc des tons, le reflet des glaces, le jeu des étoffes, en un mot le désordre d'une élégante fantaisie; ils apparaissent dans toute leur valeur à l'étalage d'un marchand de curiosités, parmi les dépouilles des cinq parties du monde, tant il est vrai qu'ils ne sont que des meubles à la création desquels le caprice seul a présidé.

Les Chinois sont épris de leurs porcelaines anciennes, ils aiment les raretés, ils aiment surtout celles qui sont devenues introuvables; cette maladie est de tous les pays. Leur zèle surpasse même celui de nos amateurs, s'il est vrai qu'ils portent à leur bonnet ou à leur cou des tessons informes en guise de pierres précieuses. Ils paient des sommes à peine croyables les contrefaçons des pâtes célèbres. En effet, la finesse, les tons, la transparence, le craquelage de la porcelaine sont tout pour eux. Je doute que les Grecs fussent aussi prodigues, même par passion. S'ils l'étaient, c'est qu'une admirable composition signée de Sosias ou de Pamphée les avait captivés. Par là se dénote encore la différence profonde des deux peuples : l'un s'attache à l'industrie, c'est-à-dire à la matière; l'autre à l'art, c'est-à-dire à la pensée. Les Chinois pensent peu devant leurs vases ornés de fleurs, de dragons, de paysages impossibles, de scènes banales; souvent ces décorations sont dénuées de sens. Les Grecs trouvaient dans leurs monumens céramiques une source féconde de réflexions. Non-seulement ils avaient à deviner les sujets empruntés au monde infini de la mythologie, non-seulement le mérite de l'artiste commandait l'attention pour être discuté, mais sous le mythe se cachait souvent un symbole spirituel ou naïf, doux ou cruel, qui se rapportait aux principaux événemens de la vie. Chacun trouvait chez le potier un souvenir, un présent, une allusion aux choses qui le touchaient de plus près. La naissance d'un enfant, ses jeux, étaient représentés avec une poésie charmante; son éducation dans le gymnase était retracée sous mille formes, tandis que l'autre face du vase lui proposait de glorieux modèles, Castor, Pollux, Hercule. Le vainqueur dans les concours publics trouvait l'image des triomphes les plus divers ennoblie encore par le rapprochement des luttes homériques ou la présence de Minerve. Le poète couronné se réjouissait d'acheter Bacchus entouré de son cortége, Apollon entouré des Muses. Le guerrier, de retour au foyer, contemplait en souriant les combats d'Ajax et d'Achille. La jeune fiancée rêvait au mariage que lui annonçait l'enlèvement d'Orythie, d'Europe ou d'Hélène. Les scènes d'initiation plaisaient à tous ceux qui avaient été admis aux grands mystères; les malheurs d'Ulysse s'adressaient aux hardis navigateurs. Sur les vases destinés aux festins, les satyres et les bacchantes prenaient leurs ébats; les boîtes à parfums présentaient aux femmes la tête de Vénus ou les détails gracieux de sa toilette. Les vases funéraires étaient en plus grand nombre : l'idée de la mort s'y déguisait sous les figures les plus propres à en adoucir l'amertume. Le trépas glorieux des héros était un motif familier, parce que la poésie effaçait par son prestige les tristesses de l'heure dernière. Tantôt Jupiter pesait dans la balance la destinée des mortels, tantôt l'Aurore emportait dans ses

bras le corps de Memnon. L'apothéose d'Hercule, l'enlèvement de Ganymède, étaient des allégories plus consolantes encore; les honneurs funèbres autour du tombeau, Électre et Oreste rendant à Agamemnon de pieux devoirs, rappelaient que l'on vivait toujours dans le cœur de ceux que l'on avait aimés. Enfin l'art ingénieux des Grecs donnait aux thèmes les plus généraux une application particulière. Les fables couvraient la réalité, l'humanité se reconnaissait à travers un monde fantastique, et la puissance de l'intérêt personnel prêtait aux sujets esquissés sur les vases la vie, l'éloquence, l'illusion.

Les Grecs étaient ce que les Chinois n'ont jamais été : des penseurs et des peintres. Ils étaient en outre des sculpteurs, tandis que les Chinois semblent avoir pour génie l'horreur de la forme. Est-il besoin de montrer combien l'art céramique se rattache à la sculpture, et combien le sentiment plastique lui est nécessaire? Que l'on pétrisse l'argile pour en tirer les contours d'une statue ou le galbe d'un vase, il faut le même amour des lignes pures, les mêmes caresses pour la matière, la même volupté au bout des doigts. Je ne prétends point que les Chinois n'aient point inventé de belles formes; c'est parce qu'ils en ont trouvé quelquefois que je suis d'autant plus sévère pour l'ensemble de leurs œuvres. Cette conclusion paraîtrait uniquement bizarre, si je n'essayais de la justifier par quelques développements.

Dix-huit ou vingt siècles avant la découverte de la porcelaine, la Chine fabriquait des vases de bronze, remarquables par le nombre, la variété, la fonte, les ornemens, l'élégance. Dans ce pays, comme dans l'antique Égypte, il faut remonter plusieurs milliers de siècles pour rencontrer la meilleure époque de l'art, car les sociétés sont soumises aux mêmes lois que les individus en vieillissant outre mesure : elles ont beau se rattacher au passé, la décadence les attend. Les plus beaux vases portent les dates de la dynastie des *Chang* (1766-1372 avant Jésus-Christ), de celle des *In* (1372-1122), de celle des *Tchéou* (1122-1248). Leurs formes furent copiées plus tard dans les fabriques de porcelaine. De même la Grèce, avant de façonner l'argile et de la peindre, avait rempli ses temples, ses trésors, ses demeures, de vases en métal. Dans la période féconde, quoique peu connue, qui précède le siècle de Périclès, les artistes les plus célèbres employaient ainsi l'argent et le bronze. Ils exécutaient les cratères magnifiques que les rois de Lydie ou les tyrans de Samos consacraient dans le sanctuaire de Delphes. Corinthe, Délos, Égine, s'enrichissaient par leurs fonderies; l'école de Sparte, trop oubliée par la postérité, préparait dans ses ateliers tel vase immense, chargé d'ornemens et de sculptures, dont le renom s'étendait à l'avance dans le monde grec. Aussi les pirates de Samos se promettaient-ils d'enlever ce royal présent avant qu'il parvînt à Crésus. Tant de chefs-

d'œuvre étaient malheureusement destinés à périr. Les matières précieuses, au lieu de leur assurer une éternelle durée, les signalèrent plus tard à la cupidité des barbares. Les vases chinois eurent un autre sort. Recueillis avec une intelligente sollicitude, ils remplissent le musée impérial de Péking; ils ont été dessinés, décrits, publiés en 1751 dans un grand ouvrage que possède notre bibliothèque de Paris. C'est en parcourant attentivement ces vingt-quatre volumes in-folio qu'on apprécie à sa juste valeur l'instinct plastique des Chinois.

On est frappé tout d'abord par la singulière imagination qui a enfanté des formes innombrables, les plus vulgaires et les plus élégantes, des caprices insensés et des combinaisons heureuses, des monstres hideux et de charmantes arabesques, des contours sans fin et des proportions excellentes. Entre ces deux extrêmes, il y a toute une série de nuances; mais les belles formes sont l'exception. Souvent, quand la décoration est exquise, le galbe du vase est mauvais; s'il est bon, quelque accessoire fâcheux détruit l'effet des lignes: rien n'est plus rare qu'une œuvre irréprochable. Les cornets seuls doivent à la simplicité de leur principe une correction constante. On remarque avec surprise que parfois les Chinois ont trouvé les mêmes types que les Grecs. Tels vases lagènes, telles amphores, tels cratères, seraient dignes de la Grèce, si une moulure sans style, si des anses grotesques ne gâtaient la pureté du contour. Je me hâte cependant d'ajouter que certaines pièces eussent figuré avec honneur dans les ateliers de Corinthe ou d'Athènes. On conçoit qu'une fécondité déréglée, en essayant de tout, rencontrât quelquefois juste. La fantaisie qui tordait la matière et lui demandait l'impossible en faisait jaillir parfois un éclair subit. De même qu'un malade fiévreux prononce dans son délire des mots sublimes sans en avoir conscience, de même les artistes chinois n'avaient pas conscience des beautés qu'ils venaient de créer. Au lieu de s'y attacher, ils couraient plus loin pour retomber dans les formes bizarres et confuses. Ils portent donc leur propre condamnation. Trouver le beau sans le comprendre, un principe vrai sans en arrêter la formule, c'est la pire des cécités morales; en toutes choses, l'infériorité de race se trahit.

Ainsi, malgré des ressemblances fortuites, les Grecs et les Chinois sont arrivés aux résultats les plus opposés dans l'art céramique. Les uns ont appliqué leur science du dessin sans y joindre le charme de la couleur, les autres cherchent le jeu des couleurs sans aucun souci de la science du dessin; les premiers, n'attachant qu'une faible importance à la qualité de la matière, tiraient d'une poignée d'argile des formes admirables; les seconds, insensibles à la perfection des formes, s'efforcent d'obtenir les matières les plus splendides qui éblouissent le regard à la façon des pierres précieuses. C'est pour-

quoi les Grecs ont élevé la fabrication de leurs poteries à la dignité d'art, tandis que les Chinois ont laissé leur porcelaine au premier rang parmi les magnificences de l'industrie.

Il n'est pas nécessaire de rappeler combien ces magnificences ont frappé les Européens, dès que le commerce portugais les eut fait connaître. Délaissées ou reprises selon le goût des diverses époques, elles sont aujourd'hui l'objet d'une passion générale; jamais elle n'ont inspiré de plus dispendieuses folies; c'est pourquoi l'opinion devait accueillir avec faveur le livre du savant sinologue qui nous a révélé l'histoire de la porcelaine en Chine. M. Stanislas Julien, pour qui la langue la plus difficile du monde n'a pas de secrets, a traduit le travail d'un honnête lettré de King-te-tchin. C'est une compilation sèche, sans talent, où des traités plus anciens sont résumés dans l'ordre le moins attrayant qui se puisse imaginer. L'introduction de M. Julien donne heureusement la clé de cette confusion pleine de méthode. Avec une bonne grâce pour laquelle les lecteurs ne trouveront jamais assez d'éloges, le traducteur a multiplié les tables, les résumés, les planches, afin de nous aider à pénétrer dans le minutieux chaos qu'on appelle un livre chinois. Au milieu de ce chaos toutefois, les détails curieux abondent : j'espère le montrer dans la seconde partie de cette étude, en m'attachant plus particulièrement aux vases chinois.

II.

La manufacture impériale de King-te-tchin est un bourg immense, où l'on compte plus d'un million d'habitans. Les maisons entassées, les rues étroites, l'activité bruyante de la foule, les tourbillons de fumée et de flamme qui s'élèvent en divers endroits, tout rappelle l'aspect à la fois triste et animé de nos grandes cités commerçantes. « A l'entrée de la nuit, dit un voyageur, on croit voir une ville tout en feu, ou bien une vaste fournaise qui a plusieurs soupiraux. » Là, malgré la cherté des vivres, se pressent les familles indigentes, parce que les moins robustes trouvent de l'emploi. Il n'est pas jusqu'aux aveugles qui n'y gagnent leur vie à broyer des couleurs. Un seul mandarin gouverne cette ruche populeuse, il y maintient un ordre parfait : ce n'est pas le moindre éloge du caractère chinois.

En 1815, le gouverneur de King-te-tchin était un esprit observateur, curieux de pénétrer les secrets variés de la fabrication; il s'intéressait même à l'histoire d'un art dont l'origine remontait déjà à tant de siècles. C'est pourquoi il engagea le précepteur de son fils à revoir les manuscrits d'un lettré du pays, compilation précieuse, quoique mal rédigée : le mandarin la compare lui-même à une pièce

de bois artistement taillée à laquelle manque la couleur et le vernis; je crois qu'il y manque quelque chose de plus. Cet ouvrage était le résumé d'un certain nombre de publications sur la porcelaine. Il y était question des fabriques disséminées sur tous les points du Céleste-Empire, mais particulièrement de la manufacture de King-te-tchin. Le gouverneur voulut écrire lui-même la préface du livre qu'on allait imprimer. On y reconnaît sans surprise l'exagération d'un courtisan. « Les saints hommes de l'antiquité (1), en inventant et fabriquant des vases, n'ont eu en vue que l'utilité et l'intérêt du peuple, et ils ont pensé que, dans la confection des ustensiles qui lui servent chaque jour pour boire et pour manger, il n'était pas nécessaire de déployer toutes les ressources de l'esprit et du talent; mais depuis que notre auguste empereur comble les ouvriers de bienfaits et rétribue libéralement leur travail sans leur imposer de pénibles fatigues, le peuple vit en paix, et son bien-être s'accroît sans cesse; il travaille avec ardeur, et les vases qui sortent de ses mains ne laissent rien à désirer. La population de King-te-tchin augmente à vue d'œil, et les porcelaines qu'elle produit acquièrent chaque jour plus de finesse et de beauté. Il n'y a personne qui ne fasse tous ses efforts et ne tressaille de joie. »

Le zélé mandarin oublie que ses flatteries seront démenties par les pages qui vont suivre, car les archéologues chinois proclament eux-mêmes que les anciennes fabriques ont élevé l'art à une perfection dont les âges plus récens ont perdu le secret. L'industrie n'a aujourd'hui d'autre ambition que d'imiter les vieux modèles, et elle est loin d'y réussir, tant il est vrai que le progrès et la décadence sont une loi fatale, même chez le peuple qui possède par excellence le respect de la tradition.

Les auteurs chinois s'accordent à placer l'invention de la porcelaine entre l'an 185 avant Jésus-Christ et l'an 87 de l'ère chrétienne. Avant cette époque, la Chine ne connaissait que les vases en terre cuite et en bronze. Telle n'était point l'opinion de savans étrangers qui avaient trouvé des petits flacons en porcelaine dans les tombeaux égyptiens. Les tombeaux remontaient à dix-huit siècles avant notre ère, et, comme les flacons portaient des caractères chinois, Rosellini, Wilkinson, Davis en concluaient que la Chine avait connu la porcelaine dès le temps des Pharaons. M. Stanislas Julien a clairement démontré que les Chinois ont employé successivement six sortes d'écriture dont les dates sont précises. Les signes tracés sur les flacons appartiennent à la quatrième période et furent inventés par un eunuque de l'empereur Youen-ti, de l'an 48 à l'an 33 avant Jésus-

(1) Traduction de M. Stanislas Julien, p. 120.

Christ. En outre, M. Medhurst, interprète du gouvernement anglais à Hong-kong, a reconnu que ces inscriptions étaient des vers extraits de poètes célèbres. « Les fleurs s'ouvrent, et voici une nouvelle année, » dit un vase; « la lune radieuse brille au milieu des pins, » dit un autre. Or les poètes auxquels ces citations sont empruntées vivaient au VIIIe siècle de notre ère. Enfin on peut acheter aujourd'hui dans les magasins chinois des bouteilles exactement semblables : le commerce de la Mer-Rouge les apporte au Caire. M. Mariette, à qui nous devons les fouilles autour du grand sphinx et la découverte du Sérapéum, m'a assuré que les Égyptiens y mettaient de l'antimoine pour peindre les yeux. On devine que les indigènes, pleins de complaisance pour la passion des Européens, garnissent parfois les tombeaux qu'ils veulent leur faire découvrir avec plus de zèle que de discernement. Voyez la révolution que quelques Bédouins ont failli causer dans l'histoire de l'art!

Pendant de longs siècles, le développement de l'art céramique fut assez lent. Les fabriques, qui couvrirent plus tard tant de provinces, étaient peu nombreuses. Attachés aux routines professionnelles, les potiers ne cherchaient que la qualité de la pâte et les teintes les plus heureuses. On ne savait point appliquer des couleurs variées; le critérium suprême de ces tons uniformes était leur harmonie avec la couleur du thé. Dans la porcelaine jaune, le thé paraissait trop brun, dans la porcelaine brune, trop noir; on le trouvait appétissant dans la porcelaine bleue, qui lui donnait un reflet vert. Aussi les empereurs se réservaient-ils exclusivement l'usage des pâtes les plus belles. Telle qualité s'appelait porcelaine *de couleur cachée*, uniquement parce qu'il était interdit aux particuliers de s'en servir. Au Xe siècle, un empereur, quelques jours après son avénement au trône, fut respectueusement prié d'indiquer le modèle des vases destinés à son service. Il écrivit sur le placet : « Qu'à l'avenir on donne aux porcelaines la teinte azurée du ciel après la pluie, tel qu'il apparaît dans les intervalles des nuages! » Les artisans, inspirés par une réponse aussi poétique, créèrent en effet une pâte qui demeura célèbre : « elle était bleue comme le ciel, brillante comme un miroir, mince comme du papier, sonore comme un instrument de musique, d'un lustre et d'une finesse charmante. » — Parfois une légère craquelure en rehaussait le mérite. « Seulement, ajoute l'auteur chinois, la plupart des vases gardaient au pied la terre grossière qui leur avait servi de support pendant la cuisson. » La beauté de cette porcelaine désespéra les imitateurs : on l'appela toujours *le bleu de ciel après la pluie*, et lorsqu'après l'an 1368 on eut cessé d'en fabriquer, les amateurs en recherchaient les moindres fragmens pour orner leur bonnet ou leur chapelet. Aujourd'hui les Chinois répètent, avec l'exagération qui leur est familière, que ces tessons éblouissent les yeux comme

des pierres précieuses, et que les éclairs qui en jaillissent pourraient détourner une flèche.

La pâte blanche fut vraisemblablement la première en honneur. Celle de Ta-i était renommée dès le VIIe siècle. Le poète Thou-fou adressait à un mandarin une pièce de vers ainsi conçue : « A Ta-i, on fabrique de la porcelaine légère et solide. Quand on la frappe, elle rend un ton plaintif comme les coupes en jade. Les tasses blanches de votre seigneurie effacent l'éclat de la neige. Envoyez-moi promptement une de ces tasses dans mon humble cabinet d'étude. » La sommation est peu discrète, mais les poètes prennent bien d'autres licences. Déjà l'on cherchait des parois minces, sonores, transparentes. La tendance naturelle de la céramique est d'arriver en effet à la finesse et à la légèreté. C'est ainsi que les Grecs s'efforcèrent de donner à leur argile, si inférieure au kaolin, l'épaisseur la moins sensible. On gardait à Érythres, en Ionie, les monumens d'une rivalité généreuse entre un maître et son élève, qui s'étaient défiés un jour, chacun se vantant de façonner la coupe la plus mince. Les produits de cette lutte furent conservés par la ville et proposés comme modèles aux générations qui suivirent.

Quand la qualité de la pâte eut atteint une perfection notable, les ouvriers chinois essayèrent de décorer la surface. Les tasses et les écuelles du pays de Thsin étaient toujours d'un blanc pur, mais elles offraient en même temps des poissons en relief ou des veines imitant les rides de l'eau; d'autres étaient ornées de dessins qui ressemblaient à de fins rubans ou plutôt à des pattes de crabe. M. Salvétat, chimiste à la manufacture de Sèvres, remarque avec raison, dans les notes qu'il ajoute à la traduction de M. Stanislas Julien, que ce nom de pattes de crabe peut s'appliquer aux vases *à flammes*, tant prisés des amateurs. On admirait surtout les porcelaines qui portaient des traces de larmes. Parfois l'émail avait l'aspect de graisse figée; la comparaison est peu élégante, mais d'une exactitude toute chinoise. Telle fabrique obtenait des veines semblables à des œufs de poisson, telle autre savait semer des grains de millet et imiter la chair de poule; plus loin, les pièces étaient déclarées charmantes, si leur émail, couvert d'une multitude de boutons, rappelait la peau rugueuse d'une orange. Dès qu'une bizarrerie heureuse était née du hasard, l'industrie de ce peuple imitateur s'efforçait de la perpétuer. Rien ne montre mieux combien les découvertes étaient parfois imprévues que la naïveté des inventeurs eux-mêmes. Un jour les ouvriers du village de Yong-ho fabriquèrent des vases et les mirent au four. Les vases étaient beaux comme du jade, c'est-à-dire comme des pierres précieuses. Un ministre de l'empereur était dans les environs. Craignant que ce miracle n'arrivât à sa connaissance, les ouvriers murèrent aussitôt l'ouverture et s'enfuirent. La

fabrique fut dès-lors abandonnée. La superstition n'était point étrangère à cette terreur, quoique le dieu-martyr de la porcelaine veillât sur ses adorateurs. Potier lui-même, il s'était jeté dans le feu un jour que, faute d'alimens, la flamme défaillante allait faire manquer la cuisson.

Les progrès de la porcelaine blanche aidaient aux progrès de la porcelaine de couleur, puisqu'il suffisait d'appliquer une couleur différente. Rien n'était épargné pour obtenir les tons les plus splendides. On réduisait des cornalines en poudre : quand les Occidentaux eurent poussé leur commerce jusqu'en Chine, on leur payait le bleu de cobalt deux fois son pesant d'or. Les ouvriers en volaient, de même qu'un peintre grec, auquel les couleurs étaient fournies, lavait cent fois son pinceau, afin d'emporter le soir une eau riche en sédimens. Toutefois les empereurs ne se laissaient point décourager. Ils recommandaient avant tout le cobalt qui offrait des points rouges comme du cinabre, ensuite celui qu'émaillaient des étincelles d'argent. L'émail était-il ponctué de bleu ou irisé comme la glace, les vases étaient réservés aux mandarins et s'appelaient *vases des magistrats*. Chaque variété de couleur avait un nom qui en rehaussait la noblesse. Au blanc de clair de lune correspondait le rouge de soleil avant la pluie. Le noir semé de perles jaunes était le privilége de la fabrique de Kien; celle de Kiun avait le secret de l'émail brun comme de l'encre. Les comparaisons les plus inattendues aidaient à distinguer la délicatesse des nuances. Les amateurs ne confondaient point le bleu d'oignon avec le bleu de prune, ni le jaune d'anguille avec le jaune poil de lièvre. Tel violet avait pour type la peau d'aubergine, tel vert la peau de serpent. Je m'arrête, car la subtilité des critiques se portait des assimilations les plus poétiques aux plus triviales.

L'industrie se soutient par les nouveautés. Les Chinois tiraient parti de tout, et tournaient parfois en beautés les défauts mêmes de la fabrication. Lorsque l'émail se refroidit plus vite que la pâte qu'il recouvre, il tressaille, se fend et forme mille réseaux. C'est ce qu'on appelle craquelage. Les artisans s'attachèrent à produire artificiellement ce désordre; remplissant ensuite toutes les veines d'une couleur rouge ou noire, ils obtenaient des dessins aussi charmans que les écailles d'une truite. Les Européens n'admirent pas moins ces accidens heureux, et les paient plus cher qu'une œuvre de talent.

D'un ton vif et uniforme à des ornemens de couleur variée la transition était naturelle. De bonne heure on décora les vases : on y peignait surtout des fleurs bleues. Les fleurs jouent un grand rôle dans la vie des Chinois. Elles sont, avec le vin extrait du riz, leur principale source de jouissances. Elles inspirent leurs poètes; elles

rendent poètes, surtout pendant l'attendrissement d'une légère ivresse, les plus simples lettrés. Une pivoine, un poirier fleuri, bien plus les chatons d'un saule transportent les sensibles Chinois. Leurs comparaisons les plus brillantes sont empruntées aux jardins. La jeune fille est une fleur de pêcher, ses sourcils ressemblent à la feuille du saule printanier, son corps est formé des vapeurs qui s'élèvent le matin sur les arches du pont. Un homme éloquent est la marguerite des haies; ses vers, s'ils ont sept syllabes, s'appellent des rejetons fleuris qui s'élèvent sept à sept; il deviendra à coup sûr une plante des jardins académiques, c'est-à-dire un académicien. Le goût des Chinois pour les fleurs est parfois touchant, parfois puéril; cependant il dénote toujours des âmes douces et qui se contentent d'émotions non cherchées. Leurs poésies et leurs romans trahissent sans cesse ce culte de la nature. M. Théodore Pavie a traduit un conte intitulé *les Pivoines*, dont le héros est un vieillard passionné pour les fleurs. Enlevé par les fées, il devient immortel, parce qu'il a défendu au péril de ses jours un massif de pivoines. Nous ne serons donc point surpris de retrouver dans l'art des Chinois aussi bien que dans leur littérature le reflet de leurs mœurs. Les fleurs tiennent la première place sur leurs vases, de même que la représentation de l'homme tient la place principale sur les vases grecs. Les Hellènes ont fait les dieux à leur image, et les Chinois se jugent volontiers à l'image des fleurs. Si les premiers ont été fort téméraires, les seconds ne sont-ils pas encore plus présomptueux?

Les vases sont donc couverts d'une profusion de fleurs, tantôt imitées, tantôt fantastiques. Leur flore est infinie parce qu'elle est surtout chimérique, et, pour ne s'épuiser jamais, ces créations ne sont pas moins charmantes. Les essais furent longtemps grossiers, à en croire les historiens. Ils ne citent aucune œuvre distinguée dans ce genre avant la dynastie des Song, qui régna de l'an 960 à l'an 1279. Alors même certaines provinces, dont je n'ose citer les noms trop étranges pour nos oreilles, étaient encore arriérées. Quant aux fabriques célèbres, elles savaient non-seulement peindre les fleurs, mais les mouler, les graver en creux, les ciseler en relief. Déjà la convention avait inspiré des types remarquables, et les artisans se plaisaient à reproduire une fleur à grands ramages qu'ils comparaient au phénix volant. Les figures humaines, les scènes de la vie familière, les animaux, les monstres surtout commencent à se mêler au règne végétal. Tous les efforts cependant se dirigent vers l'éclat des couleurs et la finesse du dessin; ni les produits de l'art ni les ouvrages des critiques n'attestent le moindre souci de la forme. Les porcelaines de Tiao étaient vantées, il est vrai, pour la beauté de leur forme sous le règne des Song; mais comme les historiens chi-

nois ne l'expliquent point, qui pourrait deviner ce qu'entend par la beauté des formes un peuple qui n'a jamais eu le sens plastique? On louait, par exemple, les coupes et les tasses fabriquées à Té-hoa, parce qu'elles avaient les bords un peu aplatis. Les vases d'un artiste nommé *P'ong* plaisaient parce qu'ils étaient étranglés vers le milieu, ce qui les faisait appeler vases à ceinture comprimée. Ici la forme d'une poire, là celle d'un instrument de musique, séduisaient des esprits accoutumés à mettre le bizarre à la place du beau. Je conçois mieux que l'on goûtât des porcelaines minces comme le papier ou celles qu'on nommait coquilles d'œuf. La légèreté doit être un des problèmes de l'art céramique : les Grecs et les Chinois se sont rencontrés sur ce point; mais ces derniers ne se préoccupent guère que de la finesse, ils s'appliquent aux formes uniquement pour les faire variées, et le besoin de variété les conduit au monstrueux. Leurs critiques sont rarement choqués par la grossièreté des formes, ils le sont plutôt par les inégalités de l'émail. Lorsque l'émail est défectueux, il laisse la porcelaine à nu : alors paraissent ce que les Chinois appellent poétiquement des *sourcils entaillés* et des *os découverts*, accidens qui ne leur inspirent que dégoût.

On peut néanmoins regarder la dynastie des Song comme l'époque du progrès déclaré de l'art céramique. Du xe au XIIIe siècle par conséquent, les fabriques se multiplient, les procédés se perfectionnent, quelques artistes se détachent de la foule des ouvriers. Deux frères, du nom de *Tchang*, deviennent inégalement célèbres, car on distinguait soigneusement leurs œuvres. Celles du *frère aîné* étaient les plus belles : elles étaient extrêmement minces, tantôt couleur de riz, tantôt d'un bleu pâle, et mille veines délicates formaient un réseau d'œufs de poisson. Plus tard on voulut les imiter, sans y réussir. Vers le même temps, les porcelaines de la famille *Chou* furent également de mode : elles étaient ou blanches ou violettes. Le père fabriquait en outre des objets de curiosité, tandis que la fille, de beaucoup plus habile, vendait plusieurs onces d'argent chacun de ses grands vases lagènes. Ainsi le Corinthien Dibutade dut à sa fille l'invention du relief en terre cuite. Elle se nommait Cora. Son fiancé partait : le soir des adieux, elle voulut conserver des traits adorés et grava sa silhouette sur le mur. Le père en leva l'empreinte avec de la terre et la mit au four avec ses vases. Par ces fables gracieuses, les Grecs combattaient le souvenir des enseignemens qu'ils avaient reçus de l'Égypte ou de l'Asie.

Sous la dynastie des empereurs mongols (1260-1328), le mouvement se ralentit. Les souverains n'accordaient plus les mêmes encouragemens à l'industrie; la fabrique impériale de King-te-tchin était elle-même négligée; on la laissait produire, sous le poids d'un

impôt, pour les particuliers. Les empereurs ne demandaient de temps à autre que la porcelaine blanche nécessaire à leur usage. La faiblesse humaine ne se dément dans aucun pays; peut-être, par une réaction naturelle, voyaient-ils d'un œil froid l'art qu'avaient protégé leurs prédécesseurs. On cite toutefois sous leur règne un artisan déjà nommé, *P'ong*, dont le mérite consistait à imiter certains vases anciens et devenus rares.

Les Ming montèrent sur le trône en 1368. Aussitôt la porcelaine fut remise en honneur : les beautés préparées depuis tant de siècles éclatèrent; c'est l'âge de la perfection, j'entends cette perfection relative qui ne peut être en Chine que le raffinement. Les pièces de cette période, qui s'étend jusqu'à la fin du XVII[e] siècle et coïncide avec notre renaissance, sont prisées sans mesure par les antiquaires chinois. De même qu'on reconnaît les vases fabriqués sous les Song par des marques peintes sous leur pied, — feuille d'acore, fleur de sésame, poissons, clou en saillie, — de même, sous la dynastie des Ming, des marques auxquelles correspondent des dates précises sont peintes au centre des vases : deux lions poussant une boule (1403-1424), deux canards, symbole de l'amour conjugal (1403-1424), un dragon et un phénix extrêmement petits (1426-1435), une poule et ses poussins (1465-1487), une branche d'arbre à thé (1522-1566), des feuilles de bambou (1573-1619). Les savans chinois citent d'autres marques de fabrique sans en fixer la date : des jeunes gens jouant à la balançoire avec des jeunes filles, un lettré devant des nymphéas, un poète devant un chrysanthème. Je pourrais transcrire leurs noms, mais ceux qui essaieraient de les prononcer m'en sauraient peu de gré.

Il est naturel de voir quelquefois sur les vases un reflet des mœurs du temps : l'industrie suit les lois de la mode, auxquelles l'art lui-même se dérobe rarement. Or qui peut dire quelles causes futiles régissent la mode et égarent un peuple entier? De l'an 1567 à l'an 1572 vécut un empereur fort épris du plaisir. Mon-tsong n'aimait pas seulement le plaisir, il en recherchait les images. Par son ordre, un grand nombre de porcelaines furent couvertes de peintures licencieuses. La contagion fut rapide : pendant plus d'un demi-siècle, jusqu'en 1619, la Chine fut remplie de ces honteux produits. Les bons Chinois avaient trouvé pour les désigner une expression digne de la pudeur anglaise, ils les appelaient *peintures du printemps;* mais les fabricans ne se plaignirent jamais qu'on en achetât moins dans les autres saisons, ce qui met le printemps hors de cause.

Quelque délicat que soit ce sujet, j'en veux cependant dire un mot qui ne fera rougir personne, car l'artiste, aussi bien que le médecin, peut toucher à tout d'un doigt chaste. Nous avons en Europe des pein-

tures libres apportées de la Chine. Elles représentent quelquefois deux personnages qui ne ressemblent que par un seul point à l'Amour et à Psyché, à Mars et à Vénus dans les filets de Vulcain : ai-je besoin de dire que ce point de ressemblance n'est pas la beauté? Mais on trouve le plus souvent un magot entre deux belles; par là nous sommes ramenés aux mœurs de la Chine, ou, pour parler juste, à ses habitudes littéraires. La bigamie n'est point un cas pendable aux yeux des Chinois, ils l'estiment même (on ne saurait pousser plus loin la galanterie) une condition de bonheur parfait; je suppose, bien entendu, que leurs romans sont l'expression sincère de ce qu'ils rêvent. Dans les romans, deux jeunes filles s'aiment tendrement, elles se promettent d'épouser le même mari, afin de ne jamais se quitter. Pendant ce temps, le héros, qui est toujours un jeune bachelier, les rencontre séparément, les aime d'un amour égal, quoique différent. Après mille traverses, les trois amans sont réunis par le même mariage, ils vivent dans une harmonie admirable : Pythagore les eût comparés aux trois côtés d'un triangle équilatéral. Le roman des *Deux Cousines*, traduit par M. Abel Rémusat, est la démonstration la plus remarquable de cette subtile théorie. Le rapport qui existe entre les débauches du pinceau et les créations idéales de la littérature prouve une fois de plus combien les arts et les lettres se tiennent par des liens étroits.

Une autre mode, beaucoup plus innocente, fit fureur dans la première moitié du XVe siècle. On était passionné pour les combats de grillons; les Athéniens le furent bien pour les combats de coqs et de cailles! Les Chinois avaient la patience de dresser leurs grillons, de même que certains spéculateurs européens dressent de petits insectes qu'ils nourrissent de leur sang. De l'an 1426 à l'an 1437, un fabricant nommé *Lo* ornait ses coupes de grillons belliqueux. A la même époque, deux sœurs de la famille *Siéou* surent profiter aussi de l'engouement public; seulement, au lieu de peindre leurs noirs lutteurs, elles les ciselaient dans la pâte. De l'an 1468 à l'an 1487, on signale encore deux ouvriers qui excellaient à représenter une poule avec ses poussins, pleins de vérité et de mouvement. *Kao-than-jin* les peignait sur des jarres, *Ko-tchou* sur des tasses à boire. La variété des formes, la finesse du travail, la pureté des couleurs, recommandaient les produits de ces artisans.

Déjà cependant les fabricans de porcelaine cessent de chercher l'originalité; ils s'attachent à imiter les anciens modèles. Le XVIe siècle est le temps de ces patientes contrefaçons; c'est aussi la limite d'une perfection qui tourne insensiblement à la décadence. Un art qui ne regarde que son passé oublie bientôt son avenir. Tous les artisans qui acquirent alors une grande renommée la durent à la fidèle reproduction des anciens vases. On accourait, disent les historiens,

de toutes les parties de l'empire, pour acheter leurs porcelaines, et celles qui copiaient la haute antiquité, c'est-à-dire les vases antérieurs à la dynastie des Song, et celles qui copiaient la moyenne antiquité, c'est-à-dire les vases postérieurs à cette dynastie. Le vénérable *Tsouï* (1522-1566) prétendait continuer les traditions du xve siècle; *Ngéou* (1573-1619) au contraire se proposait pour modèles les vases du *frère aîné*, les *porcelaines des magistrats*, et celles de Kiun. Un vieillard du nom de *Ou* suivait son exemple (1573-1619). Ses vases eurent une vogue prodigieuse; sous leur pied, il gravait ces mots en guise de signature : *Le religieux Ou qui vit dans la retraite*. Le goût des contrefaçons se répandait dans le public à mesure que l'habileté des imitateurs était plus grande. On achetait au poids de l'or les vases d'un original nommé *Tchéou*, faussaire tellement adroit qu'il trompait les plus fins connaisseurs. Il aimait à porter lui-même ses porcelaines chez les antiquaires, mais en les avertissant, à la différence de nos faussaires européens. Un jour il rendit visite à un personnage considérable qui était président des sacrifices. Il lui demanda la permission d'examiner à loisir un trépied-cassolette très-ancien qu'il savait en sa possession. Il en prit la mesure avec la main, appliqua un papier humide pour lever l'empreinte des veines, et se rendit à King-te-tchin. Six mois après, il reparut : tirant de sa manche un trépied semblable, il l'offrit au président, qui ne pouvait croire que ce fût une copie. Plus tard, un amateur forcené donna 25,000 francs de la pièce fausse, l'obtint, et, plein d'allégresse, s'enfuit avec son trésor.

Ni les Saxons ni les Français n'auraient bonne grâce à critiquer l'imitation littérale qui préside depuis trois siècles à la fabrication des porcelaines chinoises. Meissen et Sèvres ont suivi les mêmes erremens. Les Grecs également reproduisaient avec une prédilection marquée leurs vases d'ancien style. La manufacture impériale de King-te-tchin, en soumettant ses ouvriers à une règle étroite, contribua à éteindre toute initiative. Là, chacun a sa tâche, comme dans nos fabriques d'horlogerie chacun a sa pièce et n'en fait jamais d'autre. L'un grave à la pointe, l'autre émaille; celui-ci esquisse le sujet, son voisin peint une certaine espèce de fleurs, un troisième peint les animaux, un quatrième les nuages et les montagnes; les ornemens sont appliqués par un cinquième. Un vase passe par dix mains avant d'être achevé, et l'intelligence n'a aucune part dans cette œuvre tristement morcelée. Aussi l'imitation est-elle le principal caractère de cette manufacture, qui est au reste de la Chine ce que Sèvres est aux fabriques particulières de la France. L'historien de King-te-tchin a pu consacrer un livre entier à l'énumération des porcelaines qui y sont imitées. On sait tout copier, même les émaux

byzantins, les émaux de Limoges, les vases arabes. On s'est plié à notre goût occidental, et l'on fabrique aussi mal que possible des vases destinés aux *diables des mers*. Il paraît que pour eux c'est toujours assez bon. En cela, les Chinois sont à la hauteur de notre commerce d'exportation; mais j'admire la naïveté de l'auteur chinois, qui, après avoir exposé les règles de la fabrication de la porcelaine, finit par cette réflexion péremptoire : « Du reste, tout le mérite consiste à bien imiter la nature. » Est-il au contraire un art plus éloigné de la nature que l'art chinois? En est-il un plus conventionnel? Et ce sont précisément ces bizarres conventions qui font la beauté de ses meubles et de ses porcelaines! En terminant, je ne saurais en faire un plus grand éloge, mais cet éloge a besoin d'être justifié.

L'industrie est une dépendance de l'art. Elle s'y rattache, elle vit de ses reliefs, elle lui doit souvent sa grandeur; mais il faut qu'elle conserve le caractère qui lui est propre. Les artistes peuvent descendre jusqu'à elle : Raphaël a dessiné des modèles pour les tapisseries d'Arras et les plats de Faenza. Quant à l'artisan, il se perd, s'il prétend créer à la manière des artistes. Vos statuettes sculptées dans le bois par les montagnards de la Suisse, ou dans l'ivoire par les pêcheurs de Dieppe, vos figures de cire, parure des places publiques, vos chevaliers sur les pendules, vos chiens et vos chats brodés sur le canevas, vos paysages sur les papiers peints me font tout simplement horreur. Dès qu'on imite la nature, on fait de l'art, et l'art a des exigences suprêmes. Les essais d'un ouvrier ne peuvent toucher que par leur naïveté, comme les dessins des écoliers sur leur rudiment. A-t-il du talent, qu'il devienne peintre ou sculpteur; veut-il rester dans l'industrie, qu'il ne profane point, par de plates caricatures, les œuvres du Créateur. L'industrie a son domaine privilégié, où elle ne craint plus une comparaison qui l'écrase : ce domaine est sans limites, c'est la fantaisie. Dès-lors elle n'évoque plus les jugemens sévères de notre raison : elle ne peut que satisfaire notre goût et provoquer ses caprices. Peignez sur vos tentures des fleurs impossibles; que les pétales soient vertes, les feuilles rouges, la tige dorée, peu m'importe si les dessins sont légers et les tons harmonieux. Mon regard erre avec plaisir sur un tapis couvert de rinceaux fantastiques; il en suit les enroulemens sans chercher à se les expliquer : la beauté du tissu et la richesse des couleurs suffisent pour le charmer. Travaillez l'ivoire comme une dentelle, faites porter vos meubles par des monstres et des chimères, sculptez sur vos portes et vos cheminées des ornemens dont le type m'échappe, aussi bien que le fil de ses idées échappe à l'homme qui rêve; vous ne parlez plus qu'à mon imagination, toujours prête à vous suivre, et qui n'a d'ailleurs d'autre critique que cet instinct fugitif et variable, cette fleur de sentiment

qu'on appelle le goût : tel meuble est de bon goût, il est de mauvais goût... Voilà la seule formule de mes arrêts, dès que vous ne prétendez plus ressembler à l'art. Encore n'oserai-je insister, parce que l'objet qui m'a déplu plaira peut-être à mon voisin; il plaira même à tous mes voisins, si la mode l'ordonne, la mode, cette sotte qui conduit tant de gens d'esprit.

On conçoit donc par quel secret prestige les porcelaines chinoises ont séduit les Occidentaux à diverses époques et en tous pays. Elles ne se recommandent pas seulement par la finesse de la pâte, par l'éclat des couleurs, par la beauté de l'émail, par la variété des formes, qui touche parfois, hélas! à la difformité. Quoique toutes ces qualités soient le but principal d'une industrie, les vases chinois ont un mérite plus grand encore : ici la décoration est de pure fantaisie. Jamais naturaliste ne parviendra à déchiffrer la flore infinie que le pinceau des Chinois a créée; les monstres et les oiseaux magnifiques s'entremêlent dans le plus grand désordre; les ornemens, au lieu d'être comme les nôtres d'une régularité géométrique, se rient de la règle et du compas; les paysages sont suspendus dans le vide, les ponts et les rivières se perdent dans les nuages, les arbres n'ont jamais existé dans la nature, les personnages eux-mêmes sont traduits d'une façon tellement libre qu'ils n'appartiennent plus à l'humanité. Ils semblent inventés uniquement pour orner les vases et les meubles; la langue française rencontre juste en les appelant, par une locution familière, des *Chinois de paravent*. L'art n'a rien à démêler avec ce monde où l'imitation n'est qu'un jeu, où tout est pour l'effet, où l'on se promène comme à travers un songe. Aussi, dans ce genre, la Chine a-t-elle élevé l'industrie à un degré que nous n'avons jamais pu atteindre. Plus les produits de nos manufactures de porcelaines sont élégans, riches, décorés avec une méthode claire et un art précis, plus ils nous laissent froids. Je ne parle point de ceux que peignent des artistes de profession; ce ne sont plus des vases, ce sont des tableaux sur porcelaine. Néanmoins l'industrie proprement dite s'égare parce qu'elle se croit un art, parce qu'elle copie des fleurs vraies, des animaux vrais, des compositions sages, et met un peu d'or sur de tristes fonds blancs. J'aurais mauvaise grâce à prêcher ma théorie, car chaque peuple a son génie propre. Je regrette seulement, quand je vois nos porcelaines, que nous ne prenions pas quelques leçons des Chinois.

BEULÉ.

FAUST

RÉCIT EN NEUF LETTRES

Entsagen sollst du, sollst entsagen.
(*Faust*, première partie.)

LETTRE PREMIÈRE.

PAUL ALEXANDROVITCH B... A SEMÈNE NIKOLAIEVITCH V...

Village de M..., 6 juin 1850.

Arrivé ici depuis trois jours, mon ami, je m'empresse de t'écrire suivant ma promesse. Il pleut depuis le matin; impossible de sortir, d'ailleurs j'ai un extrême désir de causer avec toi. Me voilà de retour dans mon ancien gîte, que j'avais quitté — il est effrayant d'y songer! — il y a neuf ans. Que de choses se sont passées depuis ce temps! Il me semble en vérité que je ne suis plus le même homme. Comment en douter? Te rappelles-tu ce gothique petit miroir qui se trouve dans mon salon? Il a appartenu à ma grand'mère, et tu te demandais souvent : «Qu'a-t-il vu il y a cent ans?» A peine avais-je mis le pied dans la maison, que je m'en suis approché; mais je n'ai pu me défendre d'une émotion profonde en voyant combien j'étais vieilli. Au reste, tout a vieilli autour de moi. Mon humble logis, déjà bien vieux lors de mon départ, est maintenant dans le plus triste état, et je me demande si quelque jour il ne s'enfoncera pas sous le sol. Ma bonne Vassilievna, la sommelière (tu n'as sans doute point oublié Vassilievna et ses confitures), est d'une maigreur de squelette; lorsqu'elle m'a aperçu, elle n'a point eu la force de pousser une exclamation ni même de pleurer; elle s'est mise à pousser des gémissemens étouffés, à tousser, et enfin elle est tombée tout évanouie sur

une chaise en agitant la main. Le vieux Terenti est mieux conservé : il se tient encore aussi raide qu'autrefois et marche toujours les pieds en dehors, il porte le même pantalon de nankin et les mêmes souliers en cuir de chèvre dont la forme bizarre et le cri te causaient un tel étonnement; mais hélas! ses jambes grêles semblent perdues maintenant au milieu des plis de ce pantalon, et comme ses cheveux ont blanchi ! Lorsqu'il ouvrait la bouche pour me parler et pour donner des ordres dans la pièce voisine, le son de sa voix était à la fois attristant et comique. En revanche, le jardin est considérablement embelli; les acacias, les chèvrefeuilles (tu te souviens que nous en avions planté) sont maintenant devenus de magnifiques arbrisseaux; quant aux allées de tilleuls, tu ne les reconnaîtrais plus. Sous leurs voûtes d'un vert sombre, je respire avec délices un air empreint des plus suaves émanations, et j'aime à voir les rayons du soleil, se jouant à travers leur feuillage, tracer de bizarres dessins sur le sol noir que je n'ai pas fait sabler. Mon chêne favori est maintenant d'une taille respectable; j'ai passé plus d'une heure hier, en plein jour, sur un banc qu'il couvre de son ombre. Je me sentais heureux. Une herbe touffue étalait gaiement autour de moi des milliers de fleurs épanouies; une lumière dorée communiquait à l'ombre même une sorte de transparence. Et le chant des oiseaux! tu n'as pas oublié, j'espère, que je l'adore; j'ai passé quelques momens de muette extase à écouter leur mélodieux concert, depuis le cri lointain du coucou jusqu'aux joyeux coups de sifflet du merle et aux modulations du loriot.

Mais revenons au jardin; il n'est pas le seul qui ait prospéré. Je rencontre à chaque pas de vigoureux jeunes gens qui ne me rappellent en rien les enfans que j'avais quittés. Tu aurais bien de la peine à reconnaître dans le gaillard que je viens de voir ton favori Timochka, dont la constitution délicate te donnait tant d'inquiétude; c'est maintenant un robuste garçon aux larges épaules, un véritable Hercule Farnèse. Je l'ai pris à mon service, car mon ancien valet de chambre aimait beaucoup trop à me faire sentir à quel point il avait profité de son séjour dans la capitale. Quant à mes chiens, je n'en ai plus retrouvé un seul : ils sont tous morts. Le pauvre Nefka a vécu plus longtemps que tous les autres, et pourtant il n'a pas attendu mon retour comme Argos, le fidèle compagnon d'Ulysse. Je me suis établi dans mon ancienne chambre : le soleil y donne en plein, et elle est infestée de mouches; mais cette odeur qui est particulière aux vieilles maisons ne s'y fait pas sentir. Te l'avouerai-je? cette odeur âcre et pénétrante agit fortement sur mon imagination; elle ne me paraît point désagréable; elle m'attriste et me jette dans une sorte de langueur indéfinissable. Comme toi, j'aime les

vieilles commodes aux ornemens de cuivre, les fauteuils blancs aux pieds fourchus et aux dossiers ovales, les lustres de cristal, en un mot le mobilier de nos grands-pères; seulement il m'est tout à fait impossible d'en supporter la vue pendant longtemps. La chambre que j'occupe est meublée avec une grande simplicité; j'y ai conservé une longue et étroite étagère dont les rayons sont couverts de verroteries antiques, et j'ai fait suspendre au mur le portrait de femme entouré d'un cadre noir que tu appelais le portrait de Manon Lescaut. La couleur s'est légèrement assombrie, mais il a peu changé du reste; c'est toujours cette singulière expression de sensibilité et de finesse, ce sourire à la fois triste et insouciant, cette petite main aux doigts effilés qui laisse échapper mollement une rose à demi effeuillée. Les stores qui garnissent la fenêtre font mon bonheur; ils étaient jadis verts, mais le soleil les a jaunis. Les peintures représentent des épisodes du *Solitaire* de M. d'Arlincourt; l'effet est des plus grotesques...

Depuis mon arrivée ici, je me sens beaucoup plus calme. Une apathie complète s'est emparée de moi : aucune occupation ne me tente, personne ne m'attire, et rien ne réveille en moi la pensée; mais je rêve, et tu conviendras que c'est là une occupation comme une autre. Les souvenirs de mon enfance sont venus m'assiéger les premiers... En tout lieu, et quels que fussent les objets sur lesquels je fixais mes regards, ils s'élevaient dans mon esprit avec une netteté, une précision rigoureuse jusque dans les moindres détails. D'autres souvenirs les remplacèrent bientôt, puis d'autres encore, et enfin, enfin je me détournai doucement du passé, et une tristesse pleine de charme succéda à cette évocation. Figure-toi qu'un jour, m'étant assis sur la digue, à l'ombre d'un saule, je me mis tout à coup à pleurer malgré mon âge, et j'aurais probablement pleuré longtemps, si je n'avais été surpris par une paysanne qui me regarda d'abord d'un air curieux, puis détourna les yeux, me fit un profond salut et s'éloigna. J'aimerais à rester dans les mêmes dispositions (aux larmes près, bien entendu) jusqu'au jour de mon départ, vers la fin de septembre, et serais fort contrarié si quelque voisin s'avisait de venir me rendre visite. Cela est heureusement peu probable, d'autant plus qu'ils habitent tous assez loin d'ici. Tu me comprendras, je le sais : comme moi, tu connais par expérience le charme de la solitude; d'ailleurs le repos m'est devenu nécessaire après mes longs voyages.

Et puis je ne crains point l'ennui. J'ai apporté avec moi plusieurs livres et n'en manque point ici. Ma bibliothèque est assez bien garnie. Je l'ai ouverte hier et me suis donné le plaisir d'en passer en revue les volumes poudreux. J'y ai trouvé bien des reliques aux-

quelles je n'avais fait aucune attention autrefois et qui sont fort curieuses : ainsi par exemple une traduction manuscrite de *Candide* qui remonte à plus de soixante-dix ans, des journaux de la même époque, *le Caméléon triomphant* (Mirabeau), *le Paysan perverti*, etc. Plusieurs ouvrages à l'usage des enfans me sont aussi tombés sous la main; les uns m'ont servi à moi-même, d'autres à mon père et quelques-uns à ma grand'mère. Il en est un, — une vieille grammaire française couverte d'une reliure bigarrée, — qui porte en gros caractères l'inscription suivante en français : « Ce livre appartient à Mlle Eudoxie de Lavrine, » et plus bas : « 1741. » Parmi les livres que j'avais apportés avec moi des pays étrangers se trouve aussi un *Faust* de Goethe. Il fut un temps, tu ne le sais peut-être pas, où je savais par cœur toute la première partie de ce poème; j'en étais ravi... Autre temps, autres goûts, et depuis neuf ans il ne m'est plus arrivé, je crois, de l'ouvrir. Avec quelle indicible émotion je m'emparai de ce petit livre, qui m'était si connu! C'était pourtant une mauvaise édition de l'année 1828. Je l'emportai avec moi, et, m'étant jeté sur mon lit, je me mis à le lire. Quel effet produisit sur moi la scène magnifique par laquelle il commence! On voit apparaître le génie de la terre, tu ne l'as pas oublié, et il débute ainsi : « Dans les flots animés, au sein tumultueux de la création... » Ce passage me causa une agitation que je n'avais pas ressentie depuis longtemps; je frissonnai d'admiration. Je me revis en esprit à Berlin, menant la vie d'étudiant : je revis Mlle Clara Stich et Seidelmann dans le rôle de Méphistophélès, j'entendis la musique de Radzivil, et bien d'autres choses... C'est vainement que j'essayai de chasser tous ces souvenirs; ils me poursuivaient, et je fus longtemps à m'endormir.

Tels sont les rêves auxquels s'abandonne dans la solitude un de tes amis qui frise la quarantaine; mais je n'en rougis pas : la honte est encore un sentiment qui appartient à la jeunesse, et je commence à remarquer que je vieillis. Sais-tu pourquoi? Je vais te le dire. Je m'efforce maintenant de grandir à mes propres yeux les émotions agréables que je ressens et à calmer mes douleurs, tandis qu'autrefois c'était tout le contraire : j'entretenais les sentimens pénibles, je veillais sur eux comme un avare sur son trésor, et rougissais d'une explosion de gaieté..... Cependant, malgré toute mon expérience du monde, il me semble, mon cher Horatio, qu'il me reste encore une connaissance à acquérir, et ce *quelque chose* pourrait bien être ce qu'il y a de plus sérieux dans la vie.

En vérité je ne sais plus ce que je te dis. Allons! adieu. Je t'écrirai prochainement. Que fais-tu à Pétersbourg? A propos, Saveli, mon ancien cuisinier me charge de te saluer. Il a beaucoup vieilli

aussi, sans prendre trop d'embonpoint, il est vrai, mais il est devenu un peu grognon. Quant à ses talens culinaires, ils n'ont point varié : il excelle toujours dans la préparation des plats du pays, et ne manque pas de griller les rôtis au point de les changer en morceaux de carton. Mais il est temps de finir. Adieu.

LETTRE DEUXIÈME.

LE MÊME AU MÊME.

M..., 12 juin 1850.

J'ai à te communiquer une nouvelle assez importante, mon cher ami. Écoute-moi attentivement. Hier il me prit fantaisie d'aller faire un tour de promenade avant le dîner, mais non point dans le jardin; je pris la route qui conduit en ville. J'aime à marcher rapidement, mais sans but, sur une grande route qui se déroule à perte de vue. Il semble que l'on se hâte ainsi pour remplir quelque devoir important. Mais j'entends le bruit d'une calèche qui vient à ma rencontre. Ne serait-ce point une visite qui m'arrive? pensai-je avec effroi. Non; le jeune homme à moustaches qui est assis dans cet équipage m'est tout à fait inconnu. Cela me tranquillise. Tout à coup, en passant près de moi, ce personnage se retourne, donne ordre au cocher d'arrêter, soulève poliment sa casquette et prononce mon nom. Je me mets alors à le regarder; cette figure à moustaches ne m'était pas tout à fait inconnue.

— Vous ne me reconnaissez pas? dit-il en sautant à bas de sa calèche.

— Mon Dieu! j'avoue...

— Et moi je vous ai reconnu à l'instant même.

Quelques mots d'explication mirent fin à mon embarras. J'avais devant moi Priemkof, tu t'en souviens, notre ancien camarade à l'université. «Qu'y a-t-il là de si extraordinaire? diras-tu sans doute, mon cher Semène Nikolaïevitch. Priemkof était, si j'ai bonne mémoire, un garçon assez nul, quoiqu'il ne fût ni méchant ni complétement borné. » Tout cela est vrai, mon cher ami, mais la suite de notre conversation te fera peut-être changer d'avis.

— J'ai appris avec bonheur, continua Priemkof, que vous étiez venu vous fixer dans notre voisinage, et je vous prie de croire que je ne suis point le seul à m'en féliciter.

— Permettez-moi de vous demander le nom de la personne qui veut bien...

— C'est ma femme.

— Votre femme?

— Mais oui; c'est une de vos anciennes connaissances.

— Vraiment! Permettez-moi de vous demander son nom.

— Vous n'avez probablement pas oublié Vera Nikolaïevna Eltsof?

— Vera Nikolaïevna! m'écriai-je involontairement.

Tu devines maintenant de quelle grande nouvelle je voulais parler au commencement de cette lettre. Il est cependant fort possible que tout cela ne te surprenne nullement. C'est pourquoi je crois bon de me reporter avec toi vers une époque de ma vie qui malheureusement est déjà bien loin de nous.

Lorsque nous quittâmes l'université en 183.., j'avais vingt-trois ans. Pendant que tu te disposais à entrer au service, moi, comme tu le sais, je me décidai à aller poursuivre mes études à Berlin. Cependant il eût été parfaitement inutile d'y arriver avant le mois d'octobre, et je résolus de passer l'été en Russie, à la campagne, pour goûter une dernière fois le *far niente* avant de me remettre au travail. Que j'aie réalisé ou non cette dernière résolution, peu importe à l'intérêt de mon histoire. Mais où aller passer l'été? me demandai-je. Je ne voulais plus aller dans nos terres; mon père venait de mourir. Aussi acceptai-je avec empressement l'offre que me fit un de mes oncles de venir dans un de ses biens du gouvernement de F... C'était un homme bon et simple qui vivait grandement, dont la maison de campagne était tenue sur un pied seigneurial. Je m'établis chez lui; il avait une nombreuse famille, deux fils et cinq filles. Indépendamment de ces hôtes accoutumés, sa maison ne désemplissait pas de ses voisins, qui venaient lui demander l'hospitalité. Malgré toute cette nombreuse société, je ne tardai pas à m'ennuyer; le genre de vie auquel je me trouvai condamné me paraissait vide et ridicule. Je me préparais déjà à repartir aussitôt après la fête de mon oncle, quand le jour même où on la célébrait je vis pour la première fois Vera Nikolaïevna Eltsof, et je restai.

Cette jeune personne avait alors seize ans, et elle vivait avec sa mère dans un petit bien qui se trouvait à cinq verstes de la campagne de mon oncle. Son père, qui était, à ce que l'on dit, un homme fort remarquable, s'était élevé rapidement jusqu'au rang de colonel, et fût monté sans doute beaucoup plus haut, s'il n'était mort à la chasse victime de l'imprudence d'un ami. Lorsqu'il mourut, Vera Nikolaïevna était encore enfant. La mère de Vera était aussi une femme fort distinguée; elle avait beaucoup de talent et parlait plusieurs langues. Quoiqu'elle fût plus âgée que son mari, il l'avait épousée par amour et sans le consentement de sa famille; il l'avait enlevée. Lorsqu'il mourut, elle en fut inconsolable, et porta le deuil toute sa vie. Vera perdit sa mère, me dit Priemkof, peu de temps après avoir été mariée. Je me rappelle encore fort bien Mme Eltsof; elle avait une physionomie expressive, un peu sombre, des yeux grands,

sévères et comme un peu éteints, le nez droit et fin, une épaisse chevelure grisonnante. Le père de Mme Eltsof s'appelait Ladanof; il avait passé près de quinze ans en Italie. Quant à sa mère, c'était une simple paysanne d'Albano qu'un jeune Transtévérin, jaloux de Ladanof, avait assassinée peu de jours après la naissance de son unique enfant. Cette histoire fit beaucoup de bruit dans le temps. Arrivé en Russie, Ladanof ne sortit plus, non-seulement de sa maison, mais même de son cabinet; il s'y livrait à la chimie, et quelque peu aussi aux sciences cabalistiques. Tous ses voisins le regardaient comme sorcier. Il adorait sa fille et se plaisait à l'instruire, mais il ne lui pardonna jamais sa fuite avec Eltsof; il prédit aux deux époux qu'ils seraient malheureux et mourut sans les revoir. Pendant son veuvage, Mme Eltsof s'était entièrement consacrée à l'éducation de sa fille et voyait fort peu de monde. Lorsque je fis la connaissance de Vera, figure-toi que celle-ci n'avait encore jamais mis le pied dans une ville, elle n'avait même pas visité le chef-lieu du district.

Ce n'était pas au reste la seule différence qui existât entre Vera et nos jeunes compatriotes. La fille de Mme Eltsof avait un cachet tout particulier. Ce qui me frappa d'abord en elle, c'est un air de calme qui était répandu sur toute sa personne et se retrouvait même dans sa manière de parler. Jamais elle ne paraissait préoccupée de quoi que ce soit, jamais elle ne s'agitait; toutes ses réponses étaient pleines de bon sens, elle écoutait avec attention, et rien de plus. L'expression de sa figure indiquait la droiture et la simplicité d'un enfant; elle était un peu froide et nullement pensive. Lorsqu'elle s'animait, ce qui était rare, ses mouvemens de joie étaient peu apparens; mais la pureté de l'innocence, bien plus séduisante que la gaieté, y respirait toujours. Petite de taille, un peu fluette, elle était pourtant bien conformée, et ses traits réunissaient la délicatesse à la régularité; elle avait le front uni, les cheveux d'un roux doré, le nez aquilin comme sa mère et les lèvres assez pleines; une épaisse rangée de cils bordait ses yeux d'un gris tacheté de noir, et dont le regard était un peu trop fixe. Quant à sa voix, elle était d'un timbre aussi pur que celle d'un enfant. Ayant été présenté à sa mère et à elle au bal de mon oncle, je me rendis peu de jours après dans leur bien.

C'était une étrange personne que Mme Eltsof; elle était d'un caractère ferme, opiniâtre et concentré, qui avait sur moi une grande influence; elle m'inspirait du respect, et j'avoue même que je la craignais un peu. Comme elle avait des idées arrêtées sur tout, elle élevait sa fille suivant un certain système qui n'avait du reste rien d'oppressif. Sa fille l'aimait et avait en elle une confiance aveugle. Lorsque Mme Eltsof lui donnait un livre en disant « ne lis point telle

page, » elle pouvait être certaine que sa fille se conformerait à cet ordre, au risque même de sauter la page précédente; mais Mme Eltsof avait aussi comme une autre des idées fixes dont elle ne démordait pas. C'est ainsi, par exemple, qu'elle redoutait comme le feu tout ce qui pouvait agir sur l'imagination. Il en résultait qu'arrivée à l'âge de dix-sept ans, sa fille n'avait encore lu aucun roman, aucune pièce de vers; en revanche, elle était d'une telle force en géographie, en histoire, et même en histoire naturelle, qu'elle pouvait m'en remontrer, à moi qui sortais fraîchement de l'université, et comme tu le sais après y avoir obtenu quelques succès. Un jour je résolus d'entreprendre Mme Eltsof sur ce système d'éducation; ce n'était pas facile, car elle était ordinairement assez taciturne. Elle se borna d'abord à hocher la tête.

— Vous prétendez, me dit-elle enfin, que la lecture des œuvres d'imagination est à la fois agréable et instructive... Je pense, moi, qu'il faut choisir dans la vie entre l'utile et l'agréable, et, le choix fait, ne plus revenir sur sa décision. Comme vous, j'ai cru jadis que ces deux directions pouvaient être réunies; mais je reconnus bientôt que cela nous conduisait à notre perte ou à notre déshonneur.

Je le répète, cette femme était une étrange créature : elle était honnête, fière, et joignait à ces qualités le fanatisme et des préjugés qui lui étaient particuliers. — « Je crains la vie, » me dit-elle un jour, et cela était vrai; elle redoutait effectivement les forces mystérieuses qui composent le fond de la vie, et qui parfois se font jour inopinément. Malheur à celui sur lequel elles se déchaînent ainsi! Mme Eltsof le savait par expérience; rappelle-toi comment elle avait perdu sa mère, son mari et son père... Toutes ces catastrophes étaient bien propres en effet à saisir un esprit encore plus ferme que le sien. Je ne l'ai jamais vue sourire. On eût dit qu'elle avait fermé son cœur à double tour et en avait jeté la clé au fond de l'eau. Il ne lui avait pas été donné probablement de trouver à partager les douleurs qui l'avaient atteinte. De là cette concentration que je remarquais en elle; c'est au point qu'elle contenait même l'affection que lui inspirait sa fille. Jamais elle ne l'embrassa devant moi; jamais elle ne l'appelait autrement que — Vera — tout court.

Peu de personnes venaient la voir; pour moi, j'y allais souvent. Je remarquai qu'elle ne me voyait pas sans satisfaction, et Vera Nikolaïevna me plaisait beaucoup. Nous causions ensemble, nous faisions des promenades... Sa mère ne nous gênait en rien; Vera Nikolaïevna n'aimait point à se trouver éloignée d'elle, et moi-même je n'éprouvais point le désir de me trouver seul avec Vera. Il lui arrivait souvent de penser à haute voix, et pendant la nuit il paraît qu'elle parlait souvent très distinctement en rêve de tout ce qui l'avait frappée dans

la journée. Une fois elle me dit, en me regardant avec attention suivant son habitude et en appuyant légèrement la tête sur sa main : « Il me semble que B... est un homme de bien; mais il est impossible de se fier à lui. » Les rapports qui s'étaient établis entre nous étaient d'une nature tout à fait amicale et paisible : un jour pourtant je crus remarquer au fond de ses yeux clairs quelque chose d'étrange, une nuance de langueur et de tendresse; mais il est fort possible que je me sois trompé.

Cependant le moment de mon départ approchait, et je commençais à y songer sérieusement; mais je le retardais toujours. Quand je pensais à ce moment, je me sentais bouleversé; je ne pouvais me faire à l'idée de me séparer de cette aimable personne, et le séjour de Berlin me paraissait de moins en moins attrayant. Je n'osais m'avouer ce qui se passait en moi; je ne m'en rendais, à vrai dire, aucun compte, tant cela était confus dans mon cœur. Enfin un beau jour je commençai à y voir clair. « Après tout, me dis-je, pourquoi irais-je chercher au loin la vérité? Elle m'échappera toujours. Ne vaut-il pas mieux demeurer ici et me marier? » Et figure-toi que cette idée, l'idée de mariage, ne m'effrayait nullement alors. Au contraire elle me réjouissait. Bien mieux, le jour même je déclarai mes intentions, mais non point à Vera Nikolaïevna, comme j'aurais dû le faire : je m'ouvris à sa mère; elle me regarda fixement.

— Non, me répondit-elle, non, mon ami; partez pour Berlin, afin de vous y former encore un peu. Vous avez des qualités, mais vous n'êtes point le mari qu'il faut à ma fille.

Je baissai la tête en rougissant, et, ce qui te surprendra probablement encore plus, je reconnus en moi-même que Mme Eltsof avait raison. Une semaine après, je partis, et depuis je n'avais revu ni Mme Eltsof ni sa fille.

Je t'ai fait part de toutes ces circonstances sans trop m'étendre sur les détails, parce que je sais que tu n'aimes point les amplifications. Une fois à Berlin, je ne tardai pas à y oublier entièrement Vera Nikolaïevna; mais j'avoue qu'en la retrouvant si inopinément, je me sentis ému : elle était si près de moi, je l'avais pour voisine, j'allais la revoir dans peu de jours; je ne pouvais en revenir. L'image du passé se présenta tout à coup à mes yeux, comme si elle sortait de terre et s'avançait vers moi. Priemkof m'annonça qu'il était venu me trouver tout exprès pour renouveler connaissance avec un ancien ami, et qu'il espérait me voir chez lui très prochainement. Il m'apprit qu'il avait quitté le service militaire avec le grade de lieutenant, et s'était retiré dans une terre située à huit verstes de la mienne; il l'avait achetée et comptait s'y livrer à l'agronomie. Il avait eu trois enfans, mais il ne lui en restait qu'un, une petite fille de cinq ans.

— Et votre femme ne m'a pas oublié? lui demandai-je.

— Non certainement, me répondit-il en hésitant un peu, quoiqu'elle fût alors bien jeune : c'était presque un enfant; mais sa mère vous estimait beaucoup, et vous savez quelle vénération elle a pour sa mère.

Il me rappelait en ce moment les paroles de Mme Eltsof : « Vous ne convenez point à ma fille. » Et regardant Priemkof à la dérobée : — C'est donc *toi*, dis-je en moi-même, le mari qu'il lui fallait?

Priemkof resta plusieurs heures chez moi. C'est un homme prévenant, agréable : il est modeste et paraît la bonté même, il est impossible de ne point l'aimer; mais son esprit ne s'est point développé depuis notre séparation. J'irai très certainement le voir, peut-être même dès demain. Je suis curieux de savoir ce que Vera Nikolaïevna est devenue tout ce temps.

Mais toi, malheureux, tu t'amuses probablement à mes dépens, assis à ton bureau de directeur. Cependant je continuerai à t'écrire, et te ferai part de l'impression qu'elle produira sur moi. Adieu, et à bientôt une nouvelle lettre.

LETTRE TROISIÈME.

LE MÊME AU MÊME.

M..., 16 juin 1850.

Eh bien! mon cher, je me suis rendu chez elle, je l'ai vue; mais avant tout il faut que je te communique une circonstance singulière : tu peux ne point me croire si tu le veux, mais je te déclare qu'elle n'a changé en aucune manière; sa figure et ses formes sont absolument les mêmes... Lorsqu'elle vint à ma rencontre, je faillis pousser un cri; c'est encore la jeune fille de dix-sept ans que j'ai connue autrefois. Ses yeux seulement ne sont plus ceux d'une jeune fille; mais je lui trouve toujours le même calme, la même simplicité; sa voix n'a point changé, elle n'a pas une ride au front; il semble vraiment qu'elle soit restée tout le temps ensevelie quelque part dans la neige. Pourtant elle a maintenant vingt-huit ans, elle a été mère de trois enfans... C'est incompréhensible! Ne pense point d'ailleurs que j'exagère le portrait dans l'intention de l'embellir : au contraire cette étrange faculté de conservation ne me plaît nullement. Une femme de vingt-huit ans, épouse et mère, ne devrait point ressembler à une petite fille; le mariage aurait dû la changer.

Vera m'a accueilli d'une façon très aimable, et Priemkof a paru ravi de me voir; cet excellent homme semble possédé du besoin de s'attacher à quelqu'un. Leur maison est à la fois commode et bien tenue. Vera Nikolaïevna avait un costume de jeune fille; elle était

tout en blanc, moins une ceinture bleue, et une petite chaîne d'or était passée autour de son cou. Sa fille est fort gentille, mais elle ne lui ressemble pas : elle me rappelle sa grand'mère. Dans le salon, au-dessus d'un divan, est pendu le portrait de cette femme étrange, et il est d'une ressemblance frappante. Il m'a sauté aux yeux dès que j'eus mis le pied dans la chambre; il me parut qu'elle me regardait d'un air attentif et sévère. Nous prîmes place et commençâmes à causer de nos anciens souvenirs; mais, tout en parlant, je ne pouvais m'empêcher de jeter les yeux sur la sombre figure de Mme Eltsof. Sa fille s'était précisément assise sur le divan au-dessus duquel le portrait se trouve : c'est sa place de prédilection. Figure-toi mon étonnement! Vera Nikolaïevna n'a encore lu jusqu'à présent aucun roman, aucune pièce de vers, en un mot, comme elle le dit elle-même, aucune œuvre d'imagination. Une pareille indifférence pour les lectures qui élèvent l'esprit m'a mis hors de moi. Chez une femme intelligente et, autant que je puis le supposer, douée d'une grande sensibilité, cela est certainement incompréhensible.

— Ainsi donc, lui ai-je dit, vous êtes bien résolue à ne jamais lire d'ouvrages de ce genre?

— Je ne sais comment cela s'est fait, m'a-t-elle répondu, le temps m'a manqué.

— Vraiment! cela m'étonne. Au moins, dis-je à Priemkof, vous auriez dû y décider votre femme.

— Moi! mais je ne demande pas mieux, me dit-il. — Sa femme l'interrompit presque aussitôt.

— N'en croyez rien, me dit-elle; il a, comme moi, trop peu de goût pour la poésie.

— Pour les vers, reprit-il, oui, j'en conviens; quant aux romans...

— Mais que faites-vous donc? Comment passez-vous vos soirées? lui demandai-je. Vous jouez sans doute aux cartes?

— Quelquefois, me répondit Vera, mais les moyens d'occupation ne nous manquent pas. Nous lisons d'ailleurs; les œuvres poétiques ne sont point les seules qui présentent de l'intérêt.

— Pourquoi avez-vous si mauvaise opinion des poètes?

— Que voulez-vous? dès mon enfance, j'ai été habituée à rejeter toutes les œuvres d'imagination; telle était la volonté de ma mère, et plus je vis, plus je suis frappée de la profonde sagesse de toutes les actions, de tous les préceptes de ma mère.

— Nous ne serons jamais d'accord; je suis persuadé que vous vous sevrez sans aucune raison de la plus pure et la plus douce des consolations. Vous ne vous refusez pas la musique, le dessin; pourquoi donc n'y joignez-vous pas la poésie?

— Je n'ai point de répulsion invincible à cet égard, mais la poésie est encore une inconnue pour moi; voilà tout.

— Eh bien! moi, je me charge de vous la présenter. Votre mère ne vous a sans doute point prescrit de ne jamais ouvrir un volume dont le sujet relève du sentiment ou de l'imagination?

— Non certes; lorsque je me mariai, ma mère me laissa entièrement libre, mais je n'ai jamais pensé à lire un... comment nommez-vous cela?... enfin, n'importe,... un roman.

Je l'écoutais avec une surprise croissante; jamais je ne me serais imaginé pareille chose. Elle continuait à me regarder avec son calme habituel; c'est ainsi que regardent les oiseaux quand ils n'ont pas peur.

— Je vous apporterai un livre, m'écriai-je, et en parlant ainsi je songeais au *Faust* que je venais de retrouver.

Au lieu de me répondre, Vera Nikolaïevna soupira doucement. Puis, reprenant la parole : — Un livre! me dit-elle un peu émue, pourvu qu'il ne soit pas de George Sand!

— Ah! vous avez donc entendu parler de George Sand? Eh bien! quand ce serait un de ses ouvrages, je n'y vois pas grand mal; mais non, rassurez-vous : le livre que je vous apporterai n'est pas d'elle. Vous n'avez pas oublié l'allemand?

— Non; je le comprends encore fort bien.

— Elle le parle comme un Allemand, ajouta Priemkof.

— A merveille! Je vous apporterai... Non, je ne vous dirai pas le titre de cette œuvre admirable.

— Bien! nous verrons cela. En attendant, passons dans le jardin; Natacha est impatiente d'y courir.

Cela dit, elle mit un chapeau de paille rond, vrai chapeau d'enfant, tout à fait semblable à celui de sa fille, si ce n'est qu'il était plus grand, et nous partîmes. Je me tenais à côté d'elle. Lorsque nous fûmes en plein air, à l'ombre des tilleuls, ses traits me parurent encore plus agréables, surtout dans les momens où, se retournant un peu elle rejetait la tête en arrière pour pouvoir me regarder de dessous son chapeau. Si ce n'avait été Priemkof, qui nous suivait, et sa fille, que je voyais sautiller devant nous, j'aurais vraiment cru qu'au lieu de trente-six ans, j'en avais vingt-quatre, comme à l'époque où je me préparais à partir pour Berlin, et cela d'autant mieux que le jardin dans lequel nous nous promenions me rappelait singulièrement celui de la terre de Mme Eltsof. Il me fut impossible de ne point confier cette pensée à ma compagne.

— Tout le monde affirme, me répondit-elle, que j'ai peu changé. Cela est vrai, surtout pour mes goûts et mon caractère en général.

Nous nous trouvions devant un petit kiosque dans le goût chinois. Nous y entrâmes, et je me mis à l'examiner.

— Savez-vous à quoi je pense? lui dis-je; lorsque je reviendrai vous voir, il faudra faire apporter ici une table et quelques chaises.

On est vraiment fort bien dans ce kiosque. C'est ici que je veux vous lire... le *Faust* de Goethe...

— Et quand vous proposez-vous de revenir? reprit-elle d'un air indifférent.

— Après-demain.

— C'est bien, me dit-elle; je donnerai mes ordres.

En ce moment, Natacha, qui était entrée avec nous dans le kiosque, poussa un cri et se rejeta en arrière pâle et toute tremblante. — Ah! maman! s'écria-t-elle d'une voix émue et en montrant quelque chose dans un coin de la chambre, vois cette affreuse araignée!

Vera Nikolaïevna suivit le geste de l'enfant, et aperçut en effet une grosse araignée qui s'avançait lentement sur le mur. — Pourquoi te fait-elle peur? dit-elle. Regarde, elle ne mord pas.

Et, avant que j'eusse le temps d'arrêter son bras, elle saisit la hideuse bête, la laissa courir sur sa main, et la jeta par terre.

— Vous êtes vraiment courageuse! m'écriai-je.

— Comment cela? Je n'ai couru aucun danger; cette araignée n'est point venimeuse.

— Je vois que vous n'avez point oublié votre histoire naturelle. Quant à moi, je n'aurais touché à cette vilaine bête pour rien au monde.

— Je ne courais aucun danger, répéta Vera Nikolaïevna.

La petite Natacha, qui nous regardait en silence, se mit à rire. — Comme elle ressemble à votre mère! dis-je, en montrant l'enfant.

— Oui, me répondit Vera Nikolaïevna avec un sourire de satisfaction, et je m'en réjouis. Dieu veuille que cette ressemblance ne se borne pas aux traits!

On vint nous dire que le dîner était servi, et aussitôt qu'on se fut levé de table, je partis. Demain je leur porte *Faust*, mais si Goethe et moi nous allions faire *fiasco!* Je te décrirai la séance avec détail.

Et maintenant dis-moi un peu ce que tu penses de mon aventure. Tu ne manqueras pas de la trouver fort étrange, et tu supposeras sans doute que mon cœur va s'enflammer. Sottise que tout cela, mon ami! Il est temps de se ranger. Ce n'est point à mon âge que l'on recommence à vivre. D'ailleurs je n'ai jamais eu de goût pour les femmes de ce caractère. Après tout, quelles sont les femmes qui m'aient vraiment plu? Je rougis des idoles que j'ai encensées. Je me félicite de ce voisinage, je me réjouis de pouvoir renouer connaissance avec une personne intelligente, naïve et douce. Quant au reste, tu le sauras quand le moment sera venu.

LETTRE QUATRIÈME.

LE MÊME AU MÊME.

M..., 20 juin 1850.

La lecture en question a eu lieu, mon cher, et voici comment les choses se sont passées. Mais d'abord il faut que je t'annonce... un succès inespéré... un succès... non, ce n'est pas le mot; enfin tu vas en juger.

J'arrivai pour le dîner. Nous étions six à table : M. Priemkof, sa fille, une gouvernante, blême et insignifiante personne, et un vieil Allemand affublé d'un petit frac marron, propret, au menton fraîchement rasé, aux traits doux et placides, au sourire édenté, exhalant une odeur de café à la chicorée, comme tous les vieux Allemands en général. On me le présenta : c'était un certain Schimmel, maître de langue allemande chez le prince X., voisin de mes hôtes. M. Schimmel est, à ce qu'il paraît, dans les bonnes grâces de Vera Nikolaïevna, et elle l'avait invité pour notre lecture. Nous dînâmes tard, et on resta longtemps à table; puis vint la promenade. Le temps était magnifique. Il était tombé le matin une pluie mêlée de vent; mais vers le soir tout était rentré dans le calme. Nous entrâmes tous les deux dans une prairie découverte. Un grand nuage rose s'élevait au-dessus de nous; quelques traînées de vapeurs, légères comme de la fumée, s'y dessinaient par momens; une petite étoile, à la lueur scintillante, se montrait et se cachait tour à tour au bord du nuage, et un peu plus loin le croissant de la lune se détachait sur l'azur rougeâtre du ciel. Je montrai ce nuage à Vera Nikolaïevna. —Oui, me dit-elle, c'est fort beau, mais voyez de ce côté-ci. —Je me retournai; un énorme nuage d'un ton grisâtre et aux flancs bordés de rouge s'étendait comme un voile sur le soleil couchant. On eût dit un volcan dont la cime menaçait le ciel. — Nous aurons de l'orage, dit Priemkof. — Je reviens à mon sujet. J'avais oublié de t'apprendre dans ma dernière lettre que je regrettais d'avoir fait choix de *Faust*. Il me parut que puisqu'il s'agissait de poètes allemands, Schiller aurait été plus convenable. Je redoutais surtout l'effet des premières scènes dans lesquelles Gretchen ne paraît pas, le personnage de Méphistophélès ne me laissait point non plus sans inquiétude; mais je me trouvais sous l'influence de *Faust*, et il m'eût été impossible de lire autre chose avec plaisir. Lorsque la nuit fut tout à fait venue, nous nous dirigeâmes vers le kiosque. Tout y avait été préparé dès la veille. En face de la porte, devant un petit divan, se trouvait une petite table ronde couverte d'un tapis; autour étaient rangés des fauteuils et des chaises, une lampe brûlait sur la table. Je m'assis sur le divan, et je pris le livre. Vera Nikolaïevna alla se placer

un peu plus loin, près de la porte, dans un fauteuil. On pouvait voir distinctement, à la lueur de la lampe, une branche d'acacia qui se balançait à l'entrée du pavillon, et de temps à autre une bouffée d'air y pénétrait. Priemkof s'assit près de moi, et l'Allemand à ses côtés. La gouvernante était restée à la maison avec l'enfant. Je prononçai un petit discours préliminaire dans lequel, rappelant l'ancienne légende du docteur Faust, j'expliquai le caractère de Méphistophélès, et donnai quelques détails sur le rôle qu'avait joué Goethe dans la littérature allemande. Je terminai en priant mes auditeurs de ne pas m'épargner les questions, si quelques passages les arrêtaient. Cela dit, je commençai à lire, sans détacher les yeux du texte. Je n'étais point à mon aise, ma voix tremblait, et j'avais des battemens de cœur. L'Allemand fut le premier qui laissa échapper une marque d'approbation, et lui seul continua à interrompre ainsi de temps en temps le silence. « Étonnant! merveilleux! » répétait-il sans cesse. Parfois il ajoutait : « Voilà qui est profond! » La lecture ennuyait Priemkof, autant que je pus m'en apercevoir. Il nous avait avoué qu'il n'aimait point les vers, et d'ailleurs l'allemand ne lui était pas très familier. Vera Nikolaïevna était immobile; je la regardai deux ou trois fois à la dérobée; elle avait les yeux arrêtés sur moi et paraissait fort attentive. Sa figure me parut pâle. Après la première rencontre de Faust et de Gretchen, elle se pencha un peu en avant, croisa ses bras, et resta dans cette posture jusqu'à la fin. Je sentais que Priemkof devait s'ennuyer à périr, et cette pensée me refroidit un peu d'abord; mais je finis par l'oublier entièrement, et m'animai de plus en plus... Je ne lisais que pour Vera Nikolaïevna; une voix intérieure me disait que la lecture agissait sur elle. Lorsque j'eus fini (je passai les intermèdes et quelques parties de la *nuit sur le Brocken*), lorsque le cri déchirant qui termine la pièce, le cri de Marguerite appelant Heinrich, se fut échappé de mes lèvres, l'Allemand poussa une exclamation d'enthousiasme. — Dieu! que c'est beau! dit-il. Priemkof, qui paraissait non moins satisfait (le pauvre homme!), se leva vivement, poussa un soupir, et se mit à me remercier du plaisir que je lui avais procuré; mais je ne lui répondis pas, je regardai Vera Nikolaïevna... J'attendais qu'elle ouvrît la bouche. Elle se leva, s'avança vers la porte d'un pas chancelant, s'y arrêta quelques instans et entra doucement dans le jardin. Je m'y précipitai; elle avait déjà eu le temps de s'éloigner, et c'est à peine si je pouvais distinguer sa robe blanche à travers les ténèbres.

— Eh bien! lui criai-je, n'êtes-vous point contente?

Elle s'arrêta.—Pouvez-vous me laisser ce livre? me répondit-elle de loin.

— Je vous le donne, Vera Nikolaïevna, si vous le désirez.

— Merci! me répondit-elle, et je la perdis de vue entièrement.

Priemkof et l'Allemand m'avaient rejoint. — Savez-vous qu'il fait étouffant? me dit le premier. Mais où donc est ma femme?

— Je crois qu'elle est rentrée, lui répondis-je.

— L'heure du souper approche, murmura Priemkof, et il ajouta : — Vous êtes un lecteur admirable!

— Je crois, lui dis-je, que *Faust* a plu à Vera Nikolaïevna.

— Sans aucun doute!

Nous rentrâmes.

— Où est ta maîtresse? demanda Priemkof à une camériste qui vint à notre rencontre.

— Elle vient de passer dans sa chambre à coucher.

Priemkof se dirigea de ce côté. Moi, j'allai me promener sur la terrasse avec Schimmel. L'Allemand leva les yeux vers le ciel, et se mit à lancer des observations sentencieuses sur le nombre des étoiles, en aspirant force prises de tabac. Pour moi, je gardais le silence. Il me semblait que les étoiles me regardaient d'un air sérieux. Au bout de cinq minutes environ, Priemkof parut et nous invita à passer dans la salle à manger. Vera Nikolaïevna y entra bientôt après. Nous prîmes places.

— Regardez donc Verotchka, me dit Priemkof. — Je jetai les yeux sur elle. — Ne lui trouvez-vous rien de particulier? — Je remarquai effectivement que ses traits étaient altérés, mais je ne sais pourquoi je répondis à Priemkof : — Non, je ne remarque rien.

— Ne voyez-vous pas qu'elle a les yeux rouges? continua Priemkof.

Je ne lui répondis pas.

— Figurez-vous qu'étant monté dans sa chambre, reprit le mari, je l'ai trouvée tout en larmes. Il y a bien longtemps que cela ne lui était arrivé. Tenez, la dernière fois qu'elle a pleuré, c'est, je crois, lorsque nous avons perdu notre Sacha. Voilà ce que nous vaut votre *Faust*, ajouta-t-il en souriant.

— Vous voyez donc que j'avais raison, dis-je à Vera Nikolaïevna, lorsque je vous affirmais...

— Je ne m'y attendais pas, me dit-elle en m'interrompant; mais Dieu sait si vous avez raison! Peut-être ma mère me défendait-elle de lire ces sortes de livres précisément parce que...

Elle n'acheva point.

— Parce que? repris-je; continuez, je vous écoute.

— A quoi bon? Je me fais déjà assez de reproches d'avoir pleuré. Au reste, nous reparlerons ensemble de tout cela : il y a beaucoup de choses que je n'ai pas comprises.

— Pourquoi ne m'avez-vous donc pas interrompu?

— J'ai bien compris toutes les paroles, mais...

Elle n'acheva point et resta pensive. En ce moment, un bruit de feuilles s'éleva tout à coup dans le jardin : c'était le vent qui commençait à souffler avec force. Vera Nicolaïevna tressaillit, et se tourna vers une fenêtre qui était ouverte.

— Je vous avais bien prédit que nous aurions de l'orage! s'écria Priemkof. Verotchka, pourquoi donc avoir peur?

Elle le regarda sans lui répondre. Quelques faibles éclairs qui brillaient dans le lointain jetèrent un reflet mystérieux sur sa figure.

— C'est toujours ce maudit *Faust!* continua Priemkof; après le souper, il faudra nous coucher tout de suite. N'est-ce pas, monsieur Schimmel?

— Après une fatigue morale, lui répondit le brave homme, le repos physique est aussi utile qu'agréable.

Et il but un verre de madère.

Après le souper, nous nous séparâmes. En quittant Vera Nikolaïevna, je lui serrai la main; cette main était glacée. Je me rendis dans la chambre qui m'était destinée et restai longtemps à ma fenêtre; la prédiction de Priemkof s'était accomplie : une pluie violente mêlée de grêle commençait à tomber. J'écoutai les mugissemens du vent, le bruit de la pluie qui battait les arbres, et pendant que je prêtais l'oreille, l'église qui s'élevait dans le voisinage, près d'un étang, m'apparaissait tantôt comme une énorme masse noire qui se détachait sur un fond blanc, tantôt au contraire elle se découpait en blanc sur un fond noir, et disparaissait presque aussitôt au milieu des ténèbres; mais ce spectacle ne m'occupait pas. Je pensais à Vera Nikolaïevna, je pensais à l'impression que *Faust* produirait sur elle quand elle le lirait elle-même, je pensais à ses larmes et à l'attention qu'elle m'avait prêtée...

L'orage avait cessé depuis longtemps, les étoiles scintillaient de nouveau, tout était calme autour de moi : un oiseau dont le chant m'était inconnu répéta à plusieurs reprises un trille varié, et qui résonnait d'une manière étrange au milieu du silence de la nuit. Je ne pouvais me décider à gagner mon lit...

Le lendemain, je fus sur pied de bonne heure; personne n'était encore levé. Je descendis dans le salon et m'arrêtai devant le portrait de Mme Eltsof. Eh bien! pensai-je avec une secrète satisfaction qui me parut ensuite assez plaisante, je viens de lire à ta fille un des ouvrages que tu lui défendais; mais au même instant je crus remarquer... tu as sans doute observé comme moi que les portraits peints de face ont toujours l'air de braquer les yeux sur le spectateur;... je crus remarquer, dis-je, que la vieille Mme Eltsof me regardait d'un air menaçant. Je me détournai, et, m'étant approché de la fenêtre, j'aperçus Vera Nikolaïevna qui, armée d'une ombrelle, et

la tête garantie par un simple fichu blanc, se promenait seule dans le jardin. J'allai immédiatement la rejoindre et l'abordai en lui souhaitant le bonjour.

— Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, me dit-elle; j'ai mal à la tête, et c'est pour cela que je suis sortie si matin; l'air me fera du bien.

— J'espère, lui dis-je, que vous n'attribuez plus votre malaise à la lecture d'hier?

— Mais si vraiment; je n'ai point l'habitude de ces sortes d'occupations. D'ailleurs il y a dans votre livre des choses qui me tourmentent l'esprit. Il me semble que ma tête est en feu, ajouta-t-elle en portant la main à son front.

— A merveille, repris-je, pourvu toutefois que cette insomnie et ce mal de tête ne vous dégoûtent point de ces lectures! Voilà ce que je crains.

— Vraiment? me répondit-elle en saisissant une branche de jasmin sauvage qui s'avançait sur l'allée. Dieu sait!... Il me semble que lorsqu'on s'est une fois engagé dans cette voie, il est impossible de la quitter.

Cela dit, elle rejeta vivement la branche qu'elle tenait à la main. — Allons nous asseoir dans ce bosquet, continua-t-elle; mais, je vous en prie, ne me reparlez plus de ce livre (elle paraissait craindre de prononcer le nom de Faust) tant que je n'y ramènerai pas la conversation.

Nous entrâmes dans le bosquet, et je m'y assis près d'elle. — Je ne vous parlerai plus de Faust, lui dis-je, mais permettez-moi de vous féliciter; vraiment je vous porte envie.

— Comment cela?

— Mais oui; je me dis qu'avec une nature comme la vôtre vous allez goûter de bien douces jouissances! Il y a bien d'autres poètes que Goethe; vous pourrez lire Shakspeare, Schiller, et même notre Pouchkine. Ne faut-il pas aussi que vous fassiez connaissance avec lui?

Pendant que je lui parlais ainsi, elle se taisait et promenait le pied de son ombrelle dans le sable de l'allée. Ah! mon cher Semène Nikolaïevitch, si tu savais comme je la trouvai jolie en ce moment! Elle était pâle, mais d'une pâleur qui avait quelque chose d'aérien. Le buste un peu incliné en avant, elle paraissait brisée par un combat intérieur, et pourtant une expression de pureté vraiment céleste était répandue sur toute sa personne. Je continuai, je parlai encore longtemps, puis je me tus et restai toujours là près d'elle en la regardant: elle continuait à tracer sur le sable avec son ombrelle des dessins qu'elle effaçait sans lever la tête; mais tout à coup les pas

d'un enfant se firent entendre, et Natacha entra dans le bosquet. Vera Nikolaïevna se redressa, se leva, et, à mon grand étonnement, elle se mit à embrasser sa fille avec une tendresse convulsive..... C'était tout à fait contraire à ses habitudes. Bientôt après parut Priemkof. Quant au méthodique Schimmel, ce vieil enfant, il était parti dès le matin pour donner dans le voisinage je ne sais quelle leçon. Nous rentrâmes pour prendre le thé.

En voilà assez; je commence à me sentir fatigué. Tout cela doit te sembler bien confus et assez ridicule. C'est que moi-même j'avoue que je m'y perds un peu... Je ne sais ce qui se passe en moi, mais je ne me reconnais plus. Il me semble que je vois continuellement une petite chambre aux murs dégarnis, une lampe, une porte ouverte qui laisse pénétrer par momens l'air frais et embaumé d'une belle nuit, et plus loin, près de la porte, une jeune femme attentive, une robe blanche aux plis légers... Tu comprends maintenant pourquoi j'avais eu l'idée de l'épouser. Il paraît qu'avant mon voyage à Berlin j'étais beaucoup moins bête que je ne le croyais. Oui, Semène Nikolaïevitch, ton ami se trouve dans une singulière disposition d'esprit. Je sais bien que tout cela se passera. — Et dans le cas contraire? — Eh bien! cela ne passera pas, et voilà tout. Quoi qu'il arrive, je suis content de moi; d'abord cette soirée de lecture a été tout à fait extraordinaire; en second lieu, si j'ai réveillé cette âme endormie, je n'y vois point de mal, et personne ne me le reprochera. La vieille Eltsof est clouée au mur; elle sera bien obligée de se taire. D'ailleurs elle-même..., toutes les circonstances de sa vie ne me sont point connues; je sais seulement qu'elle a fui le toit de son père. On voit bien que du sang italien coulait dans ses veines. Elle prétendait garantir sa fille; c'est ce que nous verrons.

Je dépose la plume. Quant à toi, impitoyable persifleur, pense de tout cela ce que tu veux, mais ne t'avise point, je te prie, de m'en railler dans tes lettres. Notre amitié ne date point d'hier, et nous nous devons des ménagemens. Adieu.

LETTRE CINQUIÈME.

LE MÊME AU MÊME.

M..., 26 juillet 1850.

J'ai été longtemps sans t'écrire, mon cher Semène Nikolaïevitch, plus d'un mois, à ce qu'il me semble. Je n'avais rien à t'apprendre, et je suis plus paresseux que jamais. Pour être franc, je te confierai que je n'ai guère songé à toi. Sais-tu bien que les suppositions auxquelles tu te livres à mon sujet, dans ta dernière lettre, sont tout à fait fausses ou du moins peu fondées? Tu t'imagines que

je suis épris de Vera Nikolaïevna, c'est une erreur. Il est vrai que nous nous voyons souvent, et qu'elle me plaît infiniment;... mais à qui donc ne plairait-elle pas? Je voudrais bien te voir à ma place. Quelle admirable personne! Elle réunit à la fois une étonnante perspicacité et l'innocence d'un enfant, un merveilleux bon sens et l'instinct du beau idéal; possédée de l'amour de la vérité et de tout ce qui est grand en soi, elle veut tout connaître, les vices comme les ridicules, et pourtant ces penchans divers n'altèrent en rien le charme de son angélique nature... Mais laissons cela. Nous avons beaucoup lu, beaucoup causé ensemble depuis un mois. Les lectures me font éprouver des jouissances que je ne connaissais pas encore. Il me semble vraiment que je voyage dans de nouvelles régions. Rien, il est vrai, ne l'exalte; tout ce qui est manifestation bruyante lui est étranger; elle s'illumine doucement lorsque dans nos lectures quelque passage la touche, et sa figure exprime alors une élévation de sentimens, une bonté,... la bonté même. Vera n'a jamais connu le mensonge; depuis sa plus tendre enfance, elle est habituée à la vérité, et il en résulte que dans la poésie la vérité seule lui semble vraiment belle; elle la découvre immédiatement, comme on découvre une physionomie de sa connaissance, et c'est là une qualité précieuse, un bonheur inappréciable! L'éducation que lui a donnée sa mère mérite sous ce rapport les plus grands éloges. Combien de fois ne me suis-je point dit en voyant Vera : — Oui, Goethe ne s'est point trompé, les natures vraiment bonnes reconnaissent toujours le droit chemin, quelle que soit l'incertitude de leurs efforts! — Une seule chose me contrarie : son mari se met toujours de la partie; mais je t'en supplie, pas de ricanemens; ne flétris point, même par le plus léger soupçon, notre sainte amitié! Il n'est guère plus capable de comprendre la poésie que je ne le suis, moi, de jouer de la flûte, et pourtant il tient à ne point rester en arrière de sa femme; il veut aussi s'éclairer. Au reste il arrive parfois à Vera de me pousser à bout; souvent elle ne veut plus entendre parler de lecture, et cela sans aucun motif; elle se refuse même parfois à toute espèce de conversation, et s'acharne à broder, à s'occuper de Natacha, à parler cuisine avec la sommelière, ou bien encore elle reste là les bras croisés à regarder par la fenêtre... J'ai remarqué que lorsqu'elle est sous l'empire d'une de ces lubies, il ne faut point essayer de l'y arracher; elle revient d'elle-même à nos causeries habituelles et à nos livres. Cela dénote une certaine opiniâtreté, et je ne le trouve point mauvais. Te rappelles-tu combien de fois il nous est arrivé dans notre jeunesse d'entendre une jeune innocente débiter des discours que nous trouvions enchanteurs jusqu'au moment où nous nous apercevions qu'elle n'était en fin de compte que notre propre écho? Il

n'en est point ainsi de Vera; non, elle ne relève que d'elle-même. Jamais elle n'accepte de confiance une opinion quelconque; les autorités n'ont aucune valeur à ses yeux; elle n'aime pas à contredire, mais ne se soumet point. Il nous est arrivé plus d'une fois de raisonner sur *Faust*, et, chose étrange, elle ne me parle jamais de Gretchen; elle se borne à écouter ce que je lui dis. Quant à Méphistophélès, il lui fait peur, non point en sa qualité de diable, mais par « certain côté qui peut se rencontrer chez tous les hommes. » Ce sont ses propres paroles. Je m'étais mis en devoir de lui expliquer que l'on donnait à ce *côté particulier* le nom de réflexion; mais elle ne comprend pas ce mot dans le sens qu'il a en allemand. Elle ne connaît que l'acception qu'on lui donne en français, et elle trouve l'opération qu'il exprime fort raisonnable. La nature de nos relations est vraiment fort étrange! Je puis dire qu'à certains égards j'exerce sur elle une grande autorité : je complète son éducation; mais de mon côté, et sans qu'elle le sache, je subis son influence, et c'est une influence qui m'est très salutaire. Ainsi je lui dois d'avoir découvert depuis peu, dans plusieurs compositions poétiques très célèbres, une foule de passages dont la beauté est purement de convention. Tout ce qui n'excite point son admiration me devient aussitôt suspect. Mon intelligence a déjà beaucoup gagné; elle est devenue plus clairvoyante. Il est impossible de se trouver habituellement en rapport avec elle sans changer.

Qu'en résultera-t-il? me demanderas-tu sans doute. A te dire vrai, je pense qu'il n'en résultera absolument rien. Je passerai fort agréablement le temps jusqu'au mois de septembre, et me mettrai en route. Pendant les premiers mois qui suivront notre séparation, les jours me paraîtront vides et ennuyeux, mais je m'y ferai. Je sais fort bien qu'entre un homme et une jeune femme toute espèce de rapport est chose dangereuse et se transforme insensiblement en relations d'un tout autre genre... C'est pourquoi j'aurai le courage de m'arracher d'ici; cependant nous vivons l'un près de l'autre dans la plus parfaite tranquillité. Une fois seulement nous nous sommes trouvés dans une situation singulière. Je ne sais comment et à propos de quoi, nous lisions *Oneguine* (1), si je ne me trompe, et je lui baisai la main. Ce mouvement la fit un peu reculer, elle me regarda (jamais je n'ai encore rencontré de femme dont le regard approche du sien; il est à la fois réfléchi, attentif et sévère...), une rougeur subite colora ses joues, elle se leva et s'éloigna. Ce jour-là, il ne me fut plus donné de me trouver seul avec elle. Au lieu de m'aborder comme de coutume, elle passa le temps à jouer aux cartes avec son

(1) Roman de Pouchkine.

mari et la gouvernante. Le lendemain matin, elle me proposa d'aller nous promener dans le jardin. Nous le traversâmes dans toute sa longueur jusqu'à l'étang. Arrivés là, elle me dit tout à coup à voix basse et sans me regarder :

— Ne le faites plus à l'avenir, je vous en prie, — et elle se mit à me parler d'autre chose...

Je ne sais si elle remarqua ma confusion.

Je reconnais, du reste, que son image ne me sort pas de l'esprit, et je crois vraiment que si j'ai pris la plume pour t'écrire, c'est afin de pouvoir penser à elle et d'en parler. J'entends d'ici les piétinemens des chevaux qui m'attendent; je vais me rendre chez mes voisins. Mon cocher ne me demande plus où il faut me conduire, lorsque je monte en calèche; il va droit à la campagne de Priemkof. Avant d'y arriver, à deux verstes environ de leur village, la route fait un détour, et on aperçoit subitement leur maison entourée d'un bois de bouleaux. Chaque fois que j'en aperçois les fenêtres dans le lointain, je me sens heureux.

Il faut décidément que je m'arrête pour couper court à toutes les suppositions que tu ne manquerais pas de faire, si je continuais sur ce ton. Je t'en dirai plus long la prochaine fois... Mais qu'aurai-je à t'apprendre? — Adieu. — A propos, jamais elle ne dit adieu tout court, mais bien : — allons, adieu. Cette façon de parler me plaît beaucoup.

P. S. Je ne sais si je te l'ai dit, elle sait que j'avais demandé sa main.

LETTRE SIXIÈME.

LE MÊME AU MÊME.

M..., 10 août.

Avoue-le-moi, tu t'attends à une lettre triomphante ou désespérée... mais tu te trompes; ma lettre ne différera point de toutes celles que je t'ai déjà écrites. Il ne s'est passé rien de nouveau, et, à vrai dire, je ne comprends pas qu'il en puisse être autrement. Nous avons fait dernièrement une promenade en bateau sur l'étang. Je vais te la raconter. Nous étions trois : elle, Schimmel et moi. Je ne sais pourquoi elle invite si souvent ce vieillard. Les X... commencent à lui faire mauvaise mine; ils disent qu'il néglige ses leçons. Du reste, je l'ai trouvé cette fois plus amusant que de coutume. Quant à Priemkof, il ne nous a point accompagnés; il avait mal à la tête. Le temps était beau, quelques traînées de nuages blancs flottaient çà et là sur un ciel d'azur; la nature était admirable, le bruit du feuillage, le son argentin de l'eau qui battait les bords de l'étang, les éclairs fugitifs qui couraient sur les vagues, une fraîcheur délicieuse, le soleil!...

L'Allemand et moi nous prîmes les avirons; mais nous les quittâmes bientôt pour déployer la voile, et le bateau s'avança en coupant l'eau murmurante, qui nous cédait le passage en dessinant derrière nous de larges ondulations d'écume. Elle s'était placée au gouvernail et se mit à diriger le bateau; un mouchoir couvrait sa tête, et les boucles de cheveux qui s'en échappaient s'agitaient doucement dans les airs. Sa main, qu'elle avait posée sur le gouvernail, dirigeait le bateau avec adresse. Elle riait lorsque le vent lui jetait quelques gouttes d'eau à la figure. Je me tenais accroupi près d'elle au fond du bateau; l'Allemand prit sa pipe, alluma son *kanaster*, et se mit à chanter d'une voix de basse assez agréable. Il entonna d'abord l'ancienne chanson allemande : *Jouissez de la vie*, puis un air de *la Flûte enchantée*, puis encore une romance qui a pour titre *l'Alphabet de l'amour, — das A B C der Liebe*. On y passe successivement d'une lettre à l'autre, en y ajoutant, bien entendu, toute sorte de sentences plus ou moins plaisantes, et elle se termine par le vers suivant : « Faites un *knicks* (révérence). » Il chanta ce couplet avec sensibilité; mais, en prononçant le mot *knicks*, il cligna amoureusement l'œil gauche d'une façon si plaisante, que Vera se mit à rire et le menaça du doigt... — Oh ! oui ! s'écria Schimmel d'un air important, dans mon temps j'en valais bien un autre ! — Et, vidant sa pipe sur la paume de sa main, il fourra ses doigts dans sa blague. — Lorsque j'étais étudiant, ajouta-t-il, oh ! oh !... L'honnête Allemand n'en dit pas plus long, et replaça sa pipe dans le coin de sa bouche en vrai *crâne*. Vera le pria de chanter une chanson d'étudiant; il entonna *Knaster den Gelben*, mais sembla embarrassé en disant le dernier couplet : il craignait de s'être trop émancipé.

Le vent avait augmenté, les vagues étaient devenues plus fortes, et le bateau s'inclinait; les hirondelles passaient tout près de nous en rasant l'eau. Tout à coup le vent tourna; nous n'eûmes pas le temps de virer de bord; une vague vint se briser contre le bateau et s'y répandit. L'Allemand continua son rôle de crâne; il m'arracha la corde des mains, fit jouer la voile, et me dit : — Voilà comment on fait à Cuxhaven. — Je pense que Vera eut peur, car elle pâlit; mais elle resta silencieuse suivant son habitude, ramassa les plis de sa robe, et posa les pieds sur une des traverses du bateau. Je me rappelai en ce moment un passage de Goethe (il me poursuit depuis quelque temps)... Tu sais bien : « des milliers d'étoiles chancelantes brillent sur les flots. » Lorsque je fus arrivé à ce vers : « mes yeux, pourquoi vous baissez-vous ? » elle releva lentement les siens (j'étais assis au-dessous d'elle, et ses regards tombaient naturellement sur moi), et se mit à regarder au loin en baissant un peu la paupière à cause du vent qui soufflait toujours avec force... En ce moment, quelques gouttes de pluie sautillaient sur l'eau, et je lui proposai

mon paletot; elle le jeta sur ses épaules. Nous gagnâmes le point le plus rapproché du bord, et retournâmes à pied à la maison. Je lui donnai le bras; j'avais besoin de lui parler, mais je me taisais. Cependant je crois lui avoir demandé pourquoi, lorsqu'elle est à la maison, elle se tient toujours sous le portrait de Mme Eltsof, comme un poussin sous l'aile de sa mère. — Votre comparaison est bien juste, me dit-elle, et j'aurais souhaité rester toute ma vie sous sa protection. — Comment! lui répondis-je, vous n'aimeriez pas vivre en liberté? — Elle garda le silence.

Je ne sais vraiment pourquoi je l'ai racontée, cette promenade. Peut-être ai-je été conduit à le faire parce qu'elle restera dans ma mémoire comme un des plus doux instans de mon séjour ici, quoique par le fait elle soit sans aucune importance. Je me sentais si heureux, que plus d'une fois des larmes, oui, des larmes de bonheur mouillèrent mes yeux.

A propos, figure-toi que le lendemain, en passant devant le bosquet, j'entendis tout à coup une voix douce et sonore, une voix de femme qui chantait : ***Jouissez de la vie.*** Je jetai les yeux de ce côté; c'était Vera. — ***Brava!*** lui criai-je, je ne savais pas que vous aviez une si belle voix. — Ce compliment la fit rougir, et elle se tut. Plaisanterie à part, je t'assure qu'elle a un soprano très remarquable, et cela probablement sans l'avoir jamais soupçonné. Combien d'autres richesses elle doit encore posséder en secret! Mais elle ne se connaît point elle-même. Dis-le-moi, penses-tu qu'il y ait beaucoup de femmes comme elle au temps où nous vivons?

12 août.

Nous avons eu hier une conversation fort singulière. Nous parlions des apparitions, et, à ma grande surprise, je découvris qu'elle y croyait; elle prétend avoir de bonnes raisons pour cela. Priemkof, qui était là aussi, baissa les yeux, et fit un mouvement de tête, comme pour confirmer les paroles de sa femme. J'avais commencé à la questionner; mais je crus remarquer que ce sujet lui était pénible. Nous nous mîmes à parler de l'imagination, de sa puissance. Je lui contai à ce propos que, dans ma jeunesse, j'avais beaucoup médité sur le bonheur (comme tous ceux qui ne connaissent point la vie, ou qui ne sont point faits pour la connaître), et que je souhaitais alors, entre autres choses, de passer quelque temps à Venise avec une femme aimée. A force d'y penser jour et nuit, j'avais fini par composer dans ma tête un tableau que je pouvais évoquer à volonté; il me suffisait pour cela de fermer les yeux. Voici les détails de la scène : il faisait nuit, la lune versait des flots de lumière d'une blancheur transparente, l'air était embaumé... Et quels végétaux l'embaumaient ainsi? Ne crois point que ce fussent des orangers. Non, c'étaient des plantes

exotiques; j'étais dans une île, sur le rivage de laquelle s'élevait une maison de marbre. La fenêtre était ouverte, une musique ravissante se faisait entendre. D'où venait-elle? Je n'en sais rien; les chambres étaient pleines d'arbrisseaux au feuillage d'un vert foncé, la lueur d'une lampe à demi voilée éclairait cet intérieur. Sur l'appui de l'une des fenêtres était étalé un lourd manteau de soie brodé d'or, et dont un des pans touchait l'eau; deux personnages, lui et elle, étaient accoudés sur ce manteau, et leurs regards se dirigeaient sur Venise, qui s'élevait dans le lointain. Tous ces détails, je les voyais aussi distinctement que s'ils eussent été réellement sous mes yeux. Elle écouta attentivement mes folies, et m'affirma qu'il lui arrivait aussi de se livrer à des rêveries, mais d'un tout autre genre. Ce sont tantôt les déserts de l'Afrique qui se déroulent à ses yeux, et elle les parcourt avec un voyageur, tantôt elle se croit à la recherche de Franklin au milieu des glaces, et elle supporte alors toutes les privations, toutes les misères de cette pénible expédition...

— Tu as trop lu de voyages, lui dit son mari.

— Peut-être bien, lui répondit-elle; mais quand il s'agit de rêves, pourquoi rêver à l'impossible?

— En vérité? lui dis-je, ce pauvre impossible est donc bien coupable à vos yeux?

— Je me suis mal exprimée, reprit-elle. Je voulais dire qu'il me paraissait tout à fait ridicule de se prendre soi-même pour sujet de ses rêveries, de songer à son bonheur. Cela me semble fort inutile; le bonheur n'existe pas; pourquoi le chercher? Il en est du bonheur comme de la santé; lorsqu'on n'y pense pas, c'est qu'on le possède.

Ces paroles me surprirent. Cette femme est une noble créature; oui, n'en doute pas... La conversation changea, et de Venise nous passâmes aux Italiennes. Priemkof sortit; nous restâmes seuls.

— Il coule du sang italien dans vos veines, lui dis-je à ce propos.

— Oui, me répondit-elle. Voulez-vous que je vous montre le portrait de ma grand'mère?

— Certainement, lui dis-je; je le verrai avec plaisir.

Elle entra dans son cabinet et en ressortit bientôt avec un médaillon en or et assez grand. Lorsqu'elle l'eut ouvert, j'y aperçus une délicieuse miniature qui représentait le père de Mme Eltsof et sa femme, la paysanne d'Albano. Je fus frappé de la ressemblance qui existait entre la mère de Vera et l'homme que représentait ce portrait. Seulement la poudre qu'il portait donnait à sa figure plus de dureté : il avait les traits plus marqués et plus fins, et une opiniâtreté sournoise éclatait dans ses petits yeux jaunâtres; mais l'Italienne était ravissante. Elle était voluptueuse et épanouie comme une rose, avec de grands yeux noirs mourans et le sourire du bonheur sur ses lèvres vermeilles. On eût dit que ses narines minces et

dilatées étaient encore agitées par l'émotion d'un baiser, et ses joues colorées respiraient la santé, la jeunesse et une vigueur toute féminine... On devinait que ce front n'avait jamais pensé, et c'était vraiment fort heureux. Le costume qu'elle portait était celui des femmes d'Albano; le peintre (un grand maître) avait placé une grappe de raisin dans ses cheveux noirs comme du jais et nuancés de reflets bleuâtres. Cet ornement bachique était en rapport avec l'expression de sa figure. Sais-tu qui cette femme me rappelle? La Manon Lescaut qui se trouve dans ma chambre. Mais ce qui est vraiment étrange, c'est qu'en regardant ce portrait je me souvins que Vera, malgré le peu de ressemblance que je lui trouvai avec sa grand'mère, avait pourtant quelquefois dans son sourire et son regard quelque chose qui me la rappelait... Oui, je le répète, personne au monde ne connaît ce que cette âme céleste contient de trésors, et Vera l'ignore elle-même.

Un dernier mot; Mme Eltsof confia à sa fille, peu de jours avant son mariage, l'histoire de la paysanne d'Albano, ainsi que sa propre histoire. Ce qui se grava le plus profondément dans l'esprit de Vera, ce sont les dernières années de ce mystérieux Ladanof. Voilà pourquoi sans doute elle croit aux apparitions. Étrange contradiction! comment une âme si pure, comment un esprit si droit peuvent-ils croire à un monde souterrain, rempli de mystères, et en redouter les manifestations?

LETTRE SEPTIÈME.

LE MÊME AU MÊME.

M..., 22 août.

Dix jours se sont écoulés depuis ma dernière lettre... O mon ami, je n'ai pas la force de te le cacher... si tu savais combien je l'aime! Tu dois comprendre tout ce que je souffre en écrivant ce mot fatal! Je ne suis plus un enfant, j'ai franchi la dernière limite de la jeunesse; l'âge où il est si difficile de tromper les autres et si aisé de se tromper soi-même, cet âge heureux est bien loin de moi. Je sais tout, et rien ne m'échappe. Vera est la femme d'un autre; elle aime son mari, je ne l'ignore pas. Quant au sentiment dont je ne suis plus le maître, il ne peut m'apporter que de secrets tourmens et le complet anéantissement de mes forces morales; je ne dois rien attendre, je le sais, et ne désire rien, mais la souffrance que j'endure n'en est point diminuée. J'avais déjà commencé à remarquer, il y a près d'un mois, que mon attachement pour elle augmentait de jour en jour; cela m'inquiétait et me réjouissait tout à la fois... Mais pouvais-je prévoir que je retomberais sous l'empire d'un sentiment qui, comme la jeunesse, s'évanouit ordinairement sans retour? Que dis-je? Jamais, non jamais je n'ai aimé ainsi! Tu sais quelles avaient été mes idoles jusqu'à ce

jour. Ces idoles-là, on les brise sans beaucoup d'effort... Je commence à comprendre maintenant tout l'amour qu'une femme peut inspirer; je rougis de l'avouer, mais c'est ainsi. Oui, j'en rougis... L'amour n'est après tout que de l'égoïsme, et à mon âge l'égoïsme est impardonnable; il n'est plus permis à trente-sept ans de ne vivre que pour soi; il faut se rendre utile, marcher vers un but, remplir un devoir, participer à une œuvre quelconque. C'est ce que j'avais entrepris... Et tout s'est écroulé au premier coup de vent! Je suis là, regardant devant moi sans y rien comprendre; un voile noir couvre mes yeux; mon cœur est oppressé, et je frémis. Comment cela finira-t-il? Jusqu'à présent, c'était loin d'elle que l'ennui et le désespoir me torturaient; sa présence calmait ces tourmens à l'instant même... Aujourd'hui elle n'a plus ce pouvoir. Voilà ce qui m'inquiète. O mon ami, combien il est pénible d'avoir à rougir de ses larmes et d'être obligé de les cacher!.. La jeunesse seule a le droit de pleurer.

Il me serait impossible de relire cette lettre; je l'ai écrite malgré moi; elle m'a échappé comme un sanglot. Je ne puis rien y ajouter, je n'ai rien à te confier... Patience; je reviendrai à moi, j'essaierai de dompter mon cœur, et alors tu reconnaîtras ton vieil ami. Aujourd'hui ce n'est pas un homme qui te parle, c'est un enfant.

LETTRE HUITIÈME.

LE MÊME AU MÊME.

M..., 8 septembre 1850.

Mon cher Semène Nikolaïevitch,

Tu as pris ma dernière lettre beaucoup trop à cœur. Ne sais-tu point que j'ai de tout temps été porté à exagérer les impressions que j'éprouve? C'est chez moi tout à fait involontaire; j'ai une nature féminine. Cela se passera, je l'espère, avec le temps; mais jusqu'à présent, je l'avoue à ma honte, je n'ai pu m'en corriger. Tranquillise-toi donc au plus vite. Je ne nierai point que Vera n'ait fait sur moi une vive impression; mais ce que je puis te certifier, c'est que dans tout cela il n'y a rien d'extraordinaire. Il serait fort inutile que tu vinsses me rejoindre : franchir ainsi sans aucune raison plus de mille verstes, cela me paraît un acte de folie; mais je ne t'en suis pas moins fort reconnaissant, c'est une nouvelle preuve d'amitié que tu viens de me donner, et je ne l'oublierai de ma vie. Ton arrivée ici est d'autant moins nécessaire que je me propose de partir prochainement pour Pétersbourg. Lorsque je serai assis sur ton divan, je te conterai une foule de choses que je ne me sens point disposé à te confier maintenant, dans la crainte de me laisser entraîner de nou-

veau à des bavardages qui n'auraient ni rime ni raison. Je t'écrirai avant mon départ. Ainsi à bientôt.

LETTRE NEUVIÈME.

LE MÊME AU MÊME.

P..., 10 mars 1853.

J'ai bien tardé à te répondre, et je me le reprochais ces jours-ci. Je comprenais que ta dernière lettre n'avait pas été dictée par la curiosité, mais par l'intérêt que tu me portes; cependant j'hésitais toujours, je me demandais s'il fallait suivre ton conseil et remplir ton désir. Mon parti est pris; je vais m'ouvrir à toi sans détour. Je ne sais si, comme tu le supposes, cette confession me soulagera; mais il me semble que je n'ai point le droit de te laisser ignorer ce qui a complétement changé mon existence, je me croirais même coupable... Hélas! je le serais encore bien davantage à l'égard de cette ombre charmante et à jamais regrettable, si je ne confiais point notre douloureux secret au seul cœur que je chérisse encore. Tu es le seul peut-être qui garde en ce monde le souvenir de Vera, et l'opinion que tu t'es formée d'elle est injuste; je ne puis supporter cette pensée. Il ne m'est point permis de te cacher la vérité; tu vas tout savoir. Hélas! peu de mots me suffiront.

Depuis le jour où elle a cessé d'exister, depuis le jour où je me suis fixé dans cette solitude, que j'habiterai jusqu'à la fin de ma vie, plus de deux ans se sont écoulés, et pourtant tous ces tristes détails me sont aussi présens que la réalité même, aussi vifs que les plaies saignantes de mon cœur, aussi amers que mon désespoir... Mais je ne m'apitoierai pas sur mon sort. Il y a des douleurs que les plaintes épuisent en les excitant; la mienne n'est pas de ce nombre. Je commence; écoute-moi.

Tu n'as pas oublié ma dernière lettre, la lettre dans laquelle j'avais cru devoir donner le change à tes inquiétudes et où je t'engageais à ne point quitter Pétersbourg. L'assurance de mon langage avait éveillé ta méfiance; tu n'ajoutas point foi à notre prochaine réunion. Tes soupçons étaient fondés. La veille du jour où je t'écrivais ainsi, j'avais appris que mon amour était partagé.

Mais je le sens, en traçant ces derniers mots, il me sera bien difficile d'achever ce récit. Je vais essayer de rester maître de moi-même, et je jetterai la plume plutôt que de prononcer un mot inutile.

Voici comment j'ai appris que Vera m'aimait. Avant tout, je dois te déclarer (et tu n'en douteras pas) que jusque-là je n'en avais point le moindre soupçon; plusieurs fois seulement je l'avais trouvée dans une disposition rêveuse qui ne lui était pas habituelle. Enfin

un jour, le 7 septembre, jour mémorable pour moi, voici ce qui arriva. Tu sais combien je l'aimais et combien je souffrais. J'errais sans cesse comme une ombre; je ne trouvais de repos nulle part. Je me proposais de rester à la maison, mais je ne pus y tenir et me rendis chez elle. Je la trouvai seule dans son cabinet. Priemkof n'y était pas; il était à la chasse. Lorsque je m'approchai de Vera, elle me regarda fixement et ne répondit point à mon salut. Elle était assise près de la cheminée. Un livre était posé sur ses genoux; je le reconnus à l'instant même, c'était mon *Faust*. Ses traits exprimaient la fatigue. Je m'assis près d'elle. Elle me pria de lui lire la scène où Gretchen demande à Faust s'il croit en Dieu. Je pris le livre et commençai à lire. Lorsque j'eus fini, je jetai les yeux sur Vera. Appuyée contre le dossier de son fauteuil et les bras croisés sur sa poitrine, elle continuait à me regarder. En ce moment, je ne sais pourquoi mon cœur se mit à battre avec plus de force. Quelques mots prononcés avec une solennelle lenteur s'échappèrent enfin de ses lèvres.

— Qu'avez-vous fait de moi? me dit-elle.

— Comment? m'écriai-je tout troublé.

— Oui, qu'avez-vous fait de moi? répéta-t-elle.

— Qu'entendez-vous par là? Vous me reprochez sans doute de vous avoir engagée à lire de pareils ouvrages?

Elle se leva silencieusement comme pour sortir de la chambre. Je la suivis des yeux. Arrivée sur le seuil de la porte, elle s'arrêta et se tourna vers moi :

— Je vous aime, me dit-elle; voilà ce que vous avez fait de moi!

A ces mots, je me sentis chanceler comme pris de vertige...

— Je vous aime, je suis éprise de vous, répéta-t-elle avec calme.

Elle sortit, et ferma la porte. Je n'essaierai point de te décrire l'état dans lequel je me trouvais; je me rappelle que j'allai dans le jardin; je m'y enfonçai dans le bois, m'appuyai contre un arbre, et restai ainsi je ne sais combien de temps. J'étais comme anéanti; mais un sentiment de bien-être indéfinissable traversait mon cœur par momens... Non; je ne te dépeindrai pas ces instans. La voix de Priemkof me tira de cette léthargie : on lui avait envoyé dire que j'étais arrivé; il avait quitté la chasse et me cherchait de tous côtés. Il fut tout surpris de me trouver seul dans le jardin sans chapeau, et me fit rentrer. — Ma femme est dans le salon, me dit-il; allons la rejoindre. — Tu peux t'imaginer le sentiment que j'éprouvai lorsque je mis le pied dans le salon. Vera était assise dans un coin; elle brodait. Je la regardai à la dérobée, et restai longtemps les yeux baissés. A mon grand étonnement, elle paraissait tranquille; rien dans ses paroles et dans le son de sa voix ne trahissait la moindre émotion. Je me décidai enfin à la regarder plus attentivement. Nos yeux se rencontrèrent... Elle rougit un peu et baissa de nouveau la tête

sur son ouvrage. Je continuai à suivre tous ses mouvemens : je crus remarquer qu'elle éprouvait un certain malaise; un sourire triste agitait parfois ses lèvres. Priemkof s'éloigna. Elle releva tout à coup la tête et me demanda sans baisser la voix : — Que comptez-vous faire maintenant?

Cette question me troubla; je répondis précipitamment et d'une voix étouffée que je me proposais d'agir en homme d'honneur, que j'allais m'éloigner, — et cela, ajoutai-je, m'est commandé par la conscience, car je vous aime, Vera Nikolaïevna; vous devez le savoir depuis longtemps.

Elle se courba de nouveau sur son canevas et resta pensive.

— Il faut que j'aie une explication avec vous, me dit-elle; venez ce soir après le thé dans notre petit pavillon, vous savez, où vous m'avez lu *Faust*.

Elle parlait si distinctement que je ne comprends pas comment Priemkof, qui entrait en ce moment dans la chambre, ne l'entendit pas. Le reste de la journée me parut d'une longueur insupportable. Vera promenait par momens ses regards autour d'elle, et semblait se dire : — Suis-je bien éveillée? — Mais on pouvait lire aussi sur sa figure une résolution bien arrêtée. Et moi... moi, je cherchais vainement à me remettre. Vera m'aime! Je retournais sans cesse ses paroles dans ma tête; mais je ne les comprenais pas... je ne me comprenais pas moi-même, et sa conduite me paraissait encore plus incompréhensible. Je ne pouvais croire à un bonheur si inattendu...; je cherchais à me rappeler le passé, et comme elle, je parlais, j'agissais sans en avoir conscience. Après le thé, au moment où je songeais à m'échapper de la maison, elle nous dit qu'elle voulait aller faire un tour de promenade et me pria de l'accompagner. Je me levai, et ayant pris mon chapeau, je la suivis d'un pas mal assuré. Je n'osais lui parler, j'étais oppressé, j'attendais qu'elle prît la parole et s'ouvrît à moi; mais elle continuait à se taire. C'est ainsi que nous arrivâmes au kiosque; nous y entrâmes, mais là, je ne sais comment cela se fit, une puissance invisible m'attira vers elle et la poussa dans mes bras. Les dernières lueurs du jour éclairaient sa tête, mollement rejetée en arrière; un sourire d'ineffable langueur s'épanouissait sur ses lèvres, j'y déposai un baiser; elle y répondit...

Ce fut l'unique baiser que nous devions nous donner. Vera s'arracha tout à coup de mes bras, les yeux égarés, les traits bouleversés par l'effroi... — Retournez-vous, me cria-t-elle d'une voix tremblante. Voyez...

Je me retournai.

— Je ne vois rien, lui répondis-je. Et vous? qu'avez-vous vu?

— Maintenant je ne vois plus rien; mais j'ai vu!... Elle parlait avec peine; sa poitrine était haletante.

— Mais qui donc?

— Ma mère! me répondit-elle avec lenteur et en frissonnant.

A ces mots, un effroi involontaire me fit trembler aussi comme un criminel qui se croit surpris. N'étais-je point un grand criminel en ce moment? — Allons donc! lui dis-je, calmez-vous, dites-moi plutôt...

— Non, au nom du ciel! non! me répondit-elle en portant les mains à sa tête; c'est de la folie... Oui, je deviens folle... Il ne faut point... c'est la mort!.. Adieu...

Je lui tendis la main. — Demeurez encore quelques instans au nom du ciel! lui criai-je dans un transport involontaire; je ne savais ce que je disais et me soutenais à peine. — Au nom du ciel! je ne le supporterai pas... Elle me regarda. — Demain, me dit-elle précipitamment, demain soit; aujourd'hui non. Je vous en supplie, partez aujourd'hui même;... revenez demain soir, par la porte du jardin, près de l'étang. J'y serai; je viendrai vous trouver... Je te jure que je viendrai, ajouta-t-elle avec passion, et elle me jeta un regard plein de tendresse. Je ne manquerai point à ma promesse, je te le jure! Je te confierai tout, mais laisse-moi m'éloigner... Et avant que j'eusse ouvert la bouche pour lui répondre, elle avait disparu.

Complétement épuisé par les émotions de cette journée, je restai en place. J'étais comme ébloui. Je pus enfin jeter les yeux autour de moi; la pièce dans laquelle je me trouvais était sombre, humide, elle avait quelque chose de sinistre. Je me hâtai de sortir et me dirigeai vers la maison. Vera m'attendait sur la terrasse; elle rentra dès qu'elle m'eut aperçu, et monta immédiatement dans sa chambre à coucher. Je partis.

Comment se passèrent les heures qui suivirent cet entretien? La figure couverte de mes deux mains, je revoyais sans cesse son divin sourire; mais, chose étrange, je me souvenais en même temps des paroles de Mme Eltsof, que Vera m'avait rapportées. Elle lui avait dit une fois : « Tu es de ta nature comme la glace; tant qu'elle ne fond pas, elle est aussi ferme qu'une pierre, mais dès qu'elle change d'état, elle disparaît sans laisser de traces... »

Je me rappelai en outre qu'un jour Vera causant avec moi m'avait dit : — Je ne sais faire qu'une seule chose, je sais garder le silence jusqu'au dernier instant. — Je n'avais point compris alors le sens de ses paroles... Mais comment expliquer sa frayeur? me demandai-je... Aurait-elle vraiment cru voir l'ombre de sa mère? Ce que c'est que l'imagination!.. Et je ne pensai plus qu'à notre prochaine entrevue. C'est ce même jour-là que je t'écrivis une lettre si trompeuse.

Le soir venu, je partis, et le soleil n'était pas encore couché, que je me tenais déjà à cinquante pas de la porte du jardin, au milieu d'un bouquet d'arbres qui s'élevaient sur les bords de l'étang. J'avais fait

la route à pied. Je l'avoue à ma honte, un sentiment d'inquiétude s'était emparé de moi; j'avais peur,... mais je ne me reprochais point ma conduite. Tout en restant caché derrière les arbres, je ne quittais pas des yeux la porte du jardin; elle ne s'ouvrait point. Le soleil disparaît entièrement, la nuit vient, le ciel se couvre d'étoiles dont l'éclat augmente de plus en plus; mais j'attends toujours, l'impatience me dévore. Il fait complétement nuit. Je ne pus y tenir plus longtemps, et, sortant de ma retraite, je m'approchai avec précaution de la porte. Je regardai, tout était tranquille dans le jardin. J'appelai Vera à voix basse, je l'appelai une seconde, une troisième fois... Point de réponse. J'attendis encore une demi-heure, une heure entière; la nuit était si obscure, que je ne pouvais presque plus rien distinguer autour de moi. Le désespoir me saisit; je tirai brusquement la porte afin de l'ouvrir d'une fois, et me dirigeai sur la pointe des pieds, comme un voleur, vers la maison. Je m'arrêtai près des peupliers. Presque toutes les fenêtres de la maison étaient éclairées; je voyais des ombres passer et repasser à tout moment dans sa chambre. Cela me surprit; ma montre, que je consultai à la lueur des étoiles, marquait onze heures et demie. Un bruit sourd se fit entendre tout à coup de l'autre côté de la maison; c'était un équipage qui sortait de la cour.

— Quelque voisin qui s'en retourne, pensai-je. Ayant perdu tout espoir de rencontrer Vera, je me glissai hors du jardin, et rentrai chez moi d'un pas rapide. La nuit était chaude, sombre et calme comme une nuit de septembre. Le sentiment de tristesse plutôt que de dépit auquel j'étais en proie se dissipa peu à peu, et lorsque j'arrivai à la maison, j'étais un peu fatigué de la course que je venais de faire; mais le silence qui régnait autour de moi avait complétement calmé mon inquiétude, et j'étais presque gai. J'entrai dans ma chambre à coucher, je renvoyai Timofeï, et me jetai sur mon lit sans me déshabiller pour me livrer à mes réflexions.

Je passai d'abord en revue des souvenirs pleins de charme, mais bientôt un singulier changement s'opéra dans mes idées. Je commençai à ressentir une tristesse croissante, une inquiétude mystérieuse. Je ne pouvais m'en expliquer la cause, mais j'éprouvais la sombre agitation que donne parfois le pressentiment d'un grand malheur; il me semblait qu'une personne dont l'affection m'était précieuse souffrait et m'appelait auprès d'elle. La flamme de la bougie qui brûlait auprès de moi était courte et immobile; les battemens de ma pendule étaient lents et réguliers. J'appuyai ma tête sur ma main, et je plongeai mes regards au milieu du demi-jour qui régnait dans ma chambre solitaire. Je pensai à Vera, et une subite défaillance envahit mon cœur; toutes les circonstances qui m'avaient réjoui me parurent, comme elles l'étaient effectivement, des événe-

mens funestes, un abîme de malheurs sans issue. Cet état de malaise augmentant de plus en plus, je me redressai, et en ce moment je crus entendre de nouveau une voix suppliante qui m'appelait... Je levai la tête en frémissant. Oui, je ne m'étais pas trompé; un cri plaintif se faisait entendre dans le lointain, et, s'étant rapproché peu à peu, il me parut errer derrière les vitres obscures de la chambre. L'effroi me saisit; je sautai de mon lit et ouvris la fenêtre. Le gémissement que j'avais distingué pénétra dans la chambre, et je crus l'entendre voltiger au-dessus de ma tête. La peur m'avait glacé; je prêtai une oreille attentive. Était-ce une orfraie ou tout autre oiseau de nuit qui avait jeté ce cri lugubre? Je ne pouvais m'en rendre compte, mais j'y répondis involontairement : — Vera! Vera! m'écriai-je, est-ce toi qui m'appelles?

Mon domestique Timofeï parut devant moi, stupéfait et à moitié endormi. Sa présence me rappela à moi; je bus un verre d'eau et passai dans la chambre voisine, mais c'est en vain que j'essayai d'y dormir. Mon cœur battait, et ses battemens me tenaient éveillé. D'ailleurs toute idée de bonheur avait fui; je n'osai même plus m'abandonner aux doux rêves que je formais la veille.

Le lendemain, à l'heure du dîner, je montai en voiture pour me rendre chez Priemkof. Il vint à ma rencontre d'un air inquiet. — Ma femme est malade, me dit-il; elle est couchée; j'ai été obligé d'envoyer chercher le docteur hier soir.

— Qu'éprouve-t-elle?

— Je n'y comprends vraiment rien. Hier soir, elle avait voulu faire une promenade dans le jardin; mais elle était rentrée presque aussitôt hors d'elle-même et toute tremblante. Sa camériste vint me chercher. J'entrai dans sa chambre et lui demandai : « Qu'as-tu donc? » Au lieu de me répondre, elle se coucha, et pendant la nuit elle se mit à délirer. Dieu sait ce qu'elle raconta. Elle parla de vous. La femme de chambre m'a rapporté des choses singulières : elle prétend que Verotchka a vu l'ombre de sa mère dans le jardin, et que celle-ci s'était avancée vers elle les bras ouverts.

Tu devines ce que je dus éprouver pendant que Priemkof me parlait ainsi.

— Tout cela, reprit-il, ce sont, bien entendu, des sottises. Cependant je dois avouer qu'il est déjà arrivé à ma femme des choses vraiment extraordinaires en ce genre.

— Pensez-vous que Vera Nikolaïevna soit sérieusement malade?

— Mais oui, elle est indisposée; la nuit a été mauvaise; maintenant elle est dans un état d'insensibilité complète.

— Qu'a dit le docteur?

— Il m'a dit que la nature de la maladie ne s'était pas encore déclarée. . . . .

12 mars.

Je ne me sens point le courage de continuer ce récit comme je l'avais commencé, mon ami : cela ranime trop ma douleur. La *nature de la maladie*, pour parler comme le docteur, se déclara, et Vera en mourut. Elle ne survécut pas plus de deux semaines au jour qui avait été fixé pour notre fatal rendez-vous. Je la vis une dernière fois sur son lit de douleur. C'est de tous les souvenirs de ma vie le plus pénible. Le docteur m'avait déjà dit qu'il n'y avait plus d'espoir. La soirée était avancée, tout le monde reposait. Je m'avançai avec précaution de la porte de sa chambre, et je jetai les yeux sur elle. Étendue dans son lit, elle avait les yeux fermés; ses joues amaigries étaient colorées par la fièvre. J'étais là immobile à la contempler, lorsque tout à coup elle ouvrit les yeux et les arrêta sur moi; puis, à mon grand effroi, elle se souleva sur son lit, et, me tendant sa main desséchée, elle me dit :

Que vient-il faire dans ce lieu sacré?
Celui-là... celui qui est là (1).....

Le son de sa voix me parut si effrayant, que je pris la fuite. Pendant toute sa maladie, elle ne cessa presque pas de penser à *Faust*, à sa mère, qu'elle nommait tantôt Marthe, tantôt la mère de Gretchen...

J'ai suivi le corps de Vera au cimetière; mais depuis ce jour j'ai tout abandonné, et je me suis fixé ici pour le reste de ma vie.

Pense maintenant, mon ami, pense à cette femme dont l'existence a été si courte. Comment expliquer, comment concevoir l'intervention des morts dans la vie réelle? Je l'ignore, et personne ne pourra jamais répondre à cette question; mais n'hésite plus à reconnaître que ce n'est point dans un accès de misanthropie que j'ai renoncé au monde. Je ne suis plus celui que tu as connu jadis; je crois maintenant à beaucoup de choses que je traitais autrefois de folies. Depuis ma réclusion volontaire, j'ai beaucoup pensé à cette malheureuse femme, — à cette malheureuse *jeune fille*, allais-je dire, — à son origine, au mystérieux concours de circonstances indépendantes de notre volonté que nous autres aveugles nous nommons le *sort*. Qui sait si chacun des êtres humains qui quitte cette terre n'y laisse point des germes destinés à s'y développer après sa mort? Qui nous dira jamais le lien mystérieux qui unit les destinées de l'homme à celle de ses enfans, à toute sa postérité, et si ses penchans ne réagissent point sur elle comme ses fautes? Inclinons-nous, tous tant que nous sommes, devant l'inconnu.

Oui, Vera est morte et j'ai survécu! Je me rappelle que, lorsque

(1) *Faust*, première partie.

j'étais encore enfant, nous avions à la maison un beau vase d'albâtre transparent; aucune tache n'en altérait l'admirable et virginale blancheur. Un jour, étant resté seul, je remuai le socle sur lequel il était posé;... le vase tomba et se brisa en mille pièces. Je faillis en mourir de peur, et restai immobile devant ces débris. Mon père entra, et, voyant l'accident, il me dit : « Eh bien! qu'as-tu fait là? C'est fini; notre beau vase est perdu à jamais, rien ne pourra nous le rendre. » Ces paroles me désolèrent; je me mis à sangloter, je crus avoir commis un crime.

Je suis devenu un homme, et je viens de briser, avec la légèreté de l'enfance, un vase mille fois plus précieux.

J'ai eu tort de dire, en parlant de moi, que je ne m'attendais pas à un dénoûment aussi inattendu, et que je ne soupçonnais même pas ce qui se passait dans le cœur de Vera. Il est vrai qu'elle a su se taire jusqu'au dernier moment. J'aurais dû fuir dès que je commençai à sentir que je l'aimais, que j'aimais une femme mariée; mais je restai, et dans le désordre dont je fus l'auteur, un être admirable a trouvé sa fin, et c'est avec désespoir que j'envisage les conséquences de ma faute...

Oui, en vérité, Mme Eltsof veillait avec un soin jaloux sur sa fille. Elle la préserva jusqu'à sa mort, et, au premier pas imprudent de celle-ci, elle l'a entraînée avec elle dans la tombe...

Mais il est temps de finir. Je ne t'ai pas conté la centième partie de ce que j'aurais pu t'avouer; il m'a été déjà bien assez pénible de te parler comme je l'ai fait. Que tout ce que j'ai rappelé s'ensevelisse de nouveau au fond de mon cœur. En finissant, j'ajoute que je dois à l'expérience de mes dernières années une seule conviction, c'est que la vie n'est pas un amusement, une simple distraction; elle n'est même point une jouissance, mais une tâche pénible. Le sacrifice, un sacrifice continu, voilà quel en est le sens secret, le mot de l'énigme. Il ne s'agit point de chercher à satisfaire ses désirs, quelque élevés qu'ils puissent être; il s'agit de remplir son devoir. Telle est la tâche que l'homme doit s'imposer. S'il secoue la lourde chaîne du devoir, il ne parviendra jamais à atteindre sans tomber le terme de sa carrière; mais dans notre jeunesse nous croyons aller d'autant plus loin et plus agréablement que nous nous sentons plus libres. Cette erreur est permise à la jeunesse, mais il est honteux de la caresser lorsque la sombre vérité nous a enfin regardés en face.

Adieu. Autrefois j'aurais ajouté : « Sois heureux; » aujourd'hui je te dirai : « Tâche de vivre, c'est moins facile que tu ne le penses. »

IVAN TOURGUENEF.

(Traduit par M. H. DELAVEAU.)

DU
SYSTÈME PROHIBITIF
EN FRANCE
DANS SES RAPPORTS AVEC LES CLASSES OUVRIÈRES
ET AVEC LES INTÉRÊTS BRITANNIQUES

I. *Rapport de M. Mimerel au conseil-général du Nord* (session de 1856) *sur le vœu à émettre au sujet du projet de loi portant retrait des prohibitions.* — II. *Plus de prohibition pour les filés de coton*, par M. Jean Dollfus, Paris 1855.

O fortune propice! faisons des libations aux dieux! La littérature française vient de s'enrichir d'une nouvelle production de M. Mimerel; c'est un rapport au conseil-général du Nord sur le projet de loi portant retrait des prohibitions auquel le corps législatif, au grand étonnement du public, fit le médiocre accueil que l'on connaît. Cette production est d'une haute importance. Ce n'est pas qu'elle ait un grand mérite littéraire : c'est d'un français assez négligé, on y rencontre des phrases qui rappellent cette sorte de latin qu'on nomme le latin de cuisine, et çà et là des métaphores qui feront dresser les cheveux sur la tête à M. Villemain. Le fond de cette œuvre est-il supérieur à la forme? Non, la pensée ne s'y recommande ni par l'élévation ni par la justesse, et la dialectique en est faible; mais qu'importent ici le style et la philosophie? Les autres écrivains de notre temps, ceux-là même qui tiennent le sceptre de la littérature française, que font-ils, à quoi réussissent-ils? Le résultat de toutes leurs veilles est de nous intéresser à Mme de Longueville, à Cromwell ou à la comtesse de Stafford, à Marie Stuart ou à Charles-Quint,

ou de nous faire tressaillir au récit de la soirée de la bataille d'Essling. Qu'est-ce que tout cela auprès des succès de M. Mimerel? Pendant que les plus illustres auteurs barbouillent du papier, il écrit, lui, sur les tables de bronze de l'histoire; tandis que les princes des lettres font le récit des événemens, de sa puissante main il les pétrit et les jette dans le moule. Que dis-je? il répète les prodiges de Josué! Le vaillant capitaine d'Israël, un jour de victoire, dit au soleil de s'arrêter, et il fut obéi. Le chef des prohibitionistes, un jour où son armée était ébranlée par le mouvement général qui porte les peuples à unir leurs intérêts et à resserrer leurs relations commerciales, où la cause de la prohibition semblait perdue sans retour, a signifié à ce mouvement, qu'on eût supposé aussi irrésistible que la marche des astres, qu'il eût à s'arrêter, et le mouvement s'est suspendu : regardez plutôt autour de vous. La levée des prohibitions n'est-elle pas ajournée à cinq ans? Josué fit remonter le Jourdain vers sa source, M. Mimerel oblige le courant de la civilisation d'aller en arrière. Josué, du son de sa trompette, a renversé les murailles de Jéricho : à la voix de M. Mimerel, la muraille de Chine érigée autour de nos frontières, qui croulait de toutes parts, a réparé ses brèches, et la voilà qui, de nouveau solide sur ses fondemens, défie tous les assauts. Auprès de ce pouvoir surnaturel, qu'était celui de nos rois, qui se bornait à guérir un vilain mal au cou? Si M. Mimerel conserve de la modestie, il a un mérite sans égal, et pour tant de vertu stoïque le moins que puisse faire l'Académie française est de venir en corps déposer à ses pieds le prix Montyon.

Rappelons dans quelles circonstances cette œuvre s'est produite. L'industrie française s'était montrée tellement avancée, tellement forte aux deux expositions universelles de Londres et de Paris, et surtout à la dernière, que, de toutes parts, ce ne fut plus qu'une voix contre la prohibition, qui est l'*alpha* et l'*oméga* du tarif des douanes françaises pour les objets manufacturés. La prohibition succombait ainsi, étouffée sous les couronnes décernées à l'industrie nationale. Les prohibitionistes les plus renforcés en avaient fait leur deuil. Si, le lendemain de la distribution solennelle des récompenses, *le Moniteur* avait contenu un décret portant l'abolition de toutes les prohibitions dans un délai d'un an ou de six mois, personne n'en eût été surpris, pas une plainte n'eût été proférée. On fut même généralement étonné alors du silence que gardait le gouvernement, on regrettait qu'il ne profitât pas de l'unanime disposition des esprits; mais tout le monde semblait si bien convaincu ou résigné, que le gouvernement ne voyait pas d'inconvénient à attendre. Il aurait pu procéder par la voie d'un décret, sauf à demander la sanction législative après que l'expérience aurait prononcé et

rassuré les esprits timides. Il en avait parfaitement le droit. Qu'un homme impartial étudie, dans ses origines et dans ses rapports avec les modifications successivement apportées au tarif des douanes, l'art. 34 de la loi du 17 décembre 1814, dont on s'appuie pour prétendre que la loi est le seul instrument avec lequel il soit permis de toucher à la prohibition : il reconnaîtra bien vite que c'est là une disposition désormais caduque. Le gouvernement cependant, par un scrupule honorable en soi, ou par esprit de ménagement, crut convenable d'associer le corps législatif à la mesure, en faisant de la levée des prohibitions l'objet d'une loi. Malheureusement, par l'effet de causes toutes fortuites, le projet de loi fut présenté tardivement, lorsque le corps législatif n'était plus qu'à quelques jours de la clôture de la session. Les intérêts privés qui profitent ou croient profiter de la prohibition tirèrent parti de cette circonstance avec une habileté et une activité qu'on doit admirer, tout en regrettant qu'il en ait été fait un pareil usage. Ils entreprirent de faire vivre la prohibition, que l'on supposait morte, et dont il semblait qu'on ne dût plus s'occuper que pour en célébrer les funérailles. Le ban et l'arrière-ban furent convoqués, ce qui était facile au moyen d'une forte organisation qu'on s'était donnée de longue main, et ils apportèrent avec eux une montagne d'objections. Le projet de loi, qui ne péchait que par excès de circonspection, car en général les droits proposés pour remplacer la prohibition étaient exorbitans, fut sérieusement représenté comme mettant l'industrie nationale en danger. C'est en vain que le gouvernement, par une seconde édition du projet, augmenta encore ces droits démesurés : le corps législatif, entraîné par l'influence prohibitioniste, se sépara sans que le projet fût discuté.

A peu de temps de là, les conseils-généraux des départemens se réunirent. Ils résistèrent beaucoup mieux que le corps législatif aux pressantes démarches du parti prohibitioniste ressuscité. Dans cinq ou six départemens tout au plus, ils se prononcèrent pour la prohibition. La campagne des prohibitionistes cependant ne fut pas stérile : le 17 octobre 1856, *le Moniteur* a parlé, et, tout en maintenant le principe de la levée de toutes les prohibitions, on en ajourne l'application au 1er juillet 1861, ce qui laisse aux prohibitionistes les plus grandes espérances. Parmi les causes de ce revirement, il paraît qu'on doit compter le rapport de M. Mimerel. C'est ainsi un document historique dont il sera parlé dans mille ans d'ici, lorsque quelque Heeren du temps récrira l'*histoire du commerce dans l'antiquité*. A plus forte raison pour l'époque actuelle cette pièce est-elle d'un intérêt considérable.

La thèse que soutiennent les prohibitionistes par l'organe de leur

chef peut se résumer ainsi : la prohibition est le salut de nos populations ouvrières; l'abandon du système prohibitif par la France serait pour l'Angleterre une bonne fortune incomparable, et pour notre patrie un désastre. Chacune de ces propositions appelle une discussion séparée, que je vais essayer.

I. — SI LA PROHIBITION EST LE SALUT DES POPULATIONS OUVRIÈRES.

Parlons d'abord des classes ouvrières. M. Mimerel ne se lasse pas de dire que si l'on supprime la prohibition, les marchandises étrangères inonderont le marché français, et que du coup nos ateliers seront fermés. Il y a quelque quinze ans qu'on nous répète cette opinion, doublée de toutes les affirmations imaginables; mais ces affirmations sont-elles bien convaincantes? Quelle que soit l'autorité de M. Mimerel, sa parole n'est pas encore parole d'Évangile, et pour s'accréditer, toute théorie, même celle de la prohibition, se produisant sous les auspices des hommes les plus puissans dans l'état, est tenue de s'appuyer sur l'expérience. Or, depuis l'époque où M. Mimerel est entré en campagne dans l'intérêt de la prohibition et l'a proclamée le palladium de l'industrie, ce que personne n'avait fait avant lui, la prohibition a été abolie dans bien des états, en Angleterre d'abord, en Hollande de même, ainsi qu'en Piémont; elle l'a été en Autriche; l'Espagne et la Russie n'en ont plus que des vestiges. La Prusse ne l'a jamais connue, depuis 1814 au moins. Les ateliers de ces peuples sont-ils déserts pour cela? Assurément non; ils sont de plus en plus actifs. La France est hors ligne pour la prohibition : les 19/20es des objets manufacturés sont prohibés par notre tarif; mais enfin il y a bien çà et là quelques articles qui ne sont pas prohibés, — les tissus de soie et de lin par exemple, la filature du lin, et certaines variétés de la filature de la laine. Or la production de ces articles, chez nous, est-elle nulle? N'est-elle pas au contraire considérable et toujours croissante? En France même, depuis 1836, on a levé quelques prohibitions; les industries qui ont perdu cet abri ont-elles succombé? ne sont-elles pas plus florissantes? Il y a un peu plus d'un an, un décret a provisoirement levé la prohibition dont étaient frappés les navires construits à l'étranger, et ces navires ont la faculté d'être francisés moyennant un droit modique. La construction des navires en France en a-t-elle éprouvé du dommage? Il ne faut donc pas dire que la prohibition est la condition de l'existence de nos ateliers. Et pour qu'elle le fût, pendant que les autres nations s'en passent si aisément, il faudrait que nous fussions au plus bas degré de l'échelle.

La prohibition n'est pas le seul moyen de garantir l'industrie na-

tionale de ce qu'il peut y avoir de trop vif dans l'étreinte de la concurrence étrangère. Il y a les droits protecteurs, qui ont leur efficacité apparemment. Quand le gouvernement a voulu abolir la prohibition par ce projet de loi que M. Mimerel a foudroyé, il proposait d'y substituer non pas la liberté commerciale, mais des droits pour la plupart excessifs. En fait, la situation commerciale de la France n'eût pas été modifiée; elle ne l'eût été qu'au point de vue des principes qui servent de fondement aux sociétés policées et civilisées. Les prohibitionistes tiennent au fait et se soucient fort peu des principes d'une civilisation avancée, car ils se jouent volontiers de la liberté du domicile, de la liberté individuelle et de la dignité humaine, puisque les visites domiciliaires, les visites à corps et la dénonciation soldée sont l'escorte obligée de la prohibition, qui est leur idole. Il semble donc qu'ils auraient dû en conscience remercier le gouvernement, au lieu de repousser son projet. Leurs adversaires naturels, les partisans de la liberté du commerce, leur donnaient un exemple qu'il eût été de bon goût de suivre. Suivant les amis de la liberté commerciale en effet, les droits protecteurs eux-mêmes, du moment surtout qu'ils sont élevés, ont de graves inconvéniens, et on ne saurait les admettre que sous la condition qu'ils soient modérés et décroissans, de manière à permettre toujours l'action stimulante de l'industrie étrangère sur les producteurs nationaux; mais tout en trouvant fort exagérés la plupart des droits proposés, les partisans de la liberté du commerce ne combattaient pas le projet de loi. Ils se résignaient à attendre que la pratique de ces droits exorbitans eût éclairé les esprits rebelles. Pourquoi, du côté des protectionistes, n'a-t-on pas imité ces dispositions conciliantes?

On dit : La concurrence étrangère causerait la baisse des prix; cette baisse elle-même amènerait forcément la réduction des salaires; donc il faut absolument, dans l'intérêt des populations, écarter la concurrence étrangère et fermer hermétiquement notre territoire aux produits étrangers; donc il faut perpétuer la muraille de Chine en conservant à jamais la prohibition. Ce raisonnement pèche par la base. Il n'est pas exact de dire que la concurrence étrangère ferait nécessairement baisser le prix des marchandises manufacturées, de manière à en compromettre la production. Un grand nombre d'objets manufacturés sont produits chez nous à aussi bon marché qu'au dehors; ce sont tous les articles que nous exportons. Ils représentent déjà près de 1,100 millions. Si l'auteur du manifeste prohibitioniste voulait bien se reporter au *Tableau du Commerce* de 1855, il y verrait, page XIII, que le montant de nos exportations en produits fabriqués a été de 1 milliard 80 millions : de là il y aurait à défalquer ce qui va dans nos colonies, qui sont des marchés réser-

vés; mais on peut lire, page IX du même document, que les colonies, l'Algérie comprise, ne figurent dans notre commerce extérieur que pour une proportion de 8 pour 100, ce qui laisse un bon milliard au commerce de concurrence. Si ensuite on examine de quoi se compose ce milliard, on reconnaîtra que toutes les grandes catégories de marchandises à peu près y figurent (tableau 10, page XLIII). On y aperçoit en effet les tissus de laine, de coton, de lin et de chanvre, de soie, de fleuret, ainsi que ceux de crin, le papier et ses applications, les ouvrages en métaux, les peaux ouvrées ou simplement tannées, l'orfévrerie, la bijouterie, les modes, l'horlogerie, la coutellerie, les articles multiples de l'industrie parisienne, la parfumerie et les savons, les armes, les plaqués, les fils de coton et de laine, les sucres raffinés, la poterie, les verres et cristaux. C'est en un mot, à peu de chose près, toute l'encyclopédie industrielle, et la plupart de ces articles figurent sur la liste pour de grosses sommes. Je ne parle pas des produits naturels, des denrées agricoles proprement dites, telles que les vins et les spiritueux, les céréales, les laines brutes, la garance, la soie, les bois communs, les œufs, le beurre, les fruits, les graines et fruits oléagineux, le bétail, et d'autres articles semblables qui forment une autre masse d'exportations de 478 millions. La conclusion à tirer de là, c'est que rigoureusement la presque totalité de l'industrie manufacturière de la France, sans parler de l'industrie agricole, pourrait se passer non-seulement de la prohibition, mais même d'un droit protecteur quelconque, car lorsqu'on exporte une marchandise, on va provoquer la concurrence étrangère sur son propre terrain, et c'est la preuve qu'on ne la craint pas.

Autre circonstance qui ressort du *Tableau du Commerce*, et qui vient corroborer cette conclusion : celles de nos industries qui sont protégées par la prohibition sont comprises dans nos exportations pour une somme de quatre cents millions environ.

Si le tarif des douanes était modifié et qu'on en effaçât la prohibition, la baisse des prix, en supposant qu'il s'en manifestât quelqu'une de notable tant qu'on n'aurait pas fixé les droits au point qu'il faut pour que l'industrie française ressente quelque peu l'aiguillon de la concurrence étrangère (et ce n'est pas ce dont il s'agissait dans le projet de loi), — la baisse des prix causerait-elle du préjudice aux ouvriers? Est-il vrai qu'elle entraînerait forcément la baisse des salaires? M. Mimerel soutient que, pour que les prix tombent, il est nécessaire que les salaires soient amoindris. Est-ce juste? n'est-ce pas une autre de ses illusions ou de ses assertions téméraires?

Un moyen bien plus efficace que la diminution des salaires pour obtenir l'abaissement des prix est celui qui consiste à perfectionner

les procédés. M. Mimerel dit lui-même, dans le rapport qui nous occupe, qu'actuellement en France le prix des étoffes est quatre fois moindre qu'en 1816. Si, comme il le prétend, il était impossible aux prix de diminuer sans que les salaires fussent atteints d'autant, les salaires aujourd'hui ne seraient donc que le quart de ce qu'ils étaient il y a quarante ans. Or depuis cette époque les salaires n'ont pas été réduits, ils ont augmenté au contraire. Si le taux des salaires réglait seul le prix des marchandises, l'Angleterre est le pays d'Europe où tous les produits sans exception seraient le plus chers, puisque c'est incomparablement de toute l'Europe la contrée où la main-d'œuvre est au plus haut prix. Le royaume de Naples serait le pays qui produirait au meilleur marché, puisque les salaires y sont avilis. C'est précisément l'inverse de la réalité. L'Angleterre, qui a la main-d'œuvre la plus chère, produit à bon marché la plupart des articles manufacturés; le royaume des Deux-Siciles, où la main-d'œuvre est à vil prix, les produit chèrement. D'où la différence? C'est qu'en Angleterre on emploie les bons procédés, et on a le bon outillage. Dans les Deux-Siciles, on est mal outillé et on emploie des procédés arriérés.

Eh bien! la prohibition et en général les droits protecteurs, lorsqu'ils sont élevés, amortissent l'aiguillon qui oblige les chefs d'industrie à perfectionner les procédés et à s'emparer des perfectionnemens inventés soit à l'intérieur, soit chez les autres peuples. La concurrence étrangère est un stimulant indispensable pour suppléer à ce que la concurrence intérieure peut avoir et a souvent d'insuffisant. En l'absence de la concurrence étrangère, et surtout lorsque celle-ci est anéantie par la prohibition, il se produit des faits du genre de celui qu'a raconté M. Jean Dollfus au sujet de vieux métiers à filer le coton qui dataient de 1810, époque depuis laquelle trois ou quatre générations de métiers de plus en plus parfaits se sont remplacées l'une l'autre. Ces antiques appareils, que M. Jean Dollfus avait fait démonter, gisaient sous un hangar, lorsqu'un habitant des Vosges vint le trouver et lui proposa de les acheter. — Et que voulez-vous faire de ces vieilleries? dit M. Jean Dollfus, je les ai démontées, et j'aurais dû le faire bien plus tôt. Il y a infiniment plus d'avantage à travailler avec les métiers modernes, les métiers renfileurs. — Que vous importe? reprit l'habitant des Vosges; sous le système prohibitif, qui rend le filateur maître du marché quels que soient ses mécanismes, je gagnerai encore de l'argent avec ces métiers. J'en gagnerai d'autant plus que vous me les aurez vendus comme vieux bois et vieux fer. — A l'heure qu'il est, ces gothiques métiers travaillent dans les Vosges. Verrait-on rien de pareil, si nous avions un tarif modéré, au lieu de la prohibition?

Lorsque la concurrence étrangère est écartée par la prohibition ou

par des droits exagérés, il est encore un autre abus que subit le public : c'est que les producteurs nationaux se coalisent pour n'améliorer leurs procédés qu'à leurs heures, ou, en supposant qu'ils les aient améliorés, pour fixer de la façon la plus arbitraire les prix que le public aura à payer. Cette entente cordiale contre la bourse du public consommateur est parfaitement aisée dans les industries qui ne comptent qu'un petit nombre d'ateliers. Elle devient possible dans les autres, sinon facile, aujourd'hui que la tendance aux *fusions* est si fortement prononcée. Par le moyen des comités qui se sont constitués dans la plupart des industries, sous prétexte de la défense du travail national, ce concert entre les producteurs contre l'intérêt public est pratiqué même dans les industries où il existe un grand nombre d'établissemens. On en est venu à ce point, dans quelques-unes, qu'on notifie périodiquement au public qu'il a été convenu, dans une réunion tenue en telle ville, que désormais les prix seraient tels ou tels. Contre de pareils coups d'autorité il n'y a de refuge que dans la concurrence extérieure. Qu'on tempère, s'il le faut, l'action de l'industrie étrangère par des droits, mais du moins qu'on ne laisse pas plus longtemps le public désarmé contre des exigences injustifiables, et à la merci de ces monopoles.

A titre de consommateurs, les populations ouvrières des champs et des villes sont victimes de ces combinaisons, que provoque ou favorise le système prohibitif. Elles sont ainsi dans la même situation que si leurs salaires avaient été diminués. Ce n'est pas tout cependant : il est facile de constater aussi que le régime prohibitif agit directement sur les salaires, pour en empêcher la hausse naturelle ou pour la restreindre.

Pour être dans le vrai en effet, il faudrait renverser le raisonnement de M. Mimerel, et dire : L'amélioration du sort des ouvriers a suivi d'une manière générale le perfectionnement des procédés et des méthodes, il est dans la nature des choses qu'elle le suive encore. Donc, pour procurer à l'ouvrier des conditions d'existence meilleures, il faut donner à l'industrie française un nouveau degré d'avancement. Il faut la placer dans une situation telle qu'elle n'ait plus rien à envier à personne en fait de progrès. A cet effet, il ne manque plus rien à l'industrie française, si ce n'est le stimulant de la concurrence étrangère. Forte comme elle est, c'est un aiguillon dont l'atteinte ne peut la blesser, et dont au surplus rien n'empêche de modérer l'action par des droits qui n'auraient pas besoin d'être élevés. Nous tous donc qui nous préoccupons d'améliorer le sort des ouvriers, provoquons l'intervention, convenablement tempérée, de la concurrence étrangère. Par là, en outre, on fera cesser cette organisation de monopole qui, lors même que les prix de revient ont été fortement diminués par le perfectionnement des procédés, maintient

élevés les prix de vente. Tel est le langage que tiendra, si elle prend la peine d'y réfléchir après avoir examiné les faits, toute personne qui éprouve cette vive sympathie pour les masses populaires que professe sincèrement, je le crois, l'école prohibitioniste, mais dont il lui reste peut-être à administrer la preuve effective.

C'est ici le lieu d'insister sur l'étroite solidarité que je viens de signaler entre le degré d'avancement de l'industrie et les conditions de l'existence des populations. Avec une industrie perfectionnée, c'est-à-dire avec de bonnes machines, un bon outillage et des procédés conformes aux indications progressives de la science, on voit grandir rapidement, de manière à acquérir des proportions extraordinaires, la quantité (à qualité au moins égale) des produits de toute sorte qui correspond à une quantité déterminée de travail humain. Dans les sociétés peu avancées, comme sont les tribus arabes ou les villages de l'intérieur de la Russie, où la mouture du grain se fait de la manière la plus arriérée, c'est-à-dire à bras, le travail d'une personne appliquée à faire de la farine produit de quoi nourrir vingt-cinq bouches environ. Dans les moulins organisés comme nous en voyons beaucoup en France, avec les moteurs inanimés et les mécanismes savans dont l'homme s'assiste, à chaque ouvrier employé correspond la production de trois mille rations.

Voilà donc une industrie où le perfectionnement des procédés a multiplié la puissance productive de l'homme dans le rapport de 25 à 3,000, ou de 1 à 120. Dans l'industrie de la filature du coton, depuis moins de cent ans, par la substitution du métier à filer au rouet, par les améliorations que ce métier a subies, et par la mise en œuvre de plus en plus générale, dans les opérations diverses des arts, des forces naturelles, la progression est dans le rapport de 1 à 300 ou 350. Dans l'industrie de la filature du lin, un changement analogue s'est accompli depuis vingt ans. Des faits de ce genre peuvent s'observer dans toutes les branches de l'industrie. C'est l'honneur des soixante dernières années d'avoir imprimé à ce mouvement une rapidité et une étendue jusqu'alors inconnues. Or cet accroissement de la puissance productive de l'individu est synonyme de l'accroissement de la richesse générale, car la richesse d'une nation ou du moins son revenu annuel, c'est la masse annuelle des produits qu'elle suscite en tout genre. Quand les produits sont plus abondans avec une même quantité de travail, ainsi que je viens de le dire, cette abondance se révèle et se constate par le bon marché, et avec un même salaire en argent le pauvre a une existence meilleure : il est mieux nourri, mieux vêtu, mieux meublé. Avec cette production plus abondante, on peut réserver une part des produits; le montant de cette réserve représente ou plutôt constitue l'épargne annuelle de la nation, et c'est ainsi que se forment des capitaux qui fécondent

encore davantage le travail et provoquent la hausse des salaires. Le taux des salaires en effet est déterminé par le montant des capitaux disponibles rapproché du nombre des ouvriers.

Dans ce mouvement de progrès, qui cependant économise à un si haut degré le travail humain et semble au premier abord devoir en rendre superflue une certaine quantité, les bras des ouvriers trouvent un emploi de plus en plus étendu, et les populations ouvrières peuvent se multiplier sans cesser d'être pleinement occupées. Tout le monde sait, et c'est pourquoi je suis presque honteux de le répéter ici, que les perfectionnemens de l'industrie, l'emploi des machines et des méthodes perfectionnées, au lieu d'enlever du travail aux populations, donnent un débouché de plus en plus large à la main-d'œuvre. C'est un fait d'observation qui traîne dans tous les recueils, qu'il y a cent fois plus de personnes employées dans les imprimeries aujourd'hui qu'il n'y avait de copistes avant l'immortelle découverte de Guttenberg. Antérieurement à l'invention du métier à filer et des autres appareils ingénieux qu'emploie l'industrie du coton, on estimait que la Grande-Bretagne occupait, pour la filature et le tissage de ce textile, 7,900 personnes; vingt ans après, c'était déjà 350,000. Aujourd'hui l'industrie cotonnière, avec ses accessoires, fait travailler dans la Grande-Bretagne quinze cent mille ouvriers peut-être, sinon bien davantage, et les entretient convenablement avec leurs familles. Les chemins de fer, qui semblaient devoir prendre la place des chevaux et supprimer une multitude de rouliers et de messagistes, et à l'égard desquels les propriétaires producteurs de fourrages exprimaient à l'origine de vives alarmes, font vivre aujourd'hui directement ou indirectement deux fois autant de personnes et de bêtes que l'organisation antérieure du transport des marchandises et des hommes. Le secret de cette multiplication du travail et des emplois réside dans l'abaissement de prix que le perfectionnement des procédés fait éprouver aux marchandises et aux services, et dans l'extension qui s'ensuit pour la consommation ou l'usage.

Le but que doivent poursuivre une philanthropie éclairée et une politique populaire digne de ce nom, c'est d'activer et non pas de ralentir ce progrès de l'industrie, qui traîne à sa suite l'abondance, le bon marché, les gros salaires. C'est par là, et non par de creuses paroles sur *nos pauvres ouvriers,* comme je regrette d'en lire dans le nouveau manifeste prohibitioniste, qu'on élèvera le niveau de l'existence des populations, et qu'on leur donnera le bien-être dont elles ont soif, le bien-être qu'elles méritent par leur patience et leur application au travail.

Avec la prohibition, par cela même qu'elle arrête le perfectionne-

ment de l'industrie en paralysant une partie des forces qui doivent l'exciter, on arrête, on le voit, la progression des salaires. Ainsi, soyons franc et appelons les choses par leur nom, les prohibitionistes ont beau se représenter comme les amis exclusifs des ouvriers; ils sont, malgré leur dire et malgré leur volonté, les adversaires systématiques de la cause populaire. Ils se croient les défenseurs du travail national, ils en sont les dangereux ennemis.

Il est un intérêt au contraire que la prohibition sert admirablement, et auquel elle sacrifie l'intérêt public : c'est cet intérêt de monopole auquel j'ai déjà fait allusion. Il existe un certain nombre d'industries, je citerai par exemple la filature du coton et les forges, dont la production est fréquemment insuffisante pour les besoins nationaux. Avec la prohibition ou les droits prohibitifs dont ils jouissent, les producteurs, dans ces deux industries, sont les maîtres absolus du marché. Ils se font payer dans la plupart des circonstances les prix qu'ils veulent. Des établissemens mal situés, mal outillés, mal dirigés, ne laissent pas de prospérer. Ceux qui sont bien placés et ont un bon outillage, ainsi qu'une bonne administration, réalisent (l'expression est d'un de ces messieurs) des *profits impertinens* (1). Les bénéficiaires véritables du régime prohibitioniste ne sont donc pas les populations ouvrières, dont il importe tant, pour le repos et pour l'honneur de notre société, d'améliorer la condition pénible; ce sont quelques catégories de personnes, fort peu nombreuses, qui n'ont aucun droit à jouir d'avantages exceptionnels au détriment de leurs concitoyens, et que le système prohibitioniste érige en une sorte d'aristocratie, levant sur le public des taxes, comme faisaient les seigneurs féodaux. Or apparemment, si la France a secoué la suprématie des Montmorency, des Rohan et des Châtillon, et si elle n'a plus voulu leur payer de redevances, ce n'est pas pour en servir aux maîtres de forges et aux filateurs de coton. Nous vivons sous le principe du droit commun, principe protecteur pour tous, mais égal pour tous. Que les maîtres de forges, les filateurs de

(1) Au sujet des profits qu'a procurés la filature dans ces dernières années, l'honorable M. Jean Dollfus, qui est lui-même un des plus grands filateurs de France, s'exprime en ces termes :

« En 1850, 52 et 53, le bénéfice moyen de la filature des numéros ordinaires pour calicot n'a pas été de moins de 60 centimes par kilogramme.

« En juillet, août et septembre 1850, il a été de 85 cent. par kilog., et de 78 à 80 cent. dans les mêmes mois de l'année 1852, ainsi que dans ceux qui viennent de s'écouler.

« Ces bénéfices de parfois 20 à 25 pour 100 sur les numéros ordinaires ont cependant été loin d'atteindre ceux que, depuis 1850, on réalise sur les filés fins et mi-fins, sur ces derniers surtout. Aussi tous les établissemens susceptibles de produire bien ou mal des filés mi-fins se sont-ils jetés sur ces numéros, qui ont rendu jusqu'à 40 pour 100 de bénéfices nets, c'est-à-dire plus que la façon totale. » (*Plus de Prohibition*, page 13.)

coton, et les autres intérêts que favorise par privilége le système prohibitif, se réclament avec courage et persévérance de ce principe salutaire toutes les fois que leurs droits légitimes seront méconnus, rien de mieux : ce n'est pas nous qui serions les derniers à joindre alors nos faibles efforts aux leurs; mais qu'ils renoncent à l'espoir de faire durer un régime qui est contraire à l'égalité des droits et qui entrave la marche du travail national, sous prétexte de le protéger. Qu'ils cessent de prétendre que ce régime est au profit des ouvriers. En cette matière comme en toute autre, l'intérêt des ouvriers ne sera garanti que par le triomphe du principe d'égalité, par la victoire définitive des idées du droit commun. Et n'est-il pas puéril de soutenir que si l'on implante dans la société un principe d'inégalité, la main qui en recueillera les fruits sera celle du pauvre et du faible?

Les prohibitionistes ont bien prévu qu'on leur demanderait pourquoi ils ne se contentaient pas de droits protecteurs. A cette objection, ils répondent, par l'organe de leur chef, que la prohibition est bien préférable, qu'avec la prohibition on a contre la marchandise étrangère des moyens d'action bien autrement efficaces, la recherche à l'intérieur, c'est-à-dire les visites domiciliaires escortées de la dénonciation soldée, et qui plus est, les visites à corps, par lesquelles on soumet à l'inquisition les parties les plus secrètes du vêtement. A cela, il est vrai, on réplique avec avantage que ce sont précisément ces formes violentes qui rendent odieuse la prohibition, si bien qu'aucun législateur, de sang-froid, n'a voulu l'adopter, qu'en effet elle ne s'est introduite dans notre tarif sur de grandes proportions que deux fois, alors que la passion publique était surexcitée, sous Louis XIV et sous la république française, et que dans ces deux cas elle s'y est établie à titre de mesure de guerre. On représente que les visites à corps et la dénonciation soldée, pour un objet pareil, sont des extrémités que repousse la morale publique; que la liberté du domicile est un des droits sacrés du citoyen chez les peuples civilisés, à ce point que lors même qu'il a été commis un grand crime, comme serait un parricide ou un attentat contre la sûreté de l'état, le code d'instruction criminelle refuse au procureur impérial de procéder aux visites domiciliaires autrement qu'avec l'autorisation préalable et expresse du juge d'instruction. Comment donc peut-il se faire que les visites domiciliaires s'exécutent dans les formes les plus sommaires, sans l'intervention d'une justice protectrice, lorsqu'il ne s'agit que d'un intérêt privé, comme la prétention d'un manufacturier d'écarter absolument la concurrence étrangère? Ces observations, qui pour d'autres auraient quelque poids, n'émeuvent pas nos prohibitionistes; ce qu'il leur faut à tout prix, c'est que la prohibition subsiste, qu'elle soit une

loi fondamentale du pays. Il leur paraît que le monopole d'une catégorie de fabricans qui trouveraient incommode de se tourmenter l'esprit pour égaler l'étranger, ou seulement pour résister à sa concurrence avec la protection d'un droit élevé, est quelque chose de sacré auquel on doit tout sacrifier, même les principes qui sont les garanties d'une société avancée. La répression de toute atteinte à un pareil monopole leur semble importer plus que la poursuite d'un forfait comme le parricide ou la tentative de bouleverser l'état; telle est leur idée. Quant aux visites à corps, auxquelles est sujette la fille ou la femme de chacun de nous lorsqu'elle repasse la frontière, qu'est-ce que cela prouve, sinon que le régime prohibitioniste est l'héritier de certaines prérogatives un peu excessives, il est vrai, des seigneurs féodaux? Mais c'est la démonstration du rang qu'occupe la prohibition parmi les institutions publiques de la France; l'amour-propre des prohibitionistes en est flatté et empêche leur pudeur de s'en alarmer.

Puisque les prohibitionistes ont un si grand effroi de l'industrie étrangère, je prendrai la liberté de leur soumettre une idée. Les risques auxquels on s'expose en introduisant des marchandises étrangères malgré les lois prohibitives, l'ennui de *vivre dans des transes continuelles*, de *toujours voir un douanier dans un acheteur, un dénonciateur dans un employé, un traître dans un concierge*, tout cela n'empêche pas la contrebande, et les administrations publiques ont plusieurs fois déclaré, en France et autrefois en Angleterre, qu'elle avait un tarif d'environ 30 pour 100. Or une augmentation de prix de 30 pour 100, que trouve énorme un consommateur qui la paie, ne paraît aux prohibitionistes qui la reçoivent rien de plus qu'une protection pusillanime, et c'est pourquoi l'on a poussé tant de cris aigus lorsqu'il s'est agi, dans le projet de loi de l'été dernier, de remplacer la prohibition par des droits dont quelques-uns par mégarde n'étaient guère de plus de 30 pour 100. Mais il existe une loi fort bien inscrite au *Bulletin des Lois*, sous la date du *dix-huitième jour du premier mois de l'an II*, en vertu de laquelle *toute personne qui fera importer, importera, introduira, vendra ou achètera, directement ou indirectement, des marchandises manufacturées ou fabriquées en Angleterre, sera punie de vingt ans de fers*. A la bonne heure, voilà une répression efficace. Je ne sache pas que la loi du *dix-huitième jour du premier mois de l'an II* ait jamais été formellement rapportée. Les prohibitionistes seraient donc fondés à en revendiquer la mise en vigueur. Qu'il soit entendu que la peine de vingt ans de fers subsiste contre tout homme qui se sert de rasoirs anglais ou porte un gilet de piqué anglais, ou contre toute femme qui met des bas faits à Manchester; ce sont des délits faciles à constater par des

descentes domiciliaires ou par la visite des toilettes au beau milieu de quelque grand bal, éclat qui a un précédent tout trouvé dans les visites personnelles que les femmes les plus élégantes et les plus raffinées de Paris sont tenues de supporter à la frontière, quelquefois dans un grenier, de la part d'une matrone dont les procédés et les mains ont la délicatesse que comportent des appointemens de 400 francs par an. Si ensuite il est fait quelques exemples, la prime de contrebande sera immédiatement doublée ou triplée, et la prohibition deviendra, comme on le disait autrefois de la charte, une vérité.

Du moment qu'en dehors de la prohibition l'industrie française est *sans possibilité d'existence* (ces expressions se lisent dans le rapport de M. Mimerel), qui pourrait s'étonner de mesures de ce genre? Il faudrait ne pas avoir une étincelle de patriotisme pour blâmer la résurrection de la loi du *dix-huitième jour du premier mois de l'an II* et des procédés au moyen desquels l'application en serait assurée.

M. Mimerel se plaint de ce que le gouvernement ait présenté le projet de loi portant retrait des prohibitions sans avoir procédé à une enquête préalable; mais, on vient de le voir, elle est toute faite, cette enquête, elle est complète dans le *Tableau du Commerce*. Ce document officiel démontre la force de nos ateliers, et il est contre la prohibition même un acte d'accusation. Aussi M. Mimerel n'a-t-il garde de le citer; on dirait qu'il le redoute à l'égal d'une composition libre-échangiste, de quelque ouvrage de Jean-Baptiste Say ou de Bastiat, ou d'un discours de Cobden. On assure que ce volume va être mis à l'index comme dangereux et subversif, et le directeur-général des douanes, qui a commis la faute de le rendre de plus en plus exact, lucide et lisible, est, dit-on, au moment d'être rangé au nombre des suspects, car enfin, c'est incontestable, par cette œuvre si bien élaborée il sert la cause de la liberté du commerce.

L'enquête est encore faite, non moins concluante, sous une autre forme dans le relevé des médailles décernées par les jurys des expositions de Londres et de Paris. A Londres, celles même de nos industries qui sont protégées par la prohibition absolue avaient remporté d'éclatans succès; mais les résultats de l'exposition de Paris sont plus frappans encore, et ils ont l'avantage de se rapporter mieux à la situation présente, puisqu'ils sont d'hier. Prenons pour exemple l'industrie cotonnière, celle de toutes pour laquelle les prohibitionistes ont poussé les plus grandes clameurs. Là, sur 245 médailles, dont 3 grandes médailles d'honneur collectives, 7 médailles d'honneur, 60 médailles de première classe, 175 de seconde classe, la France en a obtenu 136, savoir 1 grande médaille d'honneur collective (pour la ville de Rouen, si ardente aujourd'hui à vouloir qu'on prohibe), 3 médailles d'honneur ou près de la moitié, 38 médailles

de première classe ou près des deux tiers, 94 médailles de seconde classe ou plus de moitié.

II. — CE QUE SERAIENT LES POSITIONS RESPECTIVES DE L'INDUSTRIE FRANÇAISE ET DE L'INDUSTRIE ANGLAISE, SI LA FRANCE ABANDONNAIT LA PROHIBITION POUR UN TARIF LIBÉRAL.

Un des moyens qu'ont employés les prohibitionistes pour se faire une nombreuse clientèle, et qui atteste en eux la connaissance du cœur humain, est de répéter sans cesse à l'industrie française qu'elle a un ennemi acharné qui a juré sa perte, et qu'eux seuls possèdent le moyen d'en déjouer la rage. Cet ennemi, ils en donnent le signalement :

Son front large est armé de cornes menaçantes,
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.

C'est un monstre marin, c'est en un mot la *perfide Albion*. Cet ennemi est terrible,

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Il est irrésistible, il ne faut pas tenter la lutte, contre lui elle serait sans espoir. Il n'y a qu'à fuir

..... sans s'armer d'un courage inutile,

et qu'à placer entre lui et soi l'obstacle d'une muraille à pic.

Voilà pourquoi les prohibitionistes recommandent de perpétuer la prohibition. On était pourtant plus brave quand on allait à l'assaut des médailles à l'exposition.

S'il est vrai qu'il y ait en France, parmi les classes les plus éclairées, un sentiment unanime et prononcé d'estime et de sympathie pour l'Angleterre, dont en effet la civilisation est tant avancée sous beaucoup d'aspects, on trouve des dispositions différentes parmi les masses populaires et même chez une bonne partie des classes moyennes. Là, les cris de haine tant répétés de 1792 à 1814 ont laissé des souvenirs, et l'Angleterre est réputée encore une irréconciliable ennemie employant tour à tour la violence et l'astuce, contre les maléfices de laquelle il faut constamment être en garde, et dont les bons procédés même sont suspects. Ces mauvais sentimens sont exploités par les prohibitionistes avec une persévérance et un esprit de suite qui les honorent peu, mais qui leur ont réussi. Ils ne se lassent pas de dire que la liberté du commerce est une invention anglaise, qu'elle est recommandée dans un intérêt anglais; ils ont même la charité de répandre des imprimés où il est dit que les personnes qui la réclament sont payées par l'Angleterre. Il y a dix ans, les meneurs de Paris firent imprimer à des myriades d'exemplaires un pla-

card destiné à être affiché dans tous les ateliers de la France, afin d'exciter les populations et d'enflammer les haines nationales. On en adressa des ballots dans les différentes villes de fabriques, et plus d'un de ces envois rencontra d'honorables manufacturiers qui en manifestèrent leur dégoût, et, au lieu d'afficher le placard, le renvoyèrent à ses auteurs (1).

La tactique des prohibitionistes est la même aujourd'hui qu'en 1846. Un des traits principaux du rapport de M. Mimerel est la même pensée, qui était particulièrement en relief dans le placard, qu'il s'agit d'*affamer les Français pour nourrir les Anglais*. Seulement, ce que le placard disait au figuré, M. Mimerel l'entend dans le sens propre. On prendrait littéralement de la bouche de nos ouvriers le pain qu'ils mangent, ce pain fait avec du blé qui a mûri dans les plaines de la Beauce ou de la Normandie, pour le mettre sous la dent des Anglais. La perfide Albion convoite nos céréales et notre viande; pour se les approprier, son plan est fort simple : c'est d'enlever leur travail à nos populations ouvrières, qui aujourd'hui consomment ces denrées, parce que nos agriculteurs alors les lui livreraient pour rien. Telle est la principale raison pour laquelle, dans son machiavélisme, elle s'est proposé de nous faire renoncer à la prohibition ! M. Mimerel est au courant de toutes les circonstances de ce noir complot. Le placard de 1846 disait que c'était *un Anglais* qui avait apporté en France la doctrine commerciale dont on attendait la subversion de nos ateliers. M. Mimerel fait plus, il a découvert le nom de l'Anglais qui s'est chargé, en 1856, d'être l'artisan de notre ruine, et il le révèle. C'est *un sieur Mac Grégor, qui pré-*

(1) Voici comment était conçu ce placard :

« *De l'entrée des marchandises anglaises.* — Il ne faut pas être bien malin pour s'apercevoir que dans tout ceci on ne veut que favoriser l'intérêt de l'Angleterre.

« Aussi toute cette belle doctrine est-elle apportée en France par un Anglais.

« Ce qui étonne, c'est qu'il se trouve des Français pour répéter ses leçons.

« Ils semblent ne pas s'apercevoir que par là ils travaillent à ruiner le pays et qu'ils appellent l'Anglais à régner en France.

« Quand donc les chefs de manufacture s'opposent à l'entrée des marchandises anglaises, ils travaillent dans leur intérêt sans doute, mais bien plus encore dans celui de l'ouvrier et dans celui du pays.

« Sans doute aujourd'hui il y a souffrance, le pain est cher; c'est un motif de plus pour protéger le travail, et pour cela il ne faut pas faire entrer les marchandises anglaises.

« Il y a en Angleterre bien plus de misère qu'en France; elle cesserait bientôt, si nous n'empêchions pas les marchandises anglaises d'entrer chez nous. Voilà le fin mot de tout cela.

« Mais, pour nourrir les Anglais, il ne faut pas affamer les Français.

« Celui qui veut une semblable chose n'aime pas son pays, n'aime pas l'ouvrier.

« Aussi l'ouvrier n'aura pas confiance en lui. Il saura bien toujours lui dire que, quand il s'agit des Anglais, chefs et ouvriers en France n'ont qu'un même intérêt, une même pensée, un même cœur. »

tend avoir vu l'empereur à Saint-Cloud, et avoir obtenu de lui la promesse que toutes les prohibitions allaient être levées. Cet agent d'une politique infernale paraît avoir pour complices, sinon pour instigateurs, la chambre de commerce de Manchester et l'*ambassadeur anglais lord Clarendon* (lord Clarendon est plus qu'ambassadeur, il est ministre des affaires étrangères, et c'est une circonstance aggravante). « Les journaux font connaître, dit M. Mimerel, que la chambre de commerce de Manchester s'était rendue près de l'ambassadeur anglais, lord Clarendon, pour le prier de demander et d'obtenir, pour les tissus de l'Angleterre, un accès plus facile sur le marché français. Le noble lord promit; il le fit avec d'autant plus d'empressement, qu'il appréciait à sa valeur la faveur réclamée. »

Heureusement pour nous, M. Mimerel veillait; d'un œil ferme il suivait les pas des conspirateurs. S'il n'a pu empêcher la présentation du projet de loi portant retrait des prohibitions, il a fait mieux, il l'a fait échouer; mais sans lui tout était perdu.

Nous l'avons, en dormant, madame, échappé belle.

Il est pénible d'avoir à le reconnaître, mais c'est incontestable, on a obtenu le succès le plus complet avec ces commérages sur les Anglais. Les populations se sont émues à Rouen et dans deux ou trois autres grandes villes; plusieurs chambres de commerce ont éprouvé de vives inquiétudes ou ont parlé comme si elles en éprouvaient, et le 17 octobre le gouvernement, qui ne voulait pas compromettre la tranquillité publique, a publié par *le Moniteur* la note que l'on connaît, et qui remet au 1er juillet 1861 la levée des prohibitions. M. Mimerel se demande pourquoi ce *frémissement d'opinion, pourquoi cette fièvre d'inquiétude qui agite tout le corps industriel?* Il n'a qu'à relire son rapport pour avoir la réponse à la question qu'il pose. Au même moment où il présentait son rapport au conseil-général du Nord, les mêmes idées qu'il y expose au sujet de l'Angleterre étaient activement propagées parmi les ouvriers. On répandait parmi les populations ce qu'il dit en toutes lettres, que *par le changement de nos lois* (c'est-à-dire par la levée des prohibitions) *nos ouvriers* allaient être *appauvris et désœuvrés* au profit de l'Angleterre. On leur récitait cette fable, qu'il a consignée tout au long dans son rapport, que, dans les pays d'Allemagne où la prohibition n'existe pas, l'ouvrier reçoit un franc pour le même travail qui en vaut quatre à l'ouvrier français. Toutes ces assertions hasardées ont été commentées avec addition d'injures dans différentes brochures qu'on a distribuées aux ouvriers à Lille ou à Rouen. Voilà pourquoi l'opinion a frémi dans ces villes; ce n'est pas pour autre chose. Je tiens quelques-uns de ces écrits à la disposition de M. Mimerel.

En de telles circonstances, il n'est pas hors de propos de dire un

mot du rôle que joue l'Angleterre aujourd'hui dans la rénovation de la politique commerciale du monde civilisé, et des conséquences que pourrait avoir pour elle un changement du tarif des douanes françaises.

Rappelons d'abord que le principe de la liberté commerciale, vers lequel il est évident qu'on gravite de toutes parts en ce moment, n'est pas d'invention anglaise. Notre Turgot le soutenait énergiquement avant la publication de l'immortel ouvrage d'Adam Smith, *la Richesse des nations*. Avant Turgot, Franklin en avait parlé dans ce langage d'une saisissante simplicité qui lui est propre, et si l'on remontait plus avant dans l'histoire, on verrait que, dans plusieurs contrées, des esprits éminens l'avaient recommandé déjà depuis des siècles. Chez nous, les délibérations des états-généraux en avaient retenti, et Jean Bodin demandait la liberté du commerce dans les états de Blois, sous le règne de Henri III.

L'Angleterre est-elle pour quelque chose dans la présentation du projet de loi portant retrait des prohibitions, qui a marqué la fin de la session dernière du corps législatif? Est-ce *un sieur Mac Grégor* qui l'a provoquée, ou bien est-ce la chambre de commerce de Manchester épaulée par lord Clarendon? Pour trouver la réponse à cette question, il suffit de se souvenir de l'impression qu'avaient laissée sur tous les esprits l'exposition universelle de Londres en 1851 et plus encore celle de Paris en 1855. La pensée qu'a eue le gouvernement d'abolir les prohibitions est née des succès prodigieux qu'avait obtenus l'industrie française dans ces solennités. D'un bout à l'autre, le cabinet anglais a été aussi étranger à ce qu'a fait le gouvernement français qu'a pu l'être le roi de Tombouctou. L'administration française a agi de son propre mouvement, elle a voulu effacer du tarif français une disposition violente qui n'y avait été introduite qu'à titre de machine de guerre, dans des temps où la France était à l'état d'hostilité furieuse avec toute l'Europe; elle s'est proposé de suivre l'exemple que les autres peuples nous avaient donné, car le bon sens du reste de l'Europe avait déjà répudié la prohibition. Pour cette amélioration, qui au surplus, dans les termes où elle se produisait, était purement négative au point de vue de l'agrandissement des relations commerciales, le gouvernement français n'avait besoin de l'avis de personne. Il était suffisamment averti par le sentiment qu'il a des hautes convenances de la politique internationale.

Que la chambre de commerce de Manchester ait exprimé au gouvernement de son pays le désir de voir adoucir les incomparables rigueurs de notre législation douanière, et qu'en conséquence le cabinet britannique ait fait quelques communications au gouvernement français, c'est assez douteux, je dirai bientôt pourquoi, mais ce n'est

pas impossible; des faits semblables se passent tous les jours entre les différens états. Combien de fois en France les chambres de commerce n'ont-elles pas pétitionné pour que le gouvernement facilitât l'écoulement des marchandises françaises à l'étranger, et à cet effet demandât des changemens à la législation douanière des autres peuples! et combien de fois les agens de la France à l'étranger n'ont-ils pas été chargés de présenter des observations dans ce sens aux gouvernemens près desquels ils étaient accrédités! En supposant donc que, sur la demande de la chambre de commerce de Manchester, lord Clarendon eût appelé l'attention du gouvernement français sur les exagérations de notre tarif, ce ne serait que la répétition de ce qui se pratique journellement en Europe, et dont la France a offert cent fois l'exemple. Ce n'était pas le lieu de s'émouvoir. M. Mimerel a, je n'en doute pas, la volonté d'être juste envers tout le monde, même envers les Anglais; pourquoi donc, lorsqu'il les fait apparaître, les place-t-il tant à contre-jour? La démarche qu'il attribue au commerce de Manchester n'est pas la seule qui ait été faite dans cette importante cité au sujet des échanges avec la France. On y a, par exemple, formellement sollicité, par une pétition au parlement, la suppression du droit protecteur de 5 à 15 pour 100 dont restent frappées en Angleterre les soieries françaises, et eux-mêmes, les fabricans anglais de soieries, se sont associés à cette démonstration. Cette attitude vis-à-vis de l'industrie française n'est pourtant point celle de gens qui aspirent à affamer la population de nos ateliers, afin que la Beauce, la Normandie et la Bretagne ne soient plus labourées que pour nourrir les ouvriers anglais. Puisque M. Mimerel voulait bien s'occuper de l'éducation des manufacturiers français au sujet des dispositions de l'Angleterre envers eux, et des effets qu'aurait pour l'industrie nationale la levée des prohibitions, il aurait pu leur rappeler un fait sur lequel ils ne sont pas suffisamment édifiés, et qui ne laisserait pas de les éclairer sur leurs devoirs envers leur pays et envers eux-mêmes, à savoir que lorsque le gouvernement anglais avait opéré la grande réforme douanière de 1842 et 1846, il avait non-seulement aboli ce qui restait de prohibitions, mais encore réduit à un taux modique et dans plusieurs cas complétement supprimé les droits sur les marchandises étrangères, sans demander la réciprocité à personne, non par l'effet d'un de ces sentimens d'abnégation irréfléchie dont la politique n'est pas la place naturelle, mais parce qu'il avait considéré ce qui est éminemment vrai dans la situation actuelle des choses parmi les peuples civilisés, que, par elle-même, la liberté du commerce est un grand bien, une source de travail et de richesse pour les états, indépendamment des changemens que l'étranger peut, en retour, apporter à son

tarif. Il aurait ajouté que l'événement avait justifié, au-delà de toute espérance, ces prévisions d'une politique à la fois généreuse et féconde; que depuis que l'Angleterre reçoit avec tant de libéralité les productions des autres peuples, la masse de ses exportations a doublé, ses populations ont plus que jamais du travail et vivent dans un bien-être qui jusqu'alors leur avait été inconnu. Il aurait terminé en leur apprenant que l'opinion protectioniste, très puissante encore en Angleterre à l'époque où sir Robert Peel accomplit la grande réforme, y avait été successivement abandonnée de ses fidèles, et aujourd'hui n'y comptait plus un adhérent, tant les faits ont parlé haut et tant la liberté commerciale s'est trouvée bienfaisante pour ceux-là même qui l'avaient redoutée!

Dire que l'Angleterre a fortement réduit ou supprimé les droits dont naguère étaient frappées chez elle les marchandises étrangères, sans demander la réciprocité à personne, c'est énoncer implicitement cet autre fait, qu'elle a renoncé aux traités de commerce particuliers avec telle ou telle nation, et qu'elle s'est imposé la règle de s'abstenir d'observations à l'adresse des autres gouvernemens touchant leurs tarifs de douanes. Si elle prêche aux autres nations, et en particulier à la France, le principe de la liberté du commerce, ou les mesures préparatoires de ce grand progrès politique et social, comme serait chez nous la levée des prohibitions, ce n'est plus par des notes diplomatiques, c'est, ainsi que lord Palmerston le disait l'autre jour à Liverpool, uniquement par son exemple; c'est par le spectacle éloquent des immenses avantages qu'elle en retire pour le développement de sa richesse et de son travail, pour le bien-être de ses populations et pour sa tranquillité intérieure.

On s'expliquerait le langage de M. Mimerel au sujet de l'Angleterre, s'il fût tombé dans une léthargie profonde, semblable à celle de *la Belle au bois dormant*, il y a quelque soixante ans, sous le directoire, lorsqu'on venait de promulguer la loi du 10 brumaire an v, dont on sait que le titre est : *Loi qui prohibe l'importation et la vente des marchandises anglaises*, lorsque tous les échos répétaient des cris de haine contre *Pitt et Cobourg*, et s'il ne se fût réveillé qu'en 1856, juste au moment de la présentation du projet de loi portant retrait des prohibitions. Mais M. Mimerel n'a pas dormi de l'an v à 1856; il a été mêlé aux affaires de sa patrie. Il connaît l'industrie française, et il en exalte la force, le génie et les ressources dans toutes les occasions, excepté lorsqu'on parle d'apporter une modification aux lois de douanes, car alors, à ses yeux et dans son langage, l'industrie nationale, par un changement à vue, devient la dernière de l'Europe, la plus impuissante, la plus incapable de résister à une épreuve quelconque. Il a été membre du jury international à Lon-

dres dans l'exposition universelle de 1851, à Paris dans celle de 1855. Dans l'un et l'autre de ces deux grands concours, il n'aura pas manqué d'interroger ses collègues au sujet de cette question des douanes qui le préoccupe tant. Il a été en mesure d'acquérir des notions précises sur les effets de la réforme en Angleterre, sur l'opposition violente qu'y avaient faite d'abord certains intérêts des plus considérables, tels que celui des propriétaires fonciers, celui des armateurs maritimes et des constructeurs de navires, celui des exploitans de mines de cuivre, gens très puissans de l'autre côté du détroit, qui prétendaient, comme chez nous les maîtres de forges, que leur industrie était perdue, si on laissait entrer librement le produit des exploitations étrangères. Moyennant des efforts qu'en tout pays on est en droit, non-seulement de demander des producteurs, mais encore de leur commander, ces industries, qui étaient bien autrement menacées par le bill de sir Robert Peel que les manufacturiers ne l'étaient chez nous par le projet de loi portant retrait des prohibitions, se sont placées au-dessus de toute atteinte, et aujourd'hui elles sont les premières à rire de leurs frayeurs passées, les premières à proclamer l'excellence du principe de la liberté commerciale. M. Mimerel a pu constater tout cela par lui-même. Il a pu savoir par les jurés du continent européen que dans tous les pays où le tarif avait été modifié dans le même esprit libéral et progressif, le résultat avait été le même, fort avantageux pour l'intérêt général, inoffensif ou même profitable pour les intérêts des industries qui, au premier abord, avaient pu se croire compromises, à la condition qu'elles fissent ce dont nous sommes tous tenus ici-bas, preuve d'activité et d'intelligence. C'est ce qu'il a pu vérifier pour les filatures de coton du Piémont, par exemple, qui aujourd'hui prospèrent plus que jamais et se félicitent du changement que M. de Cavour a apporté au système commercial de sa patrie.

Même sans prendre aucune information à Londres ou à Paris, M. Mimerel avait un autre moyen de s'édifier, au moins partiellement, sur ce qui s'est passé en Angleterre. Il est membre du conseil-général du Nord; il y est entouré de propriétaires et de manufacturiers qui, profitant de la réforme de sir Robert Peel, expédient leurs produits en Angleterre, et de représentans des ports dont les navires, grâce à l'abolition des anciennes lois sur la navigation par les successeurs de sir Robert Peel, fréquentent les ports anglais. Il ne peut donc ignorer que, par la réforme douanière de sir Robert Peel, la France a obtenu, sans réciprocité, des facilités inespérées pour placer ses marchandises de l'autre côté du détroit, car en Angleterre les droits sur les tissus de laine et sur les tissus de coton ont été complétement supprimés, de même les droits sur le bétail; les droits sur

les blés n'y sont plus que des droits de balance; les droits sur la mercerie, la poterie, la cordonnerie, les bronzes, les modes et en général tous les articles manufacturés y ont été fixés à un taux fort modique, de 10 pour 100 au plus, si bien que le marché britannique, qui, avant les réformes de 1842 à 1846, ne recevait de nos produits que pour une centaine de millions, en a absorbé en 1855 pour 307 millions. Il doit savoir que ce système libéral a été appliqué non pas seulement à la métropole, mais aussi bien aux colonies que l'Angleterre a éparses sur tous les continens et dans tous les parages. Ses collègues au conseil-général du Nord pour les cantons de Dunkerque et de Gravelines ne lui auront pas caché qu'ils trouvaient en Angleterre le même traitement que le pavillon national, qu'ils faisaient, pour l'Angleterre, sans surtaxe, la navigation non-seulement étrangère, mais coloniale, que le cabotage même venait de leur être livré sans aucune différence avec les navires britanniques.

Voilà ce qu'il n'a tenu qu'à M. Mimerel de connaître en détail, ce qu'il n'est pas possible qu'il ignore, lui si grand partisan des enquêtes préalables. Pour tout homme qui n'a pas un prisme devant les yeux, cette conduite n'est pourtant pas celle d'une nation qui machinerait la ruine de nos industries. Certes, en apportant ces grands changemens à sa législation commerciale, l'Angleterre a recherché la satisfaction de ses intérêts propres, et l'événement a prouvé qu'en cela elle avait été bien inspirée; mais on ne peut nier que les mesures qu'elle a adoptées ne soient éminemment favorables aussi aux intérêts français, et ce n'était pas le lieu d'incriminer sa politique. Si jamais un gouvernement a mérité les applaudissemens du monde, c'est celui de l'Angleterre en cette circonstance. Et que diraient donc les prohibitionistes, si les rôles étaient renversés, si c'était le gouvernement français qui eût ouvert, sans demander aucune réciprocité, toute l'étendue de notre territoire aux productions de l'Angleterre affranchies de droits ou tarifées seulement à 10 pour 100? Que diraient-ils même, si ce changement dans notre tarif était limité aux articles dans lesquels il est notoire que nous excellons, les modes, les bronzes, les toiles peintes un peu au-dessus du commun, les articles de Paris, les soieries, les mérinos? Ils feraient déborder le torrent de leurs métaphores; M. Mimerel répèterait, avec un redoublement de solennité, ce qu'il a dit il y a vingt ans quand on a laissé entrer les cotons filés du n° 143 et au-dessus, et il y a trois ans quand on a autorisé l'entrée sous un droit de 30 pour 100 des cotonnettes de Belgique : que la fabrication de tous ces articles est perdue pour la France. Il le dirait, qu'il me permette de l'ajouter, avec tout aussi peu de fondement, car on sait ce qui est advenu de toutes ses prédictions sinistres : la fabrication des fils de coton du n° 143 et au-

dessus a décuplé en France depuis que l'importation en a été autorisée, et quant aux cotonnettes de la Belgique, qui devaient nous inonder, il n'en a été introduit que la quantité la plus insignifiante, moins de cinq quintaux en 1855.

Mais alors que deviennent toutes les allégations sur les machinations de l'Angleterre dont M. Mimerel s'est fait l'organe, et auxquelles il a prêté l'appui de son influence? Ne serait-ce pas quelque chose comme la métaphore familière aux prohibitionistes, qui consiste à dire qu'ils n'ont qu'une ambition, celle d'empêcher la nation de *payer un tribut à l'étranger*, alors qu'ils préconisent un système dont le but est de leur en faire servir un très substantiel à eux-mêmes?

Parmi ces allégations, il en est cependant une encore qui mérite une mention parce qu'elle a été d'un grand effet sur l'imagination des ouvriers et même des chefs d'industrie. Elle consiste à dire qu'après la levée des prohibitions, les Anglais emploieront la puissance de leurs capitaux à nous expédier des masses de marchandises qu'ils nous vendront à perte jusqu'à ce qu'ils aient ruiné nos manufactures. Ce serait un singulier procédé pour s'enrichir, en exploitant notre marché, que de commencer par perdre les centaines et les centaines de millions qu'il faudrait sacrifier pour écraser nos fabriques par l'avilissement des prix. Il ne faut pas de longues réflexions pour comprendre que de la part de l'Angleterre ce serait un faux calcul, car à l'issue de la lutte ce serait un troisième combattant, c'est-à-dire le groupe des autres nations manufacturières, telles que les Allemands, les Belges, les Suisses, les Américains, qui prendrait l'avantage sur les Anglais. Après un pareil effort et un pareil sacrifice, en effet, ceux-ci ne seraient guère moins épuisés que les Français eux-mêmes. Sérieusement, une pareille entreprise est-elle possible? Il n'est pas nécessaire d'être initié aux affaires commerciales pour reconnaître qu'une tentative de ce genre porterait dans ses flancs plusieurs causes de ruine pour ses auteurs. Si l'on voulait subitement développer la fabrication anglaise, et même celle des articles pour lesquels la Grande-Bretagne a le plus de ressources, comme les tissus de coton, de manière à y ajouter la grande masse qu'il en faut à la France, par cela même les prix de revient de ces articles éprouveraient en Angleterre une hausse qui seconderait mal la spéculation à la baisse. Ainsi, premier point, dans la grande spéculation montée pour l'anéantissement de l'industrie française, on aurait à payer cher les marchandises qu'on voudrait nous vendre à vil prix, indépendamment des droits de douanes à acquitter à l'entrée en France, droits qui dans le système du projet de loi combattu par M. Mimerel seraient fort élevés; second point, il faudrait vendre à

perte non pas seulement pour l'approvisionnement du marché français, mais pour la fourniture accoutumée des marchés étrangers et du marché anglais lui-même, car du moment qu'on saurait que les marchandises anglaises se donnent pour rien dans les entrepôts français, c'est dans ces entrepôts que de toutes parts, et de l'Angleterre même, le commerce viendrait les acheter. La somme qui devrait être perdue dans une entreprise érigée sur de semblables bases est tout simplement incalculable.

Faisons cependant une concession. Admettons qu'un projet aussi insensé, hérissé d'autant d'impossibilités, puisse séduire l'esprit pratique et calculateur des manufacturiers britanniques. Voilà donc la spéculation montée; elle va se mettre à opérer; mais rien ne serait plus facile que de la faire manquer avant même qu'elle eût franchi les préliminaires, car un pareil dessein ne peut être mis à exécution sans d'immenses préparatifs, tant pour faire souscrire des uns et des autres la somme énorme qu'il y faudrait sacrifier que pour monter la fabrication sur les proportions qu'exigerait la fourniture, même partielle, d'un marché aussi vaste que la France par-delà ce que fabrique déjà l'Angleterre. La France en serait donc avertie d'avance, et notre gouvernement, qui apparemment ne serait pas le complice de la machination, la ferait aussitôt avorter. Il n'aurait en effet qu'à user du pouvoir qui lui appartient, d'élever le montant des droits de tout ce qu'il faudrait, pour guérir de leur fantaisie ces spéculateurs d'une nouvelle espèce. La faculté dont il est investi va jusqu'à faire intervenir par décret la prohibition même.

Mais où donc M. Mimerel a-t-il aperçu la preuve que le commerce britannique nourrit de semblables pensées? La France exceptée, la prohibition est abolie partout à peu près, et dans plusieurs pays, en Belgique, en Hollande, en Piémont, dans le Zollverein, aux États-Unis, les droits sur la plupart des produits anglais sont plus ou moins modérés. Parmi ces nations, il en est dont l'Angleterre redoute la rivalité politique ou manufacturière pour le moins autant que celle de la France : je citerai les États-Unis. Or s'est-il jamais tenté contre eux rien qui ressemblât, même de loin, à cette conspiration qui inspire tant d'épouvante à M. Mimerel? A qui en a-t-il donc pour prétendre que cette épée de Damoclès serait suspendue sur notre tête du moment que nous aurions aboli la prohibition?

La vérité au sujet des forces respectives de l'industrie française et de l'industrie anglaise, c'est que si la France avait un tarif plus conforme à la raison ainsi qu'aux indications de la vaste expérience qui s'est accomplie depuis dix ou quinze ans chez les autres peuples, il n'est aucune palme qu'elle ne fût assurée d'obtenir sur le marché général du monde, et la *perfide Albion* elle-même aurait alors une

rivale formidable pour la plupart de ses grandes productions. M. Mimerel a fait son roman quand il a supposé que l'Angleterre visait à nous réduire à l'état de producteurs de blé et de viande pour nourrir à bon marché ses populations; il l'a fait, enrichi d'une dose de merveilleux plus forte encore, quand il a cherché à effrayer les manufacturiers français par la perspective d'un complot qui devrait s'organiser en Angleterre, à l'effet de livrer à perte, sur notre marché, des montagnes de produits manufacturés pour écraser nos fabriques. Je demanderai la permission de faire le mien à mon tour. Je supposerai donc que le gouvernement, qui en cela ne serait que le fidèle observateur des immortels principes de 1789, se prononce ouvertement, comme l'ont fait successivement les gouvernemens d'Angleterre, de Piémont, de Suède, de Hollande, pour la liberté du commerce, mais que, pour procéder à l'application avec la mesure et la gradation qu'il convient d'apporter à toute grande manœuvre, il se borne, quant à présent, à l'admission en franchise des matières premières, en donnant une acception étendue à cette dénomination, ainsi que des outils et machines, et qu'il soumette provisoirement les produits manufacturés, particulièrement les tissus, à des droits qui aillent jusqu'à 25 et 30 pour 100, et même au-delà, pour commencer. Remarquons que ce serait revenir à plusieurs égards, pour les matières premières notamment, au tarif du premier empire. Mon hypothèse n'est donc pas précisément chimérique, quoique la note du *Moniteur* du 17 octobre la laisse, quant à présent, fort peu probable. Dans ces conditions nouvelles, quelles seraient les situations respectives de l'industrie française et de l'industrie britannique?

En prenant ces mots les *matières premières* dans un sens large, qui a été accepté par l'administration française dans quelques circonstances, l'immunité s'étendrait aux substances tinctoriales et aux drogues employées dans la teinture, qui sont nombreuses; elle s'appliquerait aussi aux filés de coton ainsi qu'à la fonte et au fer. La conséquence de la libre entrée des filés de coton par exemple, ainsi que des matières nécessaires à la teinture, serait que la France bientôt partagerait, dans une forte proportion, avec l'Angleterre, la fourniture du marché du monde en tulles, en toiles de coton teintes ou imprimées, pour ne rien dire des mousselines et des broderies. Nous fournissons déjà à l'étranger de certaines quantités de ces articles; mais si ces industries avaient la faculté de se procurer des filés de coton aux mêmes conditions que les Anglais, leur puissance d'exportation serait indéfinie. La France y a une supériorité naturelle, celle du goût. Les dessins des tulles français sont meilleurs, de même que ceux de nos cotonnades teintes ou imprimées, et pour ces dernières, la France l'emporte par le choix et l'harmonie des cou-

leurs; mais on a paralysé les avantages naturels de nos tulliers et de nos teinturiers et imprimeurs sur coton en enchérissant d'une manière artificielle, par le tarif des douanes, leur principale matière première, c'est-à-dire les filés de coton, et puis les substances tinctoriales, les rouleaux en cuivre et divers accessoires.

Pareillement, au moyen de la franchise de la fonte et des fers et aciers, nous prendrions une très grande part dans la fourniture du marché général en machines, en outils, en quincaillerie, en coutellerie. Il est de notoriété, parmi les personnes compétentes, que nos machines sont de la construction la plus parfaite, et que nous avons un art particulier pour mettre en œuvre les métaux. La locomotive, qui est la plus difficile de toutes les machines, celle qui requiert le plus de précision et de perfection en tout genre, se fait tout aussi bien en France qu'en Angleterre, sinon mieux. Et s'il y a une différence dans le prix, c'est uniquement que le constructeur français paie la fonte le double, et le fer 40 ou 50 pour 100 en sus. On a pu voir, à l'exposition de Paris, des tuyaux énormes, en fonte, destinés à une distribution d'eau à la ville de Madrid. C'est une maison française qui les avait fondus, et qui avait pu avoir la préférence sur les fondeurs anglais à la faveur d'une disposition assez récente qui fait restituer les droits de douane lorsqu'on exporte des objets fabriqués avec de la fonte ou du fer étrangers. Un de nos constructeurs vient d'obtenir, de préférence aux Anglais, l'entreprise de ponts en tôle sur la Theiss, au fond de la Hongrie. Il supportera plus de frais de transport qu'un constructeur anglais, et les droits de douanes ne lui seront pas remboursés intégralement, parce qu'à la sortie la douane ne tient pas compte du déchet qu'ont éprouvé les matières brutes; mais l'habileté du travail français lui a permis de surmonter ces obstacles. Je pourrais mentionner encore les nombreuses fournitures de métiers à filer et d'autres machines pour le travail du coton ou de la laine que nos ateliers de construction de l'Alsace ont expédiées en Allemagne, en Suisse, en Espagne, en Italie. Toutes ces exportations prendraient de bien autres proportions, si la fonte et le fer ne coûtaient pas plus cher en France que de l'autre côté du détroit, car l'expédient heureux du remboursement des droits sur les fontes et les fers bruts, qui est dû au gouvernement actuel, s'il écarte beaucoup de difficultés, en laisse subsister quelques-unes: non-seulement le remboursement n'est qu'incomplet, mais il est différé, et il n'a lieu que moyennant des formalités assez compliquées auxquelles il est incommode à l'industrie de s'assujettir.

Par ces exemples, que je choisis entre beaucoup d'autres, du tulle, des tissus de coton teints ou imprimés, des machines et ouvrages en fer ou en fonte, il est établi, ce me semble, que les prohibitionistes

sont mal fondés à prétendre qu'ils protégent l'industrie française contre l'industrie britannique. Ils sont au contraire bien positivement les protecteurs efficaces de l'industrie britannique contre la concurrence de l'industrie française. Ils empêchent le travail national de conquérir sur le marché général une partie du terrain qu'y occupent nos voisins d'outre-Manche. C'est une preuve à ajouter à toutes celles qui démontrent déjà qu'avec les systèmes exagérés et absolus, surtout lorsqu'on s'y livre avec emportement et passion, on s'expose à produire tout juste l'effet contraire de ce qu'on s'était promis.

Les prohibitionistes répondent à cette proposition d'affranchir les matières premières, en y comprenant les fontes et fers et les filés de coton, et en y joignant les machines et outils, que ce sera tout simplement sacrifier une industrie française à une autre, qu'on aura servi la cause des fabricans de tulle, de toiles peintes et d'autres articles en coton, mais qu'on aura tué la filature française, que d'une main on aura favorisé la construction des machines et outils, mais que de l'autre on lui aura nui, puisqu'on lui aura suscité à l'intérieur la concurrence anglaise ou belge, et que tout au moins on aura détruit les forges françaises. L'objection n'est pas fondée, elle ressemble à toutes les prédictions sinistres dont M. Mimerel et les autres chefs prohibitionistes n'ont jamais manqué d'accompagner chacune des mesures un peu décisives qui ont modifié le tarif.

Ainsi, pour la filature du coton, ceux de nos établissemens qui sont bien outillés, et la plupart le sont, produisent à très peu près aux mêmes conditions que les *cotton mills* de l'Angleterre, et lorsqu'ils ont un moteur hydraulique, ce qui est le cas pour un bon nombre, la similitude est complète. Si les constructeurs de métiers avaient eu le fer et la fonte aux prix de l'Angleterre, les filatures françaises se seraient montées à moindres frais, et la parité serait plus égale. Ce que je dis ici des filatures résulte des publications de M. Jean Dollfus, qui est filateur lui-même sur une grande échelle, et je ne sache personne dont on puisse mettre les assertions au-dessus de cet honorable témoignage. Notre filature exporte déjà de ses produits, notamment dans le Zollverein et en Suisse : sur ces deux marchés, elle affronte très bien la concurrence des Anglais; pourquoi n'y résisterait-elle pas aussi bien à l'intérieur de la France? A l'égard des machines et ouvrages en fer et en fonte, nos constructeurs ne craindraient point l'Angleterre du moment que les charbons, les fers et les fontes entreraient en franchise de droits : plusieurs des plus notables l'ont déclaré. Reste donc la question des fontes et des fers bruts.

Or la France possède, on le sait bien, des gîtes carbonifères et métalliques qui présentent à peu près des conditions aussi favorables

que le Staffordshire et le pays de Galles. A lui seul, l'Aveyron produira un jour autant de fer ou de fonte que la France entière en a rendu jusqu'à présent, et ce jour à venir serait beaucoup rapproché, si l'on abaissait le tarif de manière à affranchir sous peu ces matières si utiles à toute l'industrie. Qu'il soit déclaré, par exemple, que dès à présent il n'y aura d'autres droits sur les fontes, les fers et les aciers, que ceux qui étaient en vigueur sous le premier empire, et que dans un délai de cinq ans la franchise sera complète : on verra aussitôt nos maîtres de forges, faisant servir à l'utilité publique une partie des énormes profits que le tarif leur a permis de réaliser, se concentrer dans les localités bien pourvues en houille et en minerai, ou agrandir les établissemens qu'ils y possèdent déjà, de manière à retrouver par une plus grande fabrication le même chiffre de bénéfices à peu près qu'ils obtiennent aujourd'hui.

Ce serait d'ailleurs une prétention mal fondée, de la part des filateurs et des maîtres de forges, que de se donner comme occupant dans le travail national la même importance que les industries dont les filés de coton, la fonte ou le fer sont les matières premières. Ces dernières en effet emploient un bien plus grand nombre d'ouvriers. Dans la fabrication des tulles, M. Édouard Mallet, un des hommes les plus versés dans cette matière, a constaté que, pour un ouvrier employé à la filature spéciale destinée à cette industrie, il y avait douze ouvriers tulliers. M. Jean Dollfus a établi dans des publications assez récentes, et en s'appuyant du témoignage des prohibitionistes eux-mêmes, que l'industrie du coton occupait environ 600,000 ouvriers, sur lesquels la filature n'en pouvait réclamer que 60 à 70,000. Si l'on comparait de même le personnel qui se consacre à la production de la fonte et du gros fer aux innombrables professions dans lesquelles ces substances servent de matières premières, on tomberait sur une différence plus marquée encore. Il y a peut-être cinquante ouvriers qui mettent en œuvre le fer et la fonte contre un qui travaille à les produire à l'état brut. Au surplus, la libre entrée des fontes et des fers, de même que celle des filés de coton, ne ralentirait pas en France la fabrication de ces articles; elle l'accélérerait. La filature du coton se développe plus rapidement dans le Zollverein et en Suisse, où les filés anglais ne sont frappés que de droits insignifians, qu'en France, où, jusqu'au n° 143, ils sont prohibés, et où, au-dessus de ce numéro, ils sont frappés de droits *cinquante-trois* fois plus forts. De même la production de la fonte et du fer chez nous est relativement stationnaire à cause de l'élévation des prix. En Angleterre, où les prix sont modérés, elle grandit à vue d'œil. Si l'on ouvre la porte aux fontes et aux fers anglais, il en entrera pour la consommation intérieure tout comme il entre

des filés anglais dans le Zollverein; mais le champ de la consommation acquerra, sous les auspices du bon marché, une extension telle que, malgré cette importation, la production nationale devra être, si elle le veut bien, plus grande qu'aujourd'hui : dans le Zollverein, l'introduction des filés anglais n'empêche pas la filature intérieure de s'accroître fort rapidement.

Les faits que je viens d'indiquer ont trop d'importance pour que je ne me croie pas tenu de les exposer avec quelque détail. Rappelons donc quelle est la grandeur du commerce auquel donnent lieu dans le monde les articles de coton, rappelons ce qu'est pour cet article la fourniture que réclame le marché général, et à laquelle nous ne prenons, quant à présent, par notre faute, qu'une part secondaire. L'Angleterre a exporté en 1855 1 milliard 64 millions de mètres de calicot blanc ou écru, 583 millions de mètres de cotonnades teintes et imprimées, 100 millions de mètres d'autres articles, sans compter une immense quantité de bonneterie, et 65 millions de kilogrammes de coton filé. On estime que c'est une valeur de 879 millions dont 696 pour les tissus, et 183 pour les fils. Avec ce que versent les autres peuples sur le marché général, le montant total excède un milliard. Là-dessus, le contingent de la France est de 75 millions. D'autres peuples moins avancés dans leur industrie conquièrent annuellement une place de plus en plus large dans cette immense fourniture. C'est le Zollverein, ce sont les Suisses et les États-Unis. C'est que les uns et les autres se sont abstenus de donner à leur industrie cotonnière le fatal privilége de la prohibition. Particulièrement à l'égard des filés, non-seulement ils ne prohibent pas, mais ils ont des droits modérés, à peu près nuls en Suisse, et insignifians, surtout pour les qualités un peu fines, dans le Zollverein. La conséquence en est écrite dans leurs tableaux du commerce, car si l'on examine les exportations de ces peuples en tissus de coton, l'on est frappé de la rapidité de la progression qu'elles offrent. Il y a dix ans, le Zollverein en exportait 4 millions de kilogrammes (c'est la moyenne des deux années 1846 et 1847). En 1854, il en a exporté 10,200,000. La Suisse, qui est bien nouvelle dans la carrière, en est à 7,529,000 kilogrammes. Si maintenant on retranche des exportations de la France ce qui est destiné aux marchés réservés, l'Algérie et les colonies, on a le regret de découvrir que, par la quantité au moins, nous sommes au-dessous du Zollverein et même de la Suisse. En effet, la moyenne des deux années 1846-47, déduction faite des colonies, a été de 3,579,000 kilogrammes; c'était, avec un septième en moins, celle du Zollverein. Notre exportation en 1854 a été de 5,350,000, ce n'est plus guère que la moitié du Zollverein. Voilà donc comment le régime prohibitif protége le tra-

vail national! Chez nous, qui soumettons l'industrie cotonnière à ces restrictions et à ces gênes, elle ne développe ses exportations qu'à pas lents; chez les autres, qui laissent pénétrer les filés avec des droits très-modérés, elle voit ses débouchés grandir avec rapidité. Notre industrie du coton est pourtant supérieure à celle du Zollverein, de la Suisse, des États-Unis. Sur ce point, il n'y a qu'une voix en Europe et chez nous-mêmes; mais comment nos ateliers de toiles peintes ou teintes, de tulle ou de mousseline, pourraient-ils beaucoup exporter? Le régime prohibitif les met à la merci de la filature. Pour peu que les affaires soient prospères, celle-ci élève ses prix à un taux exorbitant en comparaison des prix du dehors, et elle ne les abaisse que dans les temps de crises. Nos fabricans de toiles peintes et de tulle, n'ayant ainsi que par accident les filés à un prix raisonnable, sont dans l'impossibilité de nouer des relations suivies sur le marché général, et, malgré l'excellence universellement reconnue de leurs produits, ils ne peuvent jamais avoir qu'une exportation bornée.

Mais, diront les protectionistes, qu'importe, si le travail national est florissant? Oui sans doute, il l'est, mais ce n'est pas la prohibition qui en est la cause, car il l'est moins qu'il ne le serait s'il jouissait d'un régime plus libéral. C'est encore la Suisse et le Zollverein qui vont nous en fournir la preuve. Pour la Suisse, qui ne *protége* pas du tout sa filature, un journal prohibitioniste disait ces jours passés qu'elle avait triplé le nombre de ses broches depuis vingt-cinq ans. Ce n'est point de ce pas que les choses marchent chez nous. Dans le Zollverein, la filature acquiert de très grandes proportions; on en a la mesure par les quantités de coton brut qu'il reçoit. La moyenne des trois années 1841-42-43 était, pour le Zollverein, de 17 millions de kilog.; pour la France, de 57,700,000 kilog. La moyenne des trois années 1852-53-54 (les dernières dont j'aie pu me procurer les chiffres pour le Zollverein) a été pour cette association de 39,180,000; pour la France, de 73 millions. L'accroissement est de 26 pour 100 pour la France, de 129 pour 100 pour le Zollverein. Pendant que nos filatures et les divers ateliers qui emploient les filés obtenaient un supplément de travail représenté par 26, les industries similaires du Zollverein en acquéraient une proportion quintuple.

Les observations que je viens de soumettre au lecteur relativement à l'industrie cotonnière s'appliquent assez exactement à celle du fer. En 1855, l'Angleterre a exporté en fontes, fers et aciers bruts et ouvrés, en machines, quincaillerie et coutellerie, une masse valant 370 millions, et, déduction faite des matières brutes, 192. Il n'y a aucun motif, si ce n'est la cherté des matières, pour que nous ne nous emparions pas d'une partie très notable de ce commerce. En

ce moment, nous n'exportons des articles similaires que pour 18 millions. Que nous ayons la fonte, le fer et l'acier à aussi bas prix que les Anglais, et on verra si nous garderons cette humble position en face des exportations de l'Angleterre.

C'est plus encore cependant au point de vue de l'intérieur qu'il serait utile de supprimer les droits sur les fontes, les fers et les aciers. Si l'on veut avoir une idée du développement que peut acquérir la consommation du fer dans un grand état par le moyen du bon marché, nous n'avons qu'à interroger l'Angleterre; par contre, la France nous montrera comment, lorsque les prix restent élevés, cette consommation est lente à s'étendre. Il y a cinquante ans, lorsque M. Héron de Villefosse écrivit son bel ouvrage de la *Richesse minérale*, il y fit figurer la France pour 238,000 tonnes, et l'Angleterre pour 265. Les deux pays, on le voit, marchaient alors à peu près de pair. Depuis lors, la production du fer en Angleterre a subi une marche prodigieusement rapide. Évaluée en fonte brute, elle s'élève aujourd'hui à plus de 3 millions de tonnes; un quart des produits est exporté, mais il en reste environ 2,400,000 tonnes de fonte brute, ou l'équivalent en fers, pour le marché intérieur. La production de la France a subi une progression bien moins rapide. Aujourd'hui nous en sommes à 800,000 tonnes de fonte à peine. D'où cette différence, sinon de ce que les prix chez nous sont restés trop élevés? Sous l'impulsion de prix modérés, l'emploi de la fonte et du fer en Angleterre s'est étendu à une multitude d'usages; chez nous, par la cause opposée, il s'est peu généralisé. La consommation de l'agriculture française en fer est tout à fait exiguë, et c'est une des causes les plus actives de son infériorité.

Ce fut par un acte essentiellement politique, et sous la pression de certaines influences que je ne veux pas qualifier ici, que le gouvernement de la restauration, en 1814, aggrava démesurément les droits sur les fontes, fers et aciers, en promettant solennellement de les réduire à *une des sessions prochaines*, tant il sentait que la cherté de ces articles était dommageable à l'intérêt public. Au lieu de cela, il les rendit plus lourds, et le gouvernement de 1830 ne les allégea que dans une proportion médiocre. Aujourd'hui, pour les fers en barres, les droits sont à peu près triples de ce qu'ils étaient sous le premier empire. Et quel est le produit net de cette condescendance pour quelques intérêts privés qu'on nous présente comme la protectrice du travail national? Le voici. La fabrication des fers n'a reçu qu'une extension médiocre en comparaison de celle qui aurait eu lieu, si les choses eussent été laissées à leur cours naturel, ou y eussent été ramenées après un petit nombre d'années. Le travail national a perdu la production d'une masse considérable de fers

bruts; il a perdu celle d'une multitude d'objets pour l'exportation; il a perdu la fabrication d'une quantité prodigieuse d'articles pour l'intérieur. Ce sont certes de grandes pertes, et pourtant il en est résulté un dommage plus grand encore : en conséquence de cette protection prétendue, toutes les industries ont été plus mal outillées, le travail national, sous toutes les formes, a été affaibli, mis à la gêne, dépouillé d'un de ses moyens d'action les plus indispensables.

Concluons : c'est par erreur que les prohibitionistes se donnent comme les protecteurs du travail national. Ce qu'ils protégent, c'est bien plutôt le travail étranger contre le travail français. A l'intérieur, s'il est des intérêts dont ils soient la sauvegarde, c'est d'une part celui des bénéficiaires d'un certain nombre de monopoles habilement et puissamment organisés, d'autre part celui des traînards de toutes les industries, je veux dire d'une catégorie particulière de manufacturiers qui se refusent à comprendre ce que pourtant les gouvernemens ne se sont pas lassés de leur déclarer, que lorsqu'on leur avait conféré l'avantage exorbitant de prélever un impôt sur leurs concitoyens, c'était pour un bref délai et à la condition qu'ils se servissent des produits de cette redevance pour se bien établir, se monter de bons appareils, et se mettre au niveau de ce qu'il y avait de mieux dans le monde.

Mais ce que le parti prohibitioniste protége le moins, ce sont les populations ouvrières. Il a beau affecter de se parer des couleurs populaires; il représente les intérêts du grand nombre à peu près comme les grands barons féodaux coalisés pour imposer leurs volontés à l'autorité royale sous Louis XI étaient la *ligue du bien public*, dont ils s'étaient arrogé le nom. Ce n'est pas sans dessein que je choisis ce terme de comparaison. La formule la plus propre à caractériser avec exactitude le système prohibitif est en effet celle-ci, que c'est l'acheminement vers un régime politique et social dont le vrai nom serait la féodalité industrielle. Ce serait en effet un ordre de choses où l'on verrait un certain nombre de grands industriels fortement coalisés non-seulement soumettre le public consommateur aux exigences de leur bon plaisir, mais encore exciter la passion des populations pour les mieux asservir, et dicter des lois au gouvernement, à la façon des grands vassaux d'il y a cinq ou six cents ans. Cette dernière tendance est manifeste depuis l'audacieuse levée de boucliers qui, en 1841, obligea le gouvernement français de renoncer au projet d'union douanière avec la Belgique, et je ne pense pas qu'on puisse soutenir, l'histoire à la main, qu'elle soit allée en s'affaiblissant.

MICHEL CHEVALIER.

L'ABOLITIONISME

ET

L'ÉLECTION DU PRÉSIDENT AUX ÉTATS-UNIS

Pendant près d'un demi-siècle, l'Europe n'a entendu parler des États-Unis que pour apprendre qu'il existait par-delà l'Atlantique une nation libre et tranquille, uniquement adonnée aux arts de la paix, croissant avec une rapidité merveilleuse, offrant le spectacle d'une prospérité sans exemple. Des partis divisés par d'insaisissables nuances, unanimes sur toute question d'honneur ou d'intérêt national, mesurant leurs forces dans les luttes pacifiques du scrutin, acceptant la victoire sans exaltation et la défaite sans murmures, tel était le seul tableau qu'eût à tracer l'historien. Aujourd'hui tout bruit qui vient d'Amérique nous apporte l'écho de querelles acharnées, comme un retentissement lointain de la guerre civile. Journaux du nord et journaux du sud n'échangent que des provocations et des menaces. Au lieu des noms de partis familiers à tous, on rencontre mille désignations bizarres sous lesquelles s'abritent des rancunes personnelles et de misérables rivalités. Le seul trait qui semble commun à toutes les opinions, c'est une égale ardeur à mettre en péril cette union qui fait la force et la grandeur du peuple américain.

Un tel changement ne pouvait manquer de frapper les esprits, et il mérite assurément d'être expliqué. Nous ne croyons pas nous tromper en avançant que, si la compétition des opinions a changé de caractère aux États-Unis au point de créer un danger national, c'est qu'elle a changé aussi de terrain et de nature. Il y a quelques années, en essayant de résumer l'histoire des partis qui divisaient

l'Union américaine, nous étions amenés à cette conclusion (1) : « Les luttes politiques sont définitivement vidées, et les partis les prolongent plutôt par obstination, et pour perpétuer leur propre existence, que dans l'espoir de rien conquérir les uns sur les autres. Des luttes nouvelles se préparent, bien autrement vives et redoutables que les luttes anciennes; les questions territoriales tendent à se substituer définitivement aux questions administratives et politiques. Il y a là en germe toute une série de graves difficultés qui pourront mettre un jour en péril l'existence même de l'Union. » Le changement que nous prévoyions dès-lors est maintenant un fait accompli, et il porte toutes les conséquences que nous lui avions à l'avance attribuées. Le parti whig n'a pas survécu à sa défaite de 1852; le parti démocratique s'est décomposé au lendemain de sa victoire. Tous deux ont aujourd'hui cessé d'exister. De leurs débris sont nées sept ou huit coteries sans force, sans vitalité, incapables, faute de principes arrêtés et d'un but clairement défini, d'exercer une action sur l'opinion publique et de constituer un parti sérieux. Il n'y a plus de divergence aujourd'hui sur l'interprétation à donner à la constitution; les questions financières et commerciales, qui ont été si longtemps le champ de bataille des partis, ont toutes été résolues, et ont cessé depuis longtemps de préoccuper les esprits. Un seul problème est demeuré, toujours écarté par les hommes politiques, toujours reparaissant avec les mêmes périls à sa suite : il s'agit de savoir comment on pourrait faire coexister l'esclavage et la liberté. Rien ne vient plus distraire l'opinion publique de cette pénible recherche. Aucune mesure n'est plus envisagée que dans ses rapports avec l'esclavage. Un état nouveau frappe-t-il à la porte de l'Union? On examine de quel côté il fera pencher la balance. Demande-t-on des fonds et une concession de terres publiques, pour relier les deux océans par un chemin de fer? On cherche à deviner à qui ce chemin profitera davantage, de l'esclavage ou de la liberté. Le président réclame-t-il une augmentation de l'armée? On le somme de dire si les forces fédérales seront employées dans le Kansas pour ou contre les partisans de l'esclavage. Ainsi tout acte du gouvernement, toute démarche des partis ramène inévitablement cette question de l'esclavage, et met aux prises le nord et le sud. L'antagonisme des deux opinions, après avoir fait retentir la presse et la tribune des philippiques les plus passionnées et des provocations les plus menaçantes, se traduit maintenant dans le Kansas par des luttes à main armée, par un commencement de guerre civile. A voir l'ardeur avec laquelle de part et d'autre on s'intéresse à cette lutte, il semble que

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier 1850, *la Société américaine et les Partis de l'Union*.

la dissolution de l'Union soit inévitable. Nos appréhensions ne vont pas encore aussi loin : nous croyons qu'une trève peut être le résultat de l'élection qui vient d'avoir lieu et d'un changement dans la marche du gouvernement; mais si l'on peut espérer une trève, il est impossible de compter sur l'apaisement complet des passions. Quoi que l'on fasse, la question de l'esclavage est désormais le seul terrain des luttes politiques; elle renaîtra sans cesse, ramenant avec elle la même agitation et les mêmes désordres jusqu'au jour où elle aura été résolue.

Comment les choses en sont-elles arrivées à ce point? quel concours de circonstances a pu faire d'une opinion de morale une opinion politique? comment l'abolitionisme est-il devenu la pierre de touche des candidatures à la présidence, le cri de ralliement d'une moitié des États-Unis contre l'autre? C'est là ce que nous voudrions raconter en remontant aux origines du mouvement abolitioniste.

I.

L'opinion publique dans les états du nord de la confédération américaine a été de tout temps contraire à l'esclavage; mais ce qu'on appelle l'*abolitionisme*, c'est-à-dire la propagande en vue d'arriver à la suppression de la servitude, n'a pris naissance que dans les trente dernières années, et doit son origine aux blessures faites au sentiment religieux. En 1830 et 1831, des conspirations d'esclaves furent découvertes en Virginie et dans les Carolines; elles eurent pour conséquence non-seulement la mise à mort des coupables, mais une aggravation sensible dans le sort de tous les esclaves. De cette époque datent ces lois implacables qui ont interdit à l'esclave toute instruction et jusqu'à l'instruction religieuse, qui ont rendu les affranchissemens presque impossibles. Ces excès de rigueur, et surtout cette législation anti-chrétienne qui sacrifiait l'âme de l'esclave pour assurer le repos du maître, devaient provoquer une réaction : Garrison, Lovejoy et quelques autres levèrent le drapeau de l'abolitionisme. Ils suscitèrent d'effroyables tempêtes dans les états du sud, et il en coûta la vie au malheureux Lovejoy, à qui fut appliquée la loi de Lynch. Les états du sud se défendirent en interdisant l'entrée et la distribution sur leur territoire des journaux et des écrits abolitionistes, en soumettant les malles-postes à des perquisitions rigoureuses, enfin en condamnant au silence, sous peine de la ruine et de l'expulsion, quiconque professait des opinions contraires à l'esclavage. Du reste, l'abolitionisme faisait peu de progrès, même dans les états du nord : à Boston, à New-York, à Philadelphie, ses orateurs étaient hués et lapidés par la populace lorsqu'ils voulaient parler en public. Les presses

des journaux abolitionistes étaient fréquemment brisées, et les journaux eux-mêmes brûlés solennellement : quiconque était seulement soupçonné d'abolitionisme voyait toutes les portes se fermer devant lui, toutes ses relations de société se briser, les liens de famille eux-mêmes se rompre aussitôt. Professer de semblables opinions, c'était appeler de ses vœux la guerre civile, c'était provoquer le renversement de la constitution et la rupture de l'Union; c'était faire acte de mauvais citoyen. L'ancien président J. Quincy Adams fut longtemps le seul homme considérable qui osât se rallier ouvertement à cette cause proscrite : il lui en coûta l'autorité morale et la popularité que lui avaient values de grands services, une rare éloquence, une carrière politique sans tache et une vie irréprochable. Il se vit abreuver d'outrages au sein de la chambre des représentans pour avoir défendu le droit de pétition, illégalement refusé aux abolitionistes. Ceux-ci, ayant voulu se compter aux élections de 1844, firent choix de Birney pour candidat à la présidence; ils ne purent lui donner que 140,000 voix sur plus de 3 millions de votans.

La défaveur qui entourait l'abolitionisme s'explique aisément, et par l'irritation que sa propagande entretenait dans les états du sud, et par les périls qu'il créait ainsi à l'Union. Les deux grands partis qui disposaient des destinées de la confédération se recrutaient également au nord et au sud, et tous deux devaient être animés d'une égale hostilité contre une opinion qui, faisant bon marché des dissidences politiques, jetait dans leur sein des germes féconds de division. Ajoutons que l'abolitionisme était taxé à la fois d'injustice et d'inopportunité. La confédération américaine avait déjà, ou peu s'en faut, la même étendue qu'aujourd'hui, et les services des bateaux à vapeur, les lignes des chemins de fer qui relient actuellement entre elles toutes les parties de cet immense territoire n'existaient point encore : les communications entre le sud et le nord étaient peu rapides et peu fréquentes; les journaux d'un état ne pénétraient jamais dans l'état voisin. Aussi les deux grandes fractions de la société américaine s'ignoraient-elles complétement; les hommes du nord n'avaient aucune idée ni de l'extension qu'avait prise l'esclavage, ni du caractère qu'il avait revêtu, ni des moyens inhumains par lesquels il se consolidait et se perpétuait. Les abolitionistes étaient accusés de calomnies par leurs concitoyens, et quelques-uns d'entre eux contribuaient à fortifier cette opinion par des intempérances de langage comme par les excès d'un zèle imprudent.

Pour que l'opinion pût être éclairée sur les dangers que l'esclavage préparait à la patrie commune, il aurait fallu que les chefs de partis, les hommes éminens dont la nation était habituée à écouter la voix, partageassent les inquiétudes des abolitionistes et se fissent

les échos de leurs craintes. Or les hommes les plus éclairés et les plus sincèrement opposés en principe à l'esclavage étaient dans la plus aveugle et la plus complète sécurité. Jusqu'en 1843, il est vrai, toutes les apparences semblaient leur donner raison. De 1820 à 1840, les progrès du nord avaient été fort supérieurs à ceux du sud, quelque considérables que fussent ceux-ci. La population du nord, qui avait déjà une densité double de celle du sud, s'accroissait aussi beaucoup plus vite. Elle s'était élevée de 5 millions à 9 millions et demi : la population blanche du sud n'avait pu monter que de 2,800,000 âmes à 4 millions et demi; l'accroissement était pour le nord de 40 pour 100 dans chaque période de dix ans, et seulement de 25 pour 100 pour le sud. Le nord n'avait pas moins gagné sous le rapport de la richesse depuis qu'à l'agriculture et au commerce maritime il avait joint l'industrie manufacturière : il avait plus de ports, plus de routes, plus de canaux, plus de chemins de fer que le sud; sa population était plus nombreuse, plus instruite, plus éclairée, et en possession de plus de bien-être. Comment l'esclavage pourrait-il jamais créer un danger sérieux à une nation si favorisée? D'ailleurs la marche ascendante de l'esclavage était définitivement arrêtée : depuis vingt ans, le sud n'avait formé qu'un seul état nouveau, l'Arkansas; la Floride se peuplait lentement, et on pouvait croire qu'elle serait le dernier état à esclaves qui entrerait dans l'Union; l'esclavage, acculé à la mer, se trouverait enfermé dans le cercle infranchissable des états libres, car les planteurs de l'Arkansas avaient atteint le pied des Montagnes-Rocheuses et la frontière mexicaine. Le nord au contraire venait de donner naissance au Michigan; le jour était proche où l'Iowa et le Wisconsin devaient prendre également rang d'états, et de vastes espaces s'étendaient encore devant les pionniers le long de la frontière canadienne. Un petit nombre d'années suffiraient donc pour établir sans retour la suprématie du nord.

D'ailleurs une transformation commençait à s'opérer au sein des états du sud, le plus anciennement colonisés. Dans le Maryland, dans la Virginie, dans une partie du Kentucky, le sol, à qui le planteur demandait tous les ans les mêmes produits, semblait avoir perdu sa fécondité : on voyait chaque année de grands propriétaires renoncer à mettre en culture des terres épuisées et abandonner leurs domaines pour émigrer avec leurs esclaves dans les états riverains du Mississipi. Chez les petits propriétaires, la culture trop épuisante du tabac faisait place aux céréales, et l'esclavage prenait peu à peu les caractères de la domesticité. Les libérations devenaient de plus en plus nombreuses. Ainsi dans le Maryland, en 1840, le nombre des hommes de couleur libres était de 62,000 contre 90,000 esclaves, soit deux cinquièmes de la population noire; en Virginie, il était de 50,000

contre 450,000, soit un dixième. Dans la Caroline du nord elle-même, il était déjà de 23,000 contre 245,000, soit un onzième. Si l'on comparait tous ces chiffres avec ceux du recensement de 1830, il en ressortait un grand progrès accompli en dix ans. Ce n'était pas encore là néanmoins le fait le plus important qui fût constaté par le recensement de 1840. Par le double effet des libérations plus fréquentes et des émigrations vers le Mississipi, la population esclave tendait à diminuer tous les jours sur les bords de l'Atlantique. Ainsi, dans la période de 1830 à 1840, le Maryland avait vu sa population libre s'accroître de 9 pour 100, et sa population noire diminuer de 13 pour 100; dans la Virginie, la population libre s'était accrue de 7 pour 100, la population esclave avait diminué de 5 pour 100. Dans la Caroline du sud, la population esclave, qui, de 1820 à 1830, s'était accrue de 20 pour 100, était, de 1830 à 1840, demeurée absolument stationnaire. Dans la Caroline du sud, après s'être accrue de 23 pour 100 de 1820 à 1830, elle n'avait augmenté que de 3 pour 100 dans les dix années suivantes. Dans le Kentucky même, l'augmentation du nombre des esclaves avait été seulement de 10 pour 100, après avoir été de 30 pour 100 dans la période précédente.

Ainsi l'esclavage était déjà en décroissance dans deux états, et il était stationnaire dans quelques autres, où il ne tarderait pas sans doute à décliner également : partout au contraire la population libre continuait sa marche ascendante, en sorte que la proportion entre les deux races devenait de plus en plus favorable aux blancs. L'esclavage reculait devant la liberté. Cela était surtout vrai de la Virginie. La partie nord-ouest de cet état confine aux Alleghanies, elle se compose d'une série de plateaux qui vont en s'élevant graduellement. Le sol y est d'une grande fertilité, mais la température, moins chaude que dans la plaine, n'y permet pas les cultures tropicales, et toute cette partie de l'état avait été complétement délaissée. Depuis 1830, des émigrans, venus du New-Jersey, du Maryland, de la Pensylvanie surtout, se sont établis sur ces terres dédaignées et y ont introduit la culture des céréales. Tous ces émigrans, sortis du nord, étaient imbus de son esprit; ils n'avaient point d'esclaves et n'en souffraient pas parmi eux, parce que le travail devient avilissant pour l'homme libre partout où l'esclavage pénètre. Il se formait donc en Virginie un noyau de population hostile à la servitude, et dont le développement hâterait la rédemption de cet état. Il en serait sans doute de même tôt ou tard dans la Caroline du nord, où le sol commençait à donner des signes d'épuisement et où de fréquens complots d'esclaves avaient jeté l'inquiétude parmi les planteurs. En présence de tous ces faits rassurans, les hommes les plus considérables du nord se croyaient autorisés à blâmer, comme intempestive,

toute propagande abolitioniste. La constitution ne permettait pas au congrès d'abolir l'esclavage dans les états où il existait : à quoi servait-il d'alarmer et d'irriter une moitié de la confédération? L'esclavage se consumait lui-même; il fallait laisser au temps le soin d'accomplir l'œuvre de libération.

Cet optimisme des hommes du nord n'était pas sans quelque fondement, et il aurait peut-être été justifié par l'événement, si les choses avaient suivi leur cours régulier, si le sud n'avait pas jeté violemment la politique américaine hors de ses voies traditionnelles. Il semblait impossible que le sud sortît du cercle dans lequel l'enfermaient les états libres; il y parvint pourtant, grâce à la complicité du parti démocratique. Ce parti, qui s'était toujours donné comme le défenseur des droits des états, comme l'adversaire de toute extension du pouvoir central, avait dès l'origine trouvé son principal point d'appui dans les états du sud. Ceux-ci, désireux de prévenir toute immixtion du nord dans la question de l'esclavage, se montraient systématiquement hostiles aux droits du congrès fédéral, parce que de là seulement pouvait venir le danger. En revanche, le parti fédéraliste et son héritier, le parti whig, avaient toujours eu dans les états du nord une prépondérance incontestée. Les démocrates se résignaient sans peine à de fréquentes défaites au nord, pourvu qu'avec l'appui du sud ils réussissent à se saisir du gouvernement. Comme les forces du nord et du sud se balançaient exactement dans le sénat, il suffisait aux démocrates de détacher du parti whig tantôt l'un, tantôt l'autre des états du centre ou de l'ouest pour déplacer la majorité : ils n'avaient besoin que de faire élire un représentant sur quatre dans les états du nord pour disposer également de la majorité au sein de la seconde chambre. En échange de la prépondérance qu'ils assuraient au sud, ils obtenaient la disposition de tous les emplois fédéraux. Les faits sont là pour attester le succès de ces calculs : sur quatorze élections présidentielles qui ont eu lieu dans ce siècle, le parti whig n'a réussi que trois fois à faire élire son candidat. Ce jeu de bascule ne réussissait si bien aux chefs du parti démocratique que grâce à l'égalité qui existait entre les forces du nord et du sud. Or, depuis l'adoption du compromis du Missouri (1), il était facile de prévoir que l'équilibre ne tarderait pas à être rompu au profit du nord. Du territoire attribué au sud par ce compromis, on ne pou-

(1) En 1821, M. Clay proposa d'admettre le Missouri dans l'Union, mais à la condition qu'aucun état à esclaves ne pourrait désormais être formé au nord du 36e degré de latitude, hauteur moyenne du cours de l'Ohio, ce qui assurait à la colonisation libre les fertiles contrées comprises entre le 36e degré, les Montagnes-Rocheuses, le Canada et le Mississipi. Cette transaction, votée par la coalition du parti démocratique avec les états du sud, est connue sous le nom de *compromis du Missouri*.

vait former et on n'a formé en effet que deux états, l'Arkansas et la Floride; quatre ou cinq états libres pouvaient aisément trouver place autour des grands lacs et sur la rive droite du Mississipi. Le parti démocratique comprit qu'il fallait à tout prix maintenir entre les deux fractions de l'Union cette balance qui lui était si profitable, et pour cela ouvrir un débouché à l'esclavage. Aussitôt après l'élection à la présidence du général Jackson en 1828, des ouvertures furent faites mystérieusement au Mexique pour obtenir de lui la cession du Texas. Les menaces et les offres d'argent ayant également échoué, on sait comment les hommes du sud, avec la connivence du pouvoir fédéral, envahirent le Texas, le détachèrent du Mexique, et le transformèrent en un semblant de république indépendante, afin de le faire entrer dans la confédération. Nous ne reviendrons pas sur cette honteuse histoire (1). En avril 1844, tout était consommé; M. Calhoun, le chef du parti de l'esclavage, devenu secrétaire d'état, signait au nom du président Taylor le traité qui annexait le Texas aux États-Unis, et le président soumettait immédiatement ce traité à la rectification du sénat.

Ainsi on avait, en pleine paix, envahi le territoire d'une république amie et alliée; on avait attisé l'insurrection dans une province paisible, et, après avoir frauduleusement détaché cette province de la puissance à laquelle elle appartenait, on se l'appropriait uniquement pour satisfaire les convoitises et les nécessités politiques du sud; on rétablissait de vive force l'esclavage dans un pays où il était aboli depuis quinze ans. Une pareille conduite émut profondément les hommes du nord et leur fit ouvrir les yeux. Les procédés qui avaient servi à mettre la main sur le Texas pouvaient être employés successivement à l'égard de toutes les provinces du Mexique, et il n'y avait pas de raison pour que l'esclavage, aboli par la race espagnole dans ces magnifiques contrées, n'y fût pas rétabli par les successeurs de Washington. Une pareille politique était pleine à la fois de honte et de danger. Les hommes les plus considérables du nord élevèrent la voix pour la flétrir, et les masses, jusqu'alors indifférentes, commencèrent à s'agiter. Channing publia coup sur coup ses admirables philippiques, où il comparait le Texas à la vigne de Naboth; J. Quincy Adams et Daniel Webster firent retentir la Nouvelle-Angleterre de leurs éloquentes admonestations, et le parti whig se présenta à l'élection présidentielle avec les plus grandes chances de succès. Malheureusement les abolitionistes crurent le moment favorable pour une manifestation; ils voulurent avoir leur candidat spécial. Les 140,000 voix qu'ils donnèrent à M. Birney suffirent pour faire

(1) On l'a exposée en détail dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1844.

perdre à M. Clay les deux grands états de New-York et de Pensylvanie, et pour assurer le triomphe du candidat démocratique. L'élection de M. Polk eut pour conséquence immédiate la ratification du traité d'annexion, et par suite la guerre avec le Mexique.

Les hommes du sud ne dissimulaient pas leur conviction, que cette guerre aurait pour résultat de détacher du Mexique quelques-unes de ses provinces : ces espérances imprudentes tournèrent au profit de la liberté. Dans tous les états du nord, l'opinion prit feu à l'idée que le sang américain allait être versé pour la cause de l'esclavage. Une république fille de la liberté, grandie dans la paix, se jetait tout à coup dans une guerre de conquête, et répandait l'or et le sang pour assurer aux planteurs du sud un placement avantageux de leur marchandise humaine! Était-ce là ce qu'avaient rêvé pour l'Amérique les glorieux fondateurs de son indépendance? Washington et Franklin, Hamilton, Jay et Madison auraient-ils écrit ou combattu pour une pareille cause? N'était-ce pas l'oubli de leurs conseils, le démenti de leurs espérances, l'abandon de leurs traditions? Au sein du parti démocratique, beaucoup d'hommes sincères refusèrent de suivre plus loin leurs chefs dans la voie où ceux-ci s'étaient engagés. Il leur parut qu'on pouvait être dans les questions politiques l'allié du sud sans se faire l'instrument de ses convoitises et sans devenir un propagateur de l'esclavage. Que le sud, à ses risques et périls, conservât l'esclavage dans son sein, la constitution l'y autorisait; mais il ne fallait point lui permettre d'employer les forces de la république à propager une institution que le nord regardait à bon droit comme anti-sociale et comme pleine de dangers pour l'avenir. Les abolitionistes avaient le tort de sortir de la constitution, et le congrès fédéral n'aurait pu déférer à leurs demandes sans commettre une véritable usurpation sur les droits des états; mais on pouvait mettre un terme aux progrès de l'esclavage sans violer la constitution, sans toucher aux droits du sud. On vit donc, à côté des abolitionistes, et aux dépens des démocrates aussi bien que des whigs, se former un parti intermédiaire, composé de tous les hommes qui faisaient passer avant les engagemens politiques la nécessité d'arrêter le développement de l'esclavage. Ce parti, qui prit le nom d'*ami de la liberté* (*free-soiler*), acquit en quelques mois un développement considérable, et obtint immédiatement assez de voix dans la chambre des représentans pour y déplacer à son gré la majorité. Répudiant tout commerce avec les abolitionistes purs, il protesta de son respect pour la constitution, de ses intentions de n'intervenir en rien dans les affaires intérieures du sud, mais en même temps il annonça la ferme résolution de ne point souffrir l'admission de nouveaux états à esclaves. La constitution

attribue au congrès le droit de faire des lois pour les territoires, il fallait interdire l'esclavage dans tous les territoires (1), et rendre ainsi impossible dans l'avenir la formation d'aucun état à esclaves. Les *free-soilers* se montrèrent en toute circonstance fidèles à ce programme : chaque fois que l'administration de M. Polk faisait demander au congrès un crédit pour soutenir la guerre commencée contre le Mexique, la chambre des représentans, en votant les bills proposés, y ajoutait, sur la motion de M. Wilmot, représentant de la Pensylvanie, cette clause, que l'esclavage ne pourrait être introduit dans aucune des provinces, états ou territoires que les événemens de la guerre pourraient ajouter aux possessions de l'Union. Cette clause était invariablement rejetée par le sénat; mais chacun des votes de la chambre des représentans était l'occasion d'une lutte orageuse entre les députés du nord et du sud, et provoquait dans tous les états à esclaves une explosion de colère. Les élections de 1848 ne firent que constater les progrès du nouveau parti. Le général Taylor, candidat des whigs, sortit victorieux de la lutte présidentielle, grâce à l'immense popularité dont ses victoires l'avaient entouré; mais il eut moins de voix que n'en avait eu M. Clay dans l'élection précédente, et le candidat des démocrates, le général Cass, put imputer son échec aux nombreuses défections qui avaient affaibli son parti. Les *free-soilers* avaient eu leur candidat spécial en M. Van Buren, et celui-ci, malgré ses origines démocratiques, avait eu dans le Massachusetts plus de voix qu'aucun de ses deux compétiteurs; dans le reste de la Nouvelle-Angleterre et dans l'état de New-York, il avait obtenu une minorité considérable et balancé les voix données au général Cass. Dans presque toutes les législatures provinciales du nord, les *free-soilers* eurent la majorité, et ils revinrent au congrès plus nombreux qu'à aucune des sessions précédentes. Il fallut régler le sort des provinces que la guerre avait données aux États-Unis : les *free-soilers* voulurent interdire l'esclavage dans la Californie et dans le Nouveau-Mexique; le sud annonça tout haut l'intention de rompre l'union, et plusieurs des états à esclaves appelèrent leurs milices sous les armes.

C'est alors que M. Clay intervint entre les adversaires et les partisans de l'esclavage, et leur fit accepter le compromis de 1850. La Californie, qui avait une population suffisante pour prendre immédiatement rang d'état, fut admise dans l'Union avec la constitution que ses habitans s'étaient donnée, et qui interdisait la servitude. Le Nouveau-Mexique fut érigé en territoire, mais on laissa à ses

(1) Pour qu'un état puisse être admis dans l'Union, il faut que le nombre de ses habitans atteigne le minimum fixé par la constitution. Tant que la population demeure inférieure à ce minimum, les établissemens nouveaux portent le nom de *territoires* et sont administrés par les autorités fédérales d'après les lois votées par le congrès.

habitans le soin de trancher les questions relatives à l'esclavage. Enfin une loi reconnut aux propriétaires du sud le droit de poursuivre et de ressaisir dans les états du nord leurs esclaves fugitifs, et leur assura le concours des autorités fédérales. Ce compromis, voté à grand'peine et après les plus orageux débats, n'aurait pas suffi peut-être à apaiser la lutte et à ramener le calme dans les esprits sans le ferme et loyal concours du gouvernement central. M. Millard Fillmore, appelé à la présidence par la mort inopinée du général Taylor, s'acquit en ces jours difficiles les titres les plus sérieux à l'estime et à la reconnaissance de ses concitoyens. Il comprit que le devoir du premier magistrat de la république était de se mettre au-dessus des exigences des partis, de ne prendre conseil que de l'intérêt général. Aussitôt que le compromis eut été voté par le congrès, M. Fillmore s'occupa d'en assurer la pleine et entière exécution. Il sut en faire respecter toutes les dispositions par le nord, auquel sa naissance le rattachait lui-même, aussi bien que par le sud. Des bandes armées étaient parties du Texas pour envahir le Nouveau-Mexique et y introduire de vive force l'esclavage : M. Fillmore donna aux troupes fédérales l'ordre de se mettre en marche vers le territoire menacé, et annonça qu'il saurait défendre par les armes les droits constitutionnels du Nouveau-Mexique : les envahisseurs revinrent aussitôt sur leurs pas. La loi sur les esclaves fugitifs n'avait été acceptée qu'avec une extrême répugnance par les états du nord; des émeutes eurent lieu dans quelques villes quand des propriétaires d'esclaves en réclamèrent l'application. M. Fillmore ne souffrit point qu'on la réduisît à une lettre morte : en une occasion mémorable, il fit entrer dans le Massachusetts les milices d'un état voisin, et des canons furent braqués dans les rues de Boston.

L'énergie de M. Fillmore rallia autour du gouvernement tous les hommes pour qui le maintien de l'Union passait avant toute autre considération. Les hommes modérés de toutes les nuances comprirent que si on laissait les exagérés du nord et du sud mettre à néant le compromis, il n'y avait plus de pacification possible : on allait infailliblement à une lutte au milieu de laquelle le pacte fédéral serait déchiré, et avec la constitution de 1788 périraient l'unité et la grandeur de la nation. Il fallait donc imposer à tous le respect du compromis, et de toutes parts on se mit à l'œuvre avec une ardeur digne d'éloges. Les abolitionistes avaient tenu dans le nord de nombreux *meetings* pour protester contre la loi d'extradition des esclaves fugitifs : on y répondit par d'immenses réunions en l'honneur du compromis. Daniel Webster et les hommes marquans du nord se firent un devoir de paraître et de prendre la parole dans ces réunions. Au sud, on tenait la même conduite, et les hommes qui s'étaient fait le plus remarquer par leur violence dans les luttes des dernières

années étaient les plus empressés à recommander l'oubli du passé. Deux des sénateurs les plus influens du sud, M. Foote du Mississipi et M. Downs de la Louisiane, après avoir maintes fois harangué leurs concitoyens, prolongèrent leur tournée dans les états du centre, et vinrent jusqu'à New-York assister à des *meetings* de conciliation. Le sentiment des dangers sérieux qu'avait courus l'Union, et de la nécessité de maintenir le compromis, exerça une influence décisive dans l'élection présidentielle de 1852.

Les whigs hésitaient entre trois candidats : M. Fillmore, qui se recommandait par la droiture et la fermeté dont il avait fait preuve dans l'exercice du pouvoir; le général Scott, qui avait pour lui l'éclat de ses services militaires et ses grandes qualités personnelles; enfin M. Webster, qui avait pris une part si considérable à l'adoption du compromis, et qui était une des illustrations de la république. M. Fillmore, à qui sa conduite avait valu de légitimes sympathies dans les états du sud, eût rallié les voix de tous les indécis, et provoqué bien des défections au sein même du parti démocratique; mais la fraction du parti whig qui avait épousé la cause de la liberté du sol ne pardonnait pas au président la fermeté avec laquelle il avait fait exécuter la loi d'extradition, demeurée impopulaire dans tout le nord. Cette fraction fit échouer la candidature de M. Fillmore, et le choix de la réunion préparatoire tomba sur le général Scott, dont les opinions bien connues se rapprochaient beaucoup de celles des *free-soilers*. Ce choix amena la dissolution immédiate et sans retour du parti whig. En effet, les whigs des états du sud, après avoir inutilement essayé d'obtenir du général Scott des explications satisfaisantes, refusèrent ouvertement de se rallier à sa candidature; la plupart déclarèrent qu'ils s'abstiendraient de prendre part à l'élection, quelques-uns allèrent plus loin, et annoncèrent l'intention de voter pour le candidat des démocrates, s'il leur offrait quelques garanties. Les whigs du nord se coupèrent en deux fractions, dont une voulut rester fidèle à M. Webster, comme au représentant du compromis. Le général Scott, quoique nominativement le candidat du parti whig, ne fut en réalité que le candidat des *free-soilers*. Cette dissolution du parti whig eut pour conséquence naturelle le triomphe du parti opposé, qui était loin de s'attendre à une pareille bonne fortune. Les démocrates, depuis quatre ans, s'efforçaient péniblement de combler les vides que les *free-soilers* avaient faits dans leurs rangs : des rivalités de personnes les divisaient profondément, et dans l'impossibilité de mettre d'accord les amis du général Cass et ceux de M. Buchanan, la convention de Baltimore avait porté son choix sur un homme relativement obscur, sur M. Franklin Pierce, qui avait pris part à la guerre du Mexique. M. Pierce, investi de quelque autorité dans le New-Jersey dont il avait été sénateur, s'était

rallié au compromis, et avait employé toute son influence à le faire accepter par ses concitoyens : ce fut un titre suffisant à la confiance des électeurs. On réimprima les discours qu'il avait prononcés dans quelques réunions : ces discours, à défaut d'éloquence, se recommandaient par la netteté et la précision, ils furent d'autant plus goûtés qu'à l'époque où ils avaient été prononcés, personne, à commencer par M. Pierce, n'avait supposé qu'ils pourraient conduire l'orateur à la présidence. M. Pierce fut donc élevé à la première magistrature par le concours et les sympathies de tous les hommes modérés; son élection parut un gage de réconciliation entre le nord et le sud, et on put croire un instant qu'elle mettrait fin à cette redoutable agitation qui avait failli couper en deux la confédération.

Il en eût été ainsi sans doute, si M. Pierce, comme M. Fillmore trois années auparavant, s'était trouvé à la hauteur de sa position. Il était au contraire destiné à faire voir quel est l'inconvénient de ces transactions qui, pour désarmer des rivalités de personnes, font arriver au pouvoir des hommes médiocres, sans autorité personnelle et sans expérience des affaires. Avec un peu de tact et de décision, M. Pierce aurait compris la nécessité de ne se mettre dans la dépendance d'aucune coterie, et d'adopter une politique nette et vigoureuse. Homme du nord, il lui était plus aisé de contenir les abolitionistes et les *free-soilers;* partisan avoué du compromis, élu comme tel en concurrence avec un *free-soiler*, il ne pouvait être suspect au sud, et il pouvait imposer aux partisans de l'esclavage le respect de la légalité. Une démonstration faite à propos par M. Pierce aurait mis le Kansas à l'abri des entreprises du Missouri, comme une proclamation de M. Fillmore avait préservé le Nouveau-Mexique des envahissemens du Texas. En faisant ainsi plier tous les partis sous l'autorité de la loi et l'ascendant du gouvernement, M. Pierce aurait étouffé tous les germes de division à mesure qu'ils se seraient produits : le calme aurait achevé de renaître dans les esprits, et l'apaisement des passions aurait prévenu le retour des anciens dissentimens. Malheureusement M. Pierce ne comprit ni quelle force morale lui donnait le caractère tout particulier de son élection, ni quels devoirs lui imposaient les circonstances. Doutant de lui-même, effrayé de sa propre inexpérience, reculant dès le premier jour devant l'exercice de son autorité, il ne sut que livrer le pouvoir au parti qui l'avait élu.

II.

La situation demandait des hommes nouveaux qui ne se fussent point compromis dans les luttes du passé, et qui eussent ainsi une entière liberté de mouvemens. M. Pierce appela à lui les chefs des

démocrates, il prit ses ministres en nombre égal dans les deux fractions qui s'étaient fait une guerre acharnée jusqu'au jour de l'élection, et qui ne lui avaient donné leur voix que pour éviter de transiger avec leurs rivaux. On vit donc entrer à la fois dans le ministère des démocrates du nord en communauté d'opinion avec les *free-soilers*, et des démocrates qui avaient épousé toutes les passions et toutes les vues ambitieuses du sud, d'un côté M. Marcy, M. M'Clelland, M. Caleb Cushing, de l'autre M. Jefferson Davis, M. Dudley Mann, M. Dobbin. La division éclata dès le premier jour au sein du cabinet : le président, indécis et incapable de volonté, uniquement préoccupé de ne pas perdre sa popularité personnelle, et suivant avec anxiété les moindres variations de l'opinion, oscillait sans cesse d'un parti à l'autre, sans donner ou du moins sans laisser jamais l'avantage à aucun des deux. Cette conduite, en faisant naître chez tous les hommes un peu considérables du parti démocratique la tentation et l'espoir de prendre une influence prépondérante, eut pour premier résultat de jeter la désunion dans ce parti, qui, au lieu de donner au gouvernement un appui résolu, se divisa en cinq ou six fractions, dévouées avant tout aux prétentions et aux intérêts de leurs chefs. Elle créa en outre à M. Pierce les embarras les plus sérieux. Convaincus qu'il était impossible de faire adopter une politique par le président, et surtout de la lui faire pratiquer, les chefs des divers départemens ministériels et tous les fonctionnaires d'un rang élevé se chargèrent d'avoir une volonté pour lui. Chacun tira à soi une partie du pouvoir et se lança dans les aventures, persuadé qu'il lui suffirait de réussir ou d'obtenir l'approbation populaire pour voir ses actes ratifiés par le chef du gouvernement. Des membres du cabinet se prononcèrent ouvertement pour l'acquisition de Cuba par les négociations ou par la force, et donnèrent une approbation publique aux projets d'envahissement des flibustiers. Le ministre américain au Mexique, M. Gadsden, faillit, de son autorité privée, déclarer la guerre à la confédération mexicaine au sujet de la vallée de Messilla, dont il fit prendre possession, et pour laquelle on finit par accorder une indemnité. M. Wheeler, ministre plénipotentiaire dans l'Amérique centrale, prit sur lui de reconnaître le fantôme de gouvernement improvisé dans le Nicaragua par l'aventurier Walker. Enfin le sous-secrétaire d'état des affaires étrangères, M. Dudley Mann, se mit en opposition ouverte avec son chef immédiat. D'accord avec lui, trois diplomates, les ministres près les cours d'Angleterre, de France et d'Espagne, MM. Buchanan, Mason et Soulé, se réunirent en conférence, et arrêtèrent la ligne de conduite que les États-Unis devaient suivre dans la politique extérieure. Cette abdication complète par le président du pouvoir que la constitution mettait entre ses mains fut un encouragement pour les partisans de l'esclavage, et ceux-ci, après

avoir essayé inutilement d'organiser de nouvelles entreprises contre Cuba, tournèrent d'un autre côté leurs vues envahissantes.

Il était temps pour eux d'aviser. Le sud, au bout de dix ans, se retrouvait dans la situation difficile d'où il était sorti une première fois en imposant à la confédération la conquête du Texas : la terre lui manquait. Le compromis de 1850, en érigeant le Nouveau-Mexique en territoire, avait laissé à ses habitans la faculté d'autoriser ou d'interdire l'esclavage. Il y avait plus de vingt ans que l'esclavage avait été aboli dans le Nouveau-Mexique par la constitution mexicaine, et la population, composée en partie de métis et de sangs-mêlés, avait toujours montré la plus vive répugnance pour le rétablissement de la servitude : sa décision ne pouvait être douteuse du moment qu'on la laissait maîtresse de manifester sa préférence. Le climat du Nouveau-Mexique était d'ailleurs trop froid pour permettre d'introduire dans ces régions montagneuses aucune des cultures pour lesquelles le travail esclave offre des avantages. Les planteurs du sud avaient dû renoncer à s'étendre de ce côté. La nature du sol et la difficulté des communications avaient également arrêté leurs progrès dans le Texas, et ce nouvel état, qui avait donné de si grandes espérances, ne se développait pas assez vite pour qu'il fût de longtemps possible de le diviser en deux. Il était indispensable cependant de créer promptement de nouveaux états à esclaves, si l'on ne voulait voir l'équilibre entre l'esclavage et la liberté rompu pour toujours au préjudice du sud. Depuis l'admission de la Californie, l'Union comptait trente et un états, dont seulement quinze états à esclaves; encore le Delaware, qui ne renferme plus que 10 ou 12,000 esclaves, vote-t-il presque toujours avec les états libres. Le nord avait donc déjà l'avantage; mais l'avenir devait encore augmenter singulièrement la disproportion des forces. Le Nouveau-Mexique allait prochainement réclamer son élévation au rang d'état; l'Orégon se peuplait depuis qu'on était mieux renseigné sur la fertilité et les ressources de son sol; le Minnesota, limitrophe du Wisconsin et érigé en territoire en 1849, se développait avec une grande rapidité, grâce au voisinage du Canada, et les pionniers de l'ouest en avaient déjà dépassé les limites. Enfin en mars 1853 il avait fallu constituer, au nord de l'Orégon, un second territoire sous le nom de Washington. Avant peu d'années, probablement avant 1860, le nord allait donc faire admettre coup sur coup dans l'Union quatre états libres. Le développement du sud semblait au contraire arrêté à jamais; partout l'esclavage rencontrait une barrière infranchissable : ici les états libres, là les flots de l'Océan, ailleurs les montagnes du Nouveau-Mexique. Un seul point, à l'extrémité nord-ouest du territoire occupé par l'esclavage, aurait pu offrir un débouché : les planteurs du Missouri voyaient s'étendre devant eux les fertiles

plaines arrosées par les deux rivières de Kansas et de Nebraska; mais ces plaines avaient été interdites à l'esclavage par le compromis du Missouri, et déjà les pionniers de l'Illinois, ceux de l'Iowa surtout, commençaient à y construire leurs cabanes. Fallait-il qu'une ligne imaginaire, tracée sur les cartes de géographie, vînt arrêter les planteurs du Missouri, et avec eux toute une moitié de l'Union dans leur mouvement d'expansion? De quel droit le congrès de 1821 avait-il statué sur le sort de ces vastes contrées, où pas un Américain n'avait encore pénétré, lorsqu'on décidait arbitrairement de leurs destinées? Les terres fédérales n'étaient-elles pas la propriété de tous les Américains indistinctement? Et parce qu'un citoyen du Missouri et de l'Arkansas était propriétaire d'esclaves, était-il pour cela déchu de sa qualité d'Américain? pouvait-il être exclu du patrimoine commun? Telle est la thèse que le sud se prépara à soutenir.

Les démocrates du nord, en cette occurrence, se firent encore une fois les instrumens de leurs alliés ordinaires et les serviteurs complaisans de l'esclavage. Un de leurs chefs, M. Douglas, qui avait aspiré à la présidence en 1852, et qui comptait se remettre sur les rangs en 1856, vit là une occasion merveilleuse de s'assurer les sympathies du sud. Sénateur pour l'état libre d'Illinois, mais propriétaire d'un grand nombre d'esclaves dans le Missouri, M. Douglas était d'ailleurs personnellement intéressé dans la question. Il présenta un bill pour ériger en deux territoires distincts les établissemens formés sur les bords du Nebraska et sur les bords du Kansas; seulement, par application, disait-il, du principe du compromis de 1850, il demandait qu'on laissât aux habitans des deux futurs territoires le soin de statuer ultérieurement sur la question de l'esclavage. Cette proposition insidieuse était présentée comme un nouvel hommage à la doctrine de la souveraineté des états. La Californie, n'étant encore que simple territoire, s'était donné des lois de son autorité privée, et une de ces lois avait interdit l'esclavage; le congrès n'en avait pas moins admis la Californie dans l'Union avec des lois qu'il aurait eu le droit d'annuler. En même temps il avait laissé aux habitans du Nouveau-Mexique la faculté de statuer sur la question de l'esclavage. Le congrès semblait donc, pour ce qui concerne l'esclavage, avoir renoncé à exercer son pouvoir législatif sur les territoires, et avoir laissé le champ libre à l'initiative des citoyens. Il fallait, relativement aux territoires de Nebraska et de Kansas, s'inspirer de l'esprit qui avait dicté les résolutions de 1850, et laisser les habitans de ces territoires maîtres d'en régler la destinée. Après des débats acharnés dans les deux chambres, le bill présenté par M. Douglas fut voté, grâce à la coalition des démocrates du nord, qui firent cause commune avec les représentans du sud, et le président, qui était personnellement peu favorable à la mesure, n'osa re-

fuser de la sanctionner, de peur de justifier les plaintes que la présence de *free-soilers* dans le cabinet avait provoquées de la part des avocats de l'esclavage

L'adoption du bill causa dans tout le nord une agitation profonde. La faculté laissée aux futurs colons du Kansas et du Nebraska remettait implicitement en question un point que le nord était fondé à regarder comme tranché depuis plus de trente ans. Le compromis du Missouri avait formellement interdit l'esclavage au nord du 36e degré de latitude; reconnaître aux habitans des nouveaux territoires le droit de statuer sur la question de l'esclavage, c'était supposer qu'une poignée de citoyens, ou plutôt d'aspirans citoyens, pouvaient se mettre au-dessus de la volonté formellement exprimée de l'Union tout entière et abroger une décision du congrès. Il était évident pour tout le monde que si les hommes du sud avaient attaché une si grande importance au bill de M. Douglas, c'est qu'un plan était tout prêt pour introduire l'esclavage dans ces contrées, réservées depuis 1821 à la colonisation libre. Les faits, du reste, en donnèrent bientôt la preuve. La plupart des colons établis dans le Kansas y étaient venus des états libres d'Illinois et d'Iowa; un petit nombre seulement sortaient du Missouri. Le gouverneur du territoire, M. Reeder, homme du nord, nommé par l'influence de M. Marcy, passait pour un *free-soiler*. Il convoqua les habitans du territoire à Leavenworth pour les derniers jours de mars 1855, afin qu'ils nommassent une assemblée législative chargée de régler provisoirement les affaires locales, et un délégué chargé de les représenter auprès du gouvernement fédéral. Si on avait laissé les colons voter librement, nul doute que leurs élus n'eussent été animés du même esprit qu'eux-mêmes : l'un des premiers actes de l'assemblée législative eût donc été l'interdiction de l'esclavage. Il fallait prévenir une semblable décision, il fallait que la majorité, dans les futures assemblées, appartînt aux colons venus du Missouri. Pour empêcher toute fraude, M. Reeder, dans sa proclamation, annonçait que tout électeur aurait à déclarer sous serment qu'il était réellement habitant du territoire, et qu'il avait l'intention d'y résider. Pendant que les hommes influens du sud obsédaient le président et lui arrachaient la destitution de M. Reeder, et son remplacement par un partisan de l'esclavage, M. William Shannon, les habitans du Missouri envahissaient purement et simplement le Kansas. Les deux meneurs de cet audacieux coup de main furent un nommé Stringfellow, membre de la chambre basse du Missouri, et, ce qu'on aurait peine à croire, un ancien sénateur, M. Atchison, dont une ville du Missouri porte le nom. Voici le langage que tint Stringfellow dans une réunion publique :

« Quant à ceux qui ont des scrupules de conscience à l'idée de violer les lois de l'état ou de la confédération, le moment est venu pour eux de mettre

de côté de pareils préjugés, aujourd'hui que vos droits et votre propriété sont menacés. Je vous donne à tous, du premier au dernier, le conseil d'envahir tous les districts électoraux du Kansas en dépit de Reeder et de ses vils mirmidons, et de voter à la pointe du couteau et le pistolet en main. Ne faites pas et ne recevez pas quartier : voilà la vraie conduite. C'est assez que l'intérêt de l'esclavage l'exige; c'est là l'arrêt suprême. Quel droit a le gouverneur Reeder de commander à des Missouriens dans le Kansas? Il faut fouler aux pieds sa proclamation et le serment qu'il exige. C'est votre intérêt de le faire. Rappelez-vous que l'esclavage est établi partout où il n'est pas interdit. »

Les conseils de Stringfellow furent suivis à la lettre. Lorsqu'au jour de l'élection les habitans du Kansas se présentèrent pour voter, ils trouvèrent dans tous les districts les bureaux de vote entourés par des bandes armées qui arrêtaient chaque électeur au passage, et ne laissaient arriver jusqu'à l'urne électorale que les partisans de l'esclavage. M. Atchison ne rougit pas de diriger en personne l'exécution de ce honteux complot : il fit plus, il s'en vanta publiquement en des termes d'un incroyable cynisme. Répondant à ceux qui s'étaient permis de critiquer ses hauts faits, il s'exprima ainsi :

« Eh bien! après? Pourquoi donc avait-on réuni les électeurs, et leur demandait-on d'élire une législature chargée d'organiser le territoire? Que vous avais-je conseillé de faire? N'était-ce pas d'aller trouver ces gens-là sur leur propre terrain et de les battre encore une fois à leur propre jeu? Il faisait froid, le temps était affreux, je n'en passai pas moins la frontière bien accompagné. Mon but, en me rendant au Kansas, n'était point de voter moi-même. Je n'avais pas le droit de voter, ou il m'aurait fallu perdre mes droits de citoyen dans le Missouri. Mon but n'était donc point de voter, mais de régler une contestation entre les candidats. Les abolitionistes du nord ont dit et ont même publié à l'étranger qu'Atchison était là le couteau-poignard et le pistolet au poing. Par Dieu! cela est vrai. Je ne suis jamais entré dans le Kansas, je n'ai pas l'intention d'y entrer jamais sans être préparé à la rencontre de pareils animaux. »

Le résultat de telles élections était facile à prévoir. Un journal du Missouri put annoncer à ses lecteurs « qu'il n'y aurait pas dans la législature du Kansas un seul député opposé à l'esclavage, *que le coup de balai avait été complet.* » Cependant les habitans qu'on avait violemment écartés du scrutin refusèrent de reconnaître une législature sortie d'une pareille élection : ils se réunirent à Topeka, et procédèrent à de nouvelles opérations. Celles-ci étaient également illégales faute d'avoir eu lieu sur la convocation du gouverneur. Le Kansas eut ainsi deux législatures qui firent des lois chacune de son côté. La législature élue à Topeka interdit l'esclavage, la législature élue par l'influence d'Atchison et de Stringfellow non-seulement autorisa l'esclavage, mais fit de toute parole et de toute attaque contre

l'esclavage « un délit punissable de deux années de travaux forcés, la chaîne au pied, sur les grand'routes. » Les partisans de l'esclavage voulurent disperser par la force la législature élue à Topeka; les *free-soilers* les accueillirent à coups de fusil. Le nouveau gouverneur, M. William Shannon, après avoir reconnu comme légalement constituée la législature nommée par les Missouriens, réclama le concours des forces fédérales pour dompter une opposition qu'il qualifiait de rébellion. En réalité, la guerre civile venait d'éclater dans le Kansas.

Quand les événemens du Kansas furent connus dans le nord, les états libres firent entendre un même cri d'indignation; tous se sentaient également atteints. Ce n'était pas assez pour le sud de fouler aux pieds ce compromis de 1821, proposé par lui et accepté à regret par le nord, et qui, pendant plus de trente ans, avait été regardé comme un pacte inviolable pour les deux sections de l'Union; voici qu'il opprimait la liberté des citoyens et qu'il entreprenait une guerre de conquête sur le territoire même de la confédération. Pour s'emparer du Texas, on n'avait du moins fait la guerre qu'à des étrangers, et un reflet de gloire avait voilé ce que la cause pour laquelle on combattait avait d'inique et de honteux; pour conquérir le Kansas, c'était le sang américain qu'on répandait à flots par des mains américaines. Où s'arrêterait donc le sud, s'il lui était permis d'imposer l'esclavage par la force aux populations qui le repoussaient, et pourquoi reculerait-il devant l'invasion de l'Illinois ou de l'Iowa plus que devant celle du Kansas? Maintenant que le sud, les armes à la main, avait franchi la limite que lui imposaient et la nature, et des engagemens solennels, et le respect des lois de l'Union, qui pourrait mettre un terme à ses empiétemens? Qui l'empêcherait d'arriver d'usurpation en usurpation jusqu'aux grands lacs, et d'interdire à la colonisation libre les plaines de l'extrême ouest, expressément réservées pour elle le jour où elle avait renoncé à la vallée inférieure du Mississipi? On s'adressait à l'industrie et aux capitaux du nord pour construire la grande voie ferrée du Pacifique, qui devait relier entre eux les deux océans : était-ce par cette route que l'esclavage comptait étendre ses conquêtes sur la liberté? Déjà l'esclavage couvrait un espace plus étendu que celui qui était occupé par les états libres (1); la superficie des territoires encore à coloniser était supérieure à celle des trente et un états existans; si tous ces territoires étaient dévolus à l'esclavage par le droit de la force, la liberté deviendrait l'exception dans cette république des Washington et des Franklin, et alors se trouverait pleinement justifiée cette audacieuse déclaration d'un

(1) La superficie des états à esclaves est de 857,508 milles carrés, celle des états libres, de 612,500 : en tout 1,464,105. La superficie des territoires non encore colonisés est de 1,497,561 milles carrés.

homme du sud, « que l'esclavage était la base essentielle, la pierre fondamentale des institutions américaines. »

Il n'y avait plus à se faire d'illusions sur l'extinction possible de l'esclavage : le recensement de 1850 avait renversé toutes les espérances que celui de 1840 avait pu faire concevoir. Le nombre des esclaves, qui ne s'était accru que de 23 pour 100 de 1830 à 1840, s'était, dans les dix dernières années, accru de près de 29 pour 100. Partout l'esclavage avait repris sa marche ascendante. Dans le Maryland, de 1830 à 1840, il avait diminué de 12 pour 100; de 1840 à 1850, il s'était accru de 1 pour 100. En Virginie, de 1830 à 1840, il avait décru de 4 et 1/2 pour 100; de 1840 à 1850, il s'était accru de 5 pour 100. Dans la Caroline du nord, de 1830 à 1840, il était demeuré stationnaire; de 1840 à 1850, il s'était accru de 17 pour 100. Dans la Caroline du sud, de 1830 à 1840, il s'était accru seulement de 3 pour 100; de 1840 à 1850, l'accroissement avait été de 18 pour 100. Dans l'Alabama, l'Arkansas, la Georgie, le Tennessee, la proportion de la population blanche à la population noire avait diminué. Tous ces faits étaient autant de sujets d'alarme pour les adversaires de l'esclavage, et ils paraissent bien plus regrettables encore lorsqu'on cherche à se les expliquer. Ils sont la conséquence des changemens qui se sont opérés dans la nature de l'esclavage aux États-Unis. L'élève des esclaves (*negro-breeding*) a pris un très grand développement, elle est devenue une des principales industries de la Virginie et des deux Carolines, qui se chargent d'approvisionner les états riverains du Mississipi. On a maintenant de véritables haras d'esclaves, qu'on donne en louage, et, quant aux *produits*, on trouve toujours à les écouler avantageusement dans la Georgie, le Texas ou l'Alabama. Cette industrie est d'autant plus lucrative que le prix des esclaves a été sans cesse croissant, et elle a pleinement dédommagé la Virginie, la Caroline du sud et le Kentucky du tort que l'appauvrissement du sol avait pu faire à la propriété foncière. La grande culture a continué à décroître dans ces états, mais les propriétaires d'esclaves n'émigrent plus, ils se contentent de renoncer à cultiver le tabac ou le riz, et, au lieu de s'obstiner à demander à la terre des produits qu'elle refuse désormais de porter, ils tournent leurs esclaves vers l'industrie et leur font apprendre des métiers. Ils font ainsi au travail libre une concurrence funeste, et ils finiront bientôt par ôter aux blancs des classes inférieures tout moyen d'existence. Déplorable pour la communauté tout entière, cette spéculation est excellente pour ceux qui l'ont imaginée. Les entrepreneurs qui prennent les esclaves en location se chargent de les nourrir et paient en outre au propriétaire un loyer qui représente souvent 12 et 15 pour 100 du prix d'achat. L'acquisition d'un esclave maçon, charpentier ou charron est considérée comme un des meilleurs placemens qu'on

puisse faire, et la suprême ambition d'un petit bourgeois du sud est d'acheter sur ses économies deux ou trois esclaves artisans, puis de vivre avec le produit de leur travail.

L'esclavage tend donc de plus en plus, dans les états riverains de l'Atlantique, à redevenir ce qu'il était à Rome et dans la Grèce : il tue le travail libre en faisant passer graduellement toutes les industries et tous les métiers aux mains des esclaves, et il commence à diviser déjà la race blanche en deux classes très distinctes : les propriétaires d'esclaves vivant dans l'oisiveté et les prolétaires voués à l'ignorance (1), à la misère et à la dégradation. C'est se méprendre complétement sur le caractère de l'esclavage aux États-Unis que de se figurer les planteurs américains vivant au milieu de vastes domaines et entourés de nombreux esclaves; cela n'est vrai que des états riverains du Mississipi, où l'on cultive la canne à sucre, le riz et le coton. Le nombre total des propriétaires d'esclaves est de 350,000, sur lesquels il n'en est que 7,800 qui aient plus de 50 esclaves. Dans le Kentucky, le Maryland et le Missouri, la proportion des maîtres qui ne possèdent qu'un seul esclave est du quart, elle est du cinquième dans la Virginie et le Tennessee, du sixième dans la Georgie : la proportion des maîtres qui ont de 1 à 4 esclaves varie de la moitié aux deux tiers dans tous les états. Évidemment aucun des esclaves ainsi possédés n'est appliqué aux travaux agricoles; on peut les considérer comme employés à l'intérieur des maisons ou comme des gens de métier donnés en location par leurs propriétaires.

Enfin, pour compléter ce triste tableau, ajoutons que la sévérité des lois qui régissent l'esclavage a été aggravée d'année en année, à tel point que l'on va jusqu'à refuser aux esclaves, non-seulement toute instruction scolaire, mais même l'enseignement religieux. Un journal du sud a osé imprimer à ce sujet ces incroyables paroles : « La meule moudrait-elle mieux le blé, si elle savait qu'elle est meule? Parce qu'une machine est vivante, qu'a-t-elle besoin de savoir autre chose que ce qu'elle est destinée à faire? » Un dernier trait, et ce n'est pas le moins regrettable, est la complète cessation des affranchissemens. Veut-on savoir quel est annuellement le nombre des esclaves affranchis? Dans l'Arkansas, il est d'*un esclave* sur 342,000; dans la Caroline du sud, de 2 sur 385,000; dans la Caroline du nord, de 2 sur 288,000; dans le Texas, de 5 sur 60,000; dans le Mississipi, de 6 sur 310,000. Par un contraste tout à l'honneur de la religion catholique, le nombre des affranchissemens dans le Maryland est annuellement de 500 sur une population esclave de moins de 90,000 âmes.

(1) D'après le recensement de 1850, le nombre des blancs qui ne savent ni lire ni écrire est à peine de 5 sur 1,000 dans la Nouvelle-Angleterre; il varie de 100 à 150 sur 1,000 dans les états à esclaves.

En présence de pareils faits, il n'est pas surprenant qu'un complet revirement d'opinions se soit opéré dans le nord. Autrefois les états libres, enivrés de leur propre prospérité, s'endormaient dans une sécurité trompeuse; ils ignoraient ce qui se passait au sud, et ne voulaient pas croire aux dangers de l'esclavage. Aujourd'hui ils connaissent et l'arbre et ses fruits. Les statisticiens et les économistes ont ouvert les yeux aux classes éclairées; les moralistes et les romanciers ont conquis à la bonne cause les masses populaires. Mme Beecher Stowe avec trois livres, *la Case de l'Oncle Tom*, *la Clé de l'Oncle Tom* et *Dred*, en remuant les âmes par des récits touchans et passionnés, a fait comprendre aux plus ignorans quel est le caractère véritable et indélébile de l'esclavage, et à quel point celui-ci outrage l'humanité; elle a gagné par là plus de voix à la liberté que tous les orateurs du congrès. Le clergé protestant lui-même a paru s'émouvoir et vouloir sortir de son apathie. Les opinions hostiles à l'esclavage gagnaient donc de jour en jour du terrain, lorsque la crise de 1854 vint imprimer une violente secousse aux esprits. Il y a vingt ans, les abolitionistes étaient une infime minorité, luttant contre la réprobation et la défaveur générales; l'invasion du Texas leur donna pour alliés le parti des *free-soilers;* l'invasion du Kansas a rangé le nord tout entier sous la bannière des adversaires de l'esclavage. Les optimistes d'il y a dix ans ont abdiqué leurs espérances, et personne aujourd'hui n'oserait se dire seulement indifférent. Les hommes du sud, par leur langage provocant et par le cynisme de leurs déclarations, ont beaucoup contribué à ce réveil de l'opinion publique dans le nord : ils ont dit tout haut leur secret, et leurs paroles cette fois ne sont point tombées à terre. Il y a douze ans, un député du sud, parlant en faveur de l'annexion du Texas, disait en plein congrès, en désignant les bancs où siégeaient les démocrates du nord : « Je ne crois pas trop m'avancer en disant que les votes de ce côté de la chambre sont acquis d'avance à l'annexion. » Et cette impertinence ne provoquait que les rires ironiques du parti whig. En 1854, M. Douglas, défendant son bill contre M. Sumner, du Massachusetts, s'est écrié : « Nous voulons vous mettre sous nos pieds. » Et cette brutalité grossière soulevait tout le nord d'indignation. Le dernier ouvrage de Mme Stowe, *Dred*, n'en est qu'un long commentaire. Les hommes du sud cependant ne s'en tenaient pas à des paroles, et leur conduite allait dépasser toute mesure.

Le nouveau gouverneur du Kansas, M. William Shannon, avait réclamé l'envoi de troupes fédérales pour réduire les *free-soilers*. Le président était trop lent à prendre un parti au gré des états du sud. La Caroline du sud, la Georgie, le Texas, votèrent des fonds pour l'armement et l'envoi dans le Kansas de détachemens destinés « à assurer le triomphe des lois. » L'Alabama envoya un régiment

tout entier sous les ordres d'un colonel Buford, et au départ de ce régiment les membres du clergé appelèrent les bénédictions célestes sur les armes du sud, pendant que la population saluait les volontaires d'acclamations frénétiques. Le Kansas devint en peu de temps le théâtre d'une véritable guerre de sauvages; on ne se faisait point de quartier de part ni d'autre, et bientôt on n'entendit plus parler que de plantations pillées et détruites, que de villes livrées aux flammes, que de détachemens passés par les armes. Les *free-soilers*, pourchassés comme des bêtes fauves, ne réclamèrent point en vain l'appui de leurs frères; des associations se formèrent dans tout le nord pour leur venir en aide; des *meetings* furent tenus jusque dans les temples, des souscriptions furent ouvertes, des volontaires furent armés et expédiés dans le Kansas pour tenir tête aux bandes du sud.

Cependant on ne pouvait laisser plus longtemps la guerre civile désoler le territoire de l'Union : le Kansas serait devenu bien vite le champ de bataille entre le nord et le sud. Le président fit marcher sur le Kansas toutes les troupes fédérales disponibles, appela aux armes les milices du Kentucky et de l'Illinois, et donna ordre de mettre fin à la lutte par la force et de livrer aux tribunaux quiconque essaierait de résister. De son côté, la chambre des représentans blâma l'indécision, la lenteur et la partialité qui avaient marqué la conduite du président, et, en votant le budget de l'armée, y inséra une clause qui interdisait d'employer les troupes fédérales à établir l'esclavage dans le Kansas. Cette clause ayant été rejetée par le sénat, la chambre rejeta à son tour le budget de l'armée. Elle consentit ensuite à le voter pour ne pas désorganiser un des grands services publics et ne pas livrer les frontières aux incursions des Indiens; mais elle exigea une satisfaction. Une enquête, dirigée par une commission de membres du congrès, avait révélé des faits déplorables: M. William Shannon fut destitué des fonctions de gouverneur du Kansas et remplacé par M. Geary, de qui l'on attendait plus d'impartialité. M. Geary commença par interdire l'entrée du territoire à tout individu en armes; il fit rechercher et saisir les armes et les munitions de guerre qu'on introduisait soit du nord, soit du sud; il fit arrêter et désarmer des détachemens entiers de prétendus émigrans, et jeta en prison, pour les mettre entre les mains de la justice, tous les individus qui lui furent signalés comme coupables de meurtre ou d'incendie. Néanmoins il n'a pu empêcher les assassinats de continuer, et, à la date du 30 août 1856, le gouverneur de l'état d'Iowa, M. Grimes, adressait au président une lettre dans laquelle il exposait que, depuis un an révolu, il recevait journellement des plaintes d'anciens citoyens de l'Iowa établis dans le Kansas, lesquels venaient déclarer sous serment qu'ils n'avaient été protégés par les fonctionnaires fédéraux ni dans leur liberté ni dans leur propriété.

M. Grimes établissait que les états avaient un droit manifeste à prendre des mesures pour protéger leurs anciens citoyens; il réclamait donc officiellement, au nom de l'état qu'il administrait, « qu'on assurât aux anciens citoyens établis dans le Kansas la jouissance de leur propriété, de leur liberté et de leurs droits politiques. » M. Grimes terminait par cette menace : « S'il arrivait que notre réclamation demeurât sans effet, il n'est point douteux, à mon avis, que le moment serait venu d'appliquer le principe posé par M. Madison dans les résolutions de Virginie de 1798; ce serait le devoir des états d'intervenir pour arrêter les progrès du mal dans le territoire du Kansas. » Rien ne pouvait être plus contraire à la constitution que la démarche de M. Grimes et la déclaration qui terminait sa lettre. Il était impossible d'admettre qu'un gouverneur d'état se permît de censurer l'exercice que le président faisait de son pouvoir. S'il était loisible à un état de réunir ses milices et d'intervenir dans les affaires d'un état voisin, le pacte fédéral ne serait qu'une lettre morte, et la guerre civile sortirait de tous les conflits d'opinion. C'est ce que le secrétaire d'état, M. Marcy, fit ressortir dans une réponse amère et hautaine qu'il adressa à M. Grimes, au nom du président, dans les premiers jours d'octobre. La démarche du gouverneur de l'Iowa n'en demeure pas moins un signe manifeste du degré d'exaspération auquel les esprits sont montés; elle montre combien il s'en est peu fallu que l'animosité qui règne aujourd'hui entre les adversaires et les partisans de l'esclavage ne mît aux prises le nord et le sud de la confédération.

Nous avons voulu conduire sans interruption l'histoire du Kansas jusqu'à la date la plus récente; il nous faut revenir sur nos pas pour rapporter un fait qu'il serait impossible de passer sous silence. L'attentat commis sur le sénateur Sumner a eu une influence considérable sur les esprits, parce qu'il a froissé violemment toutes les susceptibilités du nord; chaque démêlé en ravivera désormais le souvenir, et il demeurera un de ces reproches sanglans que les partis ne manquent jamais de se jeter à la face. M. Sumner, sénateur pour le Massachusetts, et M. Seward, sénateur pour New-York, connus tous deux pour appartenir aux *free-soilers*, ont soutenu dans le sénat tout le poids des discussions relatives au Kansas. Dans un discours mémorable, M. Sumner avait fait l'historique de la question, et il avait qualifié avec sévérité, quoique en termes parlementaires, la conduite de M. Atchison, du Missouri, et de M. Butler, de la Caroline du sud. Peu de jours après, comme M. Sumner était demeuré à sa place, après la levée de la séance, pour écrire quelques lettres, un des députés de la Caroline du sud, M. Brooks, s'approcha de lui par derrière, en lui demandant pourquoi il s'était permis d'insulter M. Butler, son parent. M. Sumner se retourna, et, avant qu'il pût répondre,

M. Brooks lui asséna sur la tête un coup de canne qui le renversa sans mouvement. M. Brooks continuait à frapper son adversaire à terre, lorsqu'il fut arrêté et entraîné par les personnes présentes. Cet acte inqualifiable causa une émotion indescriptible : les deux chambres nommèrent une commission d'enquête, et l'explosion de la désapprobation publique fut tellement vive, que M. Brooks se crut obligé de donner sa démission. Néanmoins les journaux de la Caroline du sud furent loin de partager l'indignation générale; ils déclarèrent que tous les abolitionistes méritaient d'être traités comme l'avait été M. Sumner, et ils invitèrent les électeurs à réélire M. Brooks. Celui-ci, dans une lettre publique, déclara qu'il n'accepterait d'être réélu qu'autant que sa nomination impliquerait de la part de ses constituans l'approbation de sa conduite vis-à-vis de M. Sumner. Il fut nommé à l'unanimité : bien plus, une souscription fut ouverte dans l'état pour lui offrir une canne d'honneur, et sur la pomme de cette canne, le comité fit graver les mots : Frappe-le encore (*hit him again*). Ailleurs on lui fit présent de vaisselle plate et de coupes d'argent; des *meetings* lui votèrent des adresses de félicitation, des comités de dames se formèrent pour lui broder des écharpes, des coussins, etc. Cette glorification d'un acte brutal, d'une insulte grossière à la souveraineté d'un état libre dans la personne de son représentant, fut ressentie comme un outrage de plus par la population du Massachusetts et par tous les hommes du nord. Elle a valu au colonel Fremont autant de voix peut-être que les massacres du Kansas.

III.

Le moment était venu en effet pour les partis de désigner leurs candidats à la présidence dans l'élection du 4 novembre 1856. Cette élection avait une importance extrême, car un changement dans l'administration fédérale pouvait avoir pour conséquence de trancher dans le Kansas la lutte en faveur de la liberté. Les délégués des diverses fractions du parti démocratique se réunirent à Cincinnati et parvinrent, après de longues discussions, à se mettre d'accord sur les garanties qu'ils exigeraient des aspirans à la présidence. Trois candidats furent mis en avant : le président en exercice, — M. Douglas, de l'Illinois, — et M. James Buchanan, ancien secrétaire d'état sous M. Polk, et tout récemment encore ministre à Londres. M. Pierce fut écarté immédiatement à cause du discrédit dans lequel il est tombé. Si ses amis avaient même prononcé son nom, c'était dans l'espoir bien faible que les voix de M. Douglas et de M. Buchanan se balanceraient au sein de la convention, et qu'une majorité ne pouvant se former, M. Pierce passerait entre ces deux candidats, comme il avait passé en 1852 entre M. Buchanan et le général Cass. M. Douglas

aurait été le candidat de prédilection du sud, mais après la part qu'il avait prise au bill de Nebraska et Kansas, le choix de son nom aurait eu toutes les apparences d'un défi jeté au nord. Or, les états à esclaves ne disposant entre eux tous que de 120 voix dans le collége électoral, il fallait nécessairement, pour atteindre la majorité, détacher deux des états libres, et parmi ces deux au moins un des trois grands états du centre, le New-York, qui a 35 voix, la Pensylvanie, qui en a 27, ou l'Ohio, qui en a 23. M. Buchanan, très influent dans la Pensylvanie, son état natal, avait donc beaucoup plus de chances de succès que M. Douglas, et ce fut sur lui que tomba le choix de la convention. M. Buchanan appartenait à cette fraction des démocrates qui ont, en toute occasion, voté avec les hommes du sud : son nom ne pouvait être accueilli qu'avec faveur par les partisans de l'esclavage, et de toutes parts on travailla avec ardeur à assurer le succès de son élection.

Les whigs ne donnèrent point signe de vie de tout l'été; ils ne parvenaient pas à réunir les tronçons dispersés de leur parti. Les *know-nothings* se portèrent leurs héritiers. On sait qu'on désigne sous ce nom une sorte de franc-maçonnerie politique qui ne paraît avoir qu'un seul lien commun, — l'aversion pour les étrangers et pour le catholicisme, — et qui se compose en majeure partie des hommes qui veulent changer d'opinion ou qui n'en ont aucune. Les *know-nothings* ont en plusieurs circonstances exercé une influence décisive dans les élections locales, rien n'étant plus commode que de se déclarer *know-nothing*, quand par des motifs personnels on ne voulait pas voter pour le candidat de son parti; mais ils n'avaient point eu jusqu'ici occasion de jouer un rôle dans une élection générale. Pour la première fois ils organisèrent une convention qui porta ses suffrages sur M. Millard Fillmore. Ce choix était propre à réunir les voix des modérés de tous les partis. Nous avons déjà fait connaître quels étaient les titres de M. Fillmore à la confiance de ses concitoyens. Homme du nord, il jouissait dans le sud d'une popularité méritée, et d'un autre côté il offrait aux adversaires de l'esclavage toutes les garanties que ceux-ci pouvaient souhaiter : ils étaient assurés que M. Fillmore ferait respecter la constitution et les lois à l'intérieur, et qu'au dehors il ne lancerait pas la politique américaine dans les aventures. Cependant l'irritation était trop grande dans les états libres, et l'abolitionisme avait fait de trop grands progrès depuis les deux dernières années, pour que le choix de M. Fillmore pût satisfaire les hommes du nord. Il fallait à ceux-ci un choix plus significatif qui marquât leur ferme résolution de mettre un terme aux envahissemens du sud et aux progrès de l'esclavage. Les sentimens qui sont devenus universels au nord ont été exprimés à merveille par un des poètes les plus estimés des États-

Unis, par M. Richard-Henri Dana, dans un *meeting* tenu à Cambridge en l'honneur de M. Sumner, et auquel assistaient toutes les notabilités littéraires et politiques de la Nouvelle-Angleterre :

« Le dernier recensement, a dit M. Dana, a démontré ce que beaucoup avaient avancé, ce que peu de personnes croyaient réellement, à savoir que, sous les apparences d'une république, les États-Unis sont aujourd'hui, et depuis longtemps, gouvernés par une oligarchie. Les états libres comptent aujourd'hui 17 millions d'hommes libres et pas un seul esclave; les états à esclaves comptent 4 millions d'esclaves possédés par 350,000 maîtr s. Ce sont ces 350,000 maîtres qui possèdent et le sol et les travailleurs, et ce sont eux qui monopolisent le gouvernement des états à esclaves. Or, pour résumer d'un seul mot toute notre histoire, une question ne s'est jamais élevée au sein du congrès entre l'influence des hommes libres et l'influence des propriétaires d'esclaves, sans que ceux-ci aient eu l'avantage. Nos 17 millions d'hommes libres ont-ils en eux assez de force, assez de vertu pour établir leur égalité politique, pour consommer leur propre affranchissement, pour renouveler la politique nationale et racheter l'honneur du pays, pour faire de la liberté la règle et de l'esclavage l'exception, et pour assurer à la liberté la possession de l'avenir national? »

Le nord ne se propose point de prendre l'offensive : il respectera scrupuleusement les droits des hommes du sud, et laissera ceux-ci maintenir l'esclavage à leurs risques et périls; mais il ne veut plus souffrir que le sud empiète sur le domaine de la liberté et impose l'esclavage à des populations qui le repoussent. Il entend que la politique tout entière de la confédération, les questions de paix et de guerre, les bons rapports avec l'étranger, ne soient plus subordonnés aux intérêts de l'esclavage. Il faut que les États-Unis soient une école de liberté et non de servitude; il faut donc ramener la république dans la voie que lui avaient tracée ses fondateurs. C'est dans cet esprit que les hommes les plus influens de la Nouvelle-Angleterre, puissamment secondés par une fraction considérable du clergé, se sont efforcés de constituer un parti nouveau en réunissant sous une bannière commune les débris du parti whig, les abolitionistes modérés et la masse des *free-soilers*. Ce nouveau parti a pris le nom de *républicain*, et s'est mis aussitôt en quête d'un candidat qui eût une notoriété suffisante et qui ne portât l'attache d'aucun des anciens partis. C'est alors que dans le Vermont et dans le New-Jersey on prononça le nom d'un homme qui appartient au sud par sa naissance et son mariage, et au nord par ses opinions, d'un homme jeune encore, que ses services, son caractère et ses aventures romanesques ont rendu célèbre, le colonel Fremont. L'explorateur qui a conquis la Californie à l'Union, le hardi pionnier qui, au péril de ses jours, a enseigné aux émigrans la route du Pacifique, vit aujourd'hui dans un village de l'état de New-York, après avoir sacrifié à ses opinions

son siége de sénateur pour la Californie. Le nom de M. Fremont réunit aussitôt tous les suffrages, et jamais candidature ne fut accueillie avec une si grande faveur. On nous permettra deux citations qui feront connaître et les opinions du candidat et l'esprit qui avait dicté aux électeurs un pareil choix. Interrogé sur ses sentimens relativement à l'esclavage, M. Fremont avait répondu dans une lettre :

« On a failli à la foi promise en rapportant le compromis du Missouri. Je m'associe de tout cœur à tous les efforts qui ont pour but de remédier aux funestes conséquences de ce manque de foi. Je suis opposé à l'esclavage en principe, et d'après des convictions que des idées depuis longtemps arrêtées n'ont fait que développer et fortifier en moi. Je suis inflexible dans l'opinion qu'il ne faut point toucher à l'esclavage partout où il existe sous la protection de la souveraineté des états; mais je suis aussi inflexiblement opposé à son extension sur le territoire américain en dehors de ses limites actuelles. »

Quand le choix de la convention fut tombé sur lui, il s'exprima ainsi dans la lettre par laquelle il accepta la candidature :

« Si je suis élu à la présidence, j'apporterai dans mes fonctions la sincère détermination de chercher le bien du pays tout entier, et d'employer en vue de ce but unique tout le pouvoir du gouvernement, sans m'occuper des luttes des partis et sans avoir égard aux rivalités territoriales... Je m'efforcerai de gouverner conformément au véritable esprit de la constitution, telle qu'elle était comprise par les grands hommes qui l'ont rédigée et votée, et de façon à préserver à la fois la liberté et l'Union. »

Respect à l'esclavage partout où il existe, résistance insurmontable à ses progrès ultérieurs, ainsi pouvaient se résumer les opinions de M. Fremont et celles des nombreux états qui l'adoptaient pour leur candidat. C'est la doctrine des *free-soilers*. On avait pensé à porter à la présidence un des hommes considérables de l'ancien parti whig, M. Johnston, très populaire dans la Pensylvanie, où son influence personnelle aurait pu contre-balancer celle de M. Buchanan; mais il fallait donner une satisfaction aux *free-soilers* purs : on fit la faute d'écarter M. Johnston et de lui préférer M. W. L. Dayton, du New-Jersey. Les opinions de M. Dayton étaient celles de M. Fremont. Voici en quels termes il accepta la candidature :

« Je déplore les luttes territoriales : je n'ai point contribué dans le passé, je ne contribuerai point dans l'avenir à provoquer de semblables luttes; mais le rappel du compromis du Missouri et par suite l'extension de l'esclavage ne sont pas des questions soulevées par nous. Ce sont des questions qui nous sont imposées, et nous sommes dans le cas de légitime défense. La portion du pays qui soulève de tels débats en doit porter la responsabilité : c'est l'attachement à des intérêts locaux qui a mis à néant les compromis autrefois acceptés et qui cherche à introduire par la force l'esclavage dans le Kansas. »

Le choix de M. Fremont comme candidat du nord provoqua dans tout le sud une explosion de colère. Toute la presse des états à esclaves déclara que l'élection de M. Fremont aurait pour conséquence la rupture immédiate de l'union. Le gouverneur de la Virginie, M. Wise, invita les gouverneurs des autres états du sud à une conférence pour arrêter en commun les mesures à prendre au cas où M. Fremont serait élu, et, pour son compte personnel, il enjoignit aux milices de la Virginie de se tenir prêtes à se rassembler et à prendre les armes au premier signal. Il se trouva des gens pour proposer de marcher sur Washington dès que les résultats de l'élection seraient connus, et de s'emparer du Capitole, des archives et du trésor de la confédération; mais laissons la parole à M. Brooks, qui s'exprima en ces termes à Ninety-Six, dans un *meeting* convoqué en son honneur :

« Je vous le déclare, chers concitoyens, du fond de mon cœur; la seule façon convenable, à mon avis, de répondre à une pareille nomination serait de déchirer la constitution des États-Unis, de la fouler aux pieds, et de former une confédération du sud, dans laquelle n'entreraient que des états à esclaves. (Applaudissemens bruyans et prolongés.) Oui, je vous le répète franchement et sans détour, le sud, à mon avis, n'a qu'une seule chance de salut : c'est de briser les liens qui nous unissent au gouvernement: c'est de séparer le corps vivant de la carcasse morte.

« En attendant, je suis d'avis que le sud vote carrément pour M. Buchanan. Faisons notre devoir jusqu'au bout. Prêtons-nous à l'épreuve que réclament nos amis; si elle échoue, nous n'en serons que mieux fondés à leur demander de se ranger à notre avis. Il faudra tôt ou tard que la lutte s'engage. »

M. Brooks formulait dans toute leur violence les sentimens de la partie la plus ardente des propriétaires d'esclaves. Depuis longtemps, les masses populaires dans les états du sud ne tolèrent plus la moindre dissidence d'opinion sur l'esclavage. Il y a quelques semaines, M. Hedrick, professeur à l'université de la Caroline du nord, a été destitué par un vote unanime du conseil d'administration pour avoir écrit à un journal qu'éclairé sur les conséquences funestes de l'esclavage pour son pays natal, il souhaitait le succès de la candidature de M. Fremont. Dans la Virginie, où certains comtés, peuplés par des émigrans du nord, comptent peu ou point d'esclaves, des tentatives avaient été faites pour organiser des comités électoraux en rapport avec ceux du nord. Ces tentatives furent aussitôt signalées à la vindicte publique, et d'un bout à l'autre du sud, il fut signifié qu'on ne souffrirait aucune démarche, aucune manifestation, aucun vote en faveur de M. Fremont, et que la loi de Lynch serait immédiatement appliquée aux coupables. La liberté du vote était donc supprimée de fait.

Cette candidature, qui provoquait de telles manifestations de la part des masses ignorantes et brutales, n'en inspirait pas moins de sérieuses réflexions à tous les hommes éclairés du sud. Ceux-ci mesuraient avec effroi le chemin que le nord avait parcouru depuis douze ans. En 1844, les abolitionistes ne pouvaient donner que 140,000 voix à M. Birney; en 1848, les *free-soilers*, aidés du nom de M. Van Buren, ne réussissaient qu'à opérer une scission dans les rangs des démocrates du nord, sans emporter le vote d'un seul état; en 1852, ils étaient encore obligés de se couvrir du manteau des whigs, et leur appui devenait fatal au général Scott, qui ne réunissait que 42 votes, quand son ancien lieutenant en obtenait 252. En 1856, au contraire, les *free-soilers* arboraient ouvertement leur drapeau, et le nord se ralliait à leur candidat avec une telle unanimité, que dans la plupart des états libres il était impossible d'engager la lutte contre lui. Cette unanimité du nord n'était pas le résultat d'un engouement passager, mais d'une conviction froide et réfléchie. C'étaient cette fois les hommes les plus considérables par leur position, leurs lumières et leurs services, qui donnaient l'exemple et entraînaient les masses après eux. Qui donc avait accepté de présider le *meeting* tenu à Cambridge en l'honneur de M. Sumner? N'était-ce pas l'ancien président de la cour du New-Hampshire, le président de la première faculté de droit du nord, le jurisconsulte éminent qui avait défendu contre la passion de ses concitoyens la loi sur l'extradition des esclaves fugitifs? Et quelles paroles étaient tombées de la bouche de M. Parker, de cet homme à cheveux blancs, dont toute la vie s'était écoulée dans l'étude et l'application des lois? quels conseils avait-il donnés à ses concitoyens? « Si tous les moyens, avait-il dit, que la constitution nous offre pour faire respecter la liberté qu'elle consacre viennent à faillir, que restera-t-il à faire? Puisse Dieu, en sa merci infinie, détourner de nous un semblable malheur! Mais si la Providence, dans sa sagesse, croit devoir permettre à la violence et à la folie de quelques hommes d'arracher de la constitution les libertés qu'elle nous garantit, et que la loi nous assure, en nous laissant les apparences d'un gouvernement libre au lieu de la réalité que nous avions cru jusqu'ici avoir conquise, ce n'est pas à nous, ce n'est pas ici qu'il convient de dire ce qu'il faudra faire alors. Pour moi personnellement, je suis sans doute connu de la plupart de vous comme un citoyen paisible, raisonnablement conservateur, attaché du fond du cœur à la constitution, et beaucoup trop avancé en âge pour me permettre une vanterie; mais dans les circonstances actuelles on me pardonnera de rappeler qu'un peu du sang de mon père a coulé à Bunker-Hill, au commencement de la révolution, et qu'il me reste encore quelques gouttes du même sang, s'il devenait nécessaire d'en commencer une seconde. »

Si tels sont aujourd'hui les sentimens des magistrats du nord, quels sont ceux du clergé, si puissant encore dans la Nouvelle-Angleterre? Le journal le plus influent et le plus répandu de l'église presbytérienne, après avoir fait à ses coreligionnaires un devoir de conscience de voter pour M. Fremont, sans se préoccuper des conséquences possibles de sa nomination, gourmandait en ces termes les timides et les tièdes :

« Nous ne sommes pas surpris que les hommes timides qui redoutent conflit, ou qui n'ont pas confiance dans la force du lien national qui nous unit, s'effraient et pâlissent aujourd'hui. Nous ne sommes pas surpris non plus des demi-moyens et des échappatoires auxquels on a recours pour différer de quelques jours le combat à mort qui mettra nos principes à une si terrible épreuve, et qui tranchera la question de savoir qui, de l'esclavage ou de la liberté, deviendra l'influence suprême et le pouvoir dirigeant des destinées nationales. C'est une lutte sérieuse, grosse d'orages, fatale et décisive, qui nous menace depuis la naissance de notre gouvernement, qui met en jeu notre existence politique, mais qui, une fois engagée, ne peut plus être évitée jusqu'à ce qu'elle soit décidée. Depuis longues années, dans toutes les sphères et sous toutes les formes, on l'a vue se préparer. Elle s'est étendue à tout : religion, littérature, mœurs sociales, politique, commerce, législation, elle a tout envahi, tout dirigé, tout modifié. Elle est la préoccupation constante et souveraine, le souci dominant de notre pays. Que l'issue en soit favorable ou funeste, l'heure du conflit suprême est venue, et nous ne pouvons pas plus en éviter la responsabilité, le danger et les conséquences, que nous ne pouvons échapper à la providence de Dieu qui nous appelle au combat. Si la question n'est pas tranchée par l'élection actuelle, elle reparaîtra sans cesse, comme l'ombre de Banquo, jusqu'à ce que la politique de notre pays soit fixée, jusqu'à ce qu'on ait décidé une fois pour toutes quel génie inspirera et guidera la république, celui de l'esclavage ou celui de la liberté? »

Quant à la pensée qui anime les masses populaires, interrogeons Mme Beecher Stowe, dont les livres ont été lus si avidement dans tout le nord, et ont exercé une influence si considérable et si manifeste. Voici comment se termine la préface de *Dred*, datée d'août 1856 (1) :

« N'accusons pas les états libres de lâcheté ni d'égoïsme; sachons faire la part de cette généreuse crédulité qui se refusait à juger complétement mal de nos frères, et de cette lenteur à s'irriter qui est le signe caractéristique de ceux à qui l'on a appris à se maîtriser eux-mêmes. Si les hommes du nord n'ont pas encore vengé l'insulte faite à leur sénateur, la violation de la liberté du scrutin, l'incendie de leurs villes, le meurtre de leurs frères et de leurs fils, cela ne signifie pas qu'ils n'ont point ressenti ces outrages. Ce fait montre simplement la force de cette éducation pleine de respect pour

(1) Voyez sur *Dred* la *Revue* du 1er novembre.

les lois, qui est un des priviléges de la vraie liberté, et qui demande la réparation de ses injures, non pas à un recours immédiat à la force, mais à ces voies plus sûres que la constitution a tracées. Si ces voies viennent toutes à manquer, nous n'avons qu'un seul mot à dire : Malheur à l'agresseur quand ceux qui sont lents à la colère viendront à se lever! »

C'est précisément ce calme des hommes du nord et cette lenteur à la colère qui ont le plus alarmé les gens réfléchis. Ils ne se sont pas mépris sur la signification de la candidature du colonel Fremont, sur la nature des sympathies qu'elle rencontrait dans toutes les classes, sur la rapidité merveilleuse et la parfaite régularité avec laquelle le parti républicain avait organisé ses moyens d'action, sur le soin qu'il mettait à éviter toute provocation inutile, toute menace intempestive, toute démonstration inconstitutionnelle. Pour des observateurs intelligens, cette froideur et cette gravité attestaient une détermination inflexible et pleine de périls, sinon dans le présent, au moins dans l'avenir. Alors, pour la première fois, des paroles de conciliation se sont fait entendre au sud. Il s'est trouvé jusque dans la Louisiane des hommes et des journaux pour proposer de revenir sur les dernières décisions du congrès, et de remettre en vigueur le compromis du Missouri. Ceux mêmes qui rejetaient cette idée comme irréalisable avouaient leur désir de désarmer le nord par une concession, de découvrir un moyen terme qui lui donnât satisfaction, et surtout de trouver une candidature qui, sans avoir les dangers de celle de M. Fremont, lui fût moins antipathique que celle de M. Buchanan.

Les hésitations des hommes influens du sud, leurs velléités de conciliation, leurs répugnances à se lancer dans une politique à outrance devinrent bientôt si manifestes, que les derniers représentans des whigs crurent le moment favorable pour reconstituer leur parti. On vit donc tout à coup une convention whig se réunir à Baltimore; elle fit appel, dans une déclaration publique, à tous les hommes modérés et patriotes désireux d'apaiser les haines et de consolider l'union, et, le 19 septembre, elle désigna à leurs suffrages M. Fillmore, déjà candidat des *know-nothings*, « sans adhérer ni s'arrêter aux doctrines particulières du parti qui l'avait déjà choisi. » La candidature de M. Fillmore, ainsi sanctionnée par des hommes presque tous entourés d'une grande considération, reçut aussitôt de nombreuses adhésions dans les états du sud et dans les états du centre. M. Washington Hunt, ancien gouverneur de l'état de New-York, s'y rallia publiquement, et son exemple entraîna un grand nombre de personnages influens. Malheureusement il était trop tard pour que le *parti américain* (ainsi s'intitulaient les adhérens de M. Fillmore) acquît des chances sérieuses de succès; beaucoup de membres de l'ancien parti whig avaient déjà pris des engagemens; beaucoup pen-

sèrent que le seul moyen d'empêcher le succès de M. Fremont était d'assurer à tout prix la majorité à M. Buchanan. Ce n'était pas en quelques semaines qu'on pouvait réunir des moyens d'action suffisans.

La campagne électorale est aujourd'hui terminée. Le 4 novembre 1856, a eu lieu dans tous les états la nomination des électeurs chargés de désigner le président : l'avantage est demeuré à M. Buchanan. La candidature de M. Fillmore a réuni un nombre de voix très considérable dans plusieurs des états du sud, notamment dans la Louisiane et dans la Floride; elle n'a obtenu la majorité que dans un seul, le Maryland. M. Buchanan a eu pour lui tous les autres états à esclaves, deux des états du centre, la Pensylvanie et le New-Jersey, et un état de l'ouest, l'Indiana. Il a réuni ainsi 159 voix, c'est-à-dire 10 voix de plus que la majorité absolue; peut-être y pourra-t-il joindre encore les 4 voix de la Californie. M. Fremont l'a emporté dans douze des états libres, parmi lesquels le New-York et l'Ohio, qui lui ont donné 125 voix. C'est l'élection la plus disputée qu'on ait vue depuis longtemps.

M. Buchanan est donc virtuellement élu, et le 4 mars 1857 il ira prendre possession de la *Maison-Blanche*. Quelles peuvent être les conséquences du choix que vient de faire le peuple américain, et quelle politique adoptera le nouvel élu? Telles sont les questions qu'une irrésistible curiosité met aujourd'hui sur toutes les lèvres. Qu'on nous permette de dire brièvement notre avis. Nous ne croyons pas que l'élection de M. Fremont aurait eu pour conséquence une rupture de l'Union. Les états du sud auraient bruyamment manifesté leurs alarmes et leur colère, des démonstrations séditieuses auraient eu lieu, les harangues incendiaires se seraient succédé tous les jours; mais lorsque les meneurs auraient voulu passer de la menace à l'exécution, ils n'auraient trouvé qu'hésitation et froideur, et le premier homme de cœur qui se serait mis en avant pour prêcher le respect de la constitution et de l'unité nationale aurait en un instant rallié la foule autour de lui. Un des représentans de la Virginie au congrès, M. Botts, homme de caractère et de sens, avait dit dans une réunion que le sud, malgré ses cris, subirait paisiblement l'élection de M. Fremont. Stigmatisé comme traître, pour ce propos, par le gouverneur de la Virginie, qui est un sécessioniste ardent, M. Botts, il n'y a que quelques semaines, n'hésitait pas à maintenir son assertion devant ses électeurs. « Les hommes du nord, disait-il, et M. Fremont le premier, ne veulent porter aucune atteinte à vos droits, ils n'ont aucune envie de se mêler de vos affaires et de vous empêcher d'être maîtres chez vous; le nord veut limiter l'esclavage comme le sud veut l'étendre, chacun est dans son rôle naturel, et ce que chacun a de mieux à faire, c'est de se servir de la constitution et de

n'en point sortir. » Nous avons la conviction que M. Botts n'aurait pas été seul de son avis, le jour où l'on aurait sérieusement proposé aux hommes du sud de déchirer la constitution. Le nord n'a jamais fait entendre de menaces de séparation : au jour fatal, il acceptera la lutte et la soutiendra avec une indomptable énergie, mais il n'en prendra jamais l'initiative. L'élection de M. Buchanan, en rassurant et en apaisant les hommes du sud, sera donc le signal d'une trêve momentanée; mais il est essentiel de mettre à profit la durée de cette trêve, si l'on ne veut voir l'agitation renaître plus violente et plus terrible.

Le nouvel élu sera-t-il l'instrument docile des passions du sud, comme l'annonçaient ses adversaires, comme sa participation aux fameuses conférences d'Ostende et la servilité avec laquelle il a accepté le programme de Cincinnati autoriseraient à le croire? Le verra-t-on annexer à l'Union et transformer en états à esclaves toutes les républiques de l'Amérique centrale, se faire partout l'allié des flibustiers, mettre violemment la main sur Cuba, et lancer la politique américaine dans les aventures? Nous ne le pensons pas. Autant vaudrait le rendre responsable de toutes les sornettes qu'ont débitées les journaux qui soutenaient sa candidature. Que certaines feuilles de l'Alabama, de la Louisiane, même de la Virginie, demandent le rétablissement de la traite des nègres, soutiennent que l'esclavage des noirs est la condition indispensable de la liberté des blancs, et appellent de leurs vœux le jour où les états du nord rétabliront la servitude; qu'un sénateur de la Louisiane, M. Downs, propose, pour remédier au paupérisme, de réduire en esclavage tous les blancs qui n'ont pas de moyens d'existence assurés : on ne doit voir dans ces déclamations folles que des aberrations individuelles, ou des outrages gratuits au bon sens, dictés par l'emportement de la passion; il serait injuste d'y vouloir trouver le programme du parti démocratique. C'est la honte de la société américaine que de pareilles opinions puissent s'y manifester sans attirer à ceux qui les professent le mépris universel; mais ne faisons pas à une nation civilisée l'injure de croire que de telles idées rencontrent des hommes d'état disposés à les appliquer.

M. Buchanan a débuté dans la vie politique, il y a déjà quarante-quatre ans; il a pris part plusieurs fois au gouvernement, il a exercé les fonctions les plus importantes et s'y est fait une réputation de talent et d'habileté. Comme presque tous les hommes politiques de son pays, il a fait de nombreux sacrifices à l'esprit de parti, et il a donné mainte preuve de cette flexibilité excessive sans laquelle il est impossible de réussir sous le despotisme de la foule comme sous le despotisme d'un seul. Ce qu'on ne peut lui refuser, c'est de l'expé-

rience, du jugement et du bon sens. Sa participation aux conférences d'Ostende a été une manœuvre électorale devant laquelle il a d'autant moins hésité, que, par une incroyable faiblesse, le gouvernement américain en assumait la responsabilité; mais pour avoir mis sa signature à côté de celle de M. Soulé, M. Buchanan ne se croit point obligé d'épouser toutes les idées de ce démagogue cosmopolite. Il ouvrira peut-être des négociations avec l'Espagne pour lui proposer de vendre Cuba aux États-Unis, et, pourvu qu'il ait un certain nombre de dépêches à communiquer au sénat en cas de besoin, il se tiendra pour satisfait et se croira quitte envers ses électeurs.

Quant à l'intérieur, M. Buchanan est trop avisé et trop clairvoyant pour se mettre à la remorque des hommes qui l'ont nommé. Le sud, en le faisant arriver à la présidence, lui a donné tout ce qu'il en pouvait espérer ; le sud ne saurait par ses seules forces lui assurer dans le congrès, ni même dans une seule des deux chambres, la majorité nécessaire pour gouverner. Il faudrait donc toujours demander aux démocrates du nord l'appoint indispensable, et cet appoint ne pourrait être obtenu que par des concessions. A servir aveuglément les exigences du sud et à suivre l'exemple de M. Pierce, M. Buchanan ne gagnerait que les embarras, les échecs et la déconsidération qui ont marqué la dernière administration. Nous croyons donc que M. Buchanan prendra l'initiative des concessions au nord, parce qu'il doit voir que le danger le plus à redouter vient aujourd'hui du côté des états libres. Il fera exécuter le bill de Nebraska et Kansas pour ne pas renouveler des débats périlleux ; mais il ne favorisera pas le développement de l'esclavage dans le Kansas, il y rétablira à tout prix la tranquillité, et il y fera respecter la liberté des élections. Il laissera en même temps à la colonisation libre toute facilité de s'étendre dans le territoire nord-ouest, afin qu'une prompte prise de possession de sa part prévienne toute contestation ultérieure, et il se confiera au temps pour ramener la modération et le calme dans les esprits. Si cependant, au lieu de tenir cette conduite prudente et de désarmer le légitime ressentiment du nord, M. Buchanan se laissait entraîner par ses engagemens de parti à épouser les querelles du sud, ou à suivre la politique tortueuse et vacillante de M. Pierce, il verrait le nord s'organiser immédiatement en vue de l'élection de 1860; il aurait M. Fremont pour successeur dans la présidence, et le jour des dangers sérieux serait venu pour l'Union américaine.

CUCHEVAL-CLARIGNY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 novembre 1856.

Verrons-nous prochainement la politique générale du continent changer de face et se simplifier? Ce n'est point sans efforts et sans peine à coup sûr qu'on sera parvenu à toucher ce but auquel tout le monde aspire sans l'apercevoir encore. Quand on regarde l'ensemble de la situation de l'Europe, on voit qu'il y a toujours de grandes et de petites questions, des complications obscures, des faits dénués d'importance en eux-mêmes et souvent aggravés par les commentaires irritans ou confus que les journaux diversifient à l'infini. La seule chose certaine, c'est que l'Europe marche à tâtons à travers tous ces défilés dans lesquels elle s'est engagée un jour où elle croyait sérieusement revenir à la paix. Les gouvernemens sont occupés à retrouver leur direction, à rechercher leurs alliances et à recomposer un terrain où ils puissent concerter une action suivie. La France et l'Angleterre, alliées d'hier et de demain, se divisent, se rapprochent ou s'observent. L'Autriche suit silencieusement son chemin, s'entendant merveilleusement à tirer parti de tout au profit d'un intérêt personnel. La Russie observe de loin ces tiraillemens de l'Occident avec d'autant plus de philosophie qu'elle y trouve un singulier avantage. La Turquie est dans le laborieux enfantement d'un ministère. En attendant, les traités continuent à n'être point observés, et la diplomatie continue à préparer une solution dont les élémens ne laissent point d'être difficiles à rassembler. En un mot, tout se croise et se mêle à la surface des affaires européennes, et sous cette surface multiple, on n'en peut disconvenir, il y a un malaise réel, incontestable, d'autant plus sensible qu'on s'efforce de le cacher, d'autant plus persistant qu'on invoque tous les remèdes, sans les croire bien efficaces. A travers tout, on le voit bien clairement aujourd'hui, depuis que le traité de Paris est devenu un objet de discussion, la question la plus grave n'est pas dans la possession de Bolgrad et de l'île des Serpens par la Russie ou par la Turquie; elle est dans les dissidences qui se sont élevées entre les cabinets et notamment dans les alternatives auxquelles reste incessamment soumise la première, la plus puissante

combinaison politique de ce temps, l'alliance entre la France et l'Angleterre. La seule affaire importante est de savoir si le principe de ces dissidences est de nature à affecter l'union des deux pays, si ces alternatives qu'on a remarquées peuvent dépasser la mesure d'indépendance mutuelle que les deux gouvernemens doivent nécessairement conserver dans leur politique.

Cette question de l'alliance anglo-française est si bien l'affaire du jour, qu'elle est entrée dans toutes les polémiques et dans tous les débats. Tant qu'elle reste sur le terrain des délibérations des cabinets, elle est d'une solution facile sans doute. Les gouvernemens ne se sont pas entendus d'abord sur quelques points relatifs à l'exécution du traité de Paris, et ils ont pris une attitude assez différente; ils se sont rapprochés depuis : c'est ce qui arrivera toujours quand les deux pays, s'élevant au-dessus de rivalités secondaires, ne consulteront que leurs grands intérêts et les devoirs supérieurs de leur position dans le monde. Le résultat est ici la chose essentielle, et un accord définitif entre les deux gouvernemens paraît être redevenu plus que probable. Il n'est pas moins vrai que les journaux anglais auront contribué d'une étrange manière à ce résultat, et qu'ils emploient encore des façons particulières pour le rendre durable. Les journaux anglais, on ne l'ignore pas, jouissent d'une extrême liberté, et en même temps ils ont une inépuisable faculté d'évolution. Hier ils parlaient de la question de Naples comme d'une pointe d'épée qu'ils voulaient enfoncer au cœur de l'Autriche, aujourd'hui ils rudoieront M. Kossuth, qui tient de mauvais discours à Manchester contre la maison de Habsbourg, et ils n'éprouveront aucune surprise si le ministre anglais à Vienne, sir Hamilton Seymour, accompagne, comme on le dit, l'empereur François-Joseph dans le voyage qu'il va faire à Venise et à Milan. Il n'est point jusqu'au Piémont qui n'ait été quelque peu abandonné pour l'hospitalité qu'il donne à Nice à l'impératrice-mère de Russie. Quant à la France, la presse de Londres s'est vigoureusement employée depuis quelques jours à lui inculquer les principes de l'alliance. Cela tient à l'usage de tout bon Anglais de ne voir qu'une seule chose au monde, l'intérêt britannique, de ne ressentir qu'une passion, la passion de la grandeur britannique. Tant qu'on sera d'accord avec cet intérêt et avec cette passion, les journaux anglais ne marchanderont pas la louange et le dithyrambe, ils y mettront même un certain luxe; si on s'arrête un instant, si on refuse d'aller jusqu'au bout, alors la guerre recommence, et le moindre désaccord est signalé comme un abandon de la grande alliance. Que la Perse envoie un ministre à Paris au moment où une armée persane fait le siége d'Hérat, qui inquiète la puissance anglaise dans l'Inde, les journaux britanniques voient presque une trahison dans cette mission, et ils rendent le gouvernement français responsable des mauvais procédés du shah vis-à-vis de l'Angleterre, comme aussi des conséquences funestes qui en pourront résulter. Que la France ait des relations amicales avec la Russie, et aussitôt on recommence un cours d'histoire, on fait passer sous nos yeux les princesses russes voyageant pour capter l'Allemagne, la restauration disparaissant parmi nous, le roi Louis-Philippe proscrit pour avoir eu un moment la pensée d'un rapprochement avec la Russie et avoir méconnu l'alliance anglaise. Les journaux de Londres n'ont rien épargné, et de peur que la France ne l'ignore, l'un d'eux a fini même par un hymne à la suprématie

presque universelle de l'Angleterre, — de cette Angleterre dont on décrit les conquêtes en l'appelant assez bizarrement la première des puissances musulmanes.

A quel propos ces polémiques passionnées et violentes? Parce qu'on n'est pas d'accord sur Bolgrad, parce que le gouvernement français ne voit pas une nécessité de premier ordre dans l'occupation des principautés et de la Mer-Noire. Tout compte fait, il reste prouvé qu'un souverain qui est en mésintelligence avec l'Angleterre, comme le shah de Perse, ne peut envoyer un ambassadeur à Paris; que si la France entend professer une politique indépendante, elle est menacée de catastrophes inévitables; que l'Angleterre a des droits incontestables à la domination universelle, et qu'à ce titre ses interprétations diplomatiques doivent faire loi. Il reste enfin démontré qu'un membre du gouvernement qui soutient simplement et librement un avis, comme l'a fait le ministre des affaires étrangères, M. le comte Walewski, que ce membre du gouvernement doit être éloigné des conseils : c'est là ce qui était demandé il y a quelques jours. Cela n'empêche nullement les journaux anglais de professer une politique d'union et de concorde; seulement ils se servent de singuliers procédés pour cultiver cette union et pour la recommander à la France: on ne peut dire à coup sûr qu'ils la présentent sous son aspect le plus séduisant. Ce serait d'ailleurs une méprise étrange de chercher dans ces excentricités d'une humeur querelleuse la mesure de ce que peut penser ou méditer le gouvernement anglais lui-même, d'y rien voir qui puisse sérieusement porter atteinte au principe de l'alliance. Aujourd'hui comme hier, l'alliance est la même, utile et féconde, cimentée par deux années de lutte commune, assez forte pour braver les bourrasques passagères : elle est nécessaire, et c'est ce qui la fera subsister; mais si elle satisfait à la fois aux intérêts supérieurs des deux pays, il est certain qu'elle ne peut être pratiquée qu'avec une pleine et souveraine indépendance, avec une liberté entière pour les deux gouvernemens de professer des opinions différentes, sans rentrer incessamment dans une guerre de défiances, de soupçons et de récriminations. Parce que l'Angleterre a des vues particulières sur le sens d'un traité, sur des obligations solidairement contractées, sur ce qu'exigent ses propres intérêts, ce n'est pas une raison pour que la France souscrive absolument à ces interprétations et à ces vues. On peut le dire, de notre côté ce serait même une autre façon de compromettre l'alliance que de s'appliquer, comme le font certains journaux français, à suivre trop fidèlement les directions de la pensée anglaise. C'est là l'unique morale à tirer de ce petit épisode de l'histoire contemporaine, plus bruyant que profitable aux questions qui en sont le prétexte.

Au milieu de ces diversions, en effet, que deviennent les affaires elles-mêmes? Elles suivent leur cours, elles marchent, ou plutôt elles ne marchent pas; elles se ressentent de ces dissidences des cabinets dont les polémiques sont l'écho retentissant, et on a le spectacle assez bizarre d'une paix qui existe en fait, mais qui n'a point la consécration du droit, puisque le traité de Paris reste provisoirement suspendu par suite de l'inexécution de quelques-unes des clauses les plus essentielles. Chose singulière! l'Autriche et l'Angleterre, dans la politique qu'elles ont suivie, ont eu évidemment l'intention de se prémunir contre la Russie, de prendre des mesures

contre ses mauvais vouloirs et ses subterfuges. — C'est donc le territoire russe qui est occupé? Les soldats autrichiens sont donc à Bolgrad, ou tout au moins sont-ils sur le point de mettre la main sur ce gage de la soumission du tsar? Nullement. Les vaisseaux anglais sont dans la Mer-Noire, les Autrichiens sont dans les principautés, et jusqu'ici Bolgrad semble suffisamment garanti contre un coup de main par la prudente habileté de l'Autriche : c'est-à-dire que c'est la Russie qu'on veut punir et amener à résipiscence, et c'est l'empire ottoman qui porte le poids de l'occupation! Cette situation pourrait se prolonger sans que la Russie eût beaucoup à en souffrir. Cela seul indique ce qu'il y a dans cette politique de disproportionné entre les moyens et le but. Ce n'est pas seulement de l'occupation matérielle que la Turquie souffre, elle ressent l'influence de ces perturbations dans toute sa constitution, dans toute son existence. On le voit aujourd'hui, le cabinet à la tête duquel a été placé Rechid-Pacha vit dans un état permanent de crise, les péripéties se succèdent. Après avoir quitté d'abord le poste de grand-vizir et être un moment rentré au pouvoir pour se démettre encore, Aali-Pacha avait fini par accepter le ministère des affaires étrangères avec le nouveau grand-vizir. Deux jours après, il se retirait et il était remplacé par Ethem-Pacha, ancien aide-de-camp du sultan, qui se recommande, disent les journaux, par sa connaissance de la langue française! Ces crises successives n'ont qu'une cause, c'est l'incertitude de la situation de l'Orient. En définitive, on ne peut choisir qu'entre ces trois dénoûmens : recommencer la guerre, prolonger l'occupation dans les conditions actuelles, ou recourir à la juridiction d'un congrès. Et comme il ne serait ni sérieux de songer à faire la guerre pour Bolgrad, ni possible de prolonger l'occupation, il ne reste qu'une délibération collective pour préciser le sens des clauses qui ont soulevé ces divergences. L'Angleterre et l'Autriche ont assez longtemps reculé devant cette mesure; elles paraissent aujourd'hui plus près de se rendre à l'évidence de cette nécessité, et si les symptômes ne trompent pas, on pourrait voir, d'ici à quelques semaines, une nouvelle conférence européenne et la fin de l'occupation en Orient.

Il est des pays qui restent étrangers à ces affaires générales de la diplomatie, et où ne s'agitent pas moins les questions les plus graves d'un autre ordre, des questions qui touchent à tous les ressorts de la société civile, religieuse et politique. La Belgique est un de ces pays. La session législative s'est ouverte depuis peu à Bruxelles, et elle a offert aussitôt une arène aux discussions les plus vives, les plus ardentes, sur une des matières les plus élevées et les plus délicates, sur la direction morale de l'instruction publique. Ces débats parlementaires ne sont, à vrai dire, que le couronnement ou plutôt une péripétie nouvelle d'une longue lutte entre l'influence religieuse et ce qu'on peut appeler l'influence laïque. L'enseignement est le champ de bataille. Ces difficultés existent depuis longtemps en Belgique; elles ont pris dans ces derniers mois une gravité nouvelle par suite de l'intervention directe et publique de quelques prélats, notamment des évêques de Gand et de Bruges, qui ont lancé des mandemens où ils mettaient en cause l'enseignement laïque, incriminant des professeurs des universités de l'état et condamnant leurs doctrines. Si les évêques belges s'étaient bornés à signaler le péril de certains principes, de certaines opinions qui usurpent trop sou-

vent le nom de philosophie, à revendiquer la part de l'influence religieuse dans l'enseignement, ils eussent été à coup sûr dans la limite de leur droit et de leur devoir; mais, une fois dans cette voie, ils sont allés plus loin : ils ont frappé de leurs censures tout ce qui ne relevait point du dogme, ils ont mis en suspicion toutes les libertés proclamées par la constitution belge. C'était une première faute; ils avaient en outre un côté faible : le clergé possédant des établissemens d'instruction publique, les évêques pouvaient être soupçonnés et ils ont été accusés en effet de mêler à leurs vues religieuses d'autres vues de concurrence. Quoi qu'il en soit, une occasion se présentait de répondre à ces manifestations : c'était l'ouverture de l'université libre de Bruxelles, et M. Verhaegen, dans son discours d'inauguration, lançait, lui aussi, son mandement, en plaidant la cause de la liberté illimitée de la science et du professorat. Entre ces tendances extrêmes, le gouvernement prenait une position mixte. Le ministre de l'intérieur, M. de Decker, adressait aux recteurs des universités de Gand et de Liége une circulaire où il repoussait l'idée de limiter la science et la liberté de l'enseignement, mais où il prescrivait en même temps aux professeurs de s'abstenir de toute attaque directe contre le principe des cultes pratiqués en Belgique. Il en était ainsi lorsque la session s'est ouverte. Le sénat a commencé par sanctionner dans son adresse les principes de la circulaire du ministre de l'intérieur. La chambre des représentans elle-même, après une longue discussion, vient de donner raison aux mêmes principes, exprimés sous une forme différente. Du reste, on ne peut méconnaître que M. de Decker se trouvait dans une position difficile : il avait à essuyer les critiques d'une fraction de son parti, qui l'accusait de trahison envers l'église, et les attaques des partisans de la liberté illimitée, qui l'accusaient de livrer la science. M. de Decker n'a pas moins soutenu énergiquement cette lutte, et c'est avec une réelle éloquence qu'il a fait prévaloir les idées de modération et de justice, les seules qui soient bonnes à régler l'existence des peuples.

La vie actuelle du Piémont, quoique agitée de peu d'incidens, se montre sous un double aspect. Diplomatiquement, on peut voir aussi à Turin quelques-unes des nuances du travail qui a suivi la signature de la dernière paix, quelques-unes des conséquences des perturbations récentes de la politique générale. Le Piémont lui-même, on l'a vu, a reçu quelques éclaboussures des polémiques des journaux anglais. Est-ce le signe d'un refroidissement de l'alliance entre l'Angleterre et la Sardaigne? Il n'en est point ainsi sans doute. Seulement, tandis que l'Angleterre se rapprochait de l'Autriche, le Piémont se rapprochait bien plus encore que la France, et pour des causes spéciales, de la Russie. Aux yeux de certains hommes d'état piémontais, une alliance avec l'empire russe est en effet une des premières combinaisons de politique extérieure pour leur pays. La Russie n'est point voisine du Piémont, mais elle est voisine de l'Autriche, qu'elle peut tenir en respect au nord, tandis que le Piémont est son antagoniste au midi. L'attitude hautaine de l'empereur Nicolas après 1848 avait interrompu les rapports entre les deux pays; la paix les a renoués. Le lien particulier aujourd'hui, c'est l'esprit commun d'hostilité contre l'Autriche. De là les échanges de témoignages d'amitié et l'accueil plein de courtoisie que l'impératrice-mère de Russie a reçu du roi Victor-Emmanuel sur le sol piémontais, où elle

réside en ce moment. Il n'en fallait pas plus pour éveiller les susceptibilités des journaux anglais, et le cabinet de Londres a paru même un instant ne pas vouloir admettre les plénipotentiaires sardes dans les conférences nouvelles qui pourront s'ouvrir, craignant sans doute de trouver en eux des auxiliaires de la Russie. Il y a pour le Piémont une autre question de politique extérieure qui est sur le point de se régler, c'est l'affaire des séquestres. L'Autriche semble disposée aujourd'hui à lever le séquestre qu'elle avait mis sur les biens des émigrés lombards, et ce sera un élément de trouble de moins dans les relations des deux états toujours prêts à se heurter en Italie.

Quant à la politique intérieure du Piémont, en attendant l'ouverture de la session législative, qui aura lieu dans un mois, elle se résume dans un incident tout personnel en apparence et d'une certaine signification néanmoins. Un homme mêlé à la vie politique, écrivain et député, autrefois ami de M. Mazzini et rattaché depuis à la monarchie de Savoie et au ministère actuel, M. Antonio Gallenga, a écrit, il y a quelque temps, une histoire du Piémont. M. Gallenga ne se montre point absolument favorable à la secte de la Jeune-Italie; il raconte notamment un fait qui date de plus de vingt ans déjà. A cette époque, un jeune homme du nom de Marioti, muni d'un poignard reçu des mains du chef de la Jeune-Italie, serait arrivé un jour à Turin avec le dessein arrêté de tuer le roi Charles-Albert. Le régicide fut pris de défaillance, ou il ne trouva pas dans ses amis l'appui qu'il attendait, et l'entreprise manqua. M. Mazzini, peu satisfait sans doute de la manière d'écrire l'histoire de son ancien disciple, a publié une lettre, non pour réprouver, on le conçoit, la pensée de l'attentat, mais pour raconter que le fait était d'autant plus exact que Marioti et M. Gallenga n'étaient qu'une seule et même personne. M. Gallenga lui-même a confessé cette identité. La révélation d'un tel fait a produit une singulière sensation. Il en est résulté que M. Gallenga a été obligé de donner sa démission de député, de remettre entre les mains du roi la croix de Saint-Maurice et Saint-Lazare qu'il avait reçue, et de se retirer de la vie politique. Des récriminations de toute sorte ont été échangées, les polémiques se sont multipliées, d'autres personnes ont vu leur nom mêlé à cette ténébreuse affaire. L'incident est passé aujourd'hui, M. Gallenga expie par une retraite volontaire la funeste pensée de sa jeunesse; mais le fait le plus caractéristique peut-être, comme symptôme des mœurs politiques du Piémont, c'est la répulsion profonde qu'a provoquée la révélation de cette ancienne tentative. Qu'on le remarque bien, ce n'est point devant la polémique des journaux que M. Gallenga a dû se retirer; les journaux n'ont fait que céder à l'irrésistible pression de l'opinion, d'autant plus soulevée que les partisans de M. Mazzini saisissaient cette occasion de multiplier leurs théories et leurs justifications de l'assassinat politique. Cette puissance de l'opinion régulière et saine est d'un favorable augure, et c'est en s'appuyant sur ce sentiment, sur cette base d'une vigoureuse honnêteté publique, que les hommes politiques du Piémont peuvent arriver à fortifier, à affermir le régime d'une monarchie constitutionnelle sensée.

Voilà donc deux pays, la Belgique et le Piémont, où un sentiment d'énergique modération se fait jour sous diverses formes et dans des circonstances différentes. En est-il de même au-delà des Pyrénées? L'Espagne reste

pour le moment livrée à la plus singulière crise politique, sans qu'on sache exactement où elle peut conduire, comment elle peut se dénouer. N'est-ce point en effet une crise véritable, et des plus profondes, que cet état indéfinissable où il y a un gouvernement régulier, une constitution promulguée, et où rien ne semble définitif, où toutes les influences s'agitent sans qu'une pensée politique se dessine, où la monarchie est souveraine, incontestée, et où l'on discute des plans qui peuvent faire disparaître la royauté actuelle? Le projet d'une fusion des deux branches de la famille royale au moyen d'un mariage entre la fille de la reine Isabelle et le fils de l'infant don Juan, frère du comte de Montemolin, ce projet dont nous parlions récemment n'est point abandonné; seulement il reste encore dans les conciliabules intimes. En attendant, le ministère demeure assez immobile, ne parvenant pas toujours à vaincre les résistances de la reine en certaines questions, et ne pouvant s'appuyer au dehors sur aucune opinion compacte. Dans la prévision d'une nouvelle modification ministérielle, qui peut être retardée, comme elle peut être brusquement précipitée, on aperçoit déjà à Madrid plusieurs combinaisons. L'une réunirait MM. Rios-Rosas, Mon, Armero, O'Donnell, avec les sympathies et le concours des vicalvaristes; l'autre ferait arriver au pouvoir le marquis de Viluma, le général Pezuela, MM. Bravo Murillo, Bertran de Lis. Comme on voit, ce sont toujours les deux tendances principales : l'une constitutionnelle, libérale, sans cesser d'être conservatrice, l'autre inclinant vers un absolutisme plus prononcé. Pour l'instant, toutes les nuances progressistes sont définitivement hors de cause, et l'échauffourée républicaine qui vient d'avoir lieu à Malaga est restée sans écho. La politique d'ailleurs n'est point le seul embarras du gouvernement de Madrid. La crise industrielle qui sévit en Catalogne, et qui réduit les manufactures à suspendre leurs travaux, l'insuffisance des denrées, les finances surtout, sont autant de difficultés sérieuses. Pressé par les nécessités d'un trésor obéré, le cabinet de Madrid vient, dit-on, de faire avec un millionnaire français de fraîche date une opération qui dénote les embarras du moment. On se souvient peut-être que les cortès constituantes, il y a plus d'un an, accordaient au gouvernement l'autorisation d'émettre 2 milliards de réaux en titres de la dette publique pour se procurer 500 millions effectifs. Le cabinet actuel vient de se servir, à ce qu'il paraît, de cette autorisation, dont on n'avait pas fait usage. Il aurait remis un milliard de réaux en inscriptions de la dette consolidée pour avoir 280 millions, et les titres auraient été pris au taux de 41 pour 100, d'où il faudrait déduire 3 pour 100 de commission et le coupon qui va échoir. Si on voulait énumérer toutes les charges du trésor espagnol, il y aurait à tenir compte d'une dette flottante considérable, d'une négociation récente sur les caisses de La Havane, de diverses obligations encore, sans oublier un déficit de 300 millions de réaux dans le budget. Tout cela ne constitue pas une situation très facile et très prospère. Cette situation cependant n'aurait rien d'irrémédiable à coup sûr; mais la première condition serait de remettre l'ordre et la sécurité dans la politique.

Le monde d'aujourd'hui, tel qu'il apparait dans la diversité de ses intérêts, est livré à des perplexités de plus d'une sorte. Les questions diplomatiques ou les crises de pouvoir n'excluent pas les questions économiques : celles-ci marchent certainement de pair aujourd'hui avec tous ces litiges que la di-

plomatie s'occupe à éclaircir et à régler, elles les dépassent presque en importance, et elles ont surtout cela de significatif, qu'il n'y a en elles rien de spécial ou de local; elles sont l'affaire de bien des pays sur le continent. En Piémont, le gouvernement, pour venir en aide au commerce et à l'industrie, modifie les statuts de son principal établissement de crédit, la Banque de Turin, en augmentant le chiffre des billets émissibles. En Espagne, outre les charges du trésor, qui sont immenses, le gouvernement est en face d'une crise industrielle qui paralyse le travail manufacturier de la Catalogne, et d'une crise des subsistances qui pèse sur tout le royaume. Il en est un peu de même au nord et au midi, sans excepter la France, qui est le pays où toutes les questions se donnent en quelque sorte rendez-vous, sans doute parce que la France a le privilége d'être le laboratoire de tous les peuples. Partout, en un mot, on a pu voir se succéder ou se grouper tous ces faits qui n'ont point cessé d'être une des plus vives préoccupations du moment : troubles dans la circulation monétaire, dépréciation des valeurs publiques, crises des subsistances, élévation du prix de toutes choses se combinant avec le resserrement des ressource individuelles. L'embarras est dè saisir la véritable cause de ces perturbations. Elles n'ont rien de profond ni de durable, dira-t-on; elles sont dues à des causes accidentelles, à la multiplicité des entreprises industrielles, aux dépenses de la guerre, à des mouvemens faciles à pressentir dans la répartition des valeurs métalliques, à une crise imprévue des subsistances; de plus, elles n'ont rien qui affecte la situation générale en France, puisqu'elles se concilient au contraire avec le progrès constant de la fortune publique, progrès attesté par l'augmentation des revenus indirects. Économiquement, il est possible sans doute d'observer chaque phénomène en particulier et de le suivre jusqu'au dénoûment ordinaire de ces sortes d'incidens; mais il reste un fait plus particulièrement social : c'est la gêne universelle se manifestant au sein du luxe d'une société extérieurement florissante, au milieu du plus vaste déploiement de la richesse. La chose la plus caractéristique peut-être aujourd'hui, la plus grave à coup sûr, c'est ce malaise des existences privées, c'est cette difficulté croissante de vivre qui se fait sentir dans toutes les situations, dans toutes les classes, aux extrémités comme au centre du pays, dans les provinces les plus reculées comme à Paris.

Ce malaise est-il entièrement passager, lui aussi? En dehors de ce qui peut lui communiquer par momens une certaine recrudescence, n'est-il pas dû à des causes profondes et en quelque façon permanentes? Le remède n'est pas aussi facile à trouver ici, parce que le mal n'est pas seulement dans une perturbation économique d'un instant; il est dans l'esprit, dans les mœurs, dans les tendances de l'époque. On se fait parfois une idée singulière de ce vaste mouvement qui se déroule sous nos yeux. Oui, sans doute, la richesse publique a pris un développement considérable depuis trente années. La valeur de la propriété territoriale a augmenté; les affaires de l'industrie et du commerce se sont multipliées. En un mot, la sphère de l'activité humaine s'est étendue de toutes parts, et, par une conséquence naturelle, les produits de cette activité se sont accrus notablement. Toutefois il survient ici une circonstance également naturelle, c'est que les hommes, gagnant ou recueillant davantage, se trouvent avoir aussi beaucoup plus à

payer pour tous les objets nécessaires à la vie, pour se loger, pour se vêtir, pour se nourrir. Il y a eu un fait bien plus grave encore, c'est que dans l'accélération de ce mouvement, souvent poussé au-delà de ses justes limites, il s'est développé une multitude de besoins qui n'existaient pas; le goût du bien-être est devenu une véritable fureur; la passion des jouissances et du luxe a envahi toutes les régions, et dans un pays comme la France, où l'instinct démocratique étouffe tous les autres instincts, les classes les plus nécessiteuses se sont jetées avec d'autant plus d'ardeur sur ces jouissances nouvelles, que par là elles ont cru s'égaler aux classes plus élevées, troublées elles-mêmes du vertige commun. A tous les degrés de l'échelle sociale, chacun prétend régler sa vie, non sur ce qu'il peut, mais sur ce qu'il veut; chacun s'est ingénié à étendre la sphère de ses besoins, et chacun a vu ses désirs se multiplier avec les occasions de les satisfaire, de sorte que, tout compte fait, au bout de cette étrange carrière, si la richesse et les ressources se sont accrues, la somme des besoins et des désirs a augmenté bien plus encore. Et comme, pour subvenir aux nécessités réelles ou artificielles de cette nouvelle vie, ce n'est plus assez des moyens simples, légitimes et naturels, on spécule, on se jette dans les aventures de l'industrie, on fait appel aux moyens aléatoires, on invente des systèmes de crédit, et on fait des affaires. Le propriétaire lui-même vend ses biens parfois pour jouer à la Bourse et pour doubler ses revenus par des opérations qui le ruineront. L'ouvrier quitte la terre, devenue ingrate, pour aller au chemin de fer voisin, où l'attire un salaire plus élevé, et au bout de la semaine il se trouvera plus pauvre que s'il avait gagné moitié moins. Il en résulte que dans une société il peut y avoir un grand mouvement apparent de richesse et une sorte de paupérisme universel.

C'est un état où tous les avantages sont pour la spéculation heureuse, où toutes les souffrances sont pour celui qui vit d'une vie régulière, pour le magistrat, pour le petit propriétaire ou le petit rentier, pour l'honnête commerçant qui ne veut point s'engager au-delà de ce qu'il peut, en un mot, pour tout homme qui, avec des moyens d'existence fixes et limités, est obligé de subir les conditions de cette lutte inégale. Aussi rien n'est plus rare aujourd'hui que ce qu'on nommait autrefois l'aisance. Il résulte encore de cette situation que lorsqu'on donne comme le thermomètre de la richesse publique le progrès des revenus indirects, c'est-à-dire des taxes qui affectent les transactions ou la consommation, cela peut être vrai, et cela peut être aussi singulièrement illusoire. Cela est vrai, si dans cette consommation de tous les objets atteints par les taxes indirectes il n'y a rien que de simple et de normal, si on dépense en luxe et en bien-être ce qu'on a réellement ou ce qu'on peut dépenser. S'il en est autrement, le progrès de ce qu'on nomme la richesse publique est en raison directe du progrès de l'appauvrissement des individus. La vérité est que dans la vie moderne il y a une infinité de choses et de mots excellens par eux-mêmes et dont on abuse, sans compter la statistique. On abuse du crédit lorsque le crédit n'est point en rapport avec la richesse réelle qui le garantit; on abuse du bien-être, quand le bien-être, au lieu d'élever lentement et progressivement la condition des hommes, est pour eux une source de corruption; on abuse de l'esprit d'industrie lorsque la spéculation remplace le travail. La situation économique

d'un pays devient fragile et précaire lorsqu'il n'y a aucune égalité entre la richesse dont on dispose et les entreprises qui se multiplient ou les appétits qui veulent à tout prix se satisfaire. C'est là peut-être un des faits les plus saisissans de notre temps. Partout éclate la disproportion entre les ressources et les besoins. Les ressources sont nécessairement limitées, les besoins sont immenses. Le budget de bien des états, dans ces deux chiffres muets des recettes et des dépenses qui se regardent mélancoliquement, est plus éloquent qu'on ne suppose; il est l'image des situations individuelles. Or, maintenant qu'une crise éclate dans ces conditions, elle met à nu toutes ces plaies intimes, elle rend plus poignant le malaise des existences privées. Avec des moyens qui se resserrent tout à coup, avec des besoins qui ne diminuent pas et en présence de l'élévation du prix de toute chose, les hommes ne peuvent plus vivre. Quel sera le remède? Il y a d'honnêtes bourgeois à qui la responsabilité de leur propre conduite est à charge, et qui sont prêts tout aussitôt à réclamer l'intervention de l'état. L'état peut beaucoup sans doute : il peut tempérer l'excès des entreprises, il peut lever toutes les barrières pour faciliter les approvisionnemens. Ceux qui réclament des coups d'autorité et des réglementations ne s'aperçoivent pas que, pour arriver à dominer les crises, ils doivent commencer par être maîtres d'eux-mêmes, maîtres de leurs passions, de leurs besoins et de leurs convoitises.

L'état! c'est là le dernier mot en effet. C'est là la providence de ceux qui seraient portés très souvent à n'en point reconnaître d'autre. Rien ne coûte plus qu'une responsabilité; aussi volontiers chargerait-on l'état de tout faire, de tout régler, de tout prévoir, au risque de le compromettre dans de périlleuses aventures, en croyant lui faire honneur de sa toute-puissance. On lui demanderait presque d'avoir une littérature ou tout au moins de chercher à en avoir une, et ici on nous permettra bien, quoique sans mission particulière, de rectifier un certain genre de bruits mêlés à beaucoup d'autres dans les journaux étrangers, au détriment du gouvernement français. N'a-t-on point dit récemment au dehors, n'a-t-on pas publié que le gouvernement était intervenu pour manifester des préférences et des répugnances littéraires, pour tracer des règles de conduite à des écrivains, pour leur interdire certaines collaborations anciennes en les appelant à des collaborations nouvelles? Le nom même de ce recueil n'a-t-il point été mêlé à tous ces bruits? Rien n'est moins exact à coup sûr; c'est une pure imagination qu'on aura prise pour une réalité. Il y a plus d'une raison pour qu'il en soit ainsi. D'abord le ministre de l'instruction publique, M. Rouland, qui est passé de la magistrature à ses fonctions nouvelles, a porté dans une administration qui touche de si près aux lettres une équité de vues et une impartialité d'esprit qu'on méconnaîtrait infailliblement en lui prêtant de telles pensées. En outre, si on considère la chose en elle-même, n'y a-t-il pas là un piége tendu par des zèles plus intéressés ou plus empressés qu'intelligens? Nous n'oublions pas qu'en dehors du gouvernement on a prononcé un jour ce mot de littérature d'état, comme si l'état avait et pouvait avoir sa littérature propre, de même qu'il a un système de politique, une administration, une armée et des ingénieurs. Il y a quelque temps déjà, un réformateur assez bizarre proposait tout simplement de réglementer le domaine de l'intelligence, de donner une étiquette ou un uniforme aux écrivains et de les con-

stituer en corps public. Malheureusement il n'est pas toujours facile de faire éclore des talens. On ne communique pas la supériorité aux intelligences vulgaires, qui sont toujours les plus faciles à conquérir; on ne fait souvent, sans le vouloir, que donner une couleur aux esprits qui restent par goût, par habitude d'indépendance, en dehors de ces combinaisons.

Il y eut un temps, et ce temps compte parmi les plus glorieux, où il y eut deux littératures en France. L'une était une littérature officielle; certes les encouragemens et les récompenses ne lui manquaient pas, non plus que les règles de conduite et les motifs d'inspiration. Napoléon, avec ce goût naturel du génie pour les grandes choses, voulait avoir ses poètes; il voulait même avoir ses historiens, et il dictait des notes impérieuses pour diriger l'écrivain dans son travail, pour lui prescrire ses jugemens historiques. Qu'est-il resté de cette tentative? Il n'est resté qu'un nom qui est le symbole de l'effacement et de la stérilité, celui de littérature de l'empire. Ce n'est pas que Napoléon eût auprès de César ce désavantage « d'avoir violé, méconnu, brutalisé l'intelligence, » comme le disait un jour M. Sainte-Beuve; non, c'est que son entreprise était impossible. Par une coïncidence remarquable, il y avait au même instant une autre littérature que l'empereur n'eût point admise, et qui fait pourtant l'éclat intellectuel de l'empire : c'est celle de Chateaubriand et de M[me] de Staël. Ducis, de son côté, montrait ironiquement à Napoléon les oiseaux sauvages qui traversaient l'air. — C'est qu'en effet il y a toujours deux littératures possibles : l'une sert une époque en l'honorant, même dans son indépendance; l'autre se sert de l'époque, si l'on nous passe le terme, ou si elle la sert, c'est sans la fortifier et sans lui donner aucun lustre. Rien ne prouve mieux combien ces sortes d'initiatives intellectuelles sont peu dans la mission des pouvoirs publics; mais ce qui est vrai aussi, c'est qu'il peut y avoir des activités inquiètes, des vanités ou des intérêts qui aiment à se servir du nom de l'état, en le compromettant dans leurs entreprises. Ce ne sont pas d'habitude des esprits éminens, on le conçoit, ce sont des esprits à la recherche d'un moyen de succès. On s'est servi beaucoup de ce mot de mouvement littéraire; ces esprits ont en réserve au besoin un mouvement littéraire tout prêt, et, comme gage de l'avenir, ils offrent leur médiocrité. Avec une perspicacité plus injurieuse cent fois que toutes les critiques, ils excellent à saisir des allusions, à les supposer même souvent, et leur zèle dangereux va jusqu'à montrer dans l'indépendance une hostilité. Leur plus grand succès serait de réduire des voix écoutées à se taire. Nous voyons bien ce qu'ils gagneraient, car enfin le public, ne pouvant juger par comparaison, et n'entendant que leur monologue, s'accoutumerait peut-être à les considérer comme les véritables organes d'une littérature; mais que gagnerait l'état à ce silence? L'état n'est-il point au contraire appelé par sa nature à observer une large et bienveillante neutralité au milieu de toutes les manifestations légitimes de la pensée? Il ne dirige ni ne discipline les lettres, il leur laisse le champ libre.

CH. DE MAZADE.

LA DIÈTE SUÉDOISE ET LE ROI OSCAR.

Quand nous exprimions naguère dans la *Revue* notre conviction profonde que la conclusion de l'alliance entre les puissances occidentales et

la Suède deviendrait pour ce royaume la source d'une énergie et d'une vitalité toutes nouvelles, nous ne pouvions imaginer que le gouvernement du roi Oscar nous donnerait si promptement raison. Certes à aucune époque de son règne ce souverain ne s'était montré anti-libéral, mais il est incontestable qu'avant la guerre d'Orient, un poids étranger semblait intervenir dans les affaires intérieures de la Suède aussi bien que dans sa politique pour lui enlever quelque chose de son initiative et de sa liberté d'action. Nous avons raconté, soit dans l'*Annuaire des Deux Mondes* récemment publié, soit ici même, avec quelle prudente hardiesse le roi Oscar, dès le commencement de la guerre, prit son parti, se décida pour les puissances occidentales, et, sûr des dispositions de son peuple, mais observant encore un silence indispensable, offrit dès le milieu de la première campagne son concours à la France et à l'Angleterre. Nous parlions (1) sur la foi de communications précieuses, et qui nous venaient d'une source fort élevée. Le journal suédois l'*Aftonblad* a par trois articles consécutifs attiré l'attention des Suédois sur notre récit, et si la diète qui vient de se réunir au milieu d'octobre obtient la communication des actes diplomatiques du gouvernement de Suède pendant les deux années de la guerre, nous pensons qu'elle pourra vérifier l'authenticité de notre témoignage, et qu'elle sera d'avis, comme nous l'avancions d'après de telles données, qu'il y a tout lieu pour elle d'être fière de la résolution et de la prudence qu'a montrées son roi. Aujourd'hui c'est des conséquences immédiates de cette alliance du 21 novembre 1855, si contraire par l'esprit à celle de 1812, que nous voudrions en quelques lignes tracer le tableau.

Que la paix soit arrivée trop tôt pour l'impatience des Suédois, personne n'en doute. Les plans étaient préparés et les cartes dressées pour la descente en Finlande; on savait qu'on pouvait compter sur les bonnes dispositions de ce pays; il était fort mal défendu; lors du bombardement de Sveaborg, les soldats russes qui occupaient Helsingfors avaient refusé plusieurs fois d'obéir aux commandemens de leurs officiers, et les Finlandais avaient pu craindre de ces troupes indisciplinées des excès et le pillage, au lieu d'y trouver une protection contre la descente des alliés, qu'on attendait d'heure en heure. On savait tout cela en Suède; les journaux mêmes y avaient multiplié, grâce à des communications furtives établies par le *Qvarken* (2), ces importantes révélations. On était donc plein d'espérance, et bien des cœurs battaient à la pensée de venger leurs injures, de reconquérir la *chère Suomi*.

Il a fallu renoncer à tous ces vœux. La paix une fois conclue, on se trouva en face d'un puissant voisin, évidemment irrité. On apprit que le gouvernement russe, montrant toujours des dehors presque affables, se préparait à construire une ou plusieurs forteresses, non plus dans les îles d'Aland, puisque le récent traité le lui interdisait, mais sur la côte de Finlande, toute voisine; on sut en même temps que ses intrigues dans le Finmark norvégien (3), loin d'être arrêtées par une convention de frontières, recommen-

(1) Surtout dans l'*Annuaire* de 1855-56.

(2) On appelle ainsi le passage le plus étroit entre la côte de Suède et celle de la Finlande, au nord des îles d'Aland.

(3) Voyez encore sur ces intrigues des Russes dans le Finmark norvégien de curieux et très authentiques détails cités dans l'*Annuaire* de 1855-56.

çaient plus actives que jamais; un amiral russe enfin, l'amiral Glasenap, vint visiter les ports et les forteresses du royaume. On répondit à toutes ces mesures par la résolution d'élever autour de Stockholm de nouvelles fortifications, bien que cette capitale fût admirablement défendue déjà par l'inextricable archipel qui la précède à l'orient, et qui en rend l'accès impossible pour un navire sans pilote expérimenté.

La meilleure défense cependant était une forte et libérale politique qui, au dehors, fît compter la Suède dans les conseils des grandes puissances, devenues ses alliées, et au dedans resserrât les liens qui unissent au pays la dynastie qu'il s'est donnée en 1811. Déjà certaines mesures intérieures avaient été prises par le roi Oscar, qui devaient conduire également à l'un et à l'autre résultat. La nomination du prince royal à la vice-royauté de Norvége avait été l'une des plus heureuses. Par ses manières franches et ouvertes, par son respect certainement sympathique et sincère des mœurs et des vieilles traditions scandinaves, le prince devait se concilier promptement l'affectueuse confiance des Norvégiens; c'est ce qui est arrivé, et cette habile politique a cimenté l'union des deux royaumes frères.

Ce n'était pas assez. La diète, qui est, comme on sait, triennale, devait se réunir au milieu du mois d'octobre 1856. Le roi Oscar voulut que son gouvernement se présentât aux mandataires de la nation avec tous les traits de sa physionomie nouvelle. La retraite de deux ministres, MM. de Palmstierna et de Stierneld, et celle du directeur général des douanes, furent accueillies par l'opinion publique comme d'heureux indices de changemens dans l'ordre politique et la haute administration. L'arrivée de MM. Gunther et Almqvist au ministère excitèrent surtout de vives espérances. Tous deux avaient jusqu'à ce jour appartenu décidément au parti libéral modéré, et leur appel dans les conseils de la couronne paraissait devoir ouvrir une époque toute nouvelle dans le règne du fils de Bernadotte.

Le discours de la couronne, d'ordinaire peu significatif et peu remarqué, était cette fois impatiemment attendu, et il a dépassé toutes les espérances. Liberté du commerce et de la navigation, communications rapides soit à l'intérieur, soit avec l'étranger, encouragemens à l'agriculture, à la riche exploitation des mines et des forêts, développement des enquêtes économiques et statistiques, amélioration du système général des impôts, enfin liberté religieuse et égalité civile, pas une de ces utiles réformes n'était omise dans la harangue royale, et pour chacune d'elles le gouvernement du roi Oscar s'engageait à présenter aux délibérations de la diète une proposition.

Deux de ces réformes, les deux dernières, nous intéressent particulièrement. Elles touchent chacune à des questions d'ordre plus élevé que les faits matériels et économiques, à des questions d'ordre moral et religieux. Le roi Oscar a annoncé qu'il proposerait d'accorder aux femmes non mariées, à l'âge de vingt-cinq ans, leur majorité et la libre disposition de leurs biens. Ce ne serait que justice assurément, et cependant nous n'osons pas espérer que cette réforme, peu désirée en Suède des chefs de famille, soit adoptée sans résistance. Plus d'une fois déjà les hautes cours du royaume, consultées à ce sujet, ont répondu de manière à faire penser que les esprits ne seraient pas mûrs encore pour un si équitable changement. Il faut lire à cette occasion le nouveau livre de M[lle] Frederika Bremer, son roman intitulé *Hertha* ou l'*His-*

toire d'un Cœur (1). Hertha est une jeune fille douée en même temps d'une imagination ardente et d'un caractère sérieux, comme cela arrive souvent aux femmes du Nord. Sa charité dévouée ne s'accommode pas des liens étroits où la retient légalement un père avare et dur. Celui-ci refuse son consentement à un mariage qui rendrait sa fille heureuse et libre, car il ne veut pas être obligé de lui rendre des comptes ni de se dessaisir d'une partie de sa fortune; Hertha sait cependant qu'il compromet par des spéculations malheureuses cette fortune qui est la sienne et celle de ses jeunes sœurs privées de leur mère. Aux termes de la loi suédoise, elle n'a qu'un moyen d'arracher des mains d'un tel père son patrimoine, instrument nécessaire des charitables desseins qu'elle a conçus : c'est de se marier avec le généreux jeune homme qui se fera le compagnon de son dévouement. A défaut du consentement paternel, elle n'a qu'un recours : c'est de citer son père en justice et d'obtenir des tribunaux suédois qu'il soit forcé de consentir à son mariage. Hertha préfère le martyre et la mort à cette poursuite contre nature. Son ambition était de consacrer sa vie à l'affranchissement des femmes, ses sœurs, à qui une société despotique interdit la libre disposition de leur fortune, de leur esprit et de leur cœur; elle avait rêvé, pour tout dire, l'émancipation des femmes : elle meurt sans avoir pu accomplir son dessein, mais en laissant au lecteur et aux députés de la diète suédoise, à l'adresse de qui le livre est écrit, une supplique assez étrange, accompagnée d'assez bizarres prédictions. Toutefois le livre de Mlle Bremer, où l'émotion s'élève souvent à l'éloquence, a fait sensation dans la société suédoise. L'opinion publique s'était bien souvent déjà préoccupée en Suède de ce grave sujet.

L'opinion publique et la diète seront-elles favorables à l'autre réforme dont le roi Oscar va prendre l'initiative, celle qui concerne l'indépendance religieuse? On a quelque droit de l'espérer. Voici les paroles mêmes du discours de la couronne : « A l'église protestante et au peuple dont le grand roi Gustave-Adolphe a fondé de ses victoires et de son sang la liberté d'esprit dans l'Allemagne centrale, il appartient d'établir une tolérance fondée sur des convictions inébranlables et sur le respect de la foi d'autrui. Les dispositions législatives qui mettent obstacle à la liberté religieuse doivent donc disparaitre, et la loi générale doit se rapprocher davantage de l'esprit du paragraphe 16 de la constitution. Une proposition à cet effet et pour l'abolition de la peine de l'exil vous sera présentée. » On voit par les paroles mêmes du roi, si on ne se le rappelait à l'avance, où en est la législation religieuse de la Suède à l'endroit des dissidens, quels qu'ils soient, catholiques ou protestans. La plus ancienne loi sur la matière est celle du roi Charles XI, publiée en 1687, et qui dispose que quiconque se sépare de la religion officielle sera condamné à la perte de ses emplois et à l'exil, et deviendra incapable de succéder. La loi publiée par Gustave III, tout en proclamant une sorte de tolérance, adoucissait sans la corriger cette législation barbare. Elle disait : « Les états nous ont représenté qu'il fallait sévir vigoureusement contre ceux qui abandonnent notre religion pour en adopter une autre... Toutefois, nous permettons libre culte à chaque communion, avec des écoles libres et des prêtres pour chacune d'elles. » — La constitution de 1809, celle qui est restée

(1) Chez Reinwald, 1 vol. in-12.

la loi constitutive de la Suède, vint à son tour et dit dans son paragraphe 16 : « Le roi doit appuyer la justice et la vérité, prévenir et empêcher la violence et l'injustice, ne point léser, ni permettre de léser qui que ce soit dans sa vie, son honneur, sa liberté personnelle ou son bien-être, s'il n'est légalement convaincu et condamné... Il ne doit forcer la conscience de personne, ni permettre qu'elle soit forcée, mais maintenir chacun dans le libre exercice de sa religion aussi longtemps qu'il ne trouble point le repos public ou ne donne pas de scandale... » Dans son paragraphe 28, il est vrai, cette même constitution dit : « Il ne sera nommé aux places de ministre d'état, de conseiller d'état, de conseiller de justice, de secrétaire d'état, *et aux autres emplois civils dans le royaume, ainsi qu'aux places de juge*, que des hommes professant la pure doctrine évangélique. » Il est vrai encore que la constitution de 1809 n'a pas mentionné expressément l'abolition des peines ordonnées par la loi de Charles XI contre les personnes qui déserteraient l'église établie. Qui ne reconnaîtra cependant que l'abolition complète de toute contrainte religieuse était dans l'esprit et même dans la lettre du paragraphe 16? Si le texte que nous venons de citer ne paraît pas suffisant, nous rappellerons les paroles prononcées dans les délibérations de la diète de 1809. A quelques objections présentées par des membres du clergé, le comité de constitution répondit : « Attendu que toute contrainte exercée sur la conscience sert à faire des hypocrites et non pas de vrais chrétiens; attendu que la contrainte religieuse, loin de produire la conviction et d'ouvrir les cœurs, a enfanté le plus souvent des sectes fanatiques et des persécutions sanglantes; attendu enfin que la religion se défend très sûrement par sa propre force divine, — le comité de constitution est d'avis que le libre exercice de toute foi religieuse, moyennant l'observation des conditions prescrites dans le paragraphe, ne peut devenir dangereux pour l'autorité de la religion véritable, et qu'on ne saurait le refuser à une société dans laquelle tout membre utile, paisible et observateur des lois, doit être protégé. » Quant aux réserves mentionnées par la même constitution, il est clair que celle du paragraphe 28 est seule restrictive de la liberté religieuse; celles du paragraphe 16, qui n'ont d'autre but que de garantir la paix publique et d'empêcher le scandale, se retrouvent dans toutes les constitutions, même dans celles des peuples chez qui la liberté religieuse, absolument complète, ne connaît pas l'exclusion des charges civiles pour les non-conformistes.

Voilà ce qu'avaient fait les législateurs de 1809, dont la constitution régit politiquement la Suède actuelle. Comment se fait-il pourtant que, malgré les expressions formelles du paragraphe que nous venons de citer, la Suède ait conservé jusqu'au milieu du XIX[e] siècle l'aveugle et inintelligente barbarie de la législation de Charles XI? Oui, dans ce pays, dont le héros, Gustave-Adolphe, a combattu contre les ennemis de la tolérance religieuse, un père de famille qui déserte l'église établie pour entrer dans une secte protestante non-conformiste ou embrasser le catholicisme est emprisonné, jugé, destitué, dépouillé de ses biens, qui sont confisqués au profit de l'état, ne peut plus hériter ni tester, et se voit enfin exilé! De nombreux procès sont venus depuis vingt ans confirmer cette législation digne des temps les plus ténébreux du moyen âge. On se rappelle ce conquérant espagnol qui, présen-

tant à un Indien la Bible, lui ordonne de croire en ce livre. « Que dit-il? répond l'Indien en appliquant l'oreille sur le livre. Va-t'en; je n'entends rien... » Et l'Espagnol lui casse la tête. Le luthéranisme suédois agit de même en vérité; il possède à lui tout seul la vérité; tant pis pour qui s'avise de vouloir vivre au milieu de cette nation sans croire religieusement tout ce qu'elle croit! Il sera emprisonné et dépouillé. Voilà une belle manière d'appliquer cette règle : « Hors de l'église, point de salut! »

On voit quel a été pendant la première moitié du XIX[e] siècle l'empire tyrannique des mœurs sur les institutions de la Suède; ces institutions n'ont pu l'emporter encore, et il est arrivé qu'une constitution ayant proclamé une certaine indépendance religieuse, nulle loi organique n'est venue formuler expressément et introduire dans la pratique de chaque jour ce que la constitution avait proclamé d'une manière générale. Cependant la cruauté de la législation subsistante devenait trop évidente à tous les yeux, en Europe et en Suède même. Chaque année nous avions à inscrire quelque nouveau procès dont nous rougissions pour un peuple dont le génie est d'ailleurs héroïque et généreux (1); nous le faisions avec réserve, et nous avons omis à dessein, par exemple, la scandaleuse séance de *l'Alliance évangélique* du 28 août dernier, à Paris, parce que nous étions persuadé que la partie sainement libérale de la nation suédoise, plus importante par la valeur morale des hommes qui la composent que par leur nombre, et surtout le roi Oscar à sa tête, ne manqueraient pas de tenter prochainement de puissans efforts pour effacer des codes suédois une page si affligeante. Nous avions pour motifs à de telles espérances la connaissance bien assurée des sentimens d'humanité et de générosité du roi Oscar, tels qu'il les a exprimés dans un de ses livres contre la peine de mort, et son énergique conduite pendant les dernières négociations; nous nous appuyions aussi sur la ferme attitude qu'avait prise dans cette question l'organe du parti libéral dans la presse suédoise, l'*Aftonblad*. Nous ne nous étions pas trompé. Le roi Oscar vient de prendre l'initiative d'une proposition tendant à abolir la pénalité sauvage introduite en 1687, et conservée jusqu'en 1856. Ce n'est pas encore, on le voit bien, de la liberté religieuse tout entière qu'il s'agit : les non-conformistes continueront à être exclus des charges et emplois; mais du moins la Suède ne restera plus en arrière de deux ou trois siècles, et elle sera entrée dans la voie du juste et du vrai. Peut-être la proposition royale va-t-elle soulever d'orageuses discussions dans la diète suédoise. On peut néanmoins attendre avec confiance la fin du débat. La Suède ne voudra pas, comme on l'a dit, se laisser donner une leçon de tolérance par la Turquie; elle ne voudra pas rester plus longtemps en arrière de la Norvége, intelligente et libérale. Les vertus des chefs dévoués de la petite communion catholique de Stockholm réclament respect et protection; l'inquiétude et presque les menaces des protestans non-conformistes méritent que l'église luthérienne songe à se défendre en s'appuyant sur les fermes bases de la justice et de la liberté, et la Suède tout entière n'a qu'à suivre le roi Oscar

(1) Voyez les différens *Annuaires des Deux Mondes* de 1850 à 1856. Chacun contient de pareils témoignages.

pour se voir prochainement, au milieu des graves circonstances qu'ont créées les infortunes du Danemark, en possession d'un très grand rôle, comparable en vérité à celui qu'elle a déjà rempli aux époques les plus brillantes de son histoire. Ceci nous conduirait à examiner quels rapides progrès a faits tout récemment ce qu'on appelle dans le Nord le *scandinavisme*, et comment, traitée naguère encore d'imagination littéraire et poétique, cette question est aujourd'hui près d'entrer dans le domaine de la diplomatie. C'est là pourtant un trop vaste sujet, qu'il faut étudier à part; il nous suffit d'avoir appelé l'attention sur les réformes religieuses et morales que médite le gouvernement du roi Oscar, d'avoir montré quelle généreuse initiative il a voulu prendre pour éclairer et diriger la conscience publique, et d'avoir exprimé nos souhaits pour que la Suède reconquière, grâce aux brillantes ouvertures qui lui sont offertes, un nouvel éclat qui mette d'accord son prochain avenir avec son admirable passé.

A. GEFFROY.

REVUE DRAMATIQUE

L'histoire est maintenant presque abandonnée par les auteurs dramatiques; leurs études paraissent concentrées sur le demi-monde, et la curiosité des femmes pour qui le devoir n'est pas un vain mot vient en aide à cette dépravation littéraire. J'ai toujours cru, je crois encore que la critique doit se dégager de toute pruderie. Proscrire d'une manière absolue tel ou tel modèle, c'est se condamner à l'injustice. Dans la peinture même du demi-monde, il faut savoir reconnaître le talent. En pareil cas, l'indulgence est sans danger, pourvu que l'éloge soit accompagné de conseils. Le talent une fois reconnu, le bon sens veut qu'on lui désigne un but plus élevé. Malheureusement la louange s'est trop souvent produite sans conseil. Le talent n'a pas été seulement accueilli avec bienveillance, mais exalté, et le demi-monde a pris possession du théâtre. Sur les sujets empruntés au demi-monde, il serait assez difficile d'engager la discussion. A la première objection un érudit vous arrêterait : « Vous parlez de choses que vous ignorez, ou que vous avez tout au plus entrevues. » Et devant cet argument il faudrait s'incliner. Tant que les auteurs dramatiques resteront sur ce terrain, il sera plus sage de ne pas s'occuper d'eux. Les questions littéraires n'ont rien à démêler avec ce genre de travail. Toutefois il y a lieu d'espérer que la curiosité ne tardera pas à se lasser : le thème commence à s'épuiser, et la comédie sera bientôt forcée de s'adresser aux classes de la société qui ne conçoivent pas le bonheur sans les obligations de la famille. Alors, mais alors seulement il sera permis de traiter sérieusement les œuvres dramatiques. Les érudits du demi-monde n'imposeront plus silence à la discussion. Aujourd'hui nous serions fort empêché pour parler des comédies qui s'écrivent et se récitent. Les personnages mis en scène sont tellement étrangers à la vie commune, que l'esprit le plus attentif ne sait comment les juger. Ils s'engagent dans une suite d'aventures, s'enrichissent par la trahison ou s'avilissent par un attachement obstiné pour une femme perdue qu'ils décorent du nom de

passion. Presque toutes ces œuvres sont jetées dans le même moule. Celui qui en connaît trois n'a pas besoin de voir les autres et peut sans peine les deviner. Les types tragiques, dont tant de voix ont déploré ou raillé la monotonie, sont vraiment plus variés que les types dont se compose la comédie contemporaine. Un homme jeune, loyal et généreux, ensorcelé par une courtisane, c'est là un sujet dont le théâtre peut tirer parti, je n'en disconviens pas, mais qui n'est pas assez riche pour défrayer la scène pendant plusieurs années, et pourtant depuis plusieurs années nous ne voyons guère autre chose. Il serait temps de renoncer à ce thème usé.

Quant à l'histoire, il ne faut pas croire que le public la dédaigne au théâtre, comme se plaisent à le répéter ceux qui veulent se dispenser de l'étudier. Ce que le public dédaigne, c'est l'histoire dénaturée par la fantaisie. Jusqu'à présent, on ne lui a guère donné que des noms historiques; l'histoire vraie s'est bien rarement présentée sur la scène. Il serait donc injuste d'accuser la foule d'indifférence pour les grandes figures qui dominent le passé. Elle n'a sur le plus grand nombre des événemens accomplis que des notions confuses; mais elle ne se complaît pas dans son ignorance, elle est avide de connaître. Malheureusement la plupart des poètes qui touchent à l'histoire inventent le passé, au lieu de l'interpréter. Cette liberté absolue de l'invention est à leurs yeux une preuve de puissance, et leur croyance à cet égard me paraît tellement sincère, que je n'hésite pas à y chercher l'explication de leur dédain pour l'étude. Pour eux, connaître c'est aliéner la franchise de son allure. Ils redoutent le savoir comme une menace de stérilité. Cependant, soit que la poésie s'adresse à l'histoire, soit qu'elle choisisse pour thème de ses compositions la vie personnelle et privée, elle ne peut appliquer sa puissance qu'à des souvenirs précis. L'invention est sans doute un don mystérieux; mais il ne lui est pas donné de tirer quelque chose de rien. Celui qui ne connaît ni la vie ni les secrets du passé, qui n'a pas aimé, qui n'a pas souffert, ne produira jamais que des œuvres inanimées. Cette vérité n'est pas familière aux poètes de notre temps. Si je dois estimer leur conviction d'après leurs travaux, ils pensent que l'invention est en raison inverse du savoir ou des émotions ressenties. Interpréter ce que disent les livres ou les souvenirs de la vie personnelle leur paraît une tâche vulgaire, indigne d'un grand esprit. Ils veulent créer de toutes pièces les personnages qu'ils mettent en scène. L'expérience devrait les avoir découragés, et pourtant ils persévèrent, ils prennent pour glorieux ce qui est au-dessus des facultés humaines. Leur prétention est d'émouvoir sans subir l'émotion, d'enseigner une histoire faite à l'image de leur fantaisie, et ils s'étonnent de voir la foule déserter le théâtre, ils se plaignent de l'allanguissement des esprits! Qu'ils se montrent plus modestes, qu'ils se contentent d'évoquer le passé, et la foule se pressera sur les bancs du théâtre pour recueillir leur parole. Leur prétention est condamnée par la raison. S'ils échouent dans leur tentative, c'est qu'ils méconnaissent la nature et les limites de la puissance poétique. Ce qu'ils prennent pour une menace de stérilité leur serait un puissant auxiliaire.

Ce qu'il y a de plus fâcheux dans l'état présent de la littérature dramatique, c'est que le public ne prend pas le théâtre au sérieux. Je veux dire qu'il le prend pour un simple divertissement, et n'attache pas aux œuvres

dramatiques une importance littéraire. La parole fixée sur le papier lui paraît plus grave, plus digne de respect que la parole récitée par la bouche d'un acteur. Pour estimer la valeur d'un roman ou d'un poème, il trouve tout naturel qu'on établisse des comparaisons laborieuses, qu'on cite les grands modèles du genre. Pour déterminer le mérite d'une pièce de théâtre, ce procédé lui semble inutile, inopportun, et souvent même ridicule: A-t-on ri, a-t-on pleuré? Toute la question est là. Parler d'autre chose, c'est pur verbiage. Cependant aux yeux des hommes de bon sens Molière et Corneille n'ont pas moins d'importance que Lesage. *Cinna* et *le Misanthrope* appellent un examen aussi sérieux que *Gil Blas*, et nous voyons les nations voisines se ranger à l'avis de la France. L'Espagne ne place pas Calderon au-dessous de Cervantes. L'Angleterre ne met pas Fielding au-dessus de Shakspeare. L'Allemagne, malgré sa profonde admiration pour l'auteur de *Wilhelm Meister*, sait placer à son vrai rang celui de *Wallenstein* et de *Guillaume Tell*. Pourquoi donc le public français, lorsqu'il est assis sur les bancs du théâtre, prend-il pour règle de son jugement le plaisir ou l'ennui? C'est une question qui vaut la peine d'être posée. Chez nous, l'éducation littéraire de la foule n'est pas moins avancée qu'en Espagne, en Angleterre, en Allemagne; mais le nombre des œuvres qui se produisent sur les théâtres de Paris est tellement effrayant, tellement fabuleux, que le goût se déprave par la satiété. Si la foule n'écoutait chaque année qu'un petit nombre d'ouvrages dramatiques, elle apprendrait facilement à distinguer les pensées élevées des pensées triviales, les fines railleries des railleries vulgaires. Elle ne confondrait pas l'expression de la passion avec les tirades emphatiques, ni les coups de théâtre avec les péripéties vraiment poétiques. En écoutant chaque jour une pièce nouvelle, elle finit par ne plus séparer le vrai du faux, la grandeur de la jactance, et comme les comédies imaginées, ou plutôt fabriquées à Paris, sont traduites chez les nations voisines et représentées sur tous les théâtres d'Europe, elle ne consent pas volontiers à les prendre pour mauvaises. C'est un fait malheureusement avéré, que nous devons constater : tant que la production dramatique sera ce qu'elle est aujourd'hui, nous ne pouvons guère espérer que le goût public s'élève ou s'épure. Pour obtenir la réforme que nous souhaitons, que nous appelons de tous nos vœux, il faudrait que l'art prît la place de l'industrie, et bien habile serait celui qui pourrait prévoir le jour où s'accomplira cette merveille. Le théâtre aujourd'hui, à parler franchement, relève de l'économie politique. Il s'agit pour lui de produire en abondance, de produire sans relâche, de ne jamais demeurer les bras croisés. Tout ce qui tend à ralentir le développement de cette nouvelle industrie est condamné d'avance par les producteurs. Pourvu que la consommation suive la distribution, le problème est résolu, c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'une pièce qui réussit doit narguer tous les jugemens. Étoffe vendue, bonne étoffe; c'est une formule qui domine toutes les poétiques. Il n'y a qu'à s'incliner devant une telle déclaration.

Heureusement l'économie politique n'a pas encore envahi toutes les régions de l'art dramatique. Il reste parmi nous quelques esprits d'une nature délicate, qui tiennent à bien faire sans se préoccuper du succès, ou qui du moins ne pensent au succès qu'après avoir exprimé leur pensée dans toute sa franchise. C'est une méthode périlleuse, mais la seule qui mène à la

renommée. Ceux qui préfèrent les théories économiques aux théories poétiques arrivent parfois à posséder des vignes et des prés, ce qui est un grand bonheur sans doute; quant à la renommée, ils sont obligés d'y renoncer. La critique ne doit s'occuper que des esprits désintéressés. C'est pour eux qu'elle doit réserver ses conseils. En discutant avec eux et pour eux les questions de goût, elle est sûre d'être comprise. Quand elle juge à propos d'évoquer les grands noms de l'antiquité, elle n'a pas à craindre de leur part le dédain ou l'inattention. Familiarisée par des études assidues avec les types de la beauté poétique, ils écoutent sans étonnement et sans dépit les reproches dont ils sentent la justesse. Au reste, les écrivains qui s'occupent de critique dramatique, sauf de très rares exceptions, ne s'exposent pas au danger dont je parle. Loin de gaspiller les conseils et les pensées, ils font de l'analyse un prospectus industriel. Ils vantent ce qui a réussi pour achalander le théâtre qui débite la denrée nouvelle, ou bien ils battent la grosse caisse et entonnent des fanfares pour venir en aide à quelque usine naissante. Qu'on me blâme ou qu'on m'approuve, je ne veux pas m'associer à ce genre d'encouragement. Sans m'attribuer une clairvoyance souveraine, je suis habitué depuis longtemps à ne tenir aucun compte du succès. Je ne prétends pas avoir raison contre tout le monde, Dieu m'en garde! mais je ne veux pas user de la parole pour exprimer la pensée d'autrui. C'est pour moi une tâche assez difficile d'exprimer ma pensée personnelle.

M. Louis Bouilhet est un esprit laborieux dont le début a excité l'attention de tous ceux qui aiment sérieusement la poésie. Quoiqu'il y ait dans son poème de *Melœnis* plusieurs pages qui manquent de clarté, personne n'a pu méconnaître l'élévation qui recommande ce premier ouvrage. Il est vrai qu'on y aperçoit tantôt l'imitation d'André Chénier, tantôt le souvenir trop vif d'Alfred de Musset. Cependant, malgré ces réminiscences, que je dois constater, l'auteur ne saurait être confondu dans la foule des versificateurs. S'il prend un grand soin de la forme, il ne se laisse pas séduire par le bruit des mots. On sent qu'il a étudié l'antiquité, qu'il s'est familiarisé par une lecture assidue avec les poètes romains, qu'il a vécu dans le commerce de Virgile et de Catulle, qu'il n'ignore pas les écrivains de la décadence, et ne s'aventure jamais à peindre des mœurs de fantaisie. C'est quelque chose dans le temps où nous vivons. La connaissance des personnages que l'on met en scène est aujourd'hui une véritable originalité. C'est pourquoi le début dramatique de M. Louis Bouilhet nous oblige à de grands ménagemens. L'auteur de *Madame de Montarcy* est d'ailleurs trop éclairé pour ne pas comprendre la valeur des objections que nous allons lui soumettre. Et si nous parlons de ménagemens, ce n'est pas pour déguiser une partie de notre pensée; seulement nous croyons que les études sérieuses du poète nous imposent le devoir de ne pas le traiter avec une rigueur absolue. En face de la présomption, notre langage ne serait pas le même.

Madame de Montarcy a été applaudie. Les amis de M. Bouilhet pensent peut-être qu'il n'a plus qu'à suivre la voie où il vient de s'engager. Nous sommes d'un autre avis, et nous tenons à dire pourquoi. Parlons d'abord du sujet. Il y a dans cet ouvrage plusieurs personnages empruntés à l'histoire, et pourtant ce n'est pas, à proprement parler, un drame historique. Louis XIV, Mme de Maintenon, son frère d'Aubigné, la duchesse de Bourgogne,

Maulevrier, occupent souvent la scène; mais ce n'est pas sur eux que se porte l'intérêt. Mme de Montarcy, qui donne son nom à la pièce, n'appartient pas à l'histoire. C'est un personnage de pure invention, comme son mari. Avant de nous prononcer sur le mérite de la fable dramatique imaginée par l'auteur, il s'agit donc de savoir si les rôles attribués aux acteurs réels sont d'accord avec les récits du passé, et si les acteurs fictifs se meuvent librement, naturellement, dans le milieu où l'auteur les a placés. Il est toujours dangereux, chacun le sait, de mettre en scène un personnage qui tient une grande place dans l'histoire, quand on ne veut pas lui donner un rôle important. M. Bouilhet, je suis forcé de l'avouer, n'a pas complétement évité ce danger. Dans *Madame de Montarcy*, Louis XIV ne manque pas de vérité. Hautain, égoïste, il paraît croire sincèrement que l'état tout entier se résume en lui; mais il n'est pas le centre de l'action, et c'est un grave inconvénient. On peut même dire qu'il est chargé d'un rôle secondaire. Pour l'importance qui lui est attribuée par le poète, il parle trop souvent; pour l'importance que lui donne l'histoire, il n'agit pas assez puissamment sur les personnages qui l'entourent.

Mme de Maintenon soulève à peu près la même objection : elle tient une si grande place dans les dernières années du règne de Louis XIV, qu'on ne la voit pas sans étonnement reléguée au second plan. Je m'empresse de reconnaître que M. Bouilhet a dessiné cette figure très habilement. La veuve de Scarron, devenue maîtresse du premier trône de l'Europe, reine par l'intelligence, puisqu'elle gouverne l'esprit du roi, sent pourtant que le trône ne lui appartient pas. Son mariage clandestin ne la prémunit pas contre les caprices et les dangers de l'avenir. Femme d'un monarque absolu, elle ne porte pas la couronne. L'auteur a très bien compris et très bien rendu ce caractère singulier, pour qui le pouvoir avait plus d'attrait que la tendresse. Malheureusement Mme de Maintenon n'a pas un rôle égal à son importance historique. — La duchesse de Bourgogne est dessinée avec une grâce touchante. Maulevrier, animé d'une passion ardente, nous intéresse d'autant plus facilement, que ses désirs sont dégagés de toute ambition. Ce qu'il aime dans la duchesse de Bourgogne, c'est la jeunesse et la beauté : les rêves de puissance ne souillent pas les rêves d'amour. — L'insouciance et l'étourderie de d'Aubigné sont tracées d'une main hardie. — Mme de Montarcy n'aime que son mari. Cette condition, excellente dans la vie réelle, ne peut devenir un élément dramatique tant que le bonheur du mari n'est pas menacé. Or Mme de Montarcy, en acceptant la surveillance de la duchesse de Bourgogne, excite sans le vouloir, sans le savoir, la jalousie du seul homme qu'elle aime. Chargée à la cour d'un rôle ingrat et difficile, elle passe aux yeux des courtisans pour une nouvelle favorite. Les apparences la condamnent, et la pureté de son cœur, qui l'absout devant le ciel, ne la justifie pas devant son mari, car elle a juré de ne pas trahir la duchesse, et sa discrétion obstinée peut être prise pour un aveu. Dans le domaine poétique, cette situation n'a rien qui doive nous étonner. En est-il de même dans le domaine historique? Pour résoudre clairement cette dernière question, il convient, je crois, de la diviser. A la cour de Louis XIV, la fidélité conjugale n'était pas une vertu commune; mais le dévouement superstitieux à la personne du roi faisait partie de la foi politique. Il n'y a donc rien qui blesse la vrai-

semblance dans la discrétion de Mme de Montarcy. Le secret que le roi lui a confié est pour elle un secret d'état. En le révélant, elle croirait trahir à la fois la dignité de la couronne et l'honneur de la France. La seule chose qui puisse nous étonner dans ce personnage, c'est la constance de son amour pour son mari. La splendeur de la cour ne l'éblouit pas un seul instant. Elle ne conçoit le bonheur que dans l'accomplissement du devoir. Pour les courtisans de Versailles, une telle vertu n'est pas de mise dans le monde réel. Mme de Montarcy parle au roi en tête-à-tête, le roi lui baise la main. Pourquoi donc ne règnerait-elle pas à son tour? Ils ne doutent pas de la résignation du mari, et sollicitent sa faveur sans comprendre son étonnement et sa colère.

J'en ai dit assez pour établir la valeur historique et poétique des personnages. Il s'agit maintenant de savoir comment l'auteur les a mis en scène. C'est d'après l'examen de cette question que nous devons décider ce que signifient ses facultés dramatiques, et chacun sait que les facultés dramatiques sont d'une nature toute spéciale. Parfois elles se rencontrent chez des hommes qui ne possèdent pas un sentiment très fin de la poésie. Il est vrai que dans ce cas elles devraient changer de nom, et s'appeler théâtrales plutôt que dramatiques; mais le public s'y méprend volontiers et les confond avec une sorte d'obstination. Chez M. Bouilhet, il n'y a pas lieu de mettre en doute le sentiment poétique : deux pages de *Melœnis*, prises même au hasard, suffiraient à marquer son rang. Seulement il convient de se rappeler que poésie et drame ne sont pas une seule et même chose. L'expression la plus émouvante des sentimens personnels ne démontre pas d'une manière décisive l'aptitude dramatique du poète. Dire ce qu'on a souffert, ce qu'on a espéré, peindre ses regrets, ses déceptions, est une tâche difficile, délicate, mais qui n'a rien à démêler avec l'invention d'une fable où tous les personnages se meuvent librement, naturellement, et gardent sans jamais se démentir le caractère qui leur est assigné. C'est d'après ces principes qu'il faut juger *Madame de Montarcy*.

Le premier acte est spirituel et animé. Des courtisans réunis autour d'une table s'entretiennent de l'austérité de la cour et de leurs espérances déçues. On parle de l'arrivée à Versailles d'une femme jeune et belle. Le règne de la Maintenon va finir. Les courtisans se réjouissent à cette pensée; mais ils croyaient s'entretenir devant des murailles sourdes, et les murailles écoutaient. D'Aubigné, le frère de la Maintenon, abusé par un message qui lui promettait un rendez-vous, les avait devancés dans le cabaret où ils sont attablés, et s'était caché en les voyant arriver. Quand il paraît, les courtisans se tiennent pour perdus. Ils n'ont rien déguisé de leurs ressentimens, et donneraient tout au monde pour effacer le souvenir de leurs paroles. D'Aubigné les rassure d'un mot : qu'ils se taisent, il se taira. Sa sœur, Mme de Maintenon, l'a souvent réprimandé sur ses folles équipées; elle n'apprendrait pas sans colère qu'il s'engage dans une nouvelle aventure. Il part, et nous voyons arriver Mme de Montarcy, accompagnée de son mari. Pourquoi viennent-ils dans ce cabaret? Je n'ai pas réussi à le deviner. Aussi, malgré la vivacité du dialogue, malgré la franchise de l'expression, malgré les mots heureux que le public a très justement applaudis, je pense que ce premier acte n'est pas ce qu'il devrait être, et pèche un peu par l'in-

vraisemblance. J'aimerais mieux voir Mme de Montarcy, provinciale timide et fière, ne pas choisir une hôtellerie hantée par de tels hôtes. Je reconnais pourtant que sous le règne de Louis XIV les cabarets n'étaient pas aussi mal vus qu'aujourd'hui, et que les seigneurs de la cour les fréquentaient volontiers. C'est une circonstance atténuante pour d'Aubigné, pour les courtisans dont il a entendu la conversation. Pour Mme de Montarcy et son mari, il n'en est pas de même.

Au second acte, nous trouvons Mme de Maintenon s'entretenant familièrement avec Nanon, sa servante, qui l'a connue dans l'indigence, et qui l'a suivie dans la prospérité. Pour ces intimes épanchemens, l'interlocutrice n'est peut-être pas mal choisie. Cependant je crois qu'il eût mieux valu mettre en scène un autre personnage, car Nanon, malgré sa fidélité, ne comprend qu'à demi les soucis de sa maîtresse. Arrive d'Aubigné, qui force la porte de sa sœur. Conseils, réprimandes, il ne veut rien écouter. Toute la première partie de cette scène est bien conçue, et l'expression ne trahit jamais l'intention de l'auteur : je veux dire qu'elle ne la présente jamais sous un aspect infidèle; mais la seconde partie, pour parler la langue usitée, est trop poussée à l'effet. D'Aubigné demandant à sa sœur le bâton de maréchal et répétant à outrance : Le bâton, le bâton, comme Orgon, quand il veut punir l'audace de Damis, me paraît une invention quelque peu hasardée. S'il a souhaité, s'il a sollicité le bâton de maréchal, et j'admets volontiers cette ambition chez le frère de la favorite, il a dû s'exprimer autrement pour obtenir l'objet de sa convoitise.

Le troisième acte est mieux mené que les deux premiers. La mutuelle passion de la duchesse de Bourgogne et de Maulevrier, ardente et contenue, se révèle par quelques mots échangés à voix basse. La confusion de Mme de Montarcy en présence de la jeune femme dont elle épie les actions, et qui ne voit en elle qu'une amie, est rendue avec habileté. L'empressement des courtisans auprès de M. de Montarcy est peut-être un peu trop verbeux. Pour réussir, ils devraient ménager un peu plus l'orgueil du protecteur qu'ils croient tout-puissant; la prière ainsi exprimée est trop voisine de l'injure : ils raillent plutôt qu'ils ne sollicitent. Le brevet de colonel remis par le roi entre les mains de Mme de Montarcy n'est à mes yeux qu'une invention inutile pour exciter la jalousie du mari. Le baiser sur la main de sa femme, un baiser en tête-à-tête, suffisait amplement. De la part d'un monarque habitué à la soumission universelle, c'était plus qu'un témoignage de courtoisie.

Le quatrième acte, applaudi par le parterre et par les loges comme l'expression de l'orgueil national personnifié dans Louis XIV, justifie les battemens de mains par la splendeur du langage, mais ne s'accorde pas avec l'histoire. L'élève de Mazarin aurait eu peine à comprendre les sentimens que lui prête M. Bouilhet. Il voulait la volonté de la France faite à l'image de la sienne, et sa fierté ne s'épanchait pas en périodes si abondantes. Il avait de lui-même une trop haute opinion pour prodiguer ainsi les paroles. Je crains que l'auteur en cette occasion n'ait confondu Louis XIV avec Philippe-Auguste et François Ier.

Au cinquième acte, nous voyons M. de Montarcy poussé au désespoir par la jalousie et résolu aux dernières extrémités. Il veut empoisonner sa femme

et s'empoisonner après elle. Mme de Montarcy, qui n'aurait qu'un mot à dire pour détromper son mari et sauver sa vie, refuse obstinément de trahir le secret du roi. Elle préfère la mort au parjure. Le dialogue entre les deux époux est bien conduit, mais un peu long. Désespérant de fléchir l'obstination de sa femme, qui affirme vainement son innocence, M. de Montarcy s'empoisonne, et déjà les premières tortures commencent à l'assaillir, à lui déchirer les entrailles, lorsque survient Mme de Maintenon, qui révèle la faiblesse de la duchesse de Bourgogne et proclame la vertu immaculée de Mme de Montarcy.

Nous croyons avoir suffisamment démontré que toutes les parties de ce drame ne sont pas unies entre elles par un nœud bien serré, mais ce n'est pas le seul reproche que nous devions adresser à l'auteur. Si l'ouvrage qui vient d'être applaudi ne péchait que par la construction, nos inquiétudes se réduiraient à peu de chose. Malheureusement les personnages ne sont pas nouveaux, et le style est encore moins nouveau que les personnages. Maulevrier, quand il parle de la duchesse de Bourgogne, rappelle *Hernani;* d'Aubigné, caché dans une armoire, rappelle encore *Hernani.* M. de Montarcy, s'adressant à ses aïeux, rappelle don Ruy de Silva; le père de Mme de Montarcy rappelle le marquis de Nangis. Mme de Montarcy, au cinquième acte, rappelle doña Sol. En vérité, c'est trop de souvenirs, et j'espère que M. Bouilhet ne tardera pas à le comprendre.

Quant au style, la ressemblance est encore plus frappante. On dirait que le jeune poète imite le modèle qu'il a choisi sans le vouloir et sans le savoir; l'imitation est poussée si loin, que les auditeurs, en fermant les yeux, pourraient croire que la pièce nouvelle est de M. Victor Hugo. Pour justifier une pareille méprise, il faut sans doute posséder un vrai talent : aussi je n'hésite pas à dire que M. Bouilhet a fait preuve d'une habileté singulière; mais ses plus belles périodes, ses images les plus heureuses n'ont pas de caractère personnel et ne lui appartiennent pas. Il n'a rien pillé, je me hâte de le dire, et pourtant dans ce drame, dont les qualités lyriques ne peuvent être contestées, il n'y a pas une page qui soit complétement nouvelle. Les applaudissemens, que M. Bouilhet le sache bien, sont des applaudissemens de souvenir. Tous ceux qui aiment *Hernani* et *Marion Delorme*, *Ruy-Blas* et *les Burgraves* sont heureux de retrouver ce qu'ils aiment, et témoignent leur joie par des battemens de mains. L'auteur de *Madame de Montarcy* ne doit pas prendre pour lui les applaudissemens qui ont frappé son oreille; c'est à Victor Hugo que ces applaudissemens s'adressent, et non au poète nouveau. Je ne voudrais pas troubler l'enivrement d'un premier succès; ce serait un plaisir cruel. Si je parle ainsi, c'est que M. Bouilhet me paraît appelé à des travaux plus sérieux et d'une nature personnelle. Nous savons maintenant qu'il peut dire tout ce qu'il veut dire. S'il veut marquer sa place dans la poésie contemporaine et la garder, il doit s'évertuer à dire des choses nouvelles.

Le succès de *Madame de Montarcy*, qui n'a pas rencontré d'opposition, oblige à reprendre une question qui semblait épuisée depuis longtemps, le rôle de la poésie lyrique au théâtre. Je comprends sans peine qu'un personnage livré à lui-même, dégagé de tout interlocuteur, parle tantôt sur le ton de l'élégie, tantôt sur le ton de l'ode. Les plus grands maîtres du théâtre

nous ont enseigné ce que vaut la poésie lyrique dans le monologue. Depuis Eschyle jusqu'à Shakspeare, depuis Sophocle jusqu'à Schiller, nous voyons la forme lyrique utilement employée toutes les fois qu'il s'agit de l'expression d'un sentiment qui ne trouverait pas à s'épancher librement en présence d'un témoin; mais dans le dialogue, dans l'action, les grands maîtres que je viens de nommer se gardent bien de prodiguer les images. Ils usent de la métaphore avec sobriété. Ces principes sont combattus, mais non pas réfutés par les drames de Victor Hugo. M. Bouilhet, qui connaît l'antiquité, ferait bien de la consulter plus souvent, ou plutôt d'interroger le souvenir de ses premières études. En relisant l'*OEdipe-Roi* et *les Coéphores*, l'*Électre* et *les Euménides*, il s'étonnerait des idylles, des élégies, des odes qu'il a prodiguées dans *Madame de Montarcy*. Ce n'est pas à lui qu'appartient cette méprise, je le sais : il n'a fait que suivre la voie ouverte par M. Victor Hugo; mais le guide qu'il a choisi ne le justifie pas. Si l'auteur d'*Hernani* voulait recommencer aujourd'hui ce qu'il a fait pendant treize ans, de 1830 à 1843, et donner à des odes, à des élégies un baptême historique, il s'apercevrait avant la fin de la soirée que l'esprit de la jeunesse n'est plus avec lui. Si le parterre a témoigné à M. Bouilhet plus d'indulgence qu'il n'en témoignerait à son maître, il ne faut pas s'en étonner : la trivialité des compositions qui occupent la plupart de nos théâtres a depuis longtemps lassé sa patience. En écoutant de beaux vers signés d'un nom nouveau, il a ressenti une émotion joyeuse, et n'a pas hésité à battre des mains. Ses applaudissemens étaient une protestation contre la vulgarité des inventions qu'on nous donne pour des prodiges d'habileté. Si les vers étaient signés du nom de Victor Hugo, j'ai la ferme conviction qu'il serait plus sévère, et pourtant j'ai dit tout à l'heure que le parterre avait applaudi M. Bouilhet en souvenir de Victor Hugo. Comment expliquer, comment justifier cette contradiction? Par un sentiment d'équité plus commun chez la jeunesse que chez les hommes d'un âge mûr, que la satiété rend parfois trop exigeans. Victor Hugo a donné sa mesure par des œuvres nombreuses; il faut absolument qu'il se renouvelle et grandisse sous peine de déchoir. M. Bouilhet n'avait pas encore donné la sienne. La justice voulait donc qu'il fût écouté avec indulgence, avec sympathie, puisqu'il parle facilement une langue harmonieuse. Quand viendra pour lui une seconde épreuve, il sera jugé plus sévèrement, et j'espère qu'il sera dégagé de toute imitation.

Si les dangers de la complaisance dans le domaine littéraire avaient besoin d'être établis, ce qui vient de se passer à propos des *Faux Bonshommes* ne laisserait aucun doute à cet égard. Tout le monde a pu lire de ses yeux ou entendre de ses oreilles que la vraie comédie était retrouvée, qu'il y avait dans l'œuvre nouvelle de M. Barrière des scènes qui, par leur franchise et leur vivacité, rappelaient la manière et le style des maîtres de l'art. Ceux qui parlaient, ceux qui écrivaient ainsi étaient-ils de bonne foi? Je consens à le croire. L'expression de la vérité est tellement tombée en désuétude, c'est un caprice désavoué si obstinément par nos mœurs, que la différence des inventions vieillies et des inventions neuves a fini par s'obscurcir. Je ne serais donc pas étonné quand les louanges données aux *Faux Bonshommes* seraient données avec une pleine conviction. M. Barrière passe pour un homme d'esprit, et sans doute ceux qui le disent ont d'excellentes

raisons pour le dire; mais s'ils ne pouvaient apporter d'autres preuves que *les Faux Bonshommes*, je serais obligé de leur donner tort. Ce n'est pas que l'esprit manque dans la comédie de M. Barrière; mais les traits spirituels que les spectateurs veulent bien applaudir comme nouveaux sont connus depuis longtemps, et ne sont, à vrai dire, que des lazzis d'atelier. Parfois même ils ne sont pas empruntés aux rapins, et sont dérobés aux modèles, qui, à force d'entendre des quolibets, se permettent d'en inventer. Dans cette pièce, qui a été signalée comme un événement littéraire, il n'y a pas trace d'originalité. Je n'essaierai pas de la raconter, ce serait chose parfaitement inutile. La fable est nulle. Les personnages vont et viennent sans que le spectateur puisse deviner pourquoi. L'action, si toutefois on peut donner ce nom aux portes qui s'ouvrent et se ferment pour laisser passer des personnages sans caractère déterminé, l'action fait la navette, et si je me sers de cette expression, c'est qu'elle est consacrée par un long usage, car elle manque d'exactitude. Le tisserand, à la fin de sa journée, après avoir lancé, repris et lancé de nouveau sa navette, a devant lui une pièce de toile. Après avoir écouté pendant quatre heures d'une oreille attentive les bons mots recueillis par M. Barrière et cousus en dialogue, le spectateur habitué à penser par lui-même se demande à bon droit où est la comédie. Après quatre heures d'attente, il n'est pas plus avancé qu'au lever du rideau. Le public, je le reconnais, ne se fait pas prier pour rire. Plus d'une fois dans la soirée il témoigne son hilarité par de bruyans éclats. Une pièce amusante, c'est si rare! Eh bien! je ne crois pas que parmi les auditeurs les plus gais il y en ait un seul capable d'entendre une seconde fois *les Faux Bonshommes* sans bâiller à se démettre la mâchoire. Tous ces lazzis de rapins qui étonnent la bourgeoisie ne valent pas une scène de vraie comédie et ne résisteraient pas à l'épreuve d'une seconde audition.

J'en suis fâché pour M. Barrière, qui est jeune, et devrait chercher des idées nouvelles, au lieu de ramasser des idées harassées par un long usage; mais il y a si peu de jeunesse dans la comédie nouvelle signée de son nom, que je me demandais s'il n'avait pas remis à neuf quelque folie de Piis ou Désaugiers, de Radet ou Desfontaines, qui ont été glorieux dans leur temps. Je ne connais pas tout le répertoire de ces illustres devanciers, qui florissaient encore quand j'étais assis sur les bancs du collége. Peut-être ont-ils traité avant le retour des Bourbons la grande donnée des faux bonshommes, mais je possède à cet égard une érudition si indigente, que je n'ai pas le droit d'accuser M. Barrière d'emprunt. J'ai reconnu, j'ai salué comme de vieilles connaissances des plaisanteries que j'entends depuis vingt ans, chez mes amis, tandis qu'ils manient l'ébauchoir ou le pinceau. Je n'oserais affirmer que les maîtres du genre, dont je viens de rappeler les noms, ont fourni le modèle de la comédie nouvelle. Je puis dire seulement que Piis et Désaugiers agissaient avec plus de prudence que M. Barrière, et se rappelaient en temps opportun la pensée de Beaumarchais sur la parole récitée et la parole chantée. Ils ne livraient pas sans défense une vieille plaisanterie; ils l'enfermaient dans un couplet comme dans une cuirasse, et cette précaution leur portait bonheur. Grâce au bruit de l'orchestre, le public n'entendait qu'à moitié ce qu'ils voulaient dire, et ne manquait jamais d'applaudir ce que les hommes du métier nomment le coup de fouet. Comme les profanes pour-

raient ignorer la valeur de ce mot, je me hâte d'ajouter qu'il s'agit du trait final du couplet. M. Barrière, en écrivant *les Faux Bonshommes*, a peut-être pensé qu'il avait sous la main une vraie comédie, et pour ne pas laisser dans l'ombre une parcelle, si petite qu'elle fût, des idées qui lui semblaient ingénieuses, il a supprimé le bruit de l'orchestre. A mon avis, c'est une grave maladresse. Seule et nue, son œuvre trahit son insuffisance. Avec le secours des violons, qui sait si le dialogue n'eût pas paru nouveau?

Le sujet choisi par M. Barrière se refusait-il donc à la comédie? Non sans doute, et les hypocrites qui font leur chemin en se couvrant du masque de la bonté ne sont pas aujourd'hui un type imaginaire. En fouillant dans sa mémoire, chacun de nous se rappelle quelque bon camarade habitué à ne jamais médire de personne, indulgent pour toutes les faiblesses, habile à expliquer, à excuser toutes les apostasies, et qui pourtant au besoin, en petit comité, emporte le morceau. A ceux qui blâmaient son indulgence, ses amis répondaient hardiment : Ne croyez pas qu'il soit dupe de l'homme qu'il vante et qu'il accueille, il sait mieux que vous à quoi s'en tenir sur son compte; il est plus fin que vous. Voici le mot que j'ai entendu et qui vous donnera la mesure de sa pénétration. Seulement ce mot décisif, ce mot triomphant, n'était jamais dit que devant les affiliés, devant des oreilles discrètes. Quand il était répété, le danger avait disparu; la victime était sans crédit, sans pouvoir. Assurément il y a là un sujet de comédie. Pour le traiter, il ne reste plus que deux choses à faire, deux bagatelles en vérité qui ne sont pourtant pas sans importance : inventer des personnages et une action. C'est pour avoir négligé ces deux bagatelles que M. Barrière a fait une œuvre qui ne doit laisser aucun souvenir. En présence des marionnettes qui vont et viennent sur la scène et semblent jouer à colin-maillard, puisqu'elles se rencontrent sans qu'on sache pourquoi, j'aurais mauvaise grâce à parler de style. Si je parlais de grammaire, je m'exposerais au sort de saint Étienne. Sur ces deux chapitres, les rapins ne sont pas difficiles, et M. Barrière s'est contenté de transcrire les facéties des rapins. Il rirait de moi, si je lui demandais pourquoi un de ses personnages *sort* de sa poche une bourse ou un portefeuille. Il me répondrait que cette locution est très bien portée, et je serais réduit au silence. J'en passe et des meilleures, et je reconnais en toute humilité que de telles chicanes n'ont rien à démêler avec l'art dramatique.

Je voudrais pouvoir louer *les Pauvres d'esprit*, que M. Léon Laya vient de donner au Théâtre-Français, car c'est un homme spirituel et laborieux, et la réunion de ces deux qualités ne se rencontre pas souvent; mais s'il m'était permis de parler avec indulgence des *Jeunes Gens*, qui ont obtenu un légitime succès, quoique dépourvus d'élévation, je suis obligé de mentir ou de parler avec sévérité des *Pauvres d'esprit*. J'avais reproché à M. Laya, en termes très bienveillans, de confondre le vaudeville avec la comédie, et de prendre la gaieté pour la raillerie. Hélas! mon Dieu, il ne m'a que trop écouté, et s'est mépris étrangement sur le sens de mes paroles. Il n'y a pas un grain de gaieté dans *les Pauvres d'esprit*, c'est une justice que je dois rendre à l'auteur; malheureusement je suis forcé d'ajouter à mon grand regret qu'il n'y a pas une scène de comédie.

Le sujet par lui-même ne se prêtait guère aux développemens railleurs

dont la comédie ne peut se passer. M. Léon Laya, dans l'espoir sans doute de se concilier les suffrages des hommes sérieux, s'est appliqué à prêcher au lieu de mettre en scène des personnages vivans, en leur prêtant des caractères raisonnables ou ridicules, et le sujet de sa prédication est un des lieux communs les plus vieux que je connaisse. Il s'agit de prouver qu'une jeune fille est plus heureuse en épousant un notaire qu'en épousant un poète. Quand je dis lieu commun, je suis généreux, car on appelle de ce nom les vérités qui n'ont plus besoin d'être démontrées, et malgré le sermon en trois points signé du nom de M. Laya, je ne suis pas encore convaincu. Je ne crois pas, que l'auteur me pardonne mon incrédulité, je ne crois pas qu'il suffise d'avoir acheté ou même payé un office de notaire, ce qui n'est pas la même chose, pour assurer le bonheur d'une jeune fille. L'étude fût-elle payée, la dot ne dût-elle pas servir à faire de l'acquéreur endetté un titulaire sérieux, un libre possesseur, le bien-être matériel du ménage fût-il cent fois assuré, l'ennui peut se glisser dans le cœur de la jeune femme aussi bien que dans le cœur de la jeune fille. Je ne veux pas rappeler ici le premier vers de *Philémon et Baucis*, qui trouverait pourtant son application toute naturelle; mais on me permettra d'affirmer que les belles robes et les belles dentelles ne sont pas le bonheur tout entier. Les meubles de palissandre incrustés de houx ne sont pas contre l'ennui une infaillible garantie. On peut bâiller devant une portière du plus beau lampas. M. Léon Laya ne paraît pas s'en douter. Si nous devions le croire sur parole, la femme d'un notaire n'aurait rien à redouter de l'avenir. Tranquille et fière dans son boudoir, elle n'aurait qu'à recevoir les visites de ses bonnes amies; sa vie ne serait jamais troublée par aucun souci.

L'ennui n'est pourtant pas le seul danger dont je puisse parler : nous avons vu, sans remonter bien loin dans nos souvenirs, plus d'un notaire faire la culbute et donner un terrible démenti à la thèse soutenue par M. Laya; mais la sécurité n'est pas son principal argument, et sa prétention est de prouver que les notaires ne sont pas des pauvres d'esprit, que les femmes les plus exigeantes, les plus rêveuses, peuvent trouver à contenter leurs instincts poétiques dans la conversation d'un mari pourvu d'un office ministériel. Ici, le défenseur me paraît s'engager dans une voie périlleuse. J'admettrai volontiers que la rédaction d'un testament ou d'un acte de vente n'éteint pas le feu de l'imagination native, je consens même à croire qu'un notaire muni d'une éducation libérale peut stipuler pendant vingt ans des emprunts hypothécaires sans rien enlever à la vivacité primitive de son intelligence; mais on m'accordera bien, je l'espère, que la pratique de sa profession n'est pas le moyen le plus sûr de développer l'imagination. Qu'il y ait parmi les notaires d'excellens maris, je n'en doute pas un seul instant, et la question n'est pas là; qu'il se rencontre parmi eux des intelligences très nettes, très lucides, je ne songe pas à le contester. Par malheur, ce n'est pas sur ce terrain que s'est placé M. Laya. Il dit très clairement que les notaires n'ont pas dans le cœur moins de poésie que les poètes. Il ne faut donc pas les ranger parmi les pauvres d'esprit. Essayons pourtant de nous entendre avec lui sur la valeur des termes. Pour M. Laya, la poésie n'est pas tout entière dans l'expression de la fantaisie, et je lui

donne volontiers raison sur ce point; il ne la sépare pas des instincts généreux, c'est une excellente pensée que j'aurais honte de réprouver; mais il va trop loin, et confond la poésie avec la vertu. Or nous savons tous par expérience que poésie et vertu ne sont pas une seule et même chose. La vertu relève de la volonté, la poésie relève de l'intelligence, et quoique la morale prescrive le développement simultané, le développement harmonieux de toutes les facultés humaines, la pratique de la vie nous offre bien rarement l'accomplissement de l'ordre formulé par la morale.

Dans le sermon dialogué de M. Laya, le notariat mène au dévouement, la poésie à l'égoïsme. C'est à ces termes singuliers qu'il faut réduire sa pensée, si l'on veut la connaître et la montrer tout entière. Le notaire est un homme sans soucis, sans préoccupations, pour qui tous les jours sont pareils, dont l'âme toujours sereine assure à sa femme et à ses enfans un bonheur sans mélange, qui n'est jamais ni bourru, ni maussade, qui répond sans impatience à toutes les questions. Sa femme veut-elle une robe nouvelle? Il ouvre son portefeuille et ne se fait jamais prier. Sa fille demande-t-elle un piano d'Érard? Il s'empresse de la contenter. Rien ne lui coûte pour faire de sa maison un vrai paradis. Il y a chez lui tant de bonheur, qu'il n'est jamais question de la vie future. Tous les vœux sont exaucés. A quel propos parlerait-on d'une vie meilleure? Ce serait vraiment pure folie. Femme, enfans n'ont qu'à parler, tout se passe comme dans les contes de fées. Le souhait le plus hardi n'a pas même besoin du secours de la parole pour se révéler. Le notaire, qui n'est pas un pauvre d'esprit, lit dans les yeux de sa femme le vœu qu'elle n'a pas encore exprimé. Je me plais à croire que M. Laya ne sera pas payé d'ingratitude. Une plume d'or avec un bec de diamant ne serait pas une récompense suffisante. S'il n'obtenait rien de plus, il aurait le droit de se plaindre. Un tel panégyrique mérite au moins que les notaires reconnaissans offrent à l'auteur le *titre* des testamens gravé sur une tablette d'émeraude ou de saphir. Ce sera peut-être un cadeau dispendieux, mais on ne saurait payer trop généreusement de si magnifiques louanges.

Et maintenant comment oser vous parler du sort réservé à la jeune fille assez folle pour épouser un poète? La seule pensée de l'avenir qui la menace me donne le frisson. Ni chevaux, ni châles de l'Inde, ni meubles de Boule: quelle misérable destinée! Comment vivre, comment dormir d'un sommeil paisible, comment respirer librement quand on ne possède pas toutes ces menues bagatelles? Pour consentir à s'en passer, il ne faut rien moins que la résignation d'une sainte. Le poète n'a pas le temps de songer à sa femme, à ses enfans. Jeunesse, beauté, il ne voit rien. L'avenir de sa famille, il l'oublie; le dévouement de sa femme, il ne s'en inquiète guère. Il veut détrôner Corneille et Molière. C'est là l'unique ambition qui trouble son sommeil et remplit ses veilles. Qu'il soit applaudi, qu'il soit couronné, et l'univers lui appartient. Pauvre femme! en rivant sa vie à la vie de ce misérable égoïste, elle ne savait pas au-devant de quelles douleurs elle marchait! M. Laya, en ami généreux, a voulu éclairer d'un seul trait de lumière toutes les jeunes filles à marier. Blondes et brunes, oyez ceci : un poète qui a terminé les quatre premiers actes d'un drame, et qui craint de perdre son tour de lecture, est capable, je frémis en le répétant, de prendre le chemin de fer, de

quitter Dieppe, d'abandonner sa femme, pour aller à Paris revendiquer ses droits. Et quel jour choisit-il, le malheureux, pour accomplir ce criminel projet? Le jour de la fête de sa femme, le jour où sa mère lui écrit qu'elle va venir, qu'elle accourt pour l'embrasser après une longue séparation! Égoïsme de la gloire, comment pourrais-je vous flétrir comme vous le méritez? Voilà pourtant où mène la poésie! Jamais un notaire n'abandonnerait sa femme, le jour où il doit lui offrir un bouquet, pour aller recueillir ou rédiger un testament. L'étude du Code civil prémunit le cœur contre la corruption, et assure le bonheur des familles. Que les jeunes gens se méfient d'Homère et de Virgile, de Corneille et de Molière, s'ils veulent trouver un bon parti. La poésie est une bien triste recommandation, et M. Laya le démontre victorieusement : Hortense, femme d'un poète, passe sa vie à pleurer; Henriette, mieux avisée, épouse le fils d'un notaire, et son beau-père lui promet des jours d'or et de soie.

Comment et pourquoi les comédiens ont-ils reçu, répété, représenté ce sermon qui se donne pour une comédie? Je ne me charge pas de l'expliquer. Est-ce pour plaire aux notaires? est-ce pour décrier les lettres? La première raison est aussi puérile que la seconde serait misérable, et je les répudie toutes deux comme ridicules. Un homme qui tient une plume, qui, sans compter parmi les écrivains habiles, s'efforce au moins de marquer sa place parmi les écrivains ingénieux, aurait dû comprendre qu'une comédie où la profession littéraire est maudite à chaque scène comme la profession la plus dangereuse pour le bonheur de la famille, était une œuvre insensée, impossible, inacceptable. Le parterre a protesté, c'était son devoir. Les loges sont demeurées muettes, c'est un silence de bon goût. La chute de la comédie nouvelle ne changera rien au train de la société. Les jeunes filles continueront à payer de leur dot les études de notaires, les poètes seront éconduits comme des aventuriers, à moins qu'ils ne gagnent quelques centaines de mille francs en fabriquant des couplets, et les Turcarets les rangeront, comme devant, parmi les pauvres d'esprit.

J'espère que l'hiver ne s'achèvera pas au Théâtre-Français sans quelque ouvrage plus sérieux et plus digne d'attention. La comédie sans doute ne saurait se passer d'enseignement; mais l'enseignement sans plaisir, le plaisir sans enseignement, qu'elle ne l'oublie pas, sont deux contre-sens que la raison désavoue. Quand le plaisir est trivial, quand l'enseignement porte sur une idée fausse, la faute est plus grave encore, et c'est malheureusement celle que nous avons eu à signaler. Que la vérité se produise dans une fable ingénieuse et animée, que le théâtre nous offre des personnages, et renonce à la discussion pour l'action, nous ne serons pas avare de louange. Quand il faut choisir entre le blâme et le mensonge, le blâme est une nécessité. L'éloge réjouit celui qui le donne aussi vivement que celui qui le reçoit. Vienne bientôt une comédie vraie, une comédie où circulent des sentimens généreux, et je battrai des mains comme si j'avais vingt ans.

GUSTAVE PLANCHE.

V. DE MARS.

ses
inel
elle
on!
mé-
ne-
illir
e la
mé-
rou-
aya
ie à
eau-

é ce
uer.
ière
udie
sans
lace
ù la
plus
pos-
sont
édie
nue-
luits
s de
nme

lque
e ne
plai-
que
orte
ment
fable
once
uand
ssité.
çoit.
mens

.